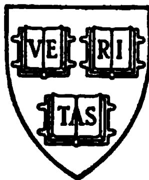
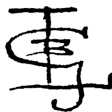

3 2044 103 258 513


VE RI
TAS



BIBLIOTHÈQUE DOCUMENTAIRE

Guerre-Militarisme



PARIS

—

LES TEMPS NOUVEAUX

4, Rue Broca, 4 (Ve)

—

1902



Guerre-Militarisme

BIBLIOTHÈQUE DOCUMENTAIRE

Jean Grave

Guerre-Militarisme



PARIS

—

LES TEMPS NOUVEAUX

4, Rue Broca, 4 (V[e])

—

1902

BIBLIOTHÈQUE DE DOCUMENTATION

Pour être publiés :

Patrie-Colonisation. — La Famille. — La Magistrature

La Loi. — La Propriété. — L'Éducation, etc.

Avertissement de l'Editeur

En essayant de réunir dans ce volume ce qu'ont écrit ou dit, artistes, littérateurs, savants, hommes d'Etat, sur la guerre, je n'ai pas la prétention d'avoir tout réuni. Tenant compte du format de ce volume, il a fallu faire un choix, et me borner à ce qui me semblait le meilleur.

D'autre part, il m'est impossible d'avoir tout lu. Seulement, ce qui me fait espérer que ce recueil dépassera les dimensions d'une œuvre personnelle, c'est que je me suis servi des suppléments littéraires de la *Révolte* et des *Temps Nouveaux*, représentant quatorze années de lectures.

D'autre part, pour la composition de ces suppléments, j'ai été, plus d'une fois, aidé par une foule de camarades connus ou inconnus, qui me faisaient parvenir leur part de récolte; soit en envoyant des extraits, soit en indiquant des sources. C'est donc, en réalité le travail de quatorze années de collaboration avec un nombre indéfini de camarades que je présente ici.

Il y a de tout : théories philosophiques, histoire, littérature, œuvres d'imagination. Une salade. J'ai la prétention de croire que tout cela ne fera pas mauvais ménage.

Une fiction littéraire bien imaginée, finement analysée, vaut, parfois, toute une série de raisonnements. — Les déductions scientifiques ajouteront de leur force à la littérature. La littérature éclairera ce que la science n'a pas su aborder.

Ce qui manquera surtout à ce recueil, c'est de la littérature étrangère. Pas absolument; car nos journaux ont des lecteurs partout, et des traductions spéciales furent faites pour nos suppléments, sans compter les traductions que l'on trouve en librairie. Mais mon ignorance d'autre langue que la mienne, m'a empêché de faire des recherches systématiques dans la littérature étrangère.

La nécessité de lire ce qui paraît dans les comptes rendus bibliographiques m'a empêché également de fouiller, comme j'aurais voulu dans la littérature ancienne; mais, de ce côté, je crois que la bonne volonté des collaborateurs occasionnels, y a suppléé en grande partie. J'ose donc espérer que ce travail, tout incomplet qu'il soit, répondra suffisamment aux buts que je me suis proposé : 1° Donner au lecteur l'horreur et le mépris de ces deux plaies : la guerre et le militarisme, en réunissant en un faisceau les pages les plus typiques qu'ont pu inspirer la raison ou le sentiment. 2° Indiquer aux chercheurs les matériaux épars, les livres à consulter, pouvant servir à des recherches plus étendues. C'est pourquoi on trouvera, à la fin de ce volume, la liste la plus complète qu'il m'aura été possible de dresser des ouvrages écrits sur les sujets traités ici.

Et comme le volume sera envoyé par fascicules aux souscripteurs, j'en profite pour leur demander de m'aider à dresser cette bibliographie, en m'indiquant les ouvrages où l'on peut puiser sur les deux sujets qui font l'objet du présent volume.

J. G.

DEUX PLAIES

« La guerre a toujours été, et sera toujours », disent ses panégyristes. « La guerre a toujours été et sera toujours », entonnent moutonnièrement les imbéciles qui se laissent ainsi conduire aux boucheries, sans réfléchir qu'il ne dépend que d'eux cependant, pour entraver la marche de cette fatalité.

N'est-ce pas, du reste, la même réponse faite pour la conservation de toutes les institutions qu'ont intérêt à éterniser ceux qui en vivent.

« Il y a toujours eu et il y aura toujours des riches et des pauvres », affirment les satisfaits. « Il y a toujours eu et il y aura toujours des riches et des pauvres », répètent docilement ceux qui crèvent de faim.

Et toutes ces institutions que l'on affirme si stables, vont se transformant, s'atténuant; les unes ont depuis longtemps disparu; d'autres ne tiennent plus que par la force d'habitude; quelques autres commencent à branler au-dessus la tête de leurs derniers défenseurs. « Cela a toujours été, cela sera toujours », affirment-ils imperturbablement, ne voyant pas que les ruines qu'ils cherchent à étayer vont les ensevelir sous leurs décombres.

Les institutions, comme les êtres, subissent la loi d'évolution. Ce qui est, ce qui a été, ne sera pas toujours, cela doit disparaître pour faire place à des formes plus parfaites, plus en harmonie avec l'évolution qui s'accomplit de toutes parts.

* * *

Que la guerre, aussi haut que l'on remonte, ait existé sur la terre, il serait puéril de le nier: que des luttes entre les hommes, il en soit sorti quelque bien, voilà qui est plus discutable. Mais quand cela serait: car, après tout, il n'est pire mal qui n'ait quelque compensation, si nos ancêtres furent assez barbares pour

se plaire dans le meurtre, assez brutes pour ne pas connaître d'autre droit ni d'autre raison, que le droit et la raison du plus fort, il appartient à nous, qui nous prétendons plus sensibles, plus intelligents, qui prétendons n'avoir d'autre guide que la raison et la science, de rejeter leur héritage d'ignorance et de barbarie, en basant nos relations avec nos semblables sur la tolérance et la solidarité.

Si la guerre est le fruit de l'évolution de l'homme, toutes ses autres aspirations pour être plus tardives, ne sont pas moins le fruit, tout aussi naturel, de cette même évolution.

C'est justement parce que s'atténue chez lui l'adoration de la force, qu'éclosent des sentiments d'amour, de solidarité, de fierté et d'indépendance, contribuant à anéantir chez lui les derniers vestiges de barbarie.

Que les adorateurs du passé en prennent leur parti. C'est parce qu'il évolue, qu'il se débarrasse peu à peu des survivances qui semblaient faire partie de lui-même, et veut s'affranchir des lisières du passé.

*
* *

Sous l'action de l'eau, de l'air, de la lumière, les minéraux s'oxydent et se désagrègent; mais de leurs poussières enlevées, malaxées par les phénomènes atmosphériques, se font d'autres associations, dont s'augmenteront d'autres minéraux, ou qui donneront naissance à de nouvelles formes minérales qui, se désagrégeant à leur tour, subiront des transformations nouvelles.

Et c'est ainsi que déjà, au terme le plus bas de l'échelle, je ne dirais pas de la vie, puisque le minéral est considéré comme de la matière inerte, mais dès les premières formes d'association, que l'individu naît et progresse aux dépens de ce qui l'entoure, de la destruction de ce qui le précéda.

Plus tard, après bien des transformations, bien des formes essayées et disparues, de diverses combinaisons fortuites, naquirent des formes plus compliquées, tenant bien au minéral, puisqu'elles lui avaient emprunté les matériaux dont elles étaient formées et continuaient à en tirer leur nourriture: mais à l'orga-

nisation plus compliquée, aux phénomènes plus variés. La vie annonçait sa venue: le végétal avait fait son apparition.

Après une nouvelle série de transformations, des êtres nouveaux, à l'organisation plus compliquée encore, parurent au sein des eaux. Comparés au ver le plus infime, c'était bien rudimentaire encore. C'était d'eux cependant qu'allait sortir la vie.

Des siècles et des siècles encore, des milliers et des milliers de formes essayées sortira enfin l'homme qui, se détachant de son frère animal, reniant son origine, déclarera que c'est à son intention que furent créées les espèces dont il n'est que l'aboutissant. Et qui, se prévalant de sa supériorité, les pourchassera, les détruira par simple ignorance, par égoïsme, sous l'impulsion du moment, sans s'occuper des suites, bonnes ou néfastes que cela pourra avoir pour lui ou pour sa descendance. De tous temps, la souveraineté aura été néfaste à ceux qui la subirent. Quelquefois aussi à ceux qui l'exercèrent.

*
* *

Rien ne se créant de rien, pour vivre, se développer, il faut que les êtres : minéral, végétal ou animal, empruntent à leur milieu les matériaux nécessaires à leur évolution. Nous venons de le voir, le minéral emprunte aux minéraux dissociés avec lesquels il est en contact, les molécules dont il a besoin pour s'accroître, prendre naissance au milieu de cette désagrégation.

La plante, attachée au sol, agrippée au roc, leur emprunte ainsi qu'à l'air, les corps dont elle est composée. L'animal, doué de motilité, pourra se déplacer pour la recherche de sa proie; mais sa nature plus complexe exigeant une nourriture plus complexe également, c'est aux êtres plus près de lui qu'il la demande : au végétal et à l'animal. La guerre ici se précise. Mais si ce qui précède nous explique ses origines, cela ne nous la rend pas plus respectable. Au contraire.

*
* *

L'homme a-t-il fait la guerre aux animaux pour s'en nourrir, ou ne s'en est-il nourri qu'après avoir été forcé de se défendre d'eux? Voilà ce qui est diffficile à établir. Ses plus proches parents sont végétariens. C'est tout ce que l'on sait. Quoi qu'il en soit. qu'il n'ait fait que se défendre ou qu'il ait attaqué, sorti lentement de l'animalité, faible et désarmé, il dut se fabriquer des armes pour suppléer à son infériorité musculaire. Cela ne pouvait que fortifier ses instincts de lutte.

C'est très facile de passer de la défensive à l'offensive, d'autant plus que c'est, souvent, une précaution utile: de même qu'après avoir aiguisé sa ruse, déployé sa force contre l'animal, il n'y avait qu'un pas à franchir pour lutter contre son semblable que les circonstances amenaient à lui disputer les vivres.

Ayant lutté pour défendre ses moyens de vivre, c'était très naturel encore que son évolution continuant, il luttât pour s'asservir ceux dont il espérait pouvoir tirer profit de leur travail ou de leurs services.

La guerre et le militarisme, ces deux plaies, devinrent ainsi des institutions sociales qui devaient trouver leurs panégyristes qui essaieraient de les réhabiliter et d'en légitimer la perduration en tentant de les faire passer pour des conditions inévitables du développement humain.

De ce qui n'était que la survivance de l'ignorance et de la sauvagerie, ceux qui commencèrent à chercher des explications aux phénomènes de la vie, en firent des conditions de progrès. C'était leur propre ignorance qui les faisait raisonner ainsi.

Ce qui est inévitable dans la marche des phénomènes qui nous régissent ce sont ceux qui découlent d'un point de départ. Mais ce point de départ n'avait lui-même rien de fatal. Les conditions qui lui donnèrent naissance pouvaient être autres.

* * *

Il faut ajouter aussi que la guerre servait trop bien ceux qui avaient su se proclamer les maîtres; justifiait trop bien l'asservissement des masses, pour que cette explication ne fût pas trouvée excellente et répandue à l'exclusion de toute autre par

ceux-là mêmes qui se sont réservé le droit exclusif de contrôler les idées qui doivent avoir cours.

Mais l'homme n'est pas un être unilatéral. Nombreux et variés sont les sentiments sous l'empire desquels il se meut, et qui peuvent avoir différents aspects.

A côté des sentiments de férocité, de carnage et de meurtre que ses maîtres essayaient de développer en lui, d'autres, tout contraires, fleurs délicates et fragiles, mais vivaces, essayaient de se faire jour.

La lutte a pu développer sa férocité; mais la vue du sang répandu, les plaintes de la douleur qui s'exhale, ont développé sa compassion.

Le sens génésique brutal a asservi la femme, mais a donné naissance à l'amour. Amour de la compagne, d'abord violentée, amour des petits qui, avec l'élargissement de la pensée, irait s'étendant aux proches, aux compagnons de luttes, aux frères du même pays.

L'idée de patrie, si elle a contribué à maintenir la haine de l'étranger, lui a aussi enseigné la fraternité et la solidarité. Il était inévitable que l'homme, à un moment donné de son évolution, se demanderait pourquoi sa solidarité s'arrêterait à une ligne fictive, et ne s'étendrait pas au-delà? Pourquoi cet individu qui lui est antipathique, qui l'opprime, qui l'exploite lui serait plus cher que cet autre qui ne lui a jamais rien fait?

*
* *

Ces sentiments, certainement, ne se développent que très lentement. Professés par quelques esprits plus favorisés, ils valent d'abord la haine et la persécution des maîtres et des majorités à ceux qui les expriment.

Mais les causes qui les firent éclore subsistent, ne demandant qu'à agir chez d'autres, n'attendant qu'une première parole pour s'épanouir. La propagande des persécutés, la rage des persécuteurs, éveillent l'attention de ceux qu'anime l'esprit de critique et de recherche.

Oh! certes, il y a du travail à faire encore avant que l'homme arrive à comprendre que la forme et la couleur n'ôte

ni n'ajoute à la valeur propre de l'être: en attendant qu'il comprenne que tout, dans la nature, se tient, et que sa solidarité ne s'arrête pas à l'homme, mais s'étend à tout ce qui vit, à tout ce qui pousse, à la nature entière, au sol, aux plantes, aux arbres qui, à un moment donné, en changeant les conditions climatériques, peuvent lui rendre le bien et le mal qu'il leur a fait, il a le temps d'accompltr encore bien des sottises.

Oui, il y a à travailler, à lutter. De quoi, justement, dépenser ce sombre héritage d'instincts combattifs qui lui font tourner ses efforts contre lui-même, et qui, de néfastes, peuvent lui devenir salutaires, s'il sait les employer à améliorer les imperfections qu'il doit à son origine.

* * *

La guerre, c'était inévitable, devait engendrer le militarisme. Lorsque les peuplades guerrières se furent asservi le travail des vaincus, que les castes se créèrent, ce furent d'abord les maîtres qui constituèrent la force armée chargée d'assurer l'ordre au sein de la société: et, ainsi constituée, capable de tenter de nouvelles conquêtes.

De là à penser à armer parmi les asservis ceux que l'on jugeait aptes à rendre des services, il n'y avait qu'un pas. Chaque chef se créa ainsi une garde militaire qu'il s'attachait par la faveur ou la crainte.

Mais il fallait en venir au régime mercantile bourgeois pour s'en décharger complètement sur ses serfs et leur faire accomplir pour la défense d'une entité, un service qui ne tend qu'à assurer leur misère et leur esclavage.

Et tant que les travailleurs furent les seuls à fournir le bétail de caserne et des champs de bataille dont les maîtres avaient besoin pour assurer leur domination ; tant que les fils des maîtres purent assez facilement se soustraire à l'impôt du sang, à l'étouffement de la caserne, les clichés : Honneur! Patrie! Drapeau! eurent cours facilement.

Ceux qui écrivaient là-dessus n'en avaient jamais tâté. Ceux qui auraient pu dire ce qu'ils en pensaient ne savaient pas écrire. Et puis le peuple est si facile à endormir. Il se paie si facilement

de mots que la plupart de ceux qui endossaient l'uniforme s'imaginaient accomplir un devoir, s'enorgueillissaient de leur avilissement, et faisaient le sacrifice des meilleures années de leur vie à l'idole que leurs maîtres leur avaient appris à adorer.

***

Et puis, il y avait tant de compensations : Amour, tambour; gloire, victoire (la cuisinière) : clairons, canons (chez le marchand de vins) : cela résonnait si bien. C'était une vie de béatitude qui attendait le futur guerrier !

De Vigny avait bien écrit : Grandeurs et Servitudes militaires; *mais qui connaissait celà ? Et puis, c'était un officier, il n'avait vécu qu'avec les officiers : il n'avait pas plongé dans le gouffre sur lequel ils planent. Il ne pouvait donner qu'une idée bien affaiblie des horreurs que recèle la caserne.*

D'autres avant, avaient bien écrit contre les horreurs de la guerre : contre l'inutilité ou la malfaisance des armées, mais ce n'étaient que des voix isolées, vite étouffées sous les dithyrambes des panégyristes de la force. Qui pourra jamais mesurer le mal fait, par les poètes surtout, avec leurs vers de mirlitons, mis en musique. En y comprenant le chantre du "Petit Caporal", Béranger, adoré par les républicains bourgeois.

Plus tard, les défaites de 70, en venant égratigner l'amour-propre cocardier de ceux qui surent tous, et en tous lieux, faire battre les autres à leur place, ouvrit, pour un temps, un champ de déclamation aux défenseurs de la guerre, aux partisans de la revanche.

Heureusement que chaque excès porte en soi son remède.

« Nous avions été battus parce que les Allemands s'étaient toujours trouvés dix contre un : parce que, chez eux, tous les hommes valides étaient soldats! Il n'y avait qu'à décréter que tout le monde serait forcé de passer par la caserne. Tout le monde soldat, et la France pourrait prendre sa revanche! »

Tout le monde soldat, en théorie c'était très bien. Mais il est dur à ceux qui sont habitués à commander, d'aller obéir, si peu de temps que ça soit. On créa des dispenses : mais, cependant,

on ne put faire que, nombre de fils de bourgeois, ne fussent forcés de faire, tout au moins, un semblant de service. — C'était la mort du système.

* * *

Nombre de ceux qui passèrent par la caserne, y trouvèrent matière à réfléchir. Cela se traduisit par des écrits qui n'étaient nullement à l'avantage du système. Il en sortit une littérature d'où le militarisme sortit quelque peu « désauréolé ».

La petite fleur frêle éclose en la pierraille du crâne de la première brute, empêchée de croître par les épines et les chardons d'un cerveau frustre, devint la plante robuste aux racines d'autant plus puissantes que sa croissance extérieure fut comprimée, que nulle tempête ne déracinera plus jamais, et dont les rejètons vigoureux sourdront de toutes parts, apportant leur appoint de force d'expansion, envahissant le terrain qui leur aura été disputé pouce à pouce.

Il y a des siècles et des siècles que les premiers esprits généreux se sont élevés contre la guerre. Simple affaire de sentimentalité d'abord: en en démontrant l'horreur, l'inanité et la nuisibilité ensuite, beaucoup plus tard. Et cependant on se bat encore hélas!

C'est que la guerre sert trop bien nos maîtres pour qu'ils y renoncent bénévolement. Trop de chacals et de loups-cerviers y trouvent leur profit pour qu'elle n'ait pas des défenseurs d'autant plus acharnés qu'ils sentent leur proie leur échapper.

Le cerveau de l'homme est si compliqué, que les choses simples lui échappent à première vue.

* * *

D'autre part, comprendre une vérité philosophique, et travailler à sa réalisation, cela fait deux opérations distinctes qui ne vont pas absolument de pair.

Tant qu'il ne s'agit que de spéculer sur des théories abstraites, tant qu'il ne s'agit que de discuter des idées dont la réalisation ne vous paraît pas autrement proche, il n'y a aucune

difficulté à les admettre comme réalisables. On poussera même la condescendance à s'étonner que les hommes soient assez stupides pour vivre d'une autre façon.

Mais si vous ajoutez qu'il dépend des individus seuls que cette réalisation se fasse dans un temps rapproché; si vous concluez que, pour en hâter la réalisation, il faut que ceux qui les croient possibles s'attellent à la besogne pour en opérer la diffusion, qu'ils s'essayent à conformer leurs actes avec l'idéal entrevu. Cela change de thèse. Alors resurgissent les objections que l'on avait écartées.

Si tout le monde pensait la même chose, certainement cela serait très facile de s'entendre; mais, voilà! tout le monde ne pense pas la même chose. D'autre part, il y a tant de natures égoïstes qui ne demandent qu'à profiter du désintéressement des autres, que ce serait faire œuvre de dupe de vouloir vivre une vie de franchise et de solidarité. Et, d'objection en objection, de difficulté en difficulté, ce bonhomme que, tout à l'heure aucun obstacle n'effrayait intellectuellement, finit pas rétrograder pas à pas, et, sous prétexte d'avoir à craindre l'égoïsme des autres, commence à se recroqueviller dans sa peur irréfléchie du nouveau, préférant s'accommoder de ce qu'il trouve mauvais plutôt que tenter un pas vers l'inconnu.

Et comme l'esprit humain ne vit que de métaphysique, si l'individu se déclare prêt, pour lui-même, à tous les sacrifices, il y a les intérêts supérieurs du Pays! de la Société! de la Civilisation! de l'Humanité! autant de personnages qui, à son imagination représentent autant d'êtres vivants.

Et puis, en se retranchant derrière eux, on semble parler un langage beaucoup plus élevé, on semble faire abandon de ses petites préoccupations mesquines. Au fond ce sont toujours les mêmes mobiles, le mêmes craintes que nous grandissons avec notre imagination, pour les transposer sur des entités.

Et voilà comment, après avoir pris une superbe envolée dans l'azur clair de l'imagination, notre raisonnement se trouve cruellement ramené vers le sol, où la vue lui est obstruée de toute part, où l'ignorance lui fait considérer la moindre taupinière comme une barrière infranchissable.

Après avoir créé dieu, l'homme s'est tellement persuadé de son existence, que depuis des milliers d'années qu'on lui démontre l'inanité de cette création de son ignorance, il ne peut parvenir à se débarrasser de la croyance au divin et au surnaturel.

Le spiritisme, l'hypnotisme, le magnétisme (1), sont des survivances de l'idéal religieux qui ne peut se résoudre à mourir d'aucune façon.

Il en est de même des autorités temporelles créées par les hommes. Ils commencent à en sentir l'incommodité, à en comprendre l'inanité relativement au but qu'il leur assigna: mais il ne peut se résoudre à s'en séparer. Il lui suffirait qu'il se refuse à les servir pour qu'elles croûlent.

Mais si lui refuse, il y a «les autres» qui sont doués de tous les mauvais penchants dont il se sent, pour son compte, débarrassé, qui ne demandent qu'à l'opprimer. Et toujours par crainte d'un péril imaginaire, il se soumet au mal présent, dont, à chaque instant de sa vie, il subit les effets pernicieux.

Lorsque l'homme a subi pendant des siècles l'empreinte de certaines idées, de certaines mœurs, ces idées, ces mœurs, même lorsqu'il a compris qu'elles ne répondent plus à ses nouvelles conceptions, ne peuvent disparaître d'un seul coup. Elle ne cèdent le terrain que pas à pas: elles se transforment, se raccrochent à une autre série de phénomènes.

L'homme s'est d'abord cru le centre de l'Univers. Non seulement la terre, mais le soleil, les astres, le firmament qui l'entouraient, avaient été créés pour ses besoins exclusifs.

Forcé de reconnaître que la terre n'était qu'un humble satellite du soleil, il ne s'inclina qu'imparfaitement. Il fallut des siècles pour que cela devint une vérité incontestée.

Mais l'erreur géocentrique abattue, il resta convaincu que, du moins, la terre, tout ce qu'elle contenait, faune et végéta-

---

(1) Pour ces deux derniers, je ne veux pas parler des quelques phénomènes très réduits, étudiés par la science: mais des branches exploitées par les charlatans et certains naïfs qui, tout en prétendant se laisser guider par la théorie de l'évolution laissent entrevoir des phénomènes «inconnus» qui les font retomber dans le spiritualisme.

tion, n'avaient droit à l'existence qu'en vertu de leur utilité pour le genre humain.

L'erreur anthropocentrique pas plus heureuse que la précédente, doit baisser pavillon. Ce royaume que l'homme voulait se créer à part, nettement séparé de ce qui l'environne, n'a jamais existé que dans son imagination. Produit ultime de toute une évolution, la science, aujourd'hui, déterre un à un les anneaux qui le relient à toute la chaîne d'évolution le rattachant au monde animal, mais encore au sol, au climat, et son orgueil non abattu se réfugie dans l'erreur des races supérieures.

Et cette erreur favorisait trop les appétits de domination des maîtres, la soif de lucre du mercantilisme acculé à se chercher de nouveaux marchés, pour que cette erreur ne fût pas flattée. Et la guerre devenue, sinon impossible, du moins peu rénumératrice entre blancs, a pris, dans ces derniers temps, une extension considérable contre les races attardées sur le chemin de l'évolution.

Sous prétexte de progrès et de civilisation on continue systématiquement l'extinction des peuplades conquises, commencée, déjà, depuis que les premiers blancs entrèrent en contact avec les primitifs ou demi civilisés.

Ce que commencèrent l'esprit d'autorité, le fanatisme religieux, est dignement continué par l'avarice du marchand, les froids calculs de l'agioteur, et la duplicité de tous.

Autrefois c'était le prêtre, le monarque et le guerrier qui décidaient de la guerre, aujourd'hui c'est le marchand encombré de ses marchandises, c'est le spéculateur qui rêve de territoires à vendre, de mines à mettre en action. Et le peuple stupide, continue à payer de son travail, de ses souffrances et de sa peau.

*
* *

L'esprit religieux de nos ancêtres avait inventé une sorte de justice immanente, planant au ciel, qui, à un moment donné de notre existence, devait nous apporter la récompense ou le châtiment de nos actes. Le catholicisme en fit l'attribut de son

dieu qui après notre mort, devait nous solder notre compte après avoir comparé doit et avoir.

Il se trouve que cette erreur de nos ancêtres n'est que l'intuition d'une vérité. Seulement cette justice immanente n'est pas l'attribut d'un être supérieur. Elle ne se cache pas au ciel, elle est le résultat de nos actes. Il se peut que, parfois, ce ne soit qu'après la disparition de la génération qui les aura accomplis que se fassent sentir les effets bons ou mauvais de certains actes. Mais ils arrivent tôt ou tard. Les générations existantes paient pour les générations disparues, ou profitent des actes bons qu'elles accomplirent, comme celles-ci payèrent ou furent rétribuées pour celles qui les avaient précédées.

Dans leur rage de s'enrichir, agioteurs, spéculateurs et industriels, se sont évertués à accélérer les progrès leur permettant de produire beaucoup et rapidement. Ce n'était pas pour se chausser que l'on fabriquait des chaussures, ni pour s'habiller que l'on tissait des vêtements: pour manger que l'on récoltait du blé, que l'on engraissait du bétail : c'était pour trafiquer, agioter, faire de l'or.

Les spéculateurs sont punis de leur propre aveuglement. Encombrés de leurs produits, ils ne savent plus qu'en faire. Ils ont diminué leur production. Mais le chômage diminuant la faculté de consommation des producteurs, cela augmente encore l'encombrement. Les pays conquis dont ils s'étaient fait des débouchés, deviennent producteurs à leur tour, et leur font concurrence. Chaque pays produisant surtout pour exploiter, ils en sont venus à une nouvelle guerre: la guerre des tarifs et droits prohibitifs. Autre replâtrage qui ne peut durer.

A force d'avoir produit pour spéculer, il faudra en revenir à la saine notion de produire pour consommer: ce qui amènera peut-être une détente dans les rapports du capital et du travail. Changements qui se répercuteront dans toutes les branches de l'activité humaine.

* * *

D'autre part, cette folie de dévastation qui pousse la race blanche à détruire le sol sans lequel elle ne peut vivre, aveuglement qu'elle commence à payer, cette folie de meurtre et de carnage qui l'a déchaînée à travers le monde, semant sa route de ruines et des cadavres des populations rouges, jaunes et noires qu'elle détruit, n'ont pas été sans amener leur réaction. Quelques voix timides ont fait entendre de faibles protestations. Ces protestations en ont fait élever d'autres; la rumeur tend à devenir une clameur qui ne tardera pas à être assez puissante pour faire taire la voix du canon.

C'était le commencement. Après avoir démontré quelle école d'abrutissement et de démoralisation était la caserne: quelle broyeuse de cerveaux, de caractères et de volontés était la discipline, on en vint à discuter le principe au nom duquel on en prêchait la nécessité. L'idée de patrie eut son tour. On l'analysa, on la disséqua: on en démontra la fausseté.

Oh! ce n'était pas une découverte nouvelle. De tous temps, l'idée de patrie, comme l'idée de la guerre, avait été combattue dans son esprit étroit, mais ces sentiments étaient restés de simples beautés philosophiques dont on admirait la largeur d'esprit, mais n'ayant rien à voir avec la morale courante.

Cependant, du jour où ceux dont la parole pouvait avoir quelque poids furent forcés de payer de leur peau, les protestations eurent de l'écho: elles prirent corps en se multipliant, forcèrent les indifférents à ouvrir les oreilles, les moins clairvoyants à ouvrir les yeux. La critique des institutions se précisa, les aspirations se formulèrent: le masque de mensonges fut arraché, et la hideur apparut dans toute son horreur.

Aujourd'hui l'institution est sapée dans sa base, l'édifice se lézarde. Sa ruine définitive n'est plus qu'une affaire de temps.

J. GRAVE.

LA GUERRE

Origine et Évolution de la Guerre

La tuerie guerrière, étant nécessairement l'expression d'une mentalité sauvage, ne peut évoluer que dans des limites assez étroites. Pourtant, elle se transforme comme tout ce qui dure : elle a ses phases.

Dans la première, elle revêt un caractère horrible, inconnu même aux animaux les plus farouches, qui ordinairement ne chassent pas les êtres de leur espèce pour les dévorer.

Faire de ses semblables un gibier est un monstrueux excès, dont, seul à peu près, l'homme s'est rendu coupable.. En appelant animale cette phase de la guerre, j'ai fait injure aux bêtes.

Dans la seconde phase évolutive de la guerre, on ne mange plus l'ennemi vaincu, mais on nourrit contre lui une haine atroce ; le tuer ne suffit pas : on éprouve une certaine volupté à le mutiler, à le torturer, ce qui est moins grossier mais sûrement plus cruel que de l'égorger simplement pour s'en repaître : c'est la guerre sauvage. Isolément, ça et là, on la voit assez souvent reparaître dans la guerre dite civilisée.

Les mots « guerre et civilisation » hurlent d'être ensemble accouplés. La guerre dite civilisée, la nôtre, diffère de la guerre sauvage bien moins dans le fond que dans la forme. — On s'est appliqué, à grand frais et à grand'peine, à inventer des procédés ingénieux pour tuer et mutiler l'adversaire à de grandes distances ; mais on répugnerait à le torturer de près, lentement, en gourmets du meurtre, à la manière des Peaux-Rouges. Sans la moindre hésitation, on extermine des milliers d'hommes par les moyens les plus affreux ; mais à la seule idée de les manger, on s'indigne, on éprouve un sentiment de dégoût et pourtant comme l'a dit Montaigne : « Il y a plus de barbarie à tuer un homme vivant, *qu'à le rostir et manger après qu'il est trépassé* ». Ces répugnances ne sont pas logiques ; elles indiquent pourtant qu'un sentiment d'humanité, confus et vague encore, s'est éveillé dans la conscience des peuples.

Mais la sanglante folie de la guerre continue encore à enivrer le genre humain presque tout entier. Un seul grand État, la Chine, tient la guerre en médiocre estime; une seule religion, le brahmanisme, s'est efforcé d'en atténuer l'horreur. *L'Europe chrétienne et soit-disant civilisée n'en est pas encore arrivée-là.* — La guerre est le grand souci des gouvernements; elle est la grande passion des peuples et, malgré le prétendu antagonisme découvert par H. Spencer entre l'industrie et la guerre, jamais les carnages guerriers n'ont été plus effroyables que depuis l'épanouissement de la période industrielle. Rome gardait son vaste empire avec environ 300.000 légionnaires; l'Europe moderne a organisé pour la guerre une population de douze à quatorze millions d'hommes et *l'action regressive de la sélection militaire s'y exerce en grand.*

Sans hésitation, la religion dite de paix et d'amour sanctifie ces carnages. Les potentats nous parlent couramment du *Dieu des armées*, qui ne diffère pas essentiellement du Mars mexicain, Huitzlilopotchli, auquel on offrait sans cesse des cœurs humains tout palpitants, et, après une victoire où des milliers de jeunes hommes ont été cruellement et stupidement massacrés, l'encens fume, les *te deum* retentissent sous la voûte des cathédrales. — Une très petite minorité proteste contre cet abominable état de choses et la masse des gens réputés sages la tient pour très peu sensée. On nous dit que la guerre est une école de dévouement; il serait bien facile d'en trouver de meilleures où l'on ne moissonnerait pas la fleur de l'Humanité.

Mais le sauvage instinct du meurtre guerrier a de bien profondes racines dans le cerveau humain; car il a été soigneusement cultivé et encouragé depuis des milliers d'années. — On aime à espérer qu'une humanité meilleure que la nôtre réussira à se corriger de ce vice originel; mais que pensera-t-elle alors de cette civilisation, soi-disant raffinée, dont nous sommes si fiers? A peu près ce que nous pensons de l'ancien Mexique et de son cannibalisme à la fois pieux, guerrier et bestial.

Ch. Letourneau.

(*L'Évolution politique dans les diverses races humaines*, 1 vol., chez Vigot, place de l'École-de-Médecine, 23.)

Le maître de conférences à la Faculté des Lettres poursuivit toutefois :

— Et comment un acte aussi naturel et fréquent que le meurtre produirait-il des effets rares et singuliers? Tuer est ordinaire à l'animal et surtout à l'homme. Le meurtre a été longtemps estimé dans les sociétés humaines comme une forte action; et il subsiste encore dans nos mœurs et dans nos institutions des traces de cette antique estime.

— Quelles traces? demanda M. de Terremondre.

— Elles se trouvent, répondit M. Bergeret, dans les honneurs qu'on rend aux militaires.

— Ce n'est pas la même chose, dit M. de Terremondre.

— Assurément, dit M. Bergeret. Mait toutes les actions humaines ont pour mobile la faim ou l'amour.

La faim instruisit les barbares au meurtre, les poussa aux guerres, aux invasions. Les peuples civilisés sont comme les chiens de chasse. Un instinct corrompu les excite à détruire sans profit ni raison.

La déraison des guerres modernes se nomme intérêt dynastique, nationalités, équilibre européen, honneur. Ce dernier motif est peut-être de tous le plus extravagant, car il n'est pas un peuple au monde qui ne soit souillé de tous les crimes et couvert de toutes les hontes. Il n'en est pas un qui n'ait subi toutes les humiliations que la fortune puisse infliger à une misérable troupe d'hommes. Si toutefois il subsiste encore un honneur dans les peuples, c'est un étrange moyen de le soutenir que de faire la guerre, c'est-à dire de commettre tous les crimes par lesquels un particulier se déshonore : incendie, rapines, viol, meurtre. Et quant aux actions dont l'amour est le mobile, elles sont pour la plupart aussi violentes, aussi furieuses, aussi cruelles que les actions inspirées par la faim, en sorte qu'il faut conclure que l'homme est une bête malfaisante. Mais il reste à chercher pourquoi je le sais et d'où vient que j'en ressens de la douleur et de l'indignation. S'il n'existait que le mal, on ne le verrait pas, comme la nuit n'aurait pas de nom si le jour ne se levait jamais.

ANATOLE FRANCE.

(*L'Orme du Mail*, pages 282-284.) 1 vol. 3 fr. 50, chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber.

Mais ne nous laissons pas effrayer par des fantômes. Attaquons le monstre corps à corps. Arrachons-lui ses voiles. Obligeons-le à nous révéler sa véritable nature. Alors il nous apparaîtra dans toute sa monstrueuse hideur.

L'homme est sorti de l'animalité. Très probablement l'espèce antérieure, dont il provient, était frugivore. Il y a aussi des raisons de penser que l'homme s'est nourri plus spécialement de fruits, avant l'invention du feu. Mais, même à l'époque où il vivait surtout de végétaux, s'il n'avait pas besoin de *tuer* pour manger, il avait besoin de *tuer* pour ne pas être mangé lui-même, car l'homme, à son berceau, a été entouré de terribles carnassiers. Les premières guerres des hommes ont donc été, fort probablement des combats défensifs contre les animaux. Plus tard, quand l'homme a inventé le feu et qu'il a pu cuire les viandes, la nourriture animale lui a été des plus avantageuses et l'homme est sans doute passé à l'attaque. Dans la phase alimentaire, la mort du vaincu est le but même de la guerre, puisque le vaincu doit être mangé. Dans la phase alimentaire, la guerre est donc une nécessité, *mais seulement à l'égard des animaux*. Dès l'époque la plus primitive, déjà, il y a 500.000 ans, la conduite la plus avantageuse à l'homme était de s'allier à ses semblables et de former une union embrassant le globe entier. A aucune époque, la guerre n'a été utile *entre les hommes*. A *toutes* les époques, la solidarité pouvait *seule* procurer le maximum de bien-être à notre espèce. Mais, pendant de longues séries de siècle, les hommes étaient trop stupides pour comprendre cette vérité et ils étaient trop ignorants pour concevoir même qu'ils formaient un tout solidaire. L'horizon de l'intelligence humaine ne s'est pas étendu, pendant un nombre d'années incalculables, au delà de la tribu ou du clan. L'homme, étant encore presque un animal, appliquait dans les différends avec ses semblables le même procédé que dans ses chasses contre les fauves : le massacre, c'est-à-dire la guerre.

Les siècles suivirent les siècles. L'homme se dégagea de plus en plus de la brute, mais, comme dans toutes les choses de la nature, lentement. Un long combat s'établit dans son esprit entre les aspirations nouvelles, produites par la raison éclairée, et les

tendances de la brute primitive. Cette lutte dure jusqu'à nos jours. Quand la raison l'emporte, les hommes règlent leurs différends par des arrangements de toute espèce; quand l'instinct de la brute l'emporte, ils s'assassinent et se font la guerre.

La guerre est tout simplement un retour vers l'animalité; elle n'a donc rien de beau, de grand, de noble. Au contraire, elle est un aveu d'imbécillité; une preuve matérielle qu'on est incapable de résoudre certaines difficultés par la raison. Que signifie s'en remettre à l'aveugle hasard. N'est-ce pas là un aveu d'impuissance de l'esprit? Or, dès qu'un homme ne peut plus être guidé par l'esprit, c'est que ses facultés mentales s'abaissent précisément au niveau de l'animal.

J. Novicow.

(*La Fédération de l'Europe*, pages 204-205; 1 vol. 3 fr. 50. Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

La guerre a pour elle l'antiquité; ellé a été dans tous les siècles : on l'a toujours vu remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. De tous temps les hommes pour quelques morceaux de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres; et, pour le faire ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles, qu'on appelle *l'art militaire!* Ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation; et ils ont depuis enrichi de siècle en siècle sur la manière de se déchirer réciproquement.

De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source, est venu la guerre, ainsi que de la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des *maîtres* qui fixassent *leurs droits et leurs prétentions.*

Si, *content du sien*, on eût pu *s'abstenir du bien de ses voisins;* on avait pour toujours *la paix et la liberté!*

La Bruyère.

(*Caractères.*)

La pensée maîtresse d'Egidy est que la guerre n'est qu'un symptôme, une des nombreuses formes accidentelles du mal véritable que nous avons à combattre, et qui est la violence dans les rapports d'homme à homme. S'en prendre directement à la guerre, à la guerre seule, est une erreur, une faute de tactique. C'est à l'esprit de violence qu'il faut courir sus, dans toutes ses manifestations; il faut abolir non seulement la violence qui s'exerce en vue de la domination politique ou de la conquête, ou pour imposer une idée aux esprits libres qui la repoussent, mais encore la violence dans la lutte pour le pain quotidien, cette violence grâce à laquelle les uns possèdent beaucoup et les autres rien. Il faut, nous dit Egidy, reconnaître à chacun le droit à l'existence et non pas seulement à une existence purement animale, mais bien à une « existence digne d'un homme » *(ein menschenwurdiges Dasein.)*

— Socialisme? s'écrieront de bonnes gens. Votre Egidy n'est qu'un socialiste, qui va nous proclamer le droit au travail et demander l'ouverture d'ateliers nationaux. Deux fois utopiste, donc : d'abord comme partisan de la paix internationale, puis comme socialiste.

— Soit, mais raisonnons.

Je lisais dernièrement que la statistique a relevé l'an dernier, en France, sur cette terre bénie qui a inspiré aux Allemands leur locution proverbiale « heureux comme Dieu en France », 420 cas de décès par inanition. Plus d'un par jour.

Et cela n'est rien encore. Les statisticiens ne nous dénombrent là que les individus que l'on a trouvés morts, et dont l'autopsie a révélé qu'ils ont réellement péri faute d'avoir mangé depuis plusieurs jours. Mais à ce nombre il faut ajouter d'abord ceux qui ont souffert la même mort, mais qui, pour une raison ou pour une autre, ont échappé à cette constatation positive et officielle.

Et, surtout, il faut ajouter ceux qui, sans succomber brusquement à une crise d'inanition trop prolongée, *n'ont pas assez vécu parce qu'ils n'avaient généralement pas assez à manger:* et ceux-là c'est par milliers et par dizaines de milliers qu'on les compterait, si l'on pouvait les compter. Qu'on relève la durée de

la vie moyenne parmi les habitants aisés, puis dans le reste de la population d'un pays quelconque, et l'on verra quel nombre formidable d'existences est fauché annuellement par la misère, qui n'est autre chose que la *faim chronique!*

Mais, n'y eût-il à tenir compte que des 420 décès officiellement attribués, en France, et pour une seule année, à autant de crises de faim aiguë, on serait encore en droit, on aurait le devoir de s'élever contre la possibilité d'un tel état de choses. Il n'est pas admissible que des faits pareils se produisent journellement dans une société civilisée. Ou du moins je dis que, s'ils se produisent, et qu'on en ait connaissance, et que la société ne s'en émeuve pas au point d'en prévenir le retour, il n'est pas permis à cette société de se dire civilisée. Il est intolérable, enfin, qu'un homme qui a la volonté de travailler puisse, en attendant de trouver du travail, mourir de faim, ou seulement se voir réduit à un état de misère confinant à l'inanition.

C'est cette vérité élémentaire, encore incomprise d'un trop grand nombre de personnes, qu'Egidy nous indique avec sa concision habituelle. Mais cela ne signifie pas qu'il se présente au public comme détenteur d'une formule magique pour réorganiser la société du jour au lendemain et de fond en comble. Il sait — qu'on veuille bien le croire — il sait qu'il n'existe pas de telle panacée, applicable de but en blanc. Seulement, il nous montre d'un mot l'un des vices fondamentaux de cette société dont nous sommes si fiers (et qui assurément vaut mieux que celle de l'homme des cavernes); et il nous fait comprendre que notre premier devoir est d'y remédier par tous les moyens possibles. Il ne s'agit pas là simplement d'une question de ventre, comme le disent avec un dédain fort déplacé certains hommes qui ne connaissent pas la faim et n'admettraient pas l'idée de s'y voir réduits. Ou plutôt, cette « question du ventre » domine et englobe toutes les autres. L'existence misérable et précaire à laquelle sont condamnés des millions d'hommes, dans les pays prétendus civilisés, fait d'eux réellement moins que des hommes; elle est une offense à la dignité humaine, elle en est la négation.

Or, la dignité de l'être humain est pour Egidy une véritable religion. Il nous enseigne que nous devons, à cet effet, bannir

toute violence physique ou morale, reconnaître que nous sommes solidaires les uns des autres, et nous entr'aider en conséquence. Il veut nous inspirer, non une vaine charité, plus ou moins bienveillante, plus ou moins dédaigneuse, mais le sentiment de la justice et cette « morale supérieure qui se manifeste par la conception de l'accord de nos intérêts ».

Je veux bien que ce soit là du socialisme; mais, alors, qui donc osera ne pas revendiquer le titre de socialiste?

GASTON MOCH.

(*L'Ere sans violence*, pages 27 à 33; 1 vol., 3 fr. 50, éditions de la *Revue Blanche*, 28, boulevard des Italiens, Paris.)

Je pense que le nombre d'hommes actuellement sur terre est estimé à 1.500 millions au plus. Les boucheries humaines montent à plus de 70 fois le nombre des vivants...

Je vais montrer qu'on peut avec justesse imputer à la société politique de beaucoup la plus grande part de cette destruction de l'espèce. Pour mettre le plus possible en lumière chaque côté de la question, j'accorderai qu'il y a dans la nature humaine une arrogance et une violence qui causera d'innombrables querelles, dans quelque situation que les hommes soient placés; mais, en accordant cela, j'insisterai encore pour imputer aux réglementations politiques la fréquence, la cruauté de ces querelles, et le fait qu'elles sont accompagnées de conséquences si déplorables...

Dans un état de nature, il eût été impossible de trouver un nombre d'hommes suffisant pour de telles tueries, d'accord pour le même but sanglant. Or, en concédant qu'ils puissent en être venus à un accord pareil (supposition impossible), malgré tout, les moyens que la simple nature leur a fournis ne sont nullement adéquats à une telle fin. Beaucoup d'égratignures, beaucoup de contusions, sans doute, eussent été reçues de tous côtés, mais il n'y aurait eu que peu, très peu de morts. La société et la politique qui nous ont donné ces desseins destructeurs nous ont aussi donné les moyens de les satisfaire. Des toutes premières lueurs de la politique jusqu'à ce jour, les inventions des hommes

ont aiguisé et fait progresser le métier du meurtre, depuis que commencèrent les essais grossiers des gourdins et des pierres jusqu'à la perfection présente de l'artillerie : canonnades, bombardements, ruines, et toutes les espèces de cruauté artificielle, apprise et raffinée, dans lesquelles nous sommes maintenant si experts, et qui sont une des matières principales que, suivant l'enseignement des politiciens, nous croyons notre plus belle gloire.

Jusqu'où la simple nature nous aurait menés, nous pouvons en juger par les exemples de ces animaux qui suivent encore ses lois et même de ceux à qui elle a donné un naturel plus féroce et des armes plus terribles qu'elle n'en destina jamais à notre usage. C'est une vérité incontestable que les hommes font plus de massacres d'hommes en une année que les lions, tigres, panthères, onces, léopards, hyènes, rhinocéros, éléphants, ours et loups n'en ont fait de leurs espèces respectives depuis le commencement du monde. Et pourtant ils sont assez mal d'accord les uns avec les autres et ont une beaucoup plus grande proportion de rage et de fureur en leur nature que nous-mêmes. Mais sauf votre respect, ô législateurs, ô civilisateurs de l'humanité, ô Orphées, Moïses, Minos, Solons, Thésées, Lycurgues, Numas, en parlant avec égard envers vous, vos réglementations ont fait plus de mal avec sang-froid que toute la rage des animaux les plus féroces dans leurs plus grandes terreurs ou furies n'a jamais fait ni pu faire.

Ces maux ne sont pas accidentels, quiconque prend la peine de considérer la nature de la société trouvera qu'ils sont le résultat direct de sa constitution. Car comme la *subordination* — ou, en d'autres termes, la réciprocation de la tyrannie et de l'esclavage — est requise pour faire subsister ces sociétés, l'intérêt, l'ambition, la méchanceté ou la vengeance, que dis-je? même la fantaisie et le caprice, d'un chef parmi les hommes, suffit à faire prendre les armes aux autres — sans nulles intentions privées et individuelles — pour les pires et les plus noirs desseins, et, ce qui est à la fois lamentable et risible, ces malheureux s'engagent sous des bannières avec une fureur plus grande que s'ils étaient excités par le désir de se venger de maux faits à eux-mêmes.

Il vaut également la peine de remarquer que cette division artificielle des hommes en sociétés séparées est en elle-même une source peprétuelle de haine et de discussion parmi eux. Les noms qui les distinguent suffisent à leur souffler haine et fureur. Examinez l'histoire, consultez l'expérience actuelle, et vous trouverez que la plus grande partie des querelles entre les diverses nations vient presque toujours de ce que ces nations sont des combinaisons différentes de gens, et appelées de noms différents. Pour un Anglais, le nom de Français, d'Espagnol, d'Italien, beaucoup plus que celui de Turc ou de Tartare éveille tout naturellement des idées de haine et de mépris.

Si vous vouliez inspirer à un de vos compatriotes de la pitié ou du respect pour un de ces hommes, ne cacheriez-vous pas d'abord sa nationalité? Vous ne le prieriez pas d'avoir pitié du pauvre Français ou du malheureux Allemand; bien loin de là, vous parleriez de lui comme d'un *étranger*, accident auquel nous sommes tous sujets. Vous le représenteriez comme un *homme*, un participant de la même commune nature, soumis à la même loi. Il y a, dans ces distinctions politiques artificielles, quelque chose qui nous donne une répulsion telle qu'il n'est pas besoin de trompette pour nous faire brûler de partir en guerre, de courir à la destruction.

Cet effet naturel, spontané de la politique sur les passions irréfléchies de l'espèce humaine se montre en d'autres circonstances. Le seul nom d'un politicien, d'un homme d'État est sûr de causer terreur et haine; il est toujours lié aux idées de trahison, cruauté; et ces écrivains qui ont fidèlement dévoilé les mystères de la franc-maçonnerie d'État ont toujours été tenus en horreur universelle, pour le fait même d'avoir connu une si détestable théorie. Le cas de Machiavel semble, à première vue, quelque chose de pénible à cet égard. Il est obligé de porter les iniquités de ceux dont il a publié les maximes et les règles de gouvernement. Sa spéculation est plus abhorrée que leur pratique.

EDMOND BURKE.

(*A Vindication of natural society*, 1756, Works, pages 18 et pages 19-20, Bell and sons.)

La Guerre

Notre régiment était ce qu'on appelait alors un régiment de marche. Il avait été formé au Mans, péniblement, de tous les débris de corps, des éléments disparates qui encombraient la ville. Des zouaves, des moblots, des francs-tireurs, des gardes forestiers, des cavaliers démontés, jusques à des gendarmes, des Espagnols et des Valaques ; il y avait de tout, et ce tout était commandé par un vieux capitaine d'habillement, promu, pour la circonstance, au grade de lieutenant-colonel. En ce temps-là, ces avancements n'étaient point rares ; il fallait bien boucher les trous creusés dans la chair française par les canons de Wissembourg et de Sedan. Plusieurs compagnies manquaient de capitaine. La mienne avait à sa tête un petit lieutenant de mobiles, jeune homme de vingt ans, frêle et pâle, et si peu robuste, qu'après quelques kilomètres, il s'essoufflait, tirait la jambe et terminait l'étape dans un fourgon d'ambulance. Le pauvre petit diable ! Il suffisait de le regarder en face pour le faire rougir, et jamais il ne se fût permis de donner un ordre, dans la crainte de se tromper et d'être ridicule. Nous nous moquions de lui, à cause de sa timidité et de sa faiblesse, et sans doute aussi parce qu'il était bon et qu'il distribuait quelquefois aux hommes des cigares et des suppléments de viande. Je m'étais fait rapidement à cette vie nouvelle, entraîné par l'exemple, surexcité par la fièvre du milieu. En lisant les récits navrants de nos batailles perdues, je me sentais emporté comme dans une ivresse, sans cependant mêler à cette ivresse l'idée de la patrie menacée. Nous restâmes un mois, dans Le Mans, à nous équiper, à faire l'exercice, à courir les cabarets et les maisons de femmes. Enfin, le 3 octobre, nous partîmes.

Ramassis de soldats errants, de détachements sans chefs, de volontaires vagabonds, mal équipés, mal nourris — et le plus souvent, pas nourris du tout, — sans cohésion, sans discipline, chacun ne songeant qu'à soi, et poussés par un sentiment unique

d'implacable, de féroce égoïsme ; celui-ci, coiffé d'un bonnet de police, celui-là, la tête entortillée d'un foulard, d'autres vêtus de pantalons d'artilleurs et de vestes de tringlots, nous allions par les chemins, déguenillés, harassés, farouches. Depuis douze jours que nous étions incorporés à une brigade de formation récente, nous roulions à travers la campagne, affolés, et pour ainsi dire, sans but. Aujourd'hui à droite, demain à gauche, un jour *fournissant* des étapes de quarante kilomètres, le jour suivant, reculant d'autant, nous tournions sans cesse dans le même cercle, pareils à un bétail débandé qui aurait perdu son pasteur. Notre exaltation était bien tombée. Trois semaines de souffrances avaient suffi pour cela. Avant que nous eussions entendu gronder le canon et siffler les balles, notre marche en avant ressemblait à une retraite d'armée vaincue, hachée par les charges de cavalerie, précipitée dans le délire des bousculades, le vertige des sauve-qui-peut. Que de fois j'ai vu des soldats se débarrasser de leurs cartouches qu'ils semaient au long des routes !

— A quoi ça me sert-il ? disait l'un d'eux, je n'en ai besoin que d'une seule pour casser la gueule du capitaine, la première fois que nous nous battrons.

Le soir, au camp, accroupis autour de la marmite, ou bien allongés sur la bruyère froide, la tête sur le sac, ils pensaient à la maison d'où on les avait arrachés violemment. Tous les jeunes gens, aux bras robustes, étaient partis du village : beaucoup déjà dormaient dans la terre, là-bas, éventrés par les obus ; les autres, les reins cassés, erraient, spectres de soldats, par les plaines et par les bois, attendant la mort. Dans les campagnes en deuil, il ne restait que des vieux, davantage courbés, et des femmes qui pleuraient. L'aire des granges où l'on bat le blé était muette et fermée ; dans les champs déserts où poussaient les herbes stériles, on n'apercevait plus, sur la pourpre du couchant, la silhouette du laboureur qui rentrait à la ferme, au pas de ses chevaux fatigués. Et des hommes, avec de grands sabres, venaient, qui prenaient, un jour, les chevaux, qui, un autre jour, vidaient l'étable, au nom de la loi ; car il ne suffisait pas à la guerre qu'elle se gorgeât de viande humaine, il fallait qu'elle dévorât les bêtes, la terre, tout ce qui vivait dans le calme, dans la paix du travail

et de l'amour... Et au fond du cœur de tous ces misérables soldats, dont les feux sinistres du camp éclairaient les figures amaigries et les dos avachis, une même espérance régnait, l'espérance de la bataille prochaine, c'est-à-dire la fuite, la crosse en l'air et la forteresse allemande.

Pourtant, nous préparions la défense des pays que nous traversions et qui n'étaient point encore menacés. Nous imaginions pour cela d'abattre les arbres et de les jeter sur les routes; nous faisions sauter les ponts, nous profanions les cimetières à l'entrée des villages, sous prétexte de barricades, et nous obligions les habitants, baïonnettes aux reins, à nous aider dans la dévastation de leurs biens. Puis nous repartions, ne laissant derrière nous que des ruines et que des haines. Je me souviens qu'il nous fallut, une fois, raser, jusqu'au dernier baliveau, un très beau parc, afin d'y établir des gourbis que nous n'occupâmes point. Nos façons n'étaient point pour rassurer les gens. Aussi, à notre approche, les maisons se fermaient, les paysans enterraient leurs provisions : partout des villages hostiles, des bouches hargneuses, des mains vides. Il y eut entre nous des rixes sanglantes pour un pot de rillettes découvert dans un placard, et le général fit fusiller un vieux bonhomme qui avait caché, dans son jardin, sous un tas de fumier, quelques kilogrammes de lard salé.

Le 1er novembre, nous avions marché toute la journée et, vers trois heures, nous arrivions à la gare de la Loupe. Il y eut d'abord un grand désordre, une inexprimable confusion. Beaucoup, abandonnant les rangs, se répandirent dans la ville, distante d'un kilomètre, se dispersèrent dans les cabarets voisins. Pendant plus d'une heure, les clairons sonnèrent le ralliement. Des cavaliers furent envoyés à la ville pour en ramener les fuyards et s'attardèrent à boire. Le bruit courait qu'un train formé à Nogent-le-Rotrou devait nous prendre et nous conduire à Chartres, menacée par les Prussiens, lesquels avaient, disait-on, saccagé Maintenon, et campaient à Jouy. Un employé, interrogé par notre sergent, répondit qu'il ne savait pas, qu'il n'avait entendu parler de rien. Le général, petit vieux, gros, court et gesticulant, qui pouvait à peine se tenir à cheval, galopait de droite et de

gauche, voltait, roulait comme un tonneau sur sa monture et, la face violette, la moustache colère, répétait sans cesse :

— Ah ! bougre !... Ah ! bougre de bougre !...

Il mit pied à terre, aidé par son ordonnance, s'embarrassa les jambes dans les courroies de son sabre qui traînait sur le sol, et, appelant le chef de gare, il engagea un colloque des plus animés avec celui-ci dont la physionomie s'ahurissait.

— Et le maire? s'écriait le général... Où est-il ce bougre-là ? qu'on me l'amène!... Est-ce qu'on se fout de moi, ici?

Il soufflait, bredouillait des mots inintelligibles, frappait la terre du pied, invectivait le chef de gare. Enfin, tous les deux, l'un la mine très basse, l'autre faisant des gestes furieux, finirent par disparaître dans le bureau du télégraphe qui ne tarda pas à nous envoyer le bruit d'une sonnerie folle, acharnée, vertigineuse, coupée de temps en temps par les éclats de voix du général. On se décida enfin à nous faire ranger sur le quai, par compagnies, et on nous laissa là, sacs à terre, immobiles, devant les faisceaux formés. La nuit était venue, la pluie tombait, lente et froide, achevant de traverser nos capotes, déjà mouillées par les averses. De ci, de là, la voie s'éclairait de petites lumières pâles, rendant plus sombres les magasins et la masse des wagons que des hommes poussaient au garage. Et le monte-charges, debout sur sa plate-forme tournante, profila dans le ciel son long cou de girafe effarée.

A part le café, rapidement avalé le matin, nous n'avions rien mangé de la journée, et bien que la fatigue nous eût brisé le corps, bien que la faim nous tenaillât le ventre, nous nous disions, consternés, qu'il faudrait encore se passer de soupe aujourd'hui. Nos gourdes étaient vides, épuisées nos provisions de biscuits et de lard, et les fourgons de l'intendance, égarés depuis la veille, n'avaient pas rejoint la colonne. Plusieurs d'entre nous murmurèrent, prononcèrent à haute voix des paroles de menace et de révolte ; mais les officiers qui se promenaient, mornes aussi, devant la ligne des faisceaux, ne semblèrent pas y faire attention. Je me consolai, en pensant que le général avait peut-être réquisitionné des vivres dans la ville. Vain espoir ! Les minutes s'écoulaient; la pluie toujours chantait sur les gamelles

creuses, et le général continuait d'injurier le chef de gare, qui continuait à se venger sur le télégraphe, dont les sonneries devenaient de plus en plus précipitées et démentes... De temps en temps, des trains s'arrêtaient, bondés de troupes. Des mobiles, des chasseurs à pied, débraillés, tête nue, la cravate pendante, quelques-uns ivres et le képi de travers, s'échappaient des voitures où ils étaient parqués, envahissaient la buvette, ou bien se soulageaient en plein air, impudemment. De ce fourmillement de têtes humaines, de ce piétinement de troupeau sur le plancher des wagons partaient des jurons, des chants de *Marseillaise*, des refrains obscènes qui se mêlaient aux appels des hommes d'équipe, au tintement de la clochette, à l'essoufflement des machines. Je reconnus un petit garçon de Saint-Michel, dont les paupières enflées suintaient, qui toussait et crachait le sang. Je lui demandai où ils allaient ainsi. Ils n'en savaient rien. Partis du Mans, ils étaient restés douze heures à Connerré, à cause de l'encombrement de la voie, sans manger, trop tassés pour pouvoir s'allonger et dormir. C'était tout ce qu'il savait. A peine s'il avait la force de parler. Il était allé à la buvette afin de tremper ses yeux dans un peu d'eau tiède. Je lui serrai la main, et il me dit, qu'à la première affaire, il espérait bien que les Prussiens le feraient prisonnier... Et le train s'ébranlait, se perdait dans le noir, emmenant toutes ces figures hâves, tous ces corps déjà vaincus, vers quelles inutiles et sanglantes boucheries?

Je grelottais. Sous la pluie glacée qui me coulait sur la peau, le froid m'envahissait, il me semblait que mes membres s'enkylosaient. Je profitai d'un désarroi causé par l'arrivée d'un train pour gagner la barrière ouverte et m'enfuir sur la route, cherchant une maison, un abri, où je puisse me réchauffer, trouver un morceau de pain, je ne savais quoi. Les auberges et cabarets, près de la gare, étaient gardés par des sentinelles qui avaient ordre de ne laisser entrer personne... A trois cents mètres de là, j'aperçus des fenêtres qui luisaient doucement dans la nuit. Ces lumières me firent l'effet de deux bons yeux, de deux yeux pleins de pitié qui m'appelaient, me souriaient, me caressaient... C'était une petite maison isolée à quelques enjambées de la route. J'y courus... Un sergent, accompagné de quatre hommes, était là

qui vociférait et sacrait. Près de l'âtre sans feu, je vis un vieillard, assis sur une chaise de paille très basse, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Une chandelle, qui brûlait dans un chandelier de fer, éclairait la moitié de son visage, creusé, raviné par des rides profondes.

— Nous donneras-tu du bois, enfin, cria le sergent.

— J'ons point d'boué, répondit le vieillard... V'là huit jours que la troupe passe, j' vous dit... M'ont tout pris.

Il se tassa sur sa chaise et, d'une voix faible, il murmura :

— J'ons ren... ren... ren !...

Le sergent haussa les épaules.

— Ne fais donc pas le malin, vieille canaille... Ah! tu caches ton bois pour chauffer les Prussiens ! Eh bien, je vais t'en fiche, moi, des Prussiens... Attends !

Le vieillard branla la tête.

— Pisque j'ons point d'boué...

D'un geste de colère, le sergent commanda aux hommes de fouiller la maison. Du cellier au grenier, ils passèrent tout en revue. Il n'y avait rien, rien que des traces de violence, des meubles brisés. Dans le cellier, humide de cidre répandu, les tonneaux étaient défoncés, et partout s'étalaient de hideuses et puantes ordures. Cela exaspéra le sergent, qui frappa le carreau de la crosse de son fusil.

— Allons, s'écria-t-il, allons, vieux salaud, dis-nous où est ton bois ?

Et il secoua rudement le vieillard, qui chancela et faillit tomber la tête contre le landier de fer de la cheminée.

— J'ons point d'boué, répéta simplement le pauvre homme.

— Ah ! tu t'entêtes !... Ah ! tu n'as point de bois !... Eh bien, tu as des chaises, un buffet, une table, un lit... si tu ne dis pas où est ton bois, je fais une flambée de tout ça.

Le vieillard ne protesta pas. Il répéta de nouveau, hochant sa vieille tête blanche :

— J'ons point d' boué.

Je voulus m'interposer, et balbutiai quelques mots ; mais le sergent ne me laissa pas achever, il m'enveloppa des pieds à la tête d'un regard méprisant.

— Et qu'est-ce que tu fous ici, toi, espèce de galopin ? me dit-il... qu'est-ce qui t'a permis de quitter les rangs, sale morveux !... allons, demi-tour, et au pas gymnastique ! Ta ra ta ta ra, ta ta ra !...

Alors, il donna un ordre. En quelques minutes, chaises, table, buffet, lit, furent mis en pièces. Le bonhomme se leva avec effort, se rencogna dans le fond de la chambre et pendant que flambait le feu, pendant que le sergent, dont la capote et le pantalon fumaient, se chauffait en riant devant le brasier crépitant, le vieux regardait brûler ses derniers meubles, d'un air stoïque, et ne cessait de répéter avec obstination :

— J'ons point d'bouè !

Je regagnai la gare.

Le général était sorti du bureau du télégraphe, plus animé, plus rouge, plus colère que jamais. Il bredouilla quelque chose, et aussitôt il se fit un grand remuement. On entendit des cliquetis de sabre ; des voix s'appelaient, se répondaient ; des officiers couraient dans toutes les directions. Et le clairon sonna. Sans rien comprendre à ce contre-ordre, il nous fallut remettre sac au dos et fusil sur l'épaule.

— En avant !... arche !...

Les membres raidis par l'immobilité, la tête bourdonnante, nous heurtant l'un à l'autre, nous reprîmes notre course haletante, sous la pluie, dans la boue, à travers la nuit. A droite et à gauche, des champs s'étendaient, noyés d'ombre, d'où s'élevaient des tignasses de pommiers, qui semblaient se tordre sur le ciel. Parfois, très loin, un chien aboyait... Puis c'étaient des bois profonds, de sombres futaies, qui montaient, de chaque côté de la route, comme des murailles. Puis des villages endormis où nos pas résonnaient plus lugubrement, où, par les fenêtres vite ouvertes et vite refermées, apparaissait la vision vague d'une forme blanche, terrifiée... Et encore des champs, et encore des bois, et encore des villages... Pas une chanson, pas une parole, un silence énorme rythmé par un sourd piétinement. Les courroies du sac m'entraient dans la chair, le fusil me faisait l'effet d'un fer rouge sur l'épaule... Un moment, je crus que j'étais attelé à une grosse voiture embourbée, chargée de pierres de

taille, et que les charretiers me cassaient les jambes à coups de fouet. M'arc-boutant sur mes pieds, l'échine pliée en deux, le cou tendu, étranglé par le licol, la poitrine sifflante, je tirais, je tirais... Il arriva bientôt que je n'eus plus conscience de rien. Je marchais, machinalement. engourdi, comme dans un rêve... D'étranges hallucinations passaient devant mes yeux... Je voyais une route de lumière, qui s'enfonçait au loin, bordée de palais et d'éclatantes girandoles... De grandes fleurs écarlates balançaient, dans l'espace, leurs corolles au haut de tiges flexibles, et une foule joyeuse chantait devant des tables couvertes de boissons fraîches et de fruits délicieux... Des femmes, dont les jambes de gaze bouffaient, dansaient sur les pelouses illuminées, au son d'une multitude d'orchestres, tapis dans des bosquets, aux feuilles retombantes, étoilées de jasmins, rafraîchies par les jets d'eau.

— Halte ! commanda le sergent.

Je m'arrêtai et, pour ne point m'écrouler sur le sol, je dus me cramponner au bras d'un camarade... Tout était noir. Nous étions arrivés à l'entrée d'une tente dressée, je m'occupai de panser mes pieds écorchés, avec de la chandelle que je gardais en réserve dans ma musette et, comme un pauvre chien exténué, je m'allongeai sur la terre mouillée et m'endormis profondément. Pendant la nuit, des camarades, tombés de fatigue sur la route, ne cessèrent de rallier le camp. Il y en eut cinq dont on n'entendit plus jamais parler. A chaque marche pénible, cela se passait toujours ainsi : quelques-uns, faibles ou malades, s'abattaient dans les fossés et mouraient là : d'autres désertaient...

Le lendemain, le réveil sonna, dès le lever de l'aube. La nuit avait été très froide ; il n'avait cessé de pleuvoir et, pour dormir, nous n'avions pu nous procurer la moindre litière de paille ou de foin. J'eus beaucoup de difficulté à sortir de la tente ; un moment, je dus me traîner sur les genoux, à quatre pattes, les jambes refusant de me porter. Mes membres étaient glacés, raides ainsi que des barres de fer ; il me fut impossible de remuer la tête sur mon cou paralysé, et mes yeux, qu'on eût dit piqués par une multitude de petites aiguilles, ne discontinuaient pas de pleurer. En même temps, je ressentais aux épaules et dans les reins une douleur vive, lancinante, intolérable. Je remarquai que

les camarades n'étaient pas mieux partagés que moi. Les traits tirés, le teint terreux, ils s'avançaient, les uns boîtant affreusement, les autres courbés et vacillants, butant à chaque pas contre les touffes de bruyère : tous écloppés, lamentables et boueux. J'en vis plusieurs qui, en proie à de violentes coliques, se tordaient et grimaçaient en se tenant le ventre à deux mains. Quelques-uns, secoués par la fièvre, claquaient des dents. Autour de soi, on entendait des toux sèches, déchirant des poitrines, des respirations haletantes, des plaintes, des râles. Un lièvre détala de son gîte, s'enfuit effaré, les oreilles couchées, mais personne ne songea à le poursuivre, comme nous faisions autrefois... L'appel terminé, il y eut distribution de vivres, car l'intendance avait fini par retrouver la brigade... Nous fimes la soupe, que nous mangeâmes aussi gloutonnement que des chiens affamés.

Je souffrais toujours. Après la soupe, j'avais eu un étourdissement, bientôt suivi de vomissements, et je grelottais la fièvre. Tout, autour de moi, tournait... les tentes, la forêt, la plaine, le bourg, là-bas, dont les cheminées fumaient dans la brume et le ciel où roulaient de gros nuages crasseux et bas. Je demandai au sergent la permission d'aller à la visite.

Les tentes s'alignaient sur deux rangs, adossées à la forêt, de chaque côté de la route de Senonches, qui débouche dans la campagne par une magnifique trouée dans les chênes, traverse, à trois cents mètres de là, la route de Chartres, et plus loin, le bourg de Dellomer, pour continuer son cours vers la Loupe. Au carrefour formé par ces deux routes, une petite maison s'élevait, misérable et couverte de chaume, sorte de hangar abandonné, qui servait d'abri aux cantonniers, pendant la pluie. C'est là que le chirurgien avait établi une ambulance improvisée, reconnaissable au drapeau de Genève, planté dans une fente de mur, qui la décorait. Devant la maison, beaucoup attendaient. Une longue file d'êtres blêmes, exténués, ceux-ci debout avec de grands yeux fixes, ceux-là, assis par terre, mornes, les omoplates remontées et pointues, la tête dans les mains. La mort déjà avait appesanti son horrible griffe sur ces visages émaciés, ces dos décharnés, ces membres qui pendaient, vidés de sang et de moëlle. Et, en présence de ce navrement, oubliant mes propres souf-

frances, je m'attendris. Ainsi, trois mois avaient suffi pour terrasser ces corps robustes, domptés au travail et aux fatigues pourtant !... Trois mois ! Et ces jeunes qui aimaient la vie, ces enfants de la terre qui avaient grandi, rêveurs, dans la liberté des champs, confiants en la bonté de la nature nourricière, c'était fini d'eux !... Au marin qui meurt, on donne la mer pour sépulture ; il descend dans le noir éternel, au balancement de ses vagues musiciennes... Mais eux !... Encore quelques jours, peut-être, et, tout à coup, ils tomberaient, ces va-nu-pieds, la face contre le sol, dans la boue d'un fossé, charognes livrées au croc des chiens rôdeurs, au bec des oiseaux nocturnes. J'éprouvai un sentiment de si fraternelle et douloureuse commisération, que j'eusse voulu serrer tous ces tristes hommes contre ma poitrine, dans un même embrassement et je souhaitai — ah ! avec quelle ferveur je souhaitai ! — d'avoir, comme Isis, cent mamelles de femme, gonflées de lait, pour les tendre à toutes ces lèvres exsangues... Ils entraient un par un dans la maison, et ils en ressortaient aussitôt, poursuivis par un grognement et par un juron... D'ailleurs, le chirurgien ne s'occupait pas d'eux. Très en colère, il réclamait à un infirmier sa pharmacie de campagne qui n'avait pas été retrouvée parmi les bagages.

— Ma pharmacie, nom de Dieu ? criait-il. Où est ma pharmacie ? Et ma trousse ?... Qu'est-ce que j'ai fait de ma trousse ?... Ah ! nom de Dieu !

Un petit mobile, qui souffrait d'un abcès au genoux, s'en retourna à cloche-pied, pleurant, s'arrachant les cheveux de désespoir. On n'avatt pas voulu le visiter. Quand ce fut mon tour de passer, je tremblais très fort. Dans le fond de la pièce, sombre, quatre malades râlaient, couchés sur la paille, en chien de fusil, un cinquième gesticulait, prononçant, dans le délire, des mots incohérents ; un autre encore, à demi levé, la tête inclinée sur la poitrine, se plaignait et demandait à boire d'une voix faible, d'une voix d'enfant. Accroupi devant la cheminée, un infirmier présentait à la flamme, au bout d'une baguette de bois, un morceau de boudin grésillant, dont l'odeur de graisse brûlée empuantissait la chambre... L'aide-major ne me regarda même pas. Il vociféra :

— Qu'est-ce que c'est encore que celui-là?... Tas de flemmards!... Dix lieues dans les guibolles, clampin, ça te remettra... Allons, arche! demi-tour.

Je croisai sur le seuil une paysanne, qui me demanda:

— C'est-y ben icite qu'est l'sérûgien?

— Des femmes, maintenant! grogna l'aide-major... Qu'est-ce que vous voulez, vous?

— Pardon, excuse, mossieu l'sérûgien, reprit la paysanne, qui s'avança, très intimidée. J'viens pour mon fi qu'est soldat.

— Dites donc, la vieille, est-ce que je suis chargé de garder votre fils, moi?...

Les deux mains croisées sur le manche de son parapluie, toute craintive, elle examina la pièce, autour d'elle.

— Paraît qu'il est ben malade, mon fi, ben, ben malade... Pour lors, j'venais vouêr si vous l'aviez point à quant à vous, mossieu l'sérûgien.

— Comment vous appelez-vous?

— J'm'appelle la femme Riboulleau.

— Riboulleau... Riboulleau! C'est possible... Voyez dans le tas, là.

L'infirmier, qui faisait griller son boudin, tourna la tête.

— Riboulleau?... dit-il. Mais il est mort, il y a trois jours...

— Comment qu'vous dites ça? cria la paysanne, dont la figure hâlée, tout à coup pâlit... Où ça qu'il est mô?... Pourquoi qu'il est mô, mon p'tit gâs?...

L'aide-major intervint, et poussant la vieille vers la porte, d'un geste brutal...

— Allons, cria-t-il, allons, pas de scène ici, hein?... Il est mort, eh bien, voilà tout...

— Mon p'tit gâs! mon p'tit gâs! gémissait la paysanne à fendre l'âme!

Je m'éloignai, le cœur gros, et si découragé que je me demandais s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite, en me pendant à une branche d'arbre ou en me faisant sauter la cervelle d'un coup de fusil. Tandis que je regagnais la tente, trébuchant, roulant dans ma tête les plus noirs projets, à peine si je fis attention au petit mobile qui, s'étant arrêté au pied d'un pin,

avait lui-même ouvert son abcès avec son couteau et, tout blanc, le front ruisselant de sueur, bandait la plaie d'où le sang coulait.

La matinée me fut meilleure que je l'aurais pensé. J'eus la chance de ne faire partie d'aucune corvée et, après avoir astiqué mon fusil, rouillé par la pluie, je goûtai quelques heures de bon repos. Etendu sur ma couverture, le corps tout engourdi dans un demi-sommeil délicieux, où je percevais distinctement les bruits du camp — les sonneries du clairon, le hennissement d'un cheval, au loin, — je songeai aux êtres et aux choses que j'avais quittés. Mille figures et mille paysages défilèrent rapidement devant mes yeux... Je revis le Prieuré, ma mère morte, et mon père, avec son large chapeau de paille, et le petit mendiant aux cheveux filasse, et Félix accroupi dans les plates-bandes, au milieu des laitues, qui guettait une taupe. Je revis ma chambre d'étudiant, mes camarades de l'école, et, dominant le tumulte de Bullier, Nini, grise et défrisée, avec ses lèvres pourpres, son chignon roux, et ses bas roses, sortant, fleurs lascives, des jupes soulevées par la danse. Puis l'image d'une femme inconnue, en robe mauve, que j'avais aperçue un soir, au théâtre, dans l'ombre d'une loge, me revint, obstinée et douce vision !

Pendant ce temps, les plus valides d'entre nous étaient allés rôder dans la campagne, autour des fermes. Ils rentrèrent gaiement, chargés de bottes de paille, de poulets, de dindes, de canards. L'un poussait devant lui, à coup de gaule, un gros cochon qui grognait, l'autre balançait un mouton sur ses épaules; celui-ci traînait, au bout d'une hart, tordue en corde, un veau qui résistait comiquement, secouait son mufle en meuglant. Les paysans accoururent au camp pour se plaindre d'avoir été volés : on les hua et on les chassa.

Le général, accompagné de notre lieutenant-colonel qui se tenait à sa droite, très raide, l'œil rond, vint nous passer en revue l'après-midi. Son regard luisant, sont teint de braise, sa voix pâteuse disaient qu'il avait bien déjeuné. Il mâchonnait un bout de cigare éteint, crachait, s'ébrouait, maugréait on ne savait contre qui et contre quoi, car il ne s'adressait à personne, directement. Devant notre compagnie, il regarda le lieutenant-colonel d'un air sévère, et je l'entendis qui grommelait :

— Sales, vos hommes, ah ! bougre !

Puis, il s'éloigna, pesant de tout le poids de son ventre, sur ses jambes courtes, chaussées de bottes jaunes, au-dessus desquelles la culotte rouge bouffait et plissait comme une jupe.

Le reste de la journée fut consacré à des flâneries dans les auberges de Bellomer. Il y avait partout un tel encombrement, un tel tapage : d'ailleurs, je connaissais trop bien ces prises d'assaut des cabarets, ces poussées violentes de l'alcool qui dégénéraient souvent en mêlées générales que je préférai m'en aller, avec quelques camarades paisibles, sur la route, loin des bagarres. Justement, le ciel s'était embelli, un soleil pâle tombait du ciel, débarrassé de nuages. Nous nous assîmes sur un talus, ployant le dos sous les rayons réchauffants, comme fait un chat sous la main qui le caresse. Des voitures passaient, passaient toujours, lourdes charrettes, banneaux, carrioles coiffées de leurs bâches, tombereaux traînés par des bardots. C'étaient des paysans de la plaine de Chartres qui fuyaient les Prussiens. Affolés par les récits colportés de village en village, des incendies, des viols, des massacres, des atrocités diverses dont les Allemands affligeaient les territoires envahis, ils avaient emporté à la hâte ce qu'ils possédaient de plus précieux, abandonné champs et maisons, et tout effarés, ils allaient droit devant eux, sans savoir où. Le soir, ils s'arrêtaient, au hasard du chemin, près d'un bourg, quelquefois en rase campagne. Les chevaux dételés et entravés, broutaient l'herbe des berges, les gens mangeaient et dormaient à la grâce de Dieu, à la garde des chiens, dans le vent, dans la pluie, dans la froidure des nuits brumeuses. Puis, le lendemain, ils repartaient. Troupeaux de bêtes et troupeaux d'hommes se succédèrent interminablement. Ils passaient et, sur la grande route jaune, l'on voyait s'allonger la file noire et dolente des fuyards, jusqu'à la montée fermant l'horizon. On aurait dit l'exode d'un peuple. J'interrogeai un vieux bonhomme qui conduisait une voiture à âne au fond de laquelle, dans la paille, au milieu de paquets noués avec des mouchoirs, de carottes et de choux, grouillaient une paysanne à nez camus, deux porcs roses et des couples de volaille, liées par les pattes.

— Vous avez donc les Prussiens chez vous ? demandai-je.

— Oh! les brigands! répondit le vieux. N'm'en parlez point! Y sont arrivés un matin, eune bande avé des chapiaux à plume. Ils ont fait un vacarme! O Jésus-Guieu! Et pis y prenaient tout. D'abord j'ons cru qu'c'étaient les Prussiens. J'ons su d'pis que c'étaient des francs-tireurs.

— Mais les Prussiens?

— Des Prussiens!... Pour ce qui est des Prussiens, j'ons point cor vu d'Prussiens, censément... Y doivent être cheuz nous, à c'te heure, t'nez!... La Jacqueline crait qu'all en a évu un, l'aut'jou, d'rière eune hae!... Il était haut, haut, et pis rouge, qué disait, rouge comme l'diable... C'est donc des enragés, des sauvages, des r'venants?... Enfin, Enfin, quoiqu'c'est au juste?

— Ce sont des Allemands, bonhomme, comme nous nous sommes des Français.

— Des Armands?... J'entends ben... Mais quoi qui nous v'lons, ces sacrés Armand-là, dites, mossieu l'militaire?... J'ons tout d'même ensauvé nos deux cochons, et nout'fille, et pis d'la vollaille itout... Bédame!

Et le paysan continua son chemin, en se répétant:

— Des Armands! des Armands!... Quoi qu'y nous v'lons ces sacrés Armands-là?

Ce soir-là, devant toute la ligne du camp, des feux s'allumèrent et les bonnes marmites pleines de viande fraîche, chantèrent joyeusement, au-dessus des fourneaux improvisés de terre et de cailloux. Ce fut pour nous une heure de détente exquise et de délicieux oubli. Un apaisement semblait venir du ciel, tout bleu de lune, et tout brillant d'étoiles; les champs qui s'étendaient avec de molles ondulations de vague, avaient je ne sais quelle douceur attendrie qui nous pénétrait l'âme, coulait dans nos membres endoloris un sang moins âcre et des forces nouvelles. Peu à peu, s'effaçait le souvenir, pourtant si proche, de nos désolations, de nos découragements, de nos martyres, et le besoin d'agir nous reprenait, en même temps que s'éveillait en nous la conscience du devoir. Une animation inusitée régnait au camp. Chacun s'empressait à quelque besogne volontaire. Les uns couraient, un tison à la main pour rallumer les feux éteints, d'autres soufflaient sur les braises, afin de les aviver, ou bien

épluchaient des légumes, et coupaient des morceaux de viande. Des camarades, formant une ronde autour des débris de bois fumants, entonnèrent d'une voix gouailleuse : « As-tu vu Bismarck? » La révolte, fille de la faim, se fondait au ronron des marmites, au cliquetis des gamelles.

Le jour suivant, quand le dernier d'entre nous eût répondu : « Présent! » à l'appel de son nom :

— Formez le cercle, arche! commanda le petit lieutenant.

Et d'une voix ânonnante, brouillant les mots, sautant des phrases, le fourrier lut un pompeux « ordre du jour » du général. Il était dit en ce morceau de littérature militaire, qu'un corps d'armée prussien, affamé, mal vêtu, sans armes, après avoir occupé Chartres, s'avançait sur nous, à marche forcées. Il fallait lui barrer la route, le refouler jusque sous les murs de Paris où le vaillant Ducrot n'attendait plus que nous pour sortir et balayer une bonne fois tous les envahisseurs. Le général rappelait les victoires de la Révolution, l'expédition d'Egypte, Austerlitz, Borodino. Il affirmait que nous saurions nous montrer dignes de nos glorieux ancêtres de Sambre-et-Meuse. En conséquence il donnait des instructions précises pour la défense du pays : établir une barricade infranchissable à l'entrée Est du bourg, une autre plus infranchissable encore sur la route de Chartres, en avant du carrefour, créneler les murs du cimetière, abattre le plus d'arbres que l'on pourrait dans la forêt, de façon que les cavaliers ennemis et même les fantassins fussent dans l'impossibilité de nous tourner par Senonches, en s'égaillant dans les futaies; se défier des espions; enfin, ouvrir l'œil et le bon... La patrie comptait sur nous... Vive la République!

Ce cri resta sans écho. Le petit lieutenant qui se promenait en rond, les mains croisées derrière le dos, l'œil obstinément fixé à la pointe de ses bottes, ne leva pas la tête. Nous nous regardions, ahuris, avec une sorte d'angoisse au cœur, de savoir que les Prussiens étaient si près, que la guerre allait commencer pour nous demain, aujourd'hui peut-être, et j'eus la vision soudaine de la Mort, de la Mort rouge, debout sur un char que traînaient des chevaux cabrés, et qui se précipitait vers nous, en balançant sa faulx. Tant que la bataille était loin, nous

l'avions désirée, d'abord par enthousiasme patriotique, ensuite par fanfaronnade, plus tard par énervement, par lassitude, comme dénouement à nos misères. Maintenant qu'elle s'offrait, nous en avions peur, nous frissonnions à son seul nom. Instinctivement, mes yeux se portèrent vers l'horizon, dans la direction de Chartres. Et la campagne me sembla contenir un mystère une épouvante, un inconnu formidable qui prêtait aux choses des aspects nouveaux d'inexorabilité. Là-bas, au-dessus de la ligne bleuissante des arbres, je m'attendais à voir, tout à coup, des casques surgir, étinceler des baïonnettes, s'embraser la gueule tonnante des canons. Un champ de labour, tout rouge sous le soleil, me fit l'effet d'une mare de sang; les haies se déployaient, se rejoignaient, s'entrecroisaient, pareilles à des régiments hérissés d'armes, de drapeaux, évoluant pour le combat. Les pommiers s'effarèrent comme des cavaliers emportés dans une déroute.

— Rompez le cercle... arche! cria le lieutenant.

Tout bêtes, les bras ballants, nous piétinâmes longtemps sur place, en proie à un malaise vague, essayant de franchir par la pensée, cette terrible ligne d'horizon, au delà de laquelle s'accomplissait le secret de notre destinée. Seuls, en cet inquiétant silence, en cette immobilité sinistre, voitures et troupeaux passaient sur la route, plus nombreux, plus pressés, se hâtant davantage. Un vol de corbeaux qui venaient de là-bas, noire avant garde, tacha le ciel, grossit, s'enfla, s'allongea, tournoya, flotta au-dessus de nous comme un voile funéraire, puis disparut dans les chênes.

— Enfin, nous allons donc les voir, ces fameux Prussiens? dit, d'une voix mal assurée, un grand diable qui était très pâle et qui, pour se donner l'air crâne d'un vieux reître, rabattit son képi sur l'oreille.

Aucun ne répondit et plusieurs s'éloignèrent. Pourtant notre caporal haussa les épaules. C'était un tout petit homme, effronté, au visage grêlé et rempli de boutons.

— Oh moi!... fit-il.

Il expliqua sa pensée dans un geste cynique, s'assit sur la bruyère, bourra sa pipe lentement, l'alluma.

— Et puis... merde ! conclut-il, en lançant une bouffée de fumée qui s'évanouit dans l'air.

Tandis qu'une compagnie de chasseurs était dirigée vers le carrefour, afin d'y établir « les infranchissables barricades », mon régiment pénétrait dans la forêt, afin d'y abattre « le plus d'arbres qu'on pourrait ». Toutes les cognées, serpes, hachettes du pays avaient été réquisitionnées d'urgence : on faisait outil de n'importe quoi. Durant la journée entière, les coups retentirent et les arbres tombèrent. Pour nous exciter davantage, le général voulut assister au massacre.

— Ah bougre ! criait-il à tout propos, en frappant dans ses mains ; ah ! ah! hardi les enfants !... secouez-moi ça !

Il désignait lui-même, parmi les arbres, les plus hauts de tronc, ceux qui avaient poussé droits et lisses comme des colonnes de temple. C'était une folie de destruction criminelle et bête, une joie de brute, chaque fois que les arbres s'abattaient les uns sur les autres dans un grand fracas. La futaie s'éclaircissait : on eût dit qu'elle avait été fauché par une gigantesque et surnaturelle faux. Deux hommes furent tués par la chute d'un chêne.

— Hardi les enfants !

Et les quelques arbres restés debout, farouches au milieu des troncs écrasés, couchés à terre, et des branches tordues qui se dressaient vers eux pareilles à des bras suppliants, montraient de larges blessures, des entailles profondes et rouges, par où la sève pleurait.

Le conservateur des forêts, prévenu par un garde, accourut de Senonches et, d'un œil navré, constata cette inutile dévastation. J'étais près du général, quand il l'aborda respectueusement, le képi à la main.

— Pardon, mon général, dit-il... que vous abattiez des arbres sur les bordures des routes, que vous barricadiez les lignes, je le comprends... Mais que vous rasiez le cœur des futaies, cela me semble un peu...

Mais le général l'interrompit.

— Hein? quoi? cela vous semble?... qu'est-ce que vous fichez ici, vous?... Je fais ce qui me plaît... Est-ce vous qui commandez ou moi?

— Mais enfin... balbutia le forestier.

— Il n'y a pas de mais enfin, Monsieur... Et vous m'embêtez, c'est clair ça!... Et vous savez, rentrez vite à Senonches ou je vous fais fourrer au bloc... Hardi les enfants!

Le général tourna le dos au fonctionnaire ahuri, et partit, en chassant devant lui, du bout de sa canne, des feuilles mortes et des brindilles de bois.

De leur côté, pendant que nous profanions la forêt, les chasseurs ne chômaient point, et la barricade s'élevait, formidable et haute, coupant la route, en avant du carrefour. Cela ne s'était pas exécuté sans difficulté, et surtout sans gaîté. Subitement arrêtés par une tranchée qui leur barrait la fuite, les paysans protestèrent. Leurs voitures et leurs troupeaux s'agglomérant dans le chemin, très encaissé à cet endroit, il y eut d'abord un indescriptible brouhaha. Ils se lamentaient, les femmes gémissaient, les bœufs meuglaient, les soldats riaient de toutes les mines effarées des hommes et des bêtes, et le capitaine qui commandait le détachement ne savait quelle résolution prendre. Plusieurs fois, les soldats firent semblant de refouler les paysans à coups de baïonnette, mais ceux-ci s'entêtaient, voulaient passer, invoquaient leur qualité de Français. Après avoir terminé son tour dans la forêt, le général vint visiter les travaux de la barricade. Il demanda ce que c'était que « ces sales pékins » et ce qu'ils désiraient. On le mit au fait.

— C'est bien, s'écria-t-il. Empoignez-moi toutes ces voitures et fourrez-moi tout ça dans la barricade. Allons, chaud! Allons, hardi les enfants!...

Les soldats, heureux de ces algarades, se ruèrent sur les premières voitures qui furent abandonnées, avec ce qu'elles contenaient, et brisées en quelques coups de pioche... Alors la panique s'empara des paysans. L'encombrement devenait tel qu'il leur était impossible d'avancer ou de reculer. Fouettant leurs chevaux à tour de bras, et tâchant de dégager leurs charrettes accrochées, ils vociféraient, se bousculaient, s'injuriaient, sans parvenir à faire un pas en arrière. Les derniers arrivés avaient rebroussé chemin, et fuyaient au galop de leurs chevaux excités par la clameur, les autres, désespérant de sauver voitures et pro-

visions, prirent le parti d'escalader le talus, et de s'en aller à travers champs, en poussant des cris d'indignation, poursuivis par les mottes de terre que leur jetaient les soldats. On entassa les voitures brisées, l'une sur l'autre, on boucha les creux avec des sacs d'avoine, des matelas, des paquets de hardes et des pierres. Sur le sommet de la barricade, au haut d'un timon qui se dressait, tout droit, comme une hampe de drapeau, un petit chasseur arbora un bouquet de mariée trouvé dans le butin.

Vers le soir, des bandes de mobiles, arrivant de Chartres, très en désordre, se répandirent dans Bellomer et dans le camp. Ils firent des récits épouvantants. Les Prussiens étaient plus de cent mille, toute une armée. Eux, deux mille à peine, sans cavaliers et sans canon, avaient dû se replier. Chartres brûlait, les villages alentour fumaient, les fermes étaient détruites. Le gros du détachement français qui soutenait la retraite, ne pouvait tarder. On interrogeait les fuyards, on leur demandait s'ils avaient vu les Prussiens, comment ils étaient faits, insistant sur les détails des uniformes. De quart d'heure en quart d'heure, d'autres mobiles se présentaient, par groupe de trois ou quatre, pâles, épuisés de fatigue. La plupart n'avaient pas de sac, quelques-uns même pas de fusil, et ils racontaient des histoires plus terribles les unes que les autres. Aucun d'ailleurs n'était blessé. On se décida à les loger dans l'église, au grand scandale du curé qui levait les bras au ciel, s'exclamait :

— Sainte Vierge !... dans mon église !... Ah ! ah ! ah !... des soldats dans mon église !

Jusque-là, uniquement occupé à des fantaisies de destruction, le général n'avait point eu le temps de songer à faire garder le camp, autrement que par un petit poste établi à un kilomètre de Bellomer, sur la route de Chartres, dans un bouchon fréquenté par les rouliers. Ce poste, commandé par un sergent, n'avait reçu aucune instruction précise, et les hommes ne faisaient rien, sinon qu'ils flânaient, buvaient et dormaient. Pourtant, le factionnaire qui se promenait, nonchalant, le fusil sur l'épaule devant l'auberge, arrêta un médecin du pays, comme espion allemand, à cause de sa barbe qu'il avait blonde, et de ses lunettes qui étaient bleues. Quand au sergent, ancien braconnier de profession, « se

moquant du tiers comme du quart », il s'amusait à tendre des collets aux lapins, dans les haies voisines.

L'arrivée des mobiles, la menace des Prussiens, avaient jeté le désarroi parmi nous. Les cavaliers se succédaient, de minute en minute, porteurs de plis cacheté, d'ordres et de contre-ordres. Les officiers couraient, affairés, sans savoir pourquoi, perdaient la tête. Trois fois, on nous commanda de lever le camp, et trois fois on nous fit dresser les tentes à nouveau. Toute la nuit, trompettes et clairons sonnèrent, et de grands feux brûlèrent, autour desquels, dans une rumeur de plus en plus grandissante, passaient et repassaient des ombres étrangement agitées, des silhouettes démoniaques. Des patrouilles fouillaient la campagne en tous sens, s'enfonçaient dans les traverses, sondaient la lisière de la forêt. L'artillerie, parquée en deçà du bourg, dut se porter en avant, sur la hauteur, mais elle vint se heurter contre la barricade. Pour livrer passage aux canons, il fallut la démolir pièce à pièce, et combler la tranchée.

Au petit jour, ma compagnie partit en grand'garde. Nous rencontrâmes des mobiles, des francs-tireurs égaillés, qui tiraient la jambe lamentablement. Plus loin, le général, accompagné de son escorte, surveillait les manœuvres de l'artillerie. Il tenait, dépliée sur le cou de son cheval, une carte d'état-major, et cherchait en vain le moulin de Saussaie. En se penchant sur la carte que les mouvement de tête du cheval déplaçaient à chaque instant, il criait :

— Où est-il ce sacré moulin là ?... Pongoin..... Courville..... Courville... Est-ce qu'ils s'imaginent que je connais tous leurs sacrés moulins, moi ?...

Le général nous ordonna de faire halte, et il nous demanda :

— Quelqu'un de vous est-il du pays ?... Quelqu'un de vous sait-il où se trouve le moulin de Saussaie ?

Personne ne répondit.

— Non ?... Eh bien, que le diable l'emporte !

Et il jeta sa carte à son officier d'ordonnance, qui se mit à la replier soigneusement. Nous continuâmes notre chemin.

On installa la compagnie dans une ferme et je fus posté en sentinelle, tout près de la route, à l'entrée d'un boqueteau, d'où

je découvrais la plaine, immense et rase comme une mer. De-ci, de-là, des petits bois émergeaient de l'océan de terre, semblables à des îles; des clochers de villages, des fermes, estompés par la brume, prenaient l'aspect de voiles lointaines. C'était, dans l'énorme étendue, un grand silence, une grande solitude, où le moindre objet remuant sur le ciel, avait je ne sais quel mystère qui vous coulait dans l'âme une angoisse. Là-haut, des points noirs qui tachaient le ciel, c'étaient les corbeaux; là-bas, sur la terre, des points noirs qui s'avançaient, grossissaient, passaient, c'étaient les mobiles fuyards; et, de temps en temps, l'aboi éloigné des chiens qui se répondaient de l'ouest à l'est, du nord au sud, semblait la plainte des champs déserts. Les factions devaient être relevées toutes les quatre heures, mais les heures s'écoulaient, lentes, infinies et personne ne venait me remplacer. Sans doute, on m'avait oublié. Le cœur serré, j'interrogeais l'horizon du côté des Prussiens, l'horizon du côté des Français; je ne voyais rien, rien que cette ligne implacable et dure qui sertissait le grand ciel gris autour de moi. Depuis longtemps les corbeaux avaient cessé de voler, les mobiles de fuir. Un moment, j'aperçus une charrette qui se rapprochait du bois où j'étais, mais elle tourna par une traverse, bientôt confondue avec le gris du terrain... Pourquoi me laissait-on ainsi? J'avais faim et j'avais froid; mon ventre criait, mes doigts devenaient gourds... Je me hasardai à faire quelques pas sur la route; à plusieurs reprises, j'appelai..... Pas un être ne me répondit, pas une chose ne bougea..... J'étais seul, bien seul, tout seul en cette plaine abandonnée et vide... Un frisson courut dans mes veines et des larmes montèrent à mes yeux..... J'appelai encore..... Rien..... Alors, je rentrai dans le bois et je m'assis au pied d'un chêne, mon fusil entre mes cuisses, l'oreille au guet, attendant... Hélas! le jour baissa peu à peu; le ciel jaunit, s'empourpra légèrement, puis il s'éteignit dans un silence de mort. Et la nuit tomba sans étoiles et sans lune, sur les champs, tandis qu'une brume glacée se levait de l'ombre.

Depuis que nous étions partis, brisé par les fatigues, toujours occupé à quelque chose, jamais seul, je n'avais pas eu le temps de réfléchir. Pourtant, devant les étranges et cruels spectacles que

j'avais sans cesse sous les yeux, je sentais s'éveiller en moi la notion de la vie humaine jusqu'ici endormie dans les engourdissements de mon enfance et les torpeurs de ma jeunesse. Oui, cela s'était éveillé confusément, comme au sortir d'un long et douloureux cauchemar. Et la réalité m'était apparue plus effrayante encore que le rêve. Transposant du petit groupe d'hommes errants que nous étions, à la société tout entière, nos instincts, les appétits, les passions qui nous agitaient, rappelaient les visions si rapides et seulement physiques que j'avais eues à Paris, des foules sauvages, des bousculades des individus, je comprenais que la loi du monde, c'était la lutte; loi inexorable, homicide, qui ne se contentait pas d'armer les peuples entre eux. mais qui faisait se ruer, l'un contre l'autre, les enfants d'une même race, d'une même famille, d'un même ventre. Je ne retrouvais aucune des abstractions sublimes d'honneur, de justice, de charité, de patrie dont les livres classiques débordent; avec lesquelles on nous élève, on nous berce, on nous hypnotise pour mieux duper les bons et les petits, les mieux asservir, les mieux égorger. Qu'était-ce donc que cette patrie, au nom ne laquelle se commettaient tant de folies et tant de forfaits, qui nous avait arrachés, remplis d'amour à la nature maternelle, qui nous jetait pleins de haine, affamés et tout nus sur la terre marâtre ?... Qu'était-ce donc que cette patrie qu'incarnaient pour nous, ce général imbécile et pillard qui s'acharnait après les vieux hommes et les vieux arbres, et ce chirurgien qui donnait des coups de pied aux malades et rudoyait les pauvres vieilles mères en deuil de leur fils? Qu'était-ce donc que cette patrie dont chaque pas, sur le sol, était marqué d'une fosse, à qui il suffisait de regarder l'eau tranquille des fleuves pour la changer en sang, et qui s'en allait toujours, creusant, de place en place, des charniers plus profonds où viennent pourrir les meilleurs des enfants des hommes? Et j'éprouvai un sentiment de stupeur douloureuse en songeant, pour la première fois, que ceux-là seuls étaient les glorieux et les acclamés qui avaient le plus pillé, le plus massacré, le plus incendié. On condamne à mort le meurtrier timide qui tue le passant d'un coup de surin, au détour des rues nocturnes, et l'on jette son tronc décapité aux sépultures infâmes. Mais le conquérant qui a brûlé

les villes, décimé les peuples, toute la folie, toute la lâcheté humaines se coalisent pour le hisser sur des pavois monstrueux; en son honneur on dresse des arcs de triomphe, des colonnes vertigineuses de bronze et, dans les cathédrales, les foules s'agenouillent pieusement autour de son tombeau de marbre béni que gardent les saints et les anges, sous l'œil de Dieu charmé! Avec quels remords, je me repentis d'avoir, jusqu'ici, passé aveugle et sourd, dans cette vie si grosse d'énigmes inexpliquées!... Jamais je n'avais ouvert un livre, jamais je ne m'étais arrêté, un seul instant, devant ces points d'interrogation que sont les choses et les êtres; je ne savais rien. Et voilà, que tout à coup, la curiosité de savoir, le besoin d'arracher à la vie quelques-uns de ces mystères me tourmentaient; je voulais connaître la raison humaine des religions qui abêtissent, des gouvernements qui oppriment, des sociétés qui tuent; il me tardait d'en avoir fini avec cette guerre pour me consacrer à des besognes ardentes, à de magnifiques et absurdes apostolats. Ma pensée allait vers d'impossibles philosophies d'amour, des folies de fraternité inextinguible. Tous les hommes, je les voyais courbés sous des poids écrasants, semblables au petit mobile de Saint-Michel, dont les yeux suintaient, qui toussait et crachait le sang, et sans rien comprendre à la nécessité des lois supérieures de la nature, des tendresses me montaient à la gorge en sanglots comprimés. J'ai remarqué que l'on ne s'attendrit bien sur les autres que lorsqu'on est soi-même malheureux. N'était-ce point sur moi seul que je m'apitoyais ainsi? Et, si dans cette nuit froide, tout près de l'ennemi qui apparaîtrait peut-être dans les brumes du matin, j'aimais tant l'humanité, n'était-ce point moi seul que j'aimais, moi seul que j'eusse voulu soustraire aux souffrances? Ces regrets du passé, ces projets d'avenir, cette passion subite de l'étude, cet acharnement que je mettais à me représenter, plus tard, dans ma chambre de la rue Oudinot, au milieu de livres et de papiers, les yeux brûlés par la fièvre du travail, n'était-ce point seulement pour écarter de moi les menaces de l'heure présente, pour effacer d'autres images terribles, des images de mort qui, sans cesse, passaient, livides, dans l'horreur des ténèbres?

La nuit se poursuivait, impénétrable. Sous le ciel qui les

couvait d'un regard avare et mauvais, les champs s'étendaient, pareils à une vaste mer d'ombre de loin en loin, des blancheurs sourdes, de longues traînées de brume flottaient au-dessus, rasant le sol invisible, où les bouquets d'arbres apparaissaient, çà et là, plus noirs dans ce noir. Je n'avais point bougé de la place où je m'étais assis, et le froid m'engourdissait les membres, me gerçait les lèvres. Péniblement, je me levai et contournai le bois. Mes propres pas, sur le sol, m'effrayèrent; il me semblait toujours que quelqu'un marchait derrière moi. J'avançais avec prudence, sur la pointe des pieds, comme si j'eusse craint de réveiller la terre endormie, et j'écoutais, et j'essayais de sonder l'obscurité, car je n'avais pas encore, malgré tout, perdu l'espoir qu'on vînt me relever. Aucun frisson, aucun souffle, aucune lueur, aucune forme précise, dans cette nuit sans yeux et sans voix. Cependant, par deux fois, j'entendis distinctement un bruit de pas, et le cœur me battait très fort... Mais le bruit s'éloigna, diminua peu à peu, cessa, et le silence redevint plus pesant, plus redoutable, plus désespéré... Une branche me frôla le visage; je reculai saisi d'épouvante. Plus loin, un renflement de terrain me fit l'effet d'un homme qui, bombant le dos, aurait rampé vers moi; je chargeai mon fusil... A la vue d'une charrue abandonnée, dont les deux bras se dressaient dans le ciel, comme des cornes menaçantes de monstre, le souffle me manqua et je faillis tomber à la renverse... J'avais peur de l'ombre, du silence, du moindre objet qui dépassait la ligne d'horizon et que mon imagination affolée animait d'un mouvement de vie sinistre... Malgré le froid, la sueur me coulait en grosses gouttes sur la peau. J'eus l'idée de quitter mon poste, de retourner au camp, me persuadant par d'ingénieux et lâches raisonnements, que les camarades m'avaient oublié et qu'ils seraient très heureux de me retrouver... Evidemment, puisque je n'avais pas été relevé de ma faction, puisque je n'avais vu passer aucune ronde d'officier, c'est qu'ils étaient partis!... Et si, par hasard, je me trompais, quelle excuse donner, et comment serais-je reçu là-bas?... Aller à la ferme, où ma compagnie s'était arrêtée le matin, et y demander des renseignements?... J'y songeai... Mais dans mon trouble, j'avais perdu le sentiment de l'orientation, et je me serais infailliblement égaré,

en cette plaine immense et si noire... Alors, une abominable pensée me traversa l'esprit... Oui, pourquoi ne pas me tirer un coup de fusil dans le bras, et m'enfuir ensuite, sanglant et blessé, et raconter que j'avais été assailli par les Prussiens?... Je fis un violent effort sur moi-même, pour ressaisir ma raison qui s'envolait, je rassemblai tout ce qui restait en moi de force morale, afin de me soustraire à cette lâche et odieuse suggestion, à cette ivresse maudite de la peur, et je m'acharnai à retrouver des souvenirs d'autrefois, à évoquer de douces et souriantes images, au souffle embaumé, aux ailes blanches... Images et souvenirs m'arrivaient, ainsi qu'en un songe pénible, déformés, tronqués, hallucinés, et une terreur les mettaient aussitôt en déroute... La Vierge de Saint-Michel, aux chairs si roses, au manteau bleu, constellé d'argent, je la revoyais impudique, se prostituant sur un lit de bouge, à des soldats ivres; les coins préférés de la forêt de Tourouvre, si paisibles, où j'aimais tant à demeurer, des journées entières, étendu sur de la mousse, se bouleversaient, s'enchevêtraient, brandissaient sur moi leurs arbres géants; puis, dans l'air, se croisaient des obus figurant des visages connus qui ricanaient; l'un de ces projectiles déploya soudain de grandes ailes, couleur de flamme, tourna autour de moi, m'enveloppa... Je poussai un cri... Mon Dieu! allais-je donc devenir fou? Je me tâtai la gorge, la poitrine, les reins, les jambes... Je devais être d'une pâleur de cadavre, et je sentais un petit froid me monter du cœur au cerveau comme une vrille d'acier... « Voyons, voyons! » me disais-je tout haut, pour bien m'assurer que je ne dormais pas, que j'existais... « Allons, allons! » J'avalai en deux gorgées le reste d'eau-de-vie de ma gourde, et je me mis à marcher très vite, écrasant les mottes de terre sous mes pieds, avec rage, sifflant l'air d'une chanson de pioupiou que nous entonnions en chœur, pour tromper la longueur des étapes. Un peu calmé, je regagnai mon chêne et battis la semelle, à coups précipités, contre le tronc. J'avais besoin de ce bruit et de ce mouvement... Et voilà que je pensai à mon père, si seul dans le Prieuré. Il y avait plus de trois semaines que je n'avais reçu de lettre de lui. Ah! comme la dernière était triste et navrante!... Il ne se plaignait de rien, mais on y sentait

un découragement profond, un ennui d'être dans cette grande maison vide, et un effroi de me savoir errant, sac au dos, à travers le hasard des batailles... Pauvre père! Il n'avait pas été heureux avec ma mère, malade, toujours irritée, qui ne l'aimait pas et ne pouvait supporter sa présence près d'elle... Et jamais, au plus fort des rebuffades et des duretés, jamais un geste de colère, jamais un mot de reproche!... Il courbait le dos, ainsi qu'un bon chien, et s'en allait... Ah! comme je me repentais de ne l'avoir pas assez aimé. Peut-être ne m'avait-il pas élevé comme il aurait dû. Mais qu'importe! il avait fait ce qu'il avait pu !... Lui-même était sans expérience de la vie, sans force contre le mal, d'une bonté timide et peureuse. Et à mesure que les traits de mon père se représentaient à moi, jusque dans leurs moindres détails, le visage de ma mère s'embrumait, s'effaçait, et je ne pouvais plus en rappeler les contours chéris. Dans cet instant, toutes les tendresses que j'avais données à ma mère, je les reportai sur mon père. Je me souvenais avec attendrissement quand, le jour de la mort de ma mère, me prenant sur ses genoux, il me dit: « Cela vaut peut-être mieux ainsi. » Et je comprenais aujourd'hui tout ce que cette phrase résumait de douleurs passées et d'épouvantement dans l'avenir. C'était pour elle qu'il disait cela, pour moi aussi, qui ressemblais tant à ma mère, et non pour lui, le malheureux homme, qui s'était résigné à tout souffrir... Depuis trois ans, il avait bien vieilli : sa haute taille se cassait, son visage, si rouge de santé, jaunissait et se ridait, ses cheveux devenaient presque blancs. Il ne guettait plus les oiseaux du parc, laissait les chats brousser dans les lianes et laper l'eau du bassin ; à peine s'il s'intéressait encore à son étude, dont il abandonnait la direction au premier clerc, homme de confiance qui le volait; il ne s'occupait plus de ses petites affaires d'ambition locale. Il ne fût point sorti, n'eût point bougé de son fauteuil à oreillettes, — qu'il avait fait descendre à la cuisine, ne voulant pas rester seul, — sans Marie, qui lui apportait sa canne et son chapeau.

— Allons, Monsieur, il faut remuer un peu. Vous êtes tout *ubi*, là, dans vot' coin...

— Bien, bien, Marie, je vais remuer... Je vais aller au bord de la rivière, si tu veux.

— Non, Monsieur, c'est dans la forêt qu'il faut que vous alliez... L'air vous vaut mieux là...

— Bien, bien, Marie, je vais aller dans la forêt.

Parfois, le voyant alourdi, ensommeillé, elle lui frappait sur l'épaule :

— Pourquoi qu' vous prenez pas vot' fusil, Monsieur? Il y a joliment des pinsons, dans le parc.

Et mon père, la regardant d'un air de reproche, murmurait :

— Des pinsons!... Les pauv' bêtes!

Pourquoi mon père ne m'écrivait-il plus? Mes lettres lui parvenaient-elles, seulement?... Je me reprochai d'y avoir mis jusqu'ici trop de sécheresse, et je me promis bien de lui écrire le lendemain, dès que je pourrais, une longue, affectueuse lettre, dans laquelle je laisserai déborder tout mon cœur.

Le ciel s'éclaircissait légèrement, là-bas, à l'horizon dont le contour se découpait plus net sur une lueur plus bleue. C'était toujours la nuit, les champs restaient sombres, mais on sentait que l'aube se faisait proche. Le froid piquait plus dur, la terre craquait plus ferme sous les pas, l'humidité se cristallisait aux branches des arbres. Et, peu à peu, le ciel s'illumina d'une lueur d'or pâle, grandissante. Lentement, des formes sortaient de l'ombre, encore incertaines et brouillées; le noir opaque de la plaine se changeait en un violet sourd que des clartés rasaient, de distance en distance... Tout à coup, un bruit m'arriva, faible d'abord, comme le roulement très lointain d'un tambour..... J'écoutai, le cœur battant... Un moment, le bruit cessa et des coqs chantèrent... Au bout de dix minutes, peut-être, il reprit plus fort, plus distinct, se rapprochant... Patara! patara! c'était sur la route de Chartres, un galop de cheval... Instinctivement, je bouclai mon sac sur mon dos, et m'assurai que mon fusil était chargé... J'étais très ému ; les veines de mes tempes se gonflaient... Patara! parara! Cela devait être tout près de moi, ce galop, car il me semblait que je percevais le souffle du cheval et des tintements clairs d'acier... Patara! patara!... à peine avais-je eu le temps de m'accroupir derrière un chêne qu'à vingt pas

de moi, sur la route, une grande ombre s'était dressée subitement immobile, comme une statue équestre de bronze. Et cette ombre, qui s'enlevait presque entière, énorme, sur la lumière du ciel oriental était terrible !

L'homme me parut surhumain, agrandi dans le ciel démesurément !... Il portait la casquette plate des Prussiens, une longue capote noire, sous laquelle la poitrine bombait largement. Etait-ce un officier, un simple soldat? Je ne savais, car je ne distinguais aucun insigne de grade sur le sombre uniforme... Les traits d'abord indécis, s'accentuèrent. Il avait des yeux clairs, très limpides, une barbe blonde, une allure de puissante jeunesse; son visage respirait la force et la bonté, avec je ne sais quoi de noble, d'audacieux et de triste qui me frappa. La main à plat sur la cuisse, il interrogeait la campagne devant lui, et, de temps en temps, le cheval grattait le sol du sabot et soufflait dans l'air, par les naseaux frémissants, de longs jets de vapeurs... Evidemment, ce Prussien était là en éclaireur, il venait afin de se rendre compte de nos positions, de l'état du terrain; toute une armée grouillait sans doute, derrière lui, n'attendant pour se jeter sur la plaine, qu'un signal de cet homme! Bien caché dans mon bois, immobile, le fusil prêt, je l'examinais... Il était beau vraiment! la vie coulait à plein dans ce corps robuste. Quelle pitié! Il regardait toujours la campagne, et je crus m'apercevoir qu'il la regardait plus en poète qu'en soldat... Je surprenais dans ses yeux une émotion... Peut-être oubliait-il pourquoi il se trouvait là, et se laissait-il gagner par la beauté de ce matin jeune, virginal et triomphant. Le ciel était devenu tout rouge; il flambait glorieusement; les champs, réveillés, s'étiraient, sortaient l'un après l'autre de leurs voiles de vapeur rose et bleue, qui flottaient ainsi que de longues écharpes, doucement agitées par d'invisibles mains. Des arbres grêles, des chaumines émergeaient de tous ce rose et de tout ce bleu; le pigeonnier d'une grande ferme, dont les toits de tuile neuve commençaient à briller, dressait son cône blanchâtre dans l'ardeur pourprée de l'orient... Oui, ce Prussien parti avec des idées de massacre, s'était arrêté, ébloui et pieusement remué, devant les splendeurs du jour renaissant, et son âme, pour quelques minutes était conquise à l'Amour..

— C'est un poète, peut-être, me dis-je, un artiste; il est bon, puisqu'il s'attendrit.

Et, sur sa physionomie, je suivais toutes les sensations de brave homme qui l'animaient, tous les frissons, tous les délicats et mobiles reflets de son cœur ému et charmé... Il ne m'effrayait plus. Au contraire, quelque chose comme un vertige m'attirait vers lui, et je dus me cramponner à mon arbre, pour ne pas aller auprès de cet homme. J'aurais désiré lui parler, lui dire que c'était bien de contempler le ciel ainsi et que je l'aimais de ses extases... Mais son visage s'assombrit, une mélancolie voila ses yeux... Ah! l'horizon qu'ils embrassaient était si loin, si loin, si loin! Et par de là cet horizon, un autre; et derrière cet autre, un autre encore!... Il faudrait conquérir tout cela!... Quand donc aurait-il fini de toujours pousser son cheval sur cette terre nostalgique, de toujours se frayer un chemin à travers les ruines des choses et la mort des hommes, de toujours tuer, de toujours être maudit!... Et puis, sans doute il songeait à ce qu'il avait quitté; à sa maison, qu'emplissait le rire de ses enfants, à sa femme, qui l'attendait en priant Dieu... Les reverrait-il jamais? Je suis convaincu, qu'à cette minute même, il évoquait les détails les plus fugitifs, les habitudes les plus délicieusement enfantines de son existence de là-bas... une rose cueillie, un soir, après dîner, et dont il avait orné les cheveux de sa femme, la robe que celle-ci portait quand il était parti, un nœud bleu au chapeau de sa petite fille, un cheval de bois, un arbre, un coin de rivière, un coupe-papier... Tous les souvenirs de ses joies bénies lui revenaient, et, avec cette puissance de vision qu'ont les exilés, il embrassait d'un seul regard découragé, tout ce par quoi, jusqu'ici, il avait été heureux... Et le soleil se leva, élargissant encore la plaine, reculant encore plus loin, le lointain horizon... Cet homme j'avais pitié de lui, et je l'aimais; oui, je vous le jure, je l'aimais!... Alors, comment cela s'est-il fait?... Une détonation éclata, et dans le même temps que j'avais entrevu à travers un rond de fumée une botte en l'air, le pan tordu d'une capote, une crinière folle qui volait sur la route... puis rien, j'avais entendu le heurt d'un sabre, la chute lourde d'un corps, le bruit furieux d'un galop... puis rien... Mon arme était chaude

et de la fumée s'en échappait... je la laissai tomber à terre... Etais-je le jouet d'une hallucination?... Mais non!... De la grande ombre qui se dressait au milieu de la route, comme une statue équestre de bronze, il ne restait plus rien qu'un petit cadavre, tout noir, couché, la face contre le sol, les bras en croix... Je me rappelai le pauvre chat que mon père avait tué, alors que de ses yeux charmés, il suivait dans l'espace le vol d'un papillon... moi, stupidement, inconsciemment, j'avais tué un homme, un homme que j'aimais, un homme en qui mon âme venait de se confondre, un homme qui, dans l'éblouissement du soleil levant, suivait les rêves les plus purs de sa vie!... Je l'avais peut-être tué à l'instant précis où cet homme se disait: « Et quand je reviendrai là-bas... » Comment? pourquoi?... Puisque je l'aimais, puisque si des soldats l'avaient menacé, je l'eusse défendu, lui, lui, que j'avais assassiné! En deux bonds je fus près de l'homme... je l'appelai; il ne bougea pas... Ma balle lui avait traversé le cou, au-dessous de l'oreille, et le sang coulait d'une veine rompue avec un bruit de glou-glou, s'étalait en mare rouge, poissait déjà à sa barbe... De mes mains tremblantes, je le soulevai légèrement, et la tête oscilla, retomba inerte et pesante... Je lui tâtai la poitrine, à la place du cœur: le cœur ne battait plus... Alors, je le soulevai davantage, maintenant sa tête sur mes genoux et, tout à coup, je vis ses deux yeux, ses deux yeux clairs, qui me regardaient tristement, sans une haine, sans un reproche, ses deux yeux semblaient vivants!... Je crus que j'allais défaillir, mais rassemblant mes forces dans un suprême effort, j'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit devant moi, et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdûment, je l'embrassai!

A partir de ce moment, je ne me souviens pas bien... Je revois de la fumée, des plaines couvertes de neige, et de ruines qui brûlaient sans cesse; toujours des fuites mornes, des marches hallucinantes, la nuit; des bousculades, au fond des chemins creux, encombrés par les fourgons des munitionnaires, où des dragons, la latte en l'air, poussaient sur nous leurs chevaux, et cherchaient à se frayer un chemin, à travers les voitures; je revois des carioles funèbres pleines de cadavres de jeunes hommes que

nous enfouissions au petit jour dans la terre gelée, en nous disant que ce serait notre tour le lendemain; je revois, près des affûts de canons, émiettés par les obus, de grandes carcasses de chevaux, raidies, défoncées, sur lesquelles le soir nous nous acharnions, dont nous emportions, jusque sous nos tentes, des quartiers saignants, que nous dévorions en grognant, en montrant les crocs, comme des loups!... Et je revois le chirurgien, les manches de sa tunique retroussées, la pipe aux dents, désarticuler, sur une table, dans une ferme, à la lueur fumeuse d'un oribus, le pied d'un petit soldat, encore chaussé de ses godillots!...

Octave MIRBEAU.

Le Calvaire, par Octave Mirbeau, 1 volume 3 fr. 50, Paris, Ollendorff, éditeur, 50, Chaussée d'Antin. — 1887.

Considérations générales sur la Guerre

Quant à la guerre, qui est la plus pompeuse des actions humaines, je ne seaurois volontiers, si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative, ou au contraire pour témoignage de notre imbécilité et imperfection : comme de vrai la science de nous entre-tuer, de ruiner et perdre notre propre espèce, il semble qu'elle n'a pas beaucoup de quoy se faire désirer aux bestes qui ne l'ont pas.

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant : témoins les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprises des princes des deux armées contraires...

Ces mouvements guerriers qui nous ravissent de leur horreur et épouvantement, cette tempeste de sons et de cris, cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considérer par combien vaines occasions elle est agitée et par combien légères occasions esteinte.

Toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le maquerellage de Pâris. L'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devraient pas émouvoir deux harengères à s'égratigner, c'est l'âme et le mouvement de tout ce grand trouble...

Les âmes des empereurs et des savetiers sont jettées à mesme moule. Considérant l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes au nostres.

La mesme raison qui nous fait tanser avec un voisin, dresse entre les princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roy, lui fait ruiner une province. Ils veulent aussi légèrement que nous, mais ils peuvent plus.

MONTAIGNE.

(*Essais*)

. . . .

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille, il y a trois ou quatre cents ans, avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'aploplexie. Le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement : ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord sur un seul point, celui de se faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir des drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu ; mais, lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres ; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une âme bien née n'en a pas la volonté, une âme tendre s'en effraie ; elle se représente un Dieu juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaîment au crime sous la bannière de son saint.

On paie partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par dessus leur chemise. Tous parlent longtemps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année, ces gens là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Éternel ; que *Polyeucte* et *Athalie* sont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur une table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut, et qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous et demi de mouton, va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en

a trois ou quatre, tout au plus, composées par un Gaulois nommé Massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût; mais, dans tous ces discours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau et ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux et tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre humain, et la seule manière de le réparer; ils ne disent rien des efforts abominables que nous fesons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô Bourdaloue! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

VOLTAIRE.

(*Dictionnaire philosophique.*)

En 1725, on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort, que de le laisser dévorer aux bêtes, et que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins, et pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux et des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe, quand on est tué, d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau et un chien?

VOLTAIRE.

(*Dictionnaire philosophique :* Anthropophages.)

Mais, Madame, dis-je, remarquez-vous qu'il doute même s'il y a un art de faire la guerre? — Comment? — Demandez-lui plutôt. Et le voyant sourire : — Mais, dit-elle, il y en a tant de livres. — Oh! il y a, dit-il, des livres de théologie, et même des livres de magie. Cependant je ne crois pas plus à l'une qu'à l'autre. — Et qu'est-ce donc que la tactique, la fortification, la castramétation? — Que je meure si j'en sais rien! — Oh bien! je le sais, moi, et je m'en vais vous le dire, dit madame d'Albany. La tactique, c'est l'art de ranger des soldats selon certaines règles, pour donner des batailles. En un mot, c'est l'art de se battre. — Et sans cet art, dit-il, on ne se battrait point? Oh! la bonne science, ajouta-t-il, et bien nécessaire! car comment ferions-nous, je vous prie, pour nous entre-tuer, si de grands hommes ne nous en montraient la méthode? Tout ce qu'il vous plaira; mais elle existe enfin, cette méthode, cette science, vous ne le sauriez nier. — Écoutez, dit-il : je veux croire, puisque tout le monde l'assure, qu'il y a un art de la guerre; mais vous m'avouerez que c'est le seul qui ne demande point d'apprentissage. C'est le seul art qu'on sache sans l'avoir appris. Dans les autres, il faut de l'étude et du temps : on commence par être écolier; mais dans celui-ci on est d'abord maître, et pour peu qu'on y apporte des dispositions, on fait son chef-d'œuvre en même temps que son coup d'essai.

Or, voilà ce que je veux dire : dans ce grand art de commander les hommes à la guerre, la science ne vient pas comme cela peu à peu, mais tout à la fois. Dès qu'on s'y met, on sait d'abord tout ce qu'il y a à savoir. Un jeune prince, à dix-huit ans, arrive de la cour en poste, donne une bataille, la gagne, et le voilà grand capitaine pour toute sa vie, et le plus grand capitaine du monde. — Qui donc, demanda la comtesse; qui a fait ce que vous dites là? — Le grand Condé. — Oh! celui-là, c'était un génie. — Sans doute, dit-il; et Gaston de Foix? L'histoire est pleine de pareils exemples. Mais ces choses-là ne se voient point dans les autres arts. Un prince, quelque génie qu'il ait

reçu du ciel, ne fait point, tout botté, en descendant de cheval, le *Stabat* de Pergolèse, ou la *Sainte Famille* de Raphaël.

Dix siècles se passent sans qu'on voie un peintre, un écrivain passables. Mais de grands généraux, il y en a toujours en tous temps, en tous lieux. — Mon Dieu! dis-je, au contraire, il n'y en a jamais qu'un. Vous ne verrez nulle part dans l'histoire deux conquérants contemporains; et, sous Alexandre, il y avait plusieurs grands peintres, plusieurs sculpteurs, poètes, orateurs excellents; mais il n'y avait qu'un Alexandre. — Que dites-vous? Il y en avait mille auquel il ne manquait qu'une armée : et son secrétaire même qui n'était point soldat, qui ne portait en campagne que la plume et l'écritoire, se trouva grand capitaine sitôt que Dieu le voulut, et battit les Cassandre, les Polysperchon et tous les traîneurs de sabre. Allez, il y avait dans l'armée d'Alexandre cent officiers capables de la commander comme lui.

Mais enfin, repartit madame d'Albany, il y a des règles à la guerre, et ces règles-là il faut les savoir. — Voulez-vous, madame, que je vous dise là-dessus ma pensée? J'ai peur qu'il n'en soit de la guerre comme du langage. Il y a des règles pour parler, et ces règles font un art qu'on appelle la grammaire. Or, on a remarqué que les maîtres dans cet art, et tous ceux qui s'étudient à parler régulièrement, parlent plus mal que les autres.

La moitié des gens qui se battent sont vainqueurs et grands guerriers. De deux généraux opposés l'un battra l'autre et sera grand; c'est l'affaire d'une heure. Combien peu, de tant de gens qui s'appliquent aux arts, parviennent en toute leur vie à la médiocrité! L'étude donne les talents, le hasard les commandements; mais vingt ans d'étude ne font pas toujours un bon peintre, chaque jour de bataille fait un grand général! — Sur ce pied-là, dit la comtesse, nous en devons avoir bon nombre; que d'exagération! — Vraiment, reprit-il, j'ai tort; non seulement la moitié, mais tous sont d'étoffe à faire des héros, et la fortune manque à plusieurs, le mérite à aucun. — La guerre, poursuivit-il, bien faite, comme la faisaient Alexandre et César, l'approuve-t-on toujours? Je ne répondis pas d'abord. — Que vous en semble? — Eh, mais! lui dis-je, c'est selon. — Selon quoi? —

Selon qu'elle est ou juste ou injuste. et encore selon l'intérêt que chacun y peut avoir. — Vous dites bien, me répondit-il; car, par exemple, ceux qu'elle ruine, et le nombre en est infini, ne l'approuvent nullement. Les orphelins, les veuves, les parents à qui elle arrache un fils en âge de payer les soins paternels; enfin les pères, les mères, les femmes, les enfants, voilà, comme vous voyez, une bonne partie du monde, sans parler des marchands, laboureurs, artisans, qui n'approuvent point la guerre, quelle que bien qu'on la fasse. Tandis qu'il y aura peut-être quelques tacticiens qui s'écrieront à la lecture d'une relation : Oh! la belle bataille! le beau siège! tout le reste du genre humain, noyé dans les pleurs, chargera d'exécration l'auteur de la bataille ou du siège. Voilà l'approbation qu'on donne à la plus belle guerre.

Avec tout cela, dis-je, il y a des guerres justes; vous ne le nierez-pas. — Quoi! dit-il, elles le sont toutes. Il n'y en a point qui ne soit juste d'un côté et injuste de l'autre. — Eh bien! la guerre juste, on l'approuve. — Vous ne m'entendez pas, dit-il. Nous parlons de la gloire des guerriers. La gloire, en ce genre, c'est de tuer beaucoup. C'est cela qui fait le héros à tort ou à droit, il n'importe; et celui qui perd la bataille n'est jamais qu'un misérable, eût-il toute la raison du monde. Le vainqueur seul est le grand homme, et le plus grand homme est celui qui tue davantage; car ce ne serait rien d'avoir tué quinze ou vingt mille hommes, par exemple. Avec cela on est à peine nommé par l'histoire. Pour y faire quelque figure, il faut massacrer par millions. Or, ces boucheries-là quelles que belles, quelles qu'admirables qu'elles soient, au dire de ceux qui s'y connaissent, le monde, pour user des termes de Montaigne, les approuve peu généralement.

Les guerres d'Alexandre, en son temps, pensez-vous qu'on les approuvât? — Tout le monde, non. — Comment, tout le monde? Et de qui croyez-vous qu'elles fussent approuvées? Des Perses qu'il exterminait? il n'y a pas d'apparence. Des Grecs qu'il massacrait à Thèbes. Des Macédoniens à qui sa gloire coûtait leur sang, leurs enfants et le produit le plus net de leurs héritages? Mais non; de ses compagnons peut-être, des chefs de son armée qui périssaient victimes de ses extravagances ou punis de

les avoir blâmées? A celui qui lui conseillait de faire enfin la paix, vous savez ce qu'il répondit : *Oui, si j'étais Parménion*, c'est-à-dire, si j'étais un homme; mais je suis un héros, il me faut du carnage; tout autre passe-temps est indigne de moi, et je veux m'y divertir tant que je trouverai des villes à saccager, des champs à ravager, des gens à égorger. Pensez, je vous prie, comme cette rage plut au général Parménion, qui eût bien voulu jouir un peu de sa nouvelle fortune, à Pella, et comme il goûta le projet de s'en aller subjuguer l'Inde et la Lybie. Ce que Boileau appelle folie dans Alexandre, alors on le nommait autrement, et personne, croyez-moi, n'approuvait ses fureurs, non pas même ceux qui en profitaient.

Sur ce pied-là, dit la comtesse, Trissotin avait raison, qui *n'aurait pas voulu changer sa renommée contre tous les honneurs d'un général d'armée.* — Trissotin, je ne sais, dit Fabre; mais à votre avis, Madame, tous les honneurs que l'on rendait par ordre du roi à messieurs les maréchaux, valaient-ils un peu seulement de cette gloire que Corneille *ne devait qu'à lui-même?* Et Molière, qui parle ainsi, aurait-il changé la sienne contre celle d'aucun général, quand c'eût été même Turenne ou Condé? Aurait-il donné le *Misanthrope* pour toutes leurs batailles? Son ami Boileau, je crois, ne le lui eût pas conseillé. Il savait trop bien, lui, *qu'on ne fait pas de vers comme l'on prend des villes*, et que tout ce que font les héros s'est fait de même avant eux, se fera encore après, et se ferait sans eux. Quelqu'un aurait gagné la bataille de Rocroi, quand même monseigneur ne s'y fût pas trouvé; mais *le Misanthrope*, qui l'eût fait sans Molière? Quand a-t-on fait rien de pareil, avant ni depuis? Et, je vous prie, duquel se passe-t-on mieux, de batailles ou de bonnes comédies?

P.-Louis Courrier.

(Conversation chez la comtesse d'Albany.)

. . . .

Dieu me garde de calomnier la guerre, une guerre d'indépendance comme la guerre de la République sous la Convention, comme la guerre des Espagnols contre l'empire, comme celle de l'Allemagne au même temps! Il est des heures fatales où le canon est la dernière raison d'un peuple qui veut être libre, comme des rois qui veulent l'asservir. Mais une guerre, même d'indépendance nationale et conduite par le pouvoir civil, est et sera toujours un mauvais apprentissage pour la liberté. Ne souhaitons pas que la France soit obligée d'en faire une seconde fois l'expérience désastreuse. Evitons, s'il est possible, de recommencer ce jeu fatal.

Supposé que la guerre n'ouvre pas toujours les voies de l'usurpation à des généraux victorieux et que la loi reste encore assez forte pour les maintenir dans le devoir, la liberté ne périra pas d'un seul coup par la violence de la soldatesque, ainsi qu'au 18 brumaire; mais la guerre étend si vite et si démesurément les attributions du gouvernement civil, elle condense avec tant d'énergie toute l'action publique dans ses mains, que le despotisme viendra petit à petit, par le goût que le pouvoir a pris de commander en maître et par l'habitude que le peuple a contractée d'obéir sans examen.

Jamais peuple guerrier et conquérant ne sera un peuple libre. On l'a dit avec autant de justesse que de profondeur : « La « liberté qui conquiert doit se corrompre. »

Et, d'un autre côté, tout pouvoir qui se réserve de travailler au remaniement des territoires, commence par renverser les institutions libres, comme Bonaparte au 18 brumaire, ou par violer la constitution comme le roi de Prusse, ou par en faire une qui n'ait pas besoin d'être violée. Tout gouvernement guerrier et conquérant est forcé par cela même d'être un gouvernement despotique. La conquête, qui est l'usurpation extérieure, est peu compatible avec la liberté à l'intérieur.

Ceux qui, durant le premier empire, eurent la bonhomie de compter sur ses victoires et conquêtes pour ramener la liberté, l'attendirent longtemps sous l'orme. L'aigle, au retour de ses

charniers, ne nous la rapporta point. L'oiseau nous revenait d'habitude avec tout autre chose au bec et dans les serres. Victorieux à Waterloo, il aurait plutôt déchiré qu'agrandi l'acte additionnel de 1815.

En résumé, l'explosion de la guerre de 1792, renversa définitivement en France les choses de l'ancien régime. L'amour acharné de la paix fut mortel au gouvernement de Louis-Philippe, soit. Mais à ceux qui croient que la politique belliqueuse et conquérante « formera les mœurs publiques à la pratique d'institutions plus libérales », aux amis de la liberté qui appellent de grandes immolations humaines comme un sacrifice de propitiation à son génie, la guerre qui couve sous le sol de l'Europe, prouvera cette vérité de tous les temps :

Il faut chercher par d'autres voies que les traces sanglantes des armées, le chemin qui ramène les peuples au libre exercice de leurs droits.

Les hommes d'État qui découvrent dans la guerre et lui demandent la garantie de l'ordre comme ils l'entendent et de la sujétion comme ils la veulent, voient plus clair que la presse révolutionnaire de notre temps. Ils ont raison contre ceux dont la sottise espère du choc des batailles, l'affranchissement des peuples. Car, ce n'est pas au milieu des horreurs du carnage que les nations haletantes songent à la reprise de leurs droits. Les grandes saignées périodiques sur le champ de bataille furent le remède souverain contre les aspirations périodiques de la plèbe vers la liberté. Ceux qui souhaitent l'ouverture de ces grands cirques dans l'espoir que les peuples y ramasseront leur dignité sur l'arène, ont oublié le salut, l'*ave* des gladiateurs mourants à l'empereur.

Enfin, les vieux révolutionnaires du Sénat ralliés à l'empire, qui lui offraient nos jeunes gens en holocauste, dans la folle espérance de remonter à la liberté par les gradins de la gloire et les cadavres de ces pauvres et chers enfants, furent les complices, aveugles ou volontaires, mais coupables, d'une politique de boucher, dont le génie est tout entier dans le secret de savoir mener le bétail humain à l'abattoir.

MARC DUFRAISSE.

(Histoire du droit de guerre et de paix de 1789 à 1815.)

Que de confusions résultent du mauvais emploi des mots! Le mot « sauvage », signifiant à l'origine fruste, barbare, inculte, a été par la suite appliqué aux peuplades aborigènes. Comme par représailles, ces peuples se conduisirent avec perfidie envers les voyageurs, on considéra ce trait de caractère comme universel; « sauvage » devint synonyme de féroce. De là cette croyance sans fondement que la sauvagerie, prise dans ce sens, caractérise le non civilisé par opposition au civilisé. Et cependant l'inhumanité dont ont fait preuve les races dites civilisées n'est certainement pas moindre et souvent même a été plus grande que celle des races dites non civilisées.

Laissons de côté les cruautés innombrables qui souillent les annales des antiques nations de l'Orient, et dont on peut citer celles des Assyriens comme exemples; rappelons en passant les exploits tant admirés des Grecs d'Homère, — menteurs, voleurs et meurtriers, comme les montre Grote (1) — de ces Grecs dont les héros se plaisaient à commettre des atrocités; n'insistons pas sur la brutalité des Spartiates, ni sur la dureté de cœur, pour ne pas dire plus, des autres Grecs d'une époque moins reculée, et arrivons aux Romains dont la civilisation implacable, portée aux nues par les admirateurs de leurs conquêtes, a fait peser sur l'Europe des siècles de misère. Vingt générations de guerres dévastatrices ont développé chez eux une nature dont les pires races barbares que nous connaissons ont rarement égalé la férocité. Les Indiens de l'Amérique du Nord sont bien dans la coutume de torturer leurs captifs, mais non dans celle de torturer leurs esclaves. A Fidji, certaines tribus soumises sont assujetties à l'obligation de fournir des victimes aux festins de cannibales, mais les Fidjiens ne vont pas jusqu'à tuer des centaines de compagnons d'esclavage de l'esclave qui a assassiné son maître. Enfin, si les peuples non civilisés réduisent en esclavage ceux des vaincus qui n'ont pas été tués, ils ne les parquent pas en troupeaux pour les faire travailler comme des bêtes de somme et leur

(1) Grote, *History of Grece*, II, 32.

refuser tous les droits qui appartiennent à l'homme; ils ne condamnent pas leurs prisonniers à repaître leur passion pour le sang versé dans des combats de cirques — passion si impérieuse à Rome, que la nécessité de l'assouvir allait de pair avec la nécessité de contenter la faim. Exceptant les Fidjiens, et employant le mot « sauvage » dans son acception moderne, nous pouvons donc dire sans hésiter que les sauvages à peau blanche de la Rome antique ont dépassé en horreur tout ce que les sauvages à peaux de couleurs ont pu faire sur tous les points du globe.

Si les hommes n'étaient pas aveuglés par les préjugés théologiques ou patriotiques, ils avoueraient que dans l'Europe chrétienne et pendant la plus grande partie de son histoire, l'inhumanité entretenue par les guerres entre sociétés, et par les discordes au sein de chaque société, a atteint des limites extrêmes qui dépassent celles de l'inhumanité des peuples inférieurs que nous regardons comme féroces. Sans doute l'Europe n'offre pas l'équivalent des atrocités commises par des races à demi civilisées, telles que les Mexicains ou les peuples de l'Amérique centrale, qui écorchaient vives les victimes et leur arrachaient le cœur encore palpitant;[1] cependant les Européens, qui professent bruyamment une religion d'amour, dépassent de loin ces sauvages par leur ingéniosité dans l'invention des innombrables variétés de supplices destinés à prolonger l'agonie des hérétiques, des sorcières et des criminels politiques. Maintenant encore, bien que chez nous la discipline d'une vie sociale paisible ait pour ainsi dire fait disparaître toute inhumanité de ce genre, nous voyons cependant nos compatriotes commettre outre-mer des actes inhumains, sinon les mêmes, du moins d'un autre genre. Les méfaits des colons australiens envers les naturels, ceux des écumeurs des côtes et des pirates dans le Pacifique, attestent la conduite barbare des envahisseurs européens envers les races indigènes et cependant lorsque ces races usent de représailles, on les flétrit de l'épithète de « sauvages ».

HERBERT SPENCER.

La morale des différents peuples, pages 141-144; 1 vol., 7 fr. 50, chez Guillaumin, 14, rue Richelieu.

Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les sauvages, les vrais sauvages? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer?

Les petits lignards qui courent là-bas sont destinés à la mort comme les troupeaux de moutons que pousse un boucher sur les routes.

Ils iront tomber dans une plaine, la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée par une balle, et ce sont des jeunes qui pourraient travailler, produire, être utiles.

Leurs pères sont vieux et pauvres; leurs mères qui pendant vingt ans, les ont aimés, adorés comme adorent les mères, apprendront dans six mois ou un an peut-être que le fils, l'enfant, le grand enfant élevé avec tant d'amour, fut jeté dans un trou comme un chien crevé, après avoir été éventré par un boulet et piétiné, écrasé, mis en bouillie par les charges de cavalerie.

Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, son orgueil, sa vie? Elle ne sait pas. Oui, pourquoi?

La guerre!... se battre!... égorger!... massacrer des hommes!... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où l'on croit parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents, chargés de famille et sans casier judiciaire.

Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre les gouvernements.

Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les

républiques? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

Ah! nous vivons toujours sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux, car nous sommes des bêtes, nous resterons des bêtes que l'instinct domine et que rien ne change.

N'aurait-on pas honni tout autre que Victor Hugo qui eût jeté ce grand cri de délivrance et de vérité?

« Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante; que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

« Ah! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre. »

Vaines colères, indignation de poète.

La guerre est plus vénérée que jamais. Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu un jour, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici :

La guerre est sainte, d'institution divine; c'est une des lois sacrées du monde; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêche, en un mot, de tomber dans le hideux matérialisme.

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien ni rien étudier, ni rien apprendre, ni rien lire, n'être utile à personne, pourrir dans la saleté, coucher dans la fange, vivre comme des brutes dans un hébêtement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ, tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants

meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie.

Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler à ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères.

Ils vont, acharnés, à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les hommes redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur.

Nous avons vu tuer des chiens enchaînés à la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas de képi sur la tête ; brûler les habitations de misérables qui n'ont plus de pain, casser des meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues, brûler des millions de francs en poudre, et laisser derrière soi la misère et le choléra.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme

Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre? Rien. Qu'ont-ils inventé? Des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la brouette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme par cette simple et pratique idée d'ajuster une roue à deux bâtons, que l'inventeur des fortifications modernes?

Que nous reste-t-il de la Grèce? Des livres, des marbres. Est-elle grande parce qu'elle a vaincu ou parce qu'elle a produit?

Est-ce l'invasion des Perses qui l'a empêchée de tomber dans le plus hideux matérialisme?

Sont-ce les invasions des barbares qui ont sauvé Rome et l'ont régénérée?

Est-ce que Napoléon Ier a continué le grand mouvement intellectuel commencé par les philosophes à la fin du dernier siècle?

Eh bien, oui, puisque les gouvernements prennent ainsi le droit de mort sur les peuples, il n'y a rien d'étonnant à ce que les peuples prennent parfois le droit de mort sur les gouvernements.

Ils se défendent. Ils ont raison. Personne n'a le droit absolu de gouverner les autres.

GUY DE MAUPASSANT.

Sur l'Eau, 1 vol., 3 fr. 50, Marpon et Flammarion, éditeur, 26, rue Racine.

En réfléchissant à tout ce que la guerre comporte de ruines, de stupidité, de brutalité et d'injustice, on sent une joie inexprimable au récit d'incidents malencontreux, à l'observation de causes puériles qui en déconsidèrent la légende et lui ôtent tout caractère de grandeur. On souhaiterait que toute l'abominable ruée des hommes où éclatent tous les instincts féroces de l'animalité, on voudrait que ces grands jours de la force brute fussent clos et rendus impossibles par la petitesse des raisons morales comparée aux conséquences lamentables de l'événement. Gloire humaine à qui tuera la guerre sous le ridicule, à qui dégonflera

d'une piqûre de plume le ballon des héros et montrera de quels éléments de clownerie, de farce, de cynisme et de hasard se compose un illustre capitaine! C'est ce que Stendhal a entrevu, ce que Tolstoï sut pénétrer, définir, exprimer en son admirable roman, le livre du siècle: *La Guerre et la Paix*. Auprès des légendaires au coup d'œil d'aigle, aux inspirations divines, — voici l'homme de guerre selon la réalité; c'est Koutousow, le vainqueur de Napoléon. D'aspect sénile, alourdi, endormi, il n'impose point par l'extérieur, par l'attitude volontaire, par le ton et le verbe, par la pompe théâtrale, comme son glorieux adversaire; il ne prémédite pas un plan de campagne pareil à la série de coups d'un joueur d'échecs; il ne détermine pas sur la carte son plan de campagne avec cette assurance que nos ironistes supérieurs, Meilhac et Halévy, ont si drôlement caractérisée dans le général Boum: « Je divise mon armée en trois corps: je marche à l'ennemi et je le coupe, — comme la galette. » Non! Koutousow n'argue de nul providentiel; il doute, il redoute, il somnole; mais, vienne la bataille engagée contre toute prévision, il y exercera son expérience ou plutôt son empirisme; il y fera valoir son habitude du maniement des masses armées, et son succès résultera de qualités secondaires de technique et de métier.

Et pourtant le chef sénile, vieille culotte de peau, a neutralisé le génie militaire sublime entre tous: il a vaincu Napoléon, causé la perte de l'armée française en Russie et contribué à la chute de l'Empire.

Mais le peuple a besoin de métaphysique enfantine; il se repaît de fables grandiformes; quand la légende du guerrier tombe et va disparaître, il la recrée et la restaure. Ces hécatombes périodiques ne calment pas longtemps les ardeurs belliqueuses des foules: sitôt larmes séchées, regrets éteints, deuils effacés et brèches réparées, les imaginations puériles se remettent au cabotinage sanglant des batailles. Pour le troupeau panurgien destiné à être tondu sans cesse, la paix devient pesante et, faute de mieux, il retourne au culte des anciens dieux militaires. C'est la vogue momentanée de Bonaparte, consul et empereur, du petit caporal et de ses maréchaux; c'est l'alluvion d'histoires, de

mémoires authentiques ou apocryphes, le recueil de documents et anectodes sur le premier empire; c'est la plus-value des collections de bottes et de boutons de culotte de Napoléon.

Des millions de mères ont enfanté dans la douleur, défendu contre la maladie, pendant vingt ans élevé les fils que la caserne absorbe et vomit sur les champs de bataille; les innombrables troupeaux de laines diverses, courent furieusement les uns contre les autres, s'attaquant par le fer et le feu, au nom d'une entité, s'estropiant et se tuant pour la protection ou la conquête de terres dont ils n'eurent, dont ils ne posséderont jamais une parcelle... Les cadavres jonchent le sol, déchirés, saignants, défigurés, hideux; les chevaux, les lourds chariots et les canons énormes galopent à travers la plaine, écrasant les corps, broyant les membres et les têtes des blessés; à l'ambulance, les chirurgiens cuirassés de linge blanc rougi enfoncent jusqu'aux coudes dans la chair et le sang, coupent bras et jambes, scient les mâchoires, parmi d'affreuses lamentations; vingt, trente, quarante mille morts restent sur la place; durant la journée, une part notable de la fortune publique s'évanouit en fumée.

Tout ça, c'est ce qu'on nomme une bataille: c'est son événement qui rend les hommes si orgueilleux, si enthousiastes, qui fait les héros et consacre la gloire.

L'état de paix armée offre un spectacle d'autre sorte : un million d'hommes ôté à l'existence normale, au travail, à la production pour figurer des manœuvres, simuler la guerre, sous un harnais particulier; l'impôt qui nous obsède, nous lèse, nous tire les sous des poches, l'impôt sur le boire, le manger, le coucher, sur l'eau et le sel, sur la lumière et le son, pour réunir le milliard annuel nécessaire à payer l'équipement, le harnachement, les nouvelles machines de guerre, les engins inédits et morts-nés.

A quoi aboutit pourtant l'asservissement des forces vives du pays, de sa jeunesse et de son argent? Où va le milliard de nos privations? Nous le voyons sur mer comme sur terre, et c'est ridicule et lamentable. La flotte de fer aux tours d'airain s'avance en ligne majestueuse sur les flots, et si peu que la mer grossisse, au premier virage de bord, un vaisseau éperonne le flanc de son

voisin et le crève, ou bien les pesantes forteresses nautiques s'entre-choquent entre elles et se coulent, ou mieux encore un navire de passage périt sous le choc d'un cuirassé, incapable de maîtriser sa machine.

Et les magnifiques torpilleurs, les fameux appareils de destruction théorique? Ces petits bateaux ne vont pas sur l'eau et, pour une fois qu'on a l'imprudence de les essayer en haute mer, ils font le plongeon.

L'artillerie des léviathans, les formidables gueules de fer à longue portée se trouvèrent jusqu'ici fort dangereuses pour leurs artilleurs; elles éclatent à la diable comme les bombes hasardeuses d'anarchistes; les parois crèvent, les culasses sautent; un malheureux officier vient d'y perdre la figure, les yeux, puis la vie; enfin les manœuvres de haut-bord et l'exercice du canon deviennent un péril national.

Elle n'est même pas apte à transporter, à convoyer, cette marine entretenue à grands frais, livrée aux fantaisies de deux ou trois coteries d'abrutis et de gâteux. La flotte s'entre-choque et s'abîme dans ses exercices pour ne servir à rien; s'il faut transporter quelques miliers d'hommes à Madagascar, aucun navire n'est prêt ou disponible, et le gouvernement est obligé de subir les conditions des bateaux de la marine anglaise.

Du côté de Messieurs les militaires, le tableau ne laisse pas d'être moins grotesque. Il fait comique, si on a le cœur de rire de ces choses-là, de suivre les menées de l'expédition de Madagascar. Pour éprouver l'endurance des troupes et les qualités de l'organisation, pour ménager quelque honneur et quelque avancement aux gradés, on eût voulu louer un peuple de figurants qu'il aurait été impossible de trouver moins pernicieux adversaires et plus doux sauvages. Les Hovas sont gouvernés par une reine de féerie assistée de ministres d'opérette, et commandés par des généraux promus dans les campagnes de tripot et de casino. On peut reprendre à propos d'eux la célèbre phrase du mélodrame : *Leurs armes sont la prudence, la ruse et la fuite.* Pourtant, afin de ne pas désespérer notre armée qui avance péniblement sur une terre accidentée et sans routes, ils ne refusent pas de se montrer, ils apparaissent au sommet d'une

montagne dominant un poste. Aussitôt nos soldats s'élancent à l'assaut et font merveille à la baïonnette sur les curieux. On en prend quelques-uns qui s'étaient cachés dans la brousse et le général les fait fusiller solenellement. C'est ce qui s'appelle un beau fait d'armes! Puis il porte à l'ordre du jour un artilleur qui a bien pointé, un tirailleur qui a bien tiré, un caporal qui a bien marché. Malgré toute sa bonne volonté, il lui manque la matière d'une proclamation qui impose à l'Europe; les six Hovas pelés et tondus inspirent tout de même de la pitié, et, pour tout un corps d'armée, l'artilleur, le tirailleur et le caporal, c'est peu et de maigre prestige.

En vérité, on ne sait pas ce qui se passe à Madagascar, l'état-major s'étant arrangé pour écarter les témoins gênants et pour neutraliser les rapporteurs. Sans doute qu'il ne s'y passe rien et que la seule nouvelle de conséquence est la mort d'un colonel tué par la dysenterie. Il est entendu que les Hovas sont des ennemis de paille et que les seuls obstacles à vaincre proviennent de l'insalubrité du climat et des difficultés du chemin. On ne les a pas vaincus! L'expédition avance *piano, pianissimo*, si tant est qu'elle avance, et les soldats sont décimés et mis hors de combat par les maladies pernicieuses.

Le résultat est éloquent. Cinquante milliards en non-production et en dépenses usés depuis vingt-trois ans pour n'arriver point à maîtriser les Malgaches sans coup férir, — ne voilà-t-il pas de quoi, comme je le souhaitais au début, tuer la guerre par le ridicule?

HENRY BAUER.

(LA GUERRE, *L'Echo de Paris,* 10 août 1895).

Un engagement auquel prit part la brigade, lui parut bête et sinistre. On s'était fusillé sans se voir, et une compagnie de mobiles, en réserve derrière une ferme, l'arme au pied, avait été décimée par une batterie prussienne dont on n'apercevait même pas la flamme; lâches et courageux avaient été frappés sans savoir d'où venait la mort. Autour du Hollandais, des hommes étaient tombés titubant commme des ivrognes, boulant comme des lapins, les cadavres marquaient la place de taches rouges et bleues, prenaient des poses comiquement macabres, des recroquevillements de pantins cassés, des fantômes se mouvaient dans la fumée, chétifs et falots, avançant, reculant, déchargeant rapidement leur chassepot, sans viser, sans colère, mécaniquement, le visage morne. Oh! le mensonge des tableaux, des romans, des récits militaires! Où était-elle la bataille traditionnelle, nimbée d'héroïsme, avec des folles chevauchées, les stridentes fanfares, les chatoiements d'étendards, les régiments roulant en avalanche, les chocs de titans, ces carnages épiques qui tiraient une grandeur de leur majestueuse horreur? Et les nobles attitudes des officiers entraînant les soldats le sabre au clair? Et les blessés criant : En avant! la main sur le cœur? Et les bataillons courant, la tête haute, au devant de la mitraille? Et l'ivresse de la lutte, et la folie du sacrifice? Au lieu de ce tableau grandiose, une chasse à l'affût, une boucherie de moutons résignés, un spectacle repoussant, une tuerie stupide, une hécatombe écœurante!

FRANTZ JOURDAIN.

L'Atelier Chantorel, pages 260-261, 1 vol., chez Charpentier et Fasquelle, 11, rue de Grenelle.

LA GUERRE

(Air : « **La Terre** », de J. Jouy.)

Quand deux peuples ennemis
Font la guerre,
Les soldats sont réunis
Pour la guerre.
Quittant parents et amis
Pour la guerre,
Ils s'en vont, troupeau soumis,
A la guerre.

Faisant un bruyant accueil
A la guerre,
Les chefs ont au front l'orgueil
De la guerre.
Mais chaque famille en deuil
Par la guerre
Attend en pleurs un cercueil
De la guerre.

Les typhus, les choléras,
Sourde guerre,
Les déciment, les soldats,
A la guerre :
Sous la neige et les frimas
A la guerre,
Leurs cadavres font des tas.
Triste guerre !

Qui fait pleurer les mamans ?
C'est la guerre.
Qui nous détruit nos enfants ?
C'est la guerre.
S'ils partent gais et chantant,
Pour la guerre,
Combien reviendront vivants
De la guerre ?

Tout commence et tout finit
Par la guerre :
L'enfant qui joue et sourit
A la guerre,
L'homme jeune et fort qui vit
Pour la guerre,
L'invalide qui survit
A la guerre.

Mais quand les hommes lassés
De la guerre,
Et de tous les maux causés
Par la guerre,
Se seront débarrassés
De la guerre,
Tous chanteront, enlacés :
Plus de guerre !

SPES,
(Officier de l'active).

LA GUERRE

De la crête des monts au fond des vallées, des ravines, en horrible mélange s'entassent les cadavres; les corbeaux n'ont plus soif, les loups n'ont plus faim. — O femmes, faites des enfants!

Le canon rauque gronde : de la terre incendiée monte au front du soleil un nuage de fumée, tout fuit... Le vivant heurte un mort en passant. — O femmes, faites des enfants!

La maison est effondrée; le chien cherche et hurle; le berceau est vide. Là-haut, pendu par la gorge, le cadavre du père est raide et bleui... — O femmes, faites des enfants!

La face contre terre, les bras en croix, devant la porte, une jeune fille, pitié! échevelée, est morte. Belle comme les anges, elle avait quinze ans peut-être. — O femmes, faites des enfants!

Le village est en ruines; au loin, sur la côte, du château, de l'église, il ne reste plus que la tour; le sonneur y va sonner le tocsin. — O femmes, faites des enfants!

Mais, sous les boulets, le vieux clocher s'effondre! et le hardi sonneur tombe avec la cloche, la dernière virevolte du bronze l'écrasant. — O femmes, faites des enfants!

Cris des bêtes et des hommes, sifflements aigus des femmes, râle des blessés qu'une bombe balaie, tambours, clairons, entendez la sauvage symphonie! — O femmes, faites des enfants!

. . . .

Se déchirant le sein avec les ongles, les femmes, les mères, parlent à Dieu : « Venge nos larmes! De nos fils vois ce que font les Rois!... A quoi bon faire des enfants?... »

Théodore Aubanel.

LA GUERRE

On vient de déclarer la guerre :
« Allons-y ! disent les vautours ;
« Mais cela ne nous change guère,
« N'est-ce pas la guerre tous les jours »

Du moins elle jette son masque,
En riant d'un rire insensé,
Le squelette a coïffé son casque,
Son cheval-squelette est lancé.

Elle couvait aussi perverse,
De classe à classe, à tous degrés :
Ici, guet-apens du commerce ;
Là, famille à couteaux tirés.

Privé d'essor, le brigandage
Chûtait au bagne à tout propos ;
On ne tolérait le pillage
Qu'à titre de banque et d'impôts.

On sevrait la soif sanguinaire ;
On réprimait le fauve instinct ;
On inquiétait Lacenaire,
On chagrinait ce bon Castaing.

Ah ! nous blâmions l'infanticide !
Nos fils ont vingt ans... et ce soir
Le conseil des bouchers décide
Lesquels sont bons pour l'abattoir.

Emplumés, tatoués, nous sommes
Des Peaux-Rouges, des clans rivaux.
Jetons au sol un fumier d'hommes,
« La terre en produit de nouveaux ! »

Souffleté, l'Évangile émigre,
Les apôtres s'en vont bernés,
O patrie ! un reste de tigre
Rugit dans tous les « cœurs bien nés ! »

On chauffe à blanc votre colère,
Peuples sans solidarité,
Mis au régime cellulaire
De la nationalité.

L'obus déchire la nuit noire,
Le feu dévore la cité ;
Le sang est tiré... viens le boire !
Toi qu'on nomme l'Humanité.

Le droit de la force et du nombre
Piaffe sur les vaincus meurtris ;
La gloire étend sur le ciel sombre
Ses ailes de chauve-souris.

Guerre ! guerre ! mais qu'attend-elle
Pour broyer la chair et les os,
Elle attend la feuille nouvelle,
Le mois des fleurs et des oiseaux.

Eugène POTTIER.

(Chants révolutionnaires, 1 vol.)

Vous êtes des pantins que des fils font agir ;
On vous met dans la main une lame pointue,
Vous ne connaissez pas celui que vous tuerez.
Est-ce vous qui tuerez ? est-ce vous qui mourrez ?
Vous l'ignorez. Demain la mort ouvrant son aile,
Vous entrerez dans l'ombre en foule, pêle-mêle,
Sans que vous puissiez dire au sépulcre pourquoi.
Oui, du moment que c'est décrété par un roi,
Par un czar, un porteur quelconque de couronne,
Sans rien comprendre au bruit menteur qui l'environne,
A tâtons, sans savoir si l'on est un bandit,
On n'écoute plus rien ; battez tambours, c'est dit ;
Vite, il faut qu'on se heurte, il faut qu'on se rencontre,
Qu'un aveugle soit pour parce qu'un sourd est contre !

Vous mourez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
Et vous avez quitté vos femmes pour cela ?
Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes.
Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
Aux casernes ainsi qu'un troupeau par des chiens !
En guerre ! allez, Prussiens ! allez, Autrichiens !
Ici la schlague, et là le knout. Lauriers, victoire.
A grands coups de bâton on vous mène à la gloire.
Vous donnez votre force inepte à vos bourreaux,
Les rois, comme en avant du chiffre les zéros.
Marchez, frappez, tuez et mourez, bêtes brutes !
Et vos maîtres, pendant vos exécrables luttes,
Boivent, mangent, sont gais et hautains ; et, contents,
Repus, ont autour d'eux leurs crimes bien portants ;
Vous allez être un tas de cadavres dan l'herbe,
Laissant derrière vous, sous le soleil superbe
Et sous l'étonnement des cieux, de vieux parents,
Et dans des berceaux, plaints par les nids murmurants,
O douleur, des petits aux regards de colombe !

Victor Hugo.

(Le Pape).

Je voudrais voir les gens qui poussent à la guerre
Sur un champ de bataille, à l'heure où les corbeaux
Crèvent à coups de bec et mettent en lambeaux
Tous ces yeux et ces cœurs qui s'enflammaient naguère.

Tandis que flotte au loin leur drapeau triomphant,
Et que, parmi ceux-là qui gisent dans la plaine,
Les doigts crispés, la bouche ouverte et sans haleine,
L'un reconnaît son frère, et l'autre son enfant.

Oh ! je voudrais les voir, lorsque dans la mêlée
La gueule des canons crache à pleine volée
Les paquets de mitraille au nez des combattants,

Les voir, tous ces gens-là prêcher leurs théories
Devant ces fronts troués, ces poitrines meurtries
D'où la mort a chassé des âmes de vingt ans.

R. Ponsard.

... Comme un homme expirant qui repousse la mort,
Et voulant fuir en vain celle qui le convie,
Jette un râle suprême en invoquant la vie,
La guerre se prépare à son dernier effort.

Elle remue encor, mais elle aura beau faire,
Elle va disparaître et s'éteindre à jamais,
Et les peuples humains prouveront désormais
Que la paix seule est grande, en désarmant la guerre !

Dans cent ans les soldats seront des laboureurs :
Les généraux seront les chefs de nos usines.
Avec tous les canons, on fera des machines,
Et sur tous nos remparts, on sèmera des fleurs !

Enfin on comprendra que l'honneur et la gloire
Peuvent se rencontrer ailleurs qu'en des combats.
Les soldats d'aujourd'hui sont les derniers soldats
Et les chants du travail sont des chants de victoire !

Chantez la Paix, chantez l'avenir du labeur !

. . . .

MAXIME DU CAMP.

Les Chants modernes (1855) (Aux Poètes, p. 52, 53).



La Gloire Militaire

Un jour, des vapeurs grises s'élevèrent tout à coup à l'horizon, un tonnerre lointain roula de sombres menaces, des nuages, chassés par un vent violent, rasèrent les arbres et les maisons; l'âme de feu Bressier s'amusa à se laisser emporter au hasard par un de ces nuages. Les nuages vont vite, je ne sais où elle serait allée si le nuage n'avait fini par crever en pluie sur une toute petite ville de je ne sais quel pays. Toujours est-il que c'était une ville fort perplexe et fort occupée: elle était alors en guerre avec une autre ville tout aussi petite, située à quatre ou cinq lieues de distance. Les historiens assignaient plusieurs causes à cette guerre qui durait depuis fort longtemps. Je me suis livré à plusieurs recherches à ce sujet.

L'un des historiens de la petite ville de Nihilbourg commence ainsi, dans le genre de Tacite, qui dit : *Urbem a principio reges habuere.* — « Dieu créa le ciel et la terre ».

Puis, après avoir raconté le crime des hommes et le déluge, cette grande lessive si peu réussie, il explique comment les fils de Noé repeuplèrent les différentes parties de la terre, par suite de quoi et de beaucoup de circonstances diverses, que je ne vous raconterai pas, la petite ville de Nihilbourg se trouve aujourd'hui se composer de 260 habitants.

Tant de ce que j'ai trouvé dans cet historien un peu diffus, il faut l'avouer, que des traditions du pays, il résulte que les premières querelles entre les deux villes eurent pour sujet un orme placé sur la limite des deux États, et que chacun des deux prétendait lui appartenir.

Cette querelle fut apaisée par une idée ingénieuse d'un des princes de Nihilbourg. Après de longues et cruelles guerres, il proposa, ce qui fut accepté, de faire avec le vieil orme un feu de joie autour duquel dansèrent en rond les habitants des deux pays.

Il faut dire que les historiens de l'autre ville prétendent que c'est, au contraire, un duc de Microbourg qui eut l'idée en question. Ils reportent ladite idée à l'an 1645, et la chose se trouve consignée ainsi dans les annales de Microbourg.

1492. Ludwig, duc régnant, invente une nouvelle manière de faire la tarte aux prunes, l'année où Christophe Colomb découvre l'Amérique. Il règne, entouré de la vénération publique et de l'amour de ses sujets, jusqu'en 1517.

1517. Maximilien remporte de nombreuses victoires sur les habitants de Nihilbourg, meurt couvert de gloire en 1540.

1540. Wilhelm. Il avait un gros ventre.

1580. Ludwig II. Ce règne est considéré à juste titre, par les écrivains politiques, comme la continuation du précédent.

1623. Ludwig III conquiert sur les Nihilbourgeois 27 bottes de foin et un cochon gras.

1645. Wilhelm II. Sous son règne, on brûle l'orme qui faisait le sujet de la guerre entre les deux pays.

De leur côté, les habitants de Nihilbourg prétendent, avec une apparence de raison, que cette phrase ne veut pas dire que c'est le duc Wilhelm qui eut l'idée de brûler l'orme. L'historien dit simplement : *sous son règne*.

En effet, on peut dire : Racine fit la comédie des *Plaideurs* sous le règne de Louis XIV. Ce n'est pas dire que l'auteur des *Plaideurs* soit Louis XIV.

Quoiqu'il en soit, l'orme brûlé, qui avait paru aux deux pays une magnifique idée, entraîna de nouveaux embarras. Il est vrai que, placé sur la limite des deux États, il servait de prétexte à des discussions; mais, quand il n'exista plus, les limites se trouvèrent confondues, des empiètements mutuels amenèrent de nouvelles guerres. Ainsi on trouve dans les annales de Microbourg, dès l'année 1647 :

« Nouvelle guerre avec les Nihilbourgeois relativement à la récolte, indûment faite par eux, d'un demi-boisseau d'orge sur les terres de Microbourg. »

Outre les causes politiques, différentes causes que la dignité de l'historien passe sous silence, mais que la tradition conserve précieusement, entretenaient la mésintelligence entre les deux

nations. Les Microbourgeoises avaient la réputation d'avoir la jambe extrêmement bien faite et portaient des jupes fort courtes.

Les *dames* de Nihilbourg, qui au contraire les portaient extrêmement longues, prétendaient ne pas savoir sur quoi était fondée cette réputation, et affirmaient que, si les convenances ne leur imposaient pas des jupes longues, si elles voulaient, comme les femmes de Microbourg, sacrifier la pudeur à une sotte vanité, elles pourraient montrer de quoi rabattre l'orgueil de ces dames, mais qu'il leur paraissait plus honorable pour elles qu'on dit : On ne sait pas comment sont les jambes des dames de Nihilbourg.

Elles ajoutaient que la réputation usurpée par les Microbourgeoises était achetée au prix d'une exhibition impudique, et que cette appréciation faite par le public de choses qui se doivent cacher, n'était, aux yeux des personnes sensées, qu'un monument immortel à la honte des femmes de Microbourg, loin qu'elles en dussent le moins du monde tirer vanité.

Plusieurs chansons avaient été faites, dans lesquelles les dames de Nihilbourg accusaient les femmes de Microbourg d'avoir des amants, à quoi celles-ci avaient répondu par des chansons où elles accusaient leurs rivales de n'en avoir pas.

En un mot, les choses s'étaient continuellement envenimées, et à l'époque où l'âme de feu Bressier tomba, avec la pluie, dans la ville de Nihilbourg, les deux États étaient en guerre sérieuse. Plusieurs combats avaient eu lieu, desquels chacun s'était attribué la victoire, mais où la seule chose qu'on pût raisonnablement affirmer était qu'on avait reçu de part et d'autre beaucoup de coups et de blessures.

Ce jour-là, c'était l'anniversaire du feu de joie fait avec l'orme litigieux. On célébrait dans les deux pays la *Fête de la Paix*.

La *Fête de la Paix*, dans les deux pays, commençait à l'heure où l'orme avait été frappé du premier coup de hache, et c'était encore un sujet de division entre les deux peuples. Les Nihilbourgeois assignaient à ce moment l'heure de 5 h. 3/4, tandis que les habitants de Microbourg soutenaient que le premier coup avait été frappé à 5 h. 1/2.

Pendant longtemps, de part et d'autre, on allait en procession

à la place autrefois occupée par l'arbre, mais au bout de quelque temps on remarqua que chaque année, à l'occasion de la *Fête de la Paix*, il survenait quelques rixes, et que c'était notoirement le jour de l'année où il y avait le plus de têtes fendues et de bras cassés. La procession était donc tombée en désuétude.

La *Fête de la Paix*, commencée à Nihilbourg à 5 h. 3/4, et à Microbourg à 5 h. 1/2, durait toute la nuit. De part et d'autre on la passait à danser, à boire, à chanter; mais les chansons, qui commençaient par parler d'amour, finissaient, au bout d'un certain nombre de pots de bière, par dire quelques mots du peuple rival, et il s'en fallait de beaucoup qu'ils fussent révérencieux.

Voici à peu près ce qu'on chantait à Microbourg le jour de la *Fête de la Paix* :

Dansons gaîment sous les vieux arbres, avec nos filles aux jupes courtes et aux belles jambes. Les robes longues sont bonnes pour les femmes de Nihilbourg. Tout ce qui nous inquiète, c'est de savoir où elles trouvent assez d'étoffe pour cacher leurs grands vilains pieds.

Qu'aucune fille jamais n'aime un garçon de Nihilbourg, car nos femmes doivent avoir des enfants braves, de bons Microbourgeois.

Mais, d'ailleurs, où est celui des Nihilbourgeois qui oserait venir au milieu de nous ?

Garçons de Microbourg, avons-nous encore les bâtons avec lesquels nous leur avons fendu tant de têtes ?

Hourra!

Et on finissait par des cris et des récits de victoires remportées sur les Nihilbourgeois.

A Nihilbourg, pendant ce temps, on chantait :

Dansons gaîment sous les vieux arbres, avec nos filles sages aux longues robes, qui font qu'il n'y a que leur époux qui verra le bout de leurs pieds.

Il est heureux que les Microbourgeoises n'aient de bien que la jambe, car elles se montreraient toutes nues.

Qu'aucune fille jamais n'aime un garçon de Microbourg, car nos femmes doivent avoir des enfants braves, de bons Nihilbourgeois.

Mais, d'ailleurs, où est celui des Microbourgeois qui oserait venir au milieu de nous ?

Garçons de Nihilbourg, avons-nous encore les bâtons avec lesquels nous leur avons fendu tant de têtes ?

Hourra!

Et on finissait, comme là bas, par des cris et des récits de victoires remportées sur les Microbourgeois.

Ce jour-là, à Nihilbourg, c'était, comme je vous le disais tout à l'heure, la *Fête de la Paix*.

Le peuple était rassemblé dans le salon du prince régnant, Céderic CXXVII, un de ces pauvres petits princes qui, numérotés comme les uns et les autres, semblent tenir le milieu entre les fiacres et les rois. En défalquant du nombre de 260, auquel se montait la population de Nihilbourg, les femmes, les enfants et les vieillards, il restait à peu près 80 hommes en état de porter les armes. Il s'agissait d'une grande résolution.

Le prince exposa en beaucoup de mots que l'insolence des gens de Microbourg croîssait de jour en jour, et qu'il était temps d'y mettre un terme, qu'en ce moment ils étaient livrés à la joie, aux plaisirs, et surtout à la bière; qu'il fallait, au milieu de la nuit, les aller surprendre, faire main basse sur eux; qu'on les trouverait ou endormis, ou ensevelis dans l'ivresse; qu'on en aurait bon marché, et qu'ainsi finirait ce peuple sauvage qui de tout temps avait mis des pages sanglantes dans les annales de Nihilbourg.

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Le prince ajouta : — Il faut donc s'abstenir de bière et de boissons enivrantes. Nous célébrerons demain pour la première fois une fête dont l'anniversaire remplacera à l'avenir la *Fête de l'Orme* : ce sera la *Fête de la Paix victorieuse.*

De nouveaux hourras accueillirent le prince, qui, animé par le succès, crut devoir ajouter qu'il fallait engraisser les guérets avec le sang des ennemis; ce à quoi personne ne trouva d'inconvénients.

A 10 heures du soir, on se mit en route. Je ne parlerai pas des larmes des mères, des femmes, des amantes. Je ne m'arrêterai un instant que sur le désespoir de la femme du prince Céderic CXXVII. C'était elle qui avait conçu le projet d'attaquer ainsi à l'improviste la ville de Microbourg et l'avait suggéré à son mari; mais, en le voyant partir pour des hasards périlleux, elle arrachait ses beaux cheveux, elle se frappait la poitrine, elle s'accusait d'être une épouse criminelle, une femme sans cœur qui préfé-

rait la gloire de son époux même à sa conservation. Elle le suppliait d'abandonner une entreprise glorieuse, il est vrai, mais où sa précieuse vie était en danger. Elle fut si touchante que le prince allait peut-être céder, quand elle ajouta :

— Je sais qu'après votre magnifique discours de tantôt vous serez déshonoré aux yeux de vos sujets si vous ne mettez pas fin à l'entreprise commencée ; mais qu'est-ce qu'une vaine gloire? Nous quitterons le palais et les grandeurs, nous irons nous cacher dans un désert, et là, au sein de la nature, nous vivrons de fruits et de laitage...

Le prince ne la laissa pas achever ; cette perspective avait peu de charmes pour son imagination, et il était résigné à se couvrir de gloire. Il embrassa tendrement la princesse et s'arracha de ses bras.

L'âme de feu Bressier resta auprès de la princesse.

En partant, tout le monde voulait être aux premiers rangs. Au bout de deux lieues, il se mit un peu de discipline dans l'armée, et chacun consentit à rester à sa place. Quand on fut à une demie lieue de Microbourg, on marcha un peu moins vite; à un quart de lieue, on s'arrêta et on tint conseil : quelque-uns alors pensèrent que l'entreprise était grave et périlleuse. Deux ou trois conseillèrent de retourner à Nihilbourg; plusieurs se contentèrent de le désirer, mais le plus grand nombre ne put trouver le courage d'avouer sa peur; il fut cependant décidé qu'on agirait avec prudence; que si, par hasard, les Microbourgeois étaient sur leurs gardes, l'affaire étant manquée, on se retirerait sans coup férir. On envoya quelques hommes à la découverte, puis on continua de marcher sur la ville ennemie, mais lentement et avec circonspection.

Le long de la route, il semblait que tous n'eussent qu'un cœur et qu'un esprit. On ne parlait que de la gloire; on allait braver des dangers, mais conquérir de la gloire. Toutefois, en creusant un peu la pensée des personnages qui se servaient du même mot pour l'exprimer, vous eussiez trouvé des variantes assez curieuses.

Exemples. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Je sais à Microbourg, auprès de l'église, une petite boutique d'orfèvre sur laquelle j'espère bien faire main basse.

Un autre. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Ce sera un grand hasard si je ne réussis pas dans la bagarre à emmener un bon cheval pour remplacer le mien, que je laisse éclopé à la maison.

Un autre. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Je serai bien étonné si je reviens avec la mauvaise souquenille que j'ai sur le dos en ce moment.

Un autre. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Gare si je rencontre quelques belles filles chez les ennemis!

Un autre. — Je vais conquérir de la gloire! — C'est-à-dire : Ne pas oublier que je rapporte à Sophie des pendants d'oreilles en or.

Voici nos héros à quelques pas de la ville. Les éclaireurs reviennent dire qu'ils n'ont vu personne et que la ville paraît endormie. Quelques sages font remarquer que c'est peut-être une ruse de leurs perfides ennemis, qu'il ne faut pas s'y fier, qu'il est encore temps de renoncer à une expédition imprudente; qu'il suffirait, pour humilier les microbourgeois, que le prince jetât son gant dans la ville en signe de défi.

En ce moment, le cheval du prince se défend; le prince, qui n'a jamais été bon écuyer, veut le retenir, se met en colère et lui donne un double coup d'éperon. Le cheval se cabre; le prince rend la main; le cheval part au galop et entre dans la ville : on le suit en blâmant sa folle témérité.

Le cheval s'arrête tout à coup en face d'une maison qui lui barre le chemin. Le prince, qui s'est de son mieux retenu aux crins, descend et l'attache à un poteau. Les Nihilbourgeois se pressent autour de leur chef. Le bruit que le cheval a fait dans la ville doit avoir réveillé leurs ennemis.

Mais comment se fait-il qu'on n'ait encore vu personne? Pas un factionnaire, pas un cri d'alarme. Les habitants sont-ils ensevelis dans l'ivresse à ce point miraculeux? Deux soldats viennent dire qu'ils ont enfoncé une boutique, et qu'ils n'ont trouvé dedans qu'une vieille femme qui s'est mise à genoux et qui leur a demandé grâce. Dans une seconde, on n'a trouvé qu'une femme avec deux enfants et une servante. On les interroge. Leurs réponses et de nouvelles épreuves faites sur d'autres habitations

établissent ce fait singulier, qu'il n'y a pas un seul homme visible dans toute la ville de Microbourg. On fouille les maisons, toutes sont de même; les lâches guerriers de Microbourg ont pris la fuite; chacun des soldats nihilbourgeois se couvre de gloire à sa manière.

On met les maisons au pillage, on brûle une ou deux bicoques, on se livre à toutes les atrocités d'usage en pareil cas; mais bientôt Céderic donne le signal de la retraite. On se rassemble sur la grande place de Microbourg; chacun amène sa part de butin, dont on a chargé les ânes et les chevaux qu'on a pu trouver. Les femmes et les enfants, réunis en troupe, sont emmenés malgré leurs prières et leurs larmes.

La troupe victorieuse se remet en marche.

Le prince, entouré de ses fidèles conseillers, se demande ce que sont devenus les soldats de Microbourg. Pour les soldats nihilbourgeois, chacun raconte ses hauts faits; il y en a déjà quarante-trois qui sont entrés *le premier* dans la ville ennemie. Ils s'expliquent tranquillement l'absence des Microbourgeois par la terreur qu'ils inspirent. Ils ont parfaitement oublié celle qu'ils ressentaient quelques heures auparavant.

Cependant, par l'ordre du prince, on prend des chemins détournés; on met un peu plus de temps qu'il ne faut pour rentrer à Nihilbourg, mais on évite les fâcheuses rencontres.

On entend tout à coup un bruit de pas et de voix dans le lointain. Le prince donne l'ordre d'appuyer sur la droite, pour s'éloigner de ce bruit. On doit être près de la ville; on rentrera dans la ville par la porte de derrière. Mais est-ce le jour déjà? Comme le ciel est rouge! Jamais on n'a vu une aurore aussi éclatante; ce ne peut être l'aurore, car cette lueur est dans la direction de Nihilbourg, et Nihilbourg est à l'ouest. On avance un peu plus vite. Ah! mon Dieu! des flammes se font voir distinctement. Le feu est à la ville de Nihilbourg! On laisse les prisonniers et le butin à la garde d'un tiers de la troupe, le reste se précipite en avant.

Comment se fait-il qu'on n'entende pas des cris? Les femmes et les enfants n'ont donc pas été réveillés par cet affreux accident? On s'empresse, on éteint le feu de deux maisons embra-

sées; une troisième est tellement enveloppée par les flammes, qu'il n'y a rien à faire, ni même à essayer.

On n'a trouvé personne dans les deux maisons sauvées Les femmes et les enfants qui les habitaient ont-ils péri dans les flammes, ou se sont-ils sauvés dans quelque autre habitation?

Le jour commence à poindre; le butin et les prisonniers arrivent avec leur escorte; les vainqueurs entonnent des chants guerriers. Personne ne sort des maisons; on renferme provisoirement les prisonniers dans les deux maisons abandonnées, et on y place des sentinelles.

Chacun alors s'empresse de rentrer chez lui avec sa part de butin, le prince Céderic comme les autres. Mais quel n'est pas l'étonnement du prince lorsqu'il ne trouve chez lui aucune des femmes de la princesse Frédérique! Il se hâte d'entrer dans l'appartement de la princesse: elle n'y est pas!... Il est effrayé du désordre qui y règne, des meubles brisés, des portes enfoncées: le palais a été pillé! Le prince, accablé, veut s'asseoir; il ne reste pas une chaise.

Le prince n'est pas le seul qui trouve chez lui un pareil sujet d'étonnement et de douleur: chacun de ses sujets trouve sa maison scrupuleusement déménagée; il n'y a plus ni un meuble, ni une femme, ni un enfant, ni un vieillard dans Nihilbourg.

On se rassemble en tumulte sur la place; le prince harangue ses sujets. Tout porte à croire qu'un perfide ennemi a lâchement abusé des ombres de la nuit pour s'introduire dans la ville et se livrer, au mépris du droit des gens, à toutes les horreurs dont est capable une soldatesque effrénée.

On accable les Microbourgeois de malédictions, on s'étonne que le ciel laisse impunis des brigands pareils.

Alphonse Karr.

(*Feu Bressier.*) 1 vol., chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber.

Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur; ne diriez-vous pas : voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler? Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements! quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce! Ou, après l'avoir conclu ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pourriez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête!

Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper Mais, comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enrichi sur cette manière de vous exterminer; vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave en enlevant les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice : et c'est là encore où gît la gloire.

La Bruyère.

(*Les Jugements*, 1646-1696.)

Tout le bataillon descendit au Rhin, que nous traversâmes. Nous n'étions pas seuls sur le fleuve; devant nous, à cinq ou six cents pas, un convoi de poudre, conduit par des soldats du train, gagnait la route de Francfort. La glace n'était pas glissante, mais couverte d'une espèce de givre raboteux.

En arrivant sur l'autre rive, on nous fit prendre un chemin tournant entre deux petites côtes.

Nous continuâmes à marcher ainsi durant cinq heures. Tantôt à droite, tantôt à gauche, nous découvrions des villages, et Zébédé, qui marchait près de moi, me disait :

— Puisqu'il a fallu partir, j'aime autant que ce soit pour la guerre. Au moins, nous voyons tous les jours du nouveau. Si nous avons le bonheur de revenir, nous pourrons en raconter de toute nature.

— Oui, mais j'aimerais beaucoup mieux en savoir moins, lui disais-je; j'aimerais mieux vivre pour mon propre compte que pour le compte des autres, qui sont tranquillement chez eux, pendant que nous grimpons ici dans la neige.

— Toi, tu ne regardes pas la gloire, faisait-il; c'est pourtant quelque chose, la gloire.

Et je lui répondais :

— La gloire est pour d'autres que pour nous, Zébédé; ceux-là vivent bien, mangent bien et dorment bien. Ils ont des danses et des réjouissances comme on le voit dans les gazettes, et, par dessus le marché, la gloire, quand nous l'avons gagnée à force de suer, de jeûner et de nous faire casser les os. Les pauvres diables comme nous, qu'on force de partir, lorsqu'ils rentrent à la fin, après avoir perdu l'habitude du travail, et quelquefois un membre, n'ont pas beaucoup de gloire. Bon nombre de leurs anciens camarades, qui ne valaient pas mieux qu'eux, et qui travaillaient même moins bien, ont gagné de l'argent pendant les sept ans; ils ont ouvert une boutique, ils ont épousé les amoureuses des autres, ils ont eu de beaux enfants, ils sont des hommes posés, des conseillers municipaux, des notables. Et, quand ceux

qui reviennent de chercher de la gloire en tuant des hommes, passent avec leurs chevrons sur les bras, ils les regardent par-dessus l'épaule, et si par malheur ils ont le nez rouge, à force d'avoir bu de l'eau-de-vie pour se remonter le cœur dans la pluie, dans la neige, dans les marches forcées, tandis que les autres buvaient du bon vin, ils disent : « Ce sont des ivrognes ! » et ces conscrits qui ne demandaient pas mieux que de rester chez eux, de travailler, deviennent des espèces de mendiants. Voilà ce que je pense, Zébédé ; je ne trouve pas cela tout à fait juste, et j'aimerais mieux voir les amis de la gloire aller se battre eux-mêmes et nous laisser tranquilles.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Histoire d'un conscrit de 1813*, pages 145 à 147, J. Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob, Paris.)

GUERRE, GUERRIER. — Les guerriers sont aussi nombreux que les flots de la mer de Lybie, quand Orion déchaîné les soulève, ou que les épis qui jaunissent dans les campagnes de Lycie ou dans celles que baigne l'Hemus.

VIRGILE (*Enéïde*, livre VII.)

Dites que les guerriers ne sont pas aussi nombreux que les flots ni que les épis, même à beaucoup près, mais ajoutez qu'ils l'étaient beaucoup trop au temps de Virgile et qu'ils le sont aussi du nôtre, car, en définitive, à quoi servent les guerriers ?

Les sujets de collision sont les mêmes entre toutes les créatures : les hommes se battent pour la terre, pour les femmes et pour les places ; les animaux pour leur proie, leur nid, leur femelle. Mais plus raisonnables que nous, les animaux se battent pour ce qui les touche eux-mêmes. Quant à nous, nous nous battons le plus souvent pour un homme que nous n'avons jamais vu, contre des hommes que nous ne connaissons pas davantage, et ceci, sans bénéfice pour personne. Celui qui nous fait battre, le fait souvent d'après un système qui n'est pas même le sien, mais qu'il croit bon ; car ce que l'homme, en tous pays, croit le plus vite, le plus fort et le plus longtemps, ce sont les sottises.

Or, de toutes les morts, la pire, selon moi, est de mourir d'une sottise.

Parmi les sottes croyances, l'une des plus fâcheuses est celle qui dit que faire du mal aux hommes peut faire du bien aux choses. C'est pourtant sur cet axiome que sont fondées toutes nos déclarations de guerre.

BOUCHER DE PERTHES.

(*Hommes et Choses*, tome II, page 439.)

Il est urgent, en effet, qu'on n'abrutisse plus longtemps la jeunesse en lui vantant les exploits de ce qu'on désigne sous les noms pompeux de grands rois, de grands empereurs, de grandes batailles et de grands triomphes. Il faut qu'on apprenne surtout aux enfants que les guerres, dont ils seront peut-être bientôt les premières victimes, sont des crimes abominables et honteux pour ceux qui les entreprennent.

On peut objecter sans doute que certaines guerres sont difficilement inévitables. Pour en convaincre les enfants, on leur enseigne qu'il existe au-dessus des nuages un Jupiter quelconque qui sait se mettre dans une belle colère et qui, comme le dieu de Job, fait cesser tous les raisonnements par l'emploi du tonnerre. On leur enseigne également, en leur montrant des images, que la personnification de la Justice, qu'ils prennent pour un personnage tout comme un autre, ne saurait exister sans tenir un sabre à la main; d'où il résulte que la justice n'est guère autre chose, en tout cas n'a d'autres moyens de se manifester que les coups de sabre ou les coups de canon. Un prince, un général, en un mot, qui a tué ou a fait tuer beaucoup d'ennemis, même lorsqu'il avait tort et que ses ennemis avaient raison, est un grand prince, un grand général. Ce qu'il faut que les enfants sachent, c'est que ces prétendus grands princes et ces grands généraux n'ont été en réalité que d'affreuses brutes et d'infâmes scélérats.

Achille PEUVRIER.

(Annales de l'*Alliance scientifique*, n° 129.)

Je me figure un homme né avec un caractère indépendant, un homme plein de sève qui, se sentant assez fort pour ne rien recevoir de la Société, voudrait aussi ne rien lui donner, voici sa vie : il naît, on l'emprisonne dans des maillots ; à six ans on le livre aux pédagogues qui lui apprennent des mots et lui répètent que le plus grand crime possible est de *raisonner*. Entre les mains desdits pédagogues, il y a deux chances d'avenir : ou il entre dans ces idées taillées sur leur esprit étroit et mesquin, et il se soumet à eux et à l'éducation qu'on lui donne, et il laisse user ses facultés par la rouille, et il devient bête.

Ou bien il lutte contre eux : son esprit s'aigrit et il ne fait que retarder et rendre plus pénible le moment où il lui faudra renoncer à son individualité, renoncer à être complet pour se faire fraction et jouer son rôle dans l'état social. Arrivé à l'âge du service militaire, il faut se soumettre à des ordres non motivés d'un cuistre ou d'un ignorant ; il faut admettre que ce qu'il y a de plus noble et de plus grand est de renoncer à avoir une volonté pour se faire instrument passif de la volonté d'un autre ; de sabrer et de se faire sabrer, de souffrir la faim, la soif, la pluie, le froid, de se faire mutiler sans jamais savoir pourquoi, sans autre compensation qu'un verre d'eau-de-vie le jour de la bataille ; la promesse d'une chose impalpable et fictive, que donne ou refuse avec sa plume un gazetier dans sa chambre bien chaude, la gloire et l'immortalité après la mort.

Advient un coup de fusil, l'homme indépendant tombe blessé ; ses camarades l'achèvent presque en marchant dessus ; on l'enterre à moitié vivant, et alors il est libre de jouir de l'immortalité ; ses camarades, ses parents l'oublient ; celui pour lequel il a donné son bonheur, ses souffrances, sa vie, ne l'a jamais connu.

Et enfin, quelques années après, on vient chercher ses os blanchis, on en fait du noir d'ivoire et du cirage anglais pour cirer les bottes de son général.

Alphonse KARR.

(*Sous les Tilleuls*).

A quoi bon nous présenter l'image de la guerre? Est-ce donc une si belle et si heureuse chose, qu'il faille se consoler de son absence par la représentation? Quand les imbéciles humains comprendront-ils combien le plus illustre conquérant est au-dessous de la vieille femme qui fait de la charpie dans un coin?

Alphonse KARR.

. . . .

Non, j'en atteste les soulèvements de conscience de tout homme qui a vu couler ou fait couler le sang de ses concitoyens, ce n'est pas assez d'une seule tête pour porter un poids aussi lourd que celui de tant de meurtres; ce ne serait pas trop d'autant de têtes qu'il y a de combattants. Pour être responsables de la loi de sang qu'elles exécutent, il serait juste qu'elles l'eussent au moins bien comprise. Mais les institutions meilleures, réclamées ici, ne seront elles-mêmes que très passagères; car, encore une fois, les armées et la guerre n'auront qu'un temps; car, malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit *divine;* il n'est point vrai que *la terre soit avide de sang.* La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.

Alfred de VIGNY.

(*Grandeurs et Servitudes militaires.*)

Gloire au tambour! On persuadera toujours au peuple, avec des résonnements de peau d'âne, d'aller se faire trouer la sienne.

WILLY.

(*Écho de Paris,* 14 août 95.)

La gloire militaire est ennemie de la liberté.

ESQUIROS.

Quel honneur y a-t-il pour un chevalier de tuer un grand nombre d'hommes? Le bourreau en tue plus et à un titre bien plus fondé. Mieux vaudrait être le boucher de bêtes que le boucher de ses frères, car ce serait moins contraire à la nature.

WICLEF.

Mes chers amis, après vous on trouve à glaner, mais de gloire seulement; nous voudrions quelque autre chose plus substantielle, plus palpable. Cela ne se peut derrière vous; vous faites partout place nette. Il faut se payer des lauriers qui, heureusement, coûtent peu. Pour moi, j'en quitte ma part; j'ai de la gloire *in culo,* comme disent les Italiens, ou plus poliment *in tasca*, depuis que j'entendis quelqu'un de notre connaissance dire : *Je suis couvert de gloire,* et ses courtisans répéter : *Il est couvert de gloire.*

P.-L. COURIER.

Il est déplorable d'être obligé de ravager la propriété de son voisin, de voir ses foyers ensanglantés par ce voisin : mais, franchement, est-il beaucoup plus humain de massacrer une famille de paysans allemands que vous ne connaissez pas, qui n'a eu avec vous de discussion d'aucune nature, que vous volez, que vous tuez sans remords, dont vous déshonorez en sûreté de conscience les femmes et les filles, parce que *c'est la guerre ?* Quoi qu'on en dise, les *guerres civiles* sont moins injustes, moins révoltantes et plus naturelles que les *guerres étrangères,* quand celles-ci ne sont pas entreprises pour sauver l'indépendance nationale. Les guerres civiles sont fondées au moins sur

des outrages individuels, sur des aversions avouées et reconnues ; ce sont des duels avec des seconds, où les adversaires savent pourquoi ils ont l'épée à la main. Si les passions ne justifient pas le mal, elles l'excusent, elles l'expliquent, elles font concevoir pourquoi il existe. La guerre étrangère, comment est-elle justifiée ? Des nations s'égorgent ordinairement parce qu'un roi s'ennuie, qu'un ambitieux se veut élever, qu'un ministre cherche à supplanter un rival. Il est temps de faire justice de ces vieux lieux communs de sensiblerie, plus concevables aux poètes qu'aux historiens : Thucydide, César, Tite Live se contentent d'un mot de douleur et passent.

CHATEAUBRIAND.

(La Révolution de juillet 1830).

Il arrive que tous les hommes désirant être les premiers, une lutte s'engage, on cherche à s'opprimer réciproquement, et le vainqueur est plus glorieux du tort fait à autrui que de l'avantage recueilli pour soi.

SPINOZA.

La gloire, voyez-vous, est le foin dont on nourrit les peuples. Ça ne les fait guère plus gras, c'est vrai. Les raisonner sur ce chapitre ?... n'essayez pas ; le siège est fait. Ce n'est pas qu'on soit de mœurs cruelles. Voyez pour Gouffé, sa mort nous terrifie. Nous ne pouvons pas voir sans horreur le cadavre d'un assassiné. Mais, si au lieu d'un cadavre, il y a dans le même tas des cadavres d'assassinés par milliers : la note change et l'horreur s'atténue.....

C'est une affaire de chiffres. Nous absolvons la guerre qui est un assassinat en grand ; nous poursuivons l'assassinat qui est une guerre en petit.

La guerre ce n'est pas la même chose, dit quelqu'un. Vous avez raison, c'est pire.

Le moyen de l'empêcher, demande un autre. Mon ami, c'est de ne pas la faire ?.....

Et le moyen de ne pas la faire ? *C'est de ne dépendre que de toi*, imbécile.

(*L'Eclair*, 4 février).

Dans un village, un chef malgache fait répondre qu'il restera chez lui, dans sa case, et que si le chef français veut sa soumission, il n'a qu'à l'y venir chercher.

Le général Galliéni s'y rend sans avertir personne, avec quatre hommes pour toute escorte. Il est entré, seul : il tire un revolver de sa ceinture et marche droit au chef rebelle, lui brûle la cervelle à bout portant.

Et le *Gaulois* de conclure :

« Décidément, pour être fier d'être Français, il faut regarder la colonne expéditionnaire. »

L'amour de la gloire, une vertu ! Etrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices ; qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même !

CHAMFORT.

(*Maximes et Pensées*.)

Ambition impuissante..... Le brigand n'est qu'un conquérant sur une petite échelle ; l'assassinat n'est qu'un brigandage au premier degré et pour un fait isolé. Il y a des homicides qui ne sont pas l'effet d'une maladie, mais de l'anomalie des positions et d'une inévitable fatalité. Condamnez à vivre ensemble et

attachés à la même chaîne deux êtres qui s'abhorrent, le plus fort ou le plus adroit des deux tuera l'autre.

F.-V. RASPAIL.

Histoire naturelle de la maladie et de la santé, page 353, tome II, 1845.

Les héros ressemblent toujours par un coin aux voleurs de nuit : ils vont droit au coffre-fort.

VOLTAIRE.

(5 novembre 1757. *Les Délices.*)

Le conquérant fait consister sa gloire à brûler des maisons, tuer des hommes, ou tout au moins à leur fouiller dans les poches pour en tirer ce qu'on appelle tribut, impôt, emprunt, *don volontaire,* etc..., et l'historiographe met la sienne à enregistrer le tout dans les annales de la patrie, avec autant de pages d'éloges qu'il y aura de provinces ruinées. Pendant ce temps, le bourreau rougit le fer pour marquer à l'épaule le particulier qui aura fait la même chose sur la grand route.

BOUCHER DE PERTHES.

Guerre et conquête. — Le brigandage à la tête d'une armée. (La grandeur du crime est la seule différence qu'il y ait entre un conquérant et un brigand.)

MARAT (1774).

O douleur, ô honte, de voir des humains nos frères en venir aux mains avec leur propre espèce, comme des bêtes de sang, pour s'égorger entre eux, armés par un homme qui reste par derrière, à l'écart, et rit!

SHELLEY.

(*Laon et Cythna*).

Sous prétexte de liberté et de progrès, la société avait encore découvert le moyen d'aggraver la misérable condition de l'homme, en l'arrachant à son chez lui, en l'affublant d'un costume ridicule, en lui distribuant des armes particulières, en l'abrutissant sous un esclavage identique à celui dont on avait jadis affranchi, par compassion, les nègres, et tout cela pour le mettre à même d'assassiner son prochain, sans risquer l'échafaud, comme les ordinaires meurtriers qui opèrent seuls, sans uniformes, avec des armes moins bruyantes et moins rapides.

J.-K. HUYSMANS.

(*A Rebours*, page 224.)

Voici un régiment de Turcos qui charge à la baïonnette : au point de vue psychique, ils n'ont plus d'âme et ne sont qu'un troupeau de buffles. Les gens qui s'étonnent en lisant : « Les cuirassiers se sont élancés comme des héros : » sont des imbéciles; outre qu'ils ne pouvaient pas reculer de peur des conseils de guerre, une fois l'élan pris, ils passaient au rang de fauves et mouraient à l'état de mammifères, non pas à celui d'être humain.

Le héros véritable, c'est celui dont la mort couronne une idée, non pas le butor à qui un pays a dit : « la consigne est de mourir pour favoriser la vente des bonnets de coton, chez un peuple lointain.

(Extrait de *l'Initiation Sentimentale* de Joseph PÉLADAN.)

Lord Wolseley dit en parlant du soldat : « Il doit croire que les devoirs de son état sont les plus nobles qui puissent échoir en partage à un homme. Il doit apprendre à mépriser tous les devoirs de la vie civile. » Ce sentiment n'est pas circonscrit aux devoirs d'un soldat défendant sa patrie, devoirs que, de nos jours, il n'a jamais à remplir, mais s'étend aux devoirs du soldat envahisseur des pays étrangers et surtout des nations plus faibles. Le penchant agressif transforme la bassesse en grandeur d'âme. Lorsque l'épopée hindoue nous montre le dieu Indra vainqueur d'une femme, nous sommes étonnés de voir le poète louer une victoire qui nous paraît si lâche. Lorsque, sur les murs de Karnak, nous voyons Ramsès sous la forme d'un géant qui tient par les cheveux une demi-douzaine de nains et qui coupe toutes leur têtes d'un seul coup de son épée, nous trouvons étrange qu'il ait songé à faire glorifier par la peinture un triomphe aussi aisé du fort sur le faible. Mais nous, avec nos armes de précision, nos obus, nos fusées de guerre, notre canon à longue portée, venons-nous à battre des peuples presque désarmés, victoire aussi facile que celle d'un homme sur un enfant, tous nos journaux applaudissent, on comble les chefs de l'expédition de titres et de récompenses ! On déclare « nobles » les devoirs du soldat accomplis de la sorte; comparés avec eux, ceux que doit remplir un paisible citoyen sont déclarés méprisables !

HERBERT SPENCER.

(*La Morale des différents peuples*, pages 65-66 ; 1 vol., 7 fr. 50, chez Guillaumin, rue de Richelieu.)

C'est donc là votre chemin vers l'immortalité ! Détruire les cités, dévaster les territoires, exterminer les peuples libres ou les asservir. Plus ils ont ruiné, pillé, tué d'hommes, plus ils se croient nobles et illustres : ils parent leurs crimes du nom de vertu. Celui qui donne la mort à une seule personne est flétri

comme un criminel. Massacrez des milliers d'hommes, inondez la terre de sang, infectez les fleuves de cadavres, on vous donne une place dans l'Olympe.

LACTANCE.

C'est là néanmoins l'histoire, dépouillée de ses ornements. Voilà les canevas qu'ont brodés les Hérodote et les Thucydide. Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle l'histoire ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutarque, avec

L'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,

me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de batailles, dont le mérite est d'avoir joint leurs noms aux événements qu'amenait le cours des choses.

P.-L. COURIER.

(Lettre du 12 sept. 1806.)

Pour le Chinois, la guerre est une mauvaise action, un malheur. La gloire militaire n'excite chez eux que le dédain.

Lauriers, triomphes, victoires, couronnes, sont des mots dont il n'est pas question devant les enfants.

Dans les écoles, on leur apprend que la guerre est un désastre, que les combats sont des homicides. Un empereur qui sacrifie des existences dans un combat est un prince sans sagesse et sans justice.

On s'explique facilement comment les Chinois ont été si cruellement pris au dépourvu par les événements de la guerre que leur font les Japonais.

Mais il faut signaler aussi ce point important : chaque fois que les Chinois ont été vaincus, ils ont absorbé leurs vainqueurs au point de les faire disparaître à peu près complètement.

Léon de ROSNY.

Absurdité des Causes de la Guerre

A présent, il y a des personnes si morales, si morales, que la condition humaine bien faiblement retracée par nous ne les satisfait pas. A leur gré, cette condition ne présente pas contre les risques du bonheur toutes les conditions désirables. Un danger existe dont il faut se préoccuper sérieusement. Craignons que la mollesse n'envahisse la vie humaine. C'est pourquoi il est prudent, il est sage de conserver la guerre, fléau précieux d'autant plus qu'il est énorme. Supposez la guerre partie, tout de suite voilà la mollesse qui arrive, et l'existence humaine devient d'une sécurité qui écœure. — Soit! mais, Messieurs, que pensez-vous de la peste? Sans doute, comme fléau, la peste ne vaut pas la guerre, et la preuve, c'est que la guerre engendre souvent la peste, qui, elle, je crois, n'a jamais engendré la guerre. Mais, tout de même, la peste n'est pas un fléau à dédaigner. Cultivons donc la peste. Je vous assure qu'elle en vaut la peine. Et puis, c'est une entrée de jeu. Ne voyez-vous pas qu'après la peste d'autres ressources, moindres sans doute, mais encore précieuses, se laissent apercevoir dans la même direction? Par exemple le choléra, et après le choléra... mais je m'arrête. Il me suffit d'indiquer aux moralistes, qui sans doute voudront être logiques, la voie dans laquelle ils trouveront très aisément et en abondance les remèdes propres à prévenir l'état de molle sécurité qu'ils redoutent pour nous avec une inquiétude si obligeante. Quant aux difficultés pratiques, n'en parlons pas, surtout aujourd'hui. N'avons-nous pas tous les procédés qui sont issus de la méthode Pasteur? Ne pouvons-nous pas nous en servir à rebours? Grâce à ces procédés, lâchement on prévient les maladies. On pourrait se les donner par ces mêmes moyens; qu'en pensez-vous?

Cependant voici mon expérience, ce que j'ai vu : ces moralistes, tellement soucieux de conserver à la vie humaine sa dureté salubre, ne vivent pas personnellement trop mal. Ce sont en général des lettrés qui aiment à tout le moins leur tranquillité; s'ils ne recherchent pas précisément la fortune, il se résignent à l'aisance; quand ils souffrent des dents, ils acceptent le chloroforme du pharmacien. Ils évitent assez volontiers les rhumes en se tenant les pieds chauds; bref, ils ne semblent pas craindre l'amolissement pour eux. C'est évidemment qu'ils se connaissent, ils sont sûrs de la dureté de leur trempe à eux. Je ne la leur conteste pas, n'étant pas né malicieux.

Vous avez rencontré, peut-être, des gens qui déploraient qu'on employât dans les accouchements par trop douloureux des anesthésiques; cela avait, aux yeux de ces personnes une teinte d'immoralité. Avez-vous remarqué, comme moi, que toutes ces personnes appartenaient au sexe qui n'accouche pas?

Autre remarque qui tend à même fin que la précédente, sans peut-être en avoir l'air : jamais, chez ces panégyristes de la guerre, je n'ai rencontré l'éloge de la guerre civile. Et cherchez, je crois que vous ne serez pas plus heureux que moi. Hé quoi ! pas un compliment, pas le moindre mot agréable pour ce mode de tuerie? C'est un oubli étrange, j'oserai dire même de l'ingratitude. Car enfin, sans conteste, la guerre civile a ses bienfaits comme l'autre; autant que l'autre; dans notre vie morbidement calme, elle jette d'utiles occasions de courage, des sommations d'énergie; elle va même jusqu'à solliciter de quelques-uns ou de beaucoup la férocité la plus fortifiante. D'où vient donc cet oubli ou cette méconnaissance?

J'observe que la guerre internationale exerce ses bienfaits à la circonférence des États, loin de nos panégyristes, lesquels habitent en général le centre et qu'elle intéresse presque uniquement l'épiderme d'une catégorie de personnes, les militaires professionnels au lieu que la guerre civile se diffuse partout, ou peut se diffuser, et finalement toucher tout le monde. C'est dans ma ville, c'est dans ma rue, à ma porte et même en dedans de ma porte, que la guerre civile fonctionne ou peut fonctionner, m'apportant ses effets salubres. Et ce qu'elle fait

pour moi, elle le fait pour tous. Grand, énorme avantage de la guerre civile sur l'autre. Il serait curieux que ce fût précisément cet avantage de la guerre civile qui décidément ait nui à sa considération. Qu'en pensez-vous?

Paul LACOMBE.

La Guerre et l'Homme, pages 205 à 209; librairie Georges Bellais, 17, rue Cujas, Paris.

Un moment viendra où les peuples comprendront l'absurdité de la guerre.

Il y a quatre siècles, les habitants de Pise et de Lucques étaient séparés par une haine si violente qu'elle semblait éternelle et le plus infime porte-faix de Pise eût considéré comme une infâme trahison d'accepter quoi que ce soit du premier citoyen de Lucques. Que reste-t-il aujourd'hui de cette haine? Que restera-t-il de la haine absurde qu'un Prussien a pour un Français, l'ennemi héréditaire? Soyons bien certains, que ces sentiments paraîtront à nos arrières-petits-neveux aussi grotesques que la haine des Athéniens pour les Spartiates ou des gens de Pise pour les gens de Lucques. Les hommes se diront qu'ils ont mieux à faire que de s'entredéchirer; que leurs ennemis communs, c'est la misère, l'ignorance et la maladie, et que leurs efforts doivent se réunir contre ces calamités redoutables, non contre leurs compagnons de misère et d'infortune.

CHARLES RICHET.

(1) *Dans cent ans*, par M. Charles Richet, 1 vol., librairie Paul Ollendorf.

Quand on étudie à fond et non pas seulement à leur surface les diverses carrières dans lesquelles se déploie l'activité humaine, on ne peut se défendre de cette triste réflexion : Que de vies s'usent à perpétuer sur la terre l'empire du mal, au lieu de travailler à y faire régner celui du bien et dans quelles plus vastes

proportions que toute autre institution celle des armées permanentes ne contribue-t-elle pas à ce désordre !

L'étonnement et le sentiment de la tristesse vont croissant quand on considère que rien de tout cela n'est nécessaire, et que le mal accepté si bénignement par l'immense majorité des hommes leur vient uniquement de leur sottise, se laissant exploiter par un nombre, relativement très petit, d'hommes habilement pervers.

PATRICE LARROQUE.

(*De la guerre et des armées permanentes*, chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber. p. 297.)

Aussi longtemps que les cadres des armées n'ont été remplis que par une classe inférieure, dépourvue d'influence politique, les guerres les moins motivées et les plus injustes ne rencontraient qu'une faible résistance dans les classes supérieures avec lesquelles les gouvernements sont obligés de compter. Ces classes, au sein desquelles se recrutent les militaires de carrière, étaient plutôt disposées à y pousser ; elles s'y résignaient, tout au moins, aisément. Il n'en est plus ainsi depuis qu'elles ont été appelées à fournir leur part gratuite et obligatoire de chair à canon. Les sentiments les plus vifs, ceux de la paternité et de la conservation personnelle, plaident maintenant chez elles la cause de la paix. Un gouvernement qui déchaînerait la guerre en Europe sans motifs sérieux, sans pouvoir invoquer l'intérêt manifeste de la sécurité nationale, s'exposerait à la réprobation de l'opinion du monde civilisé. La généralisation de la servitude militaire peut donc avoir cette conséquence inattendue d'abaisser le risque de guerre. Aussi commence-t-elle à exciter la méfiance des intérêts belliqueux et voyons-nous une réaction s'opérer en faveur de l'ancien mode de recrutement des armées. Cette réaction s'appuie, à la vérité, sur d'autres motifs, tels que la difficulté de mettre en mouvement des armées innombrables, l'affaiblissement de l'esprit militaire, causé par la trop courte durée du service, mais elle n'en a pas moins pour mobile déterminant, quoique

caché et peut-être inavoué, la crainte de voir grandir les influences pacifiques.

Malgré le progrès visible et continu de ces influences, la paix de l'Europe n'a pas cessé toutefois d'être à la merci d'un incident fortuit, car elle dépend de la volonté incertaine et mobile de quelques chefs d'État ou ministres en possession du pouvoir redoutable que confère l'exercice de la souveraineté : celui de rendre une guerre inévitable. Et telle est l'organisation politique et administrative des États civilisés que, la guerre déclarée, la nation est obligée de la faire sans posséder aucun moyen d'y mettre un terme, aussi longtemps que ceux qui la gouvernent jugent à propos de la continuer. A l'époque où le monde civilisé était continuellement menacé par les invasions des barbares, ce pouvoir absolu qui mettait à la disposition du souverain toutes les forces et les ressources de ses sujets avaient évidemment sa raison d'être, car le salut de la nation, la vie et les biens de chacun de ses membres dépendaient de l'issue de la lutte : mais est-il aujourd'hui autre chose qu'un monstrueux et coûteux anachronisme?

G. DE MOLINARI.

(*Comment se résoudra la question sociale*, p. 196; Guillaumin, éditeur, 14, rue Richelieu.)

Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas (1) parla ainsi :

« O atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur ; mais il est ici, sans doute. » A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en

(1) Etre imaginaire, haut de huit lieues, habitant d'une planète de l'étoile Sirius, et venu sur la Terre en compagnie d'un habitant de Saturne.

excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure où je vous parle (1), il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? » Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue (2) grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

— Ah ! malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules. — Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue, ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui en font remercier Dieu solennellement. »

VOLTAIRE.

(*Micromégas*, 1750, ch. VII.)

---

(1) En 1737, époque où les Russes et les Turcs étaient aux prises.

(2) La Crimée appartenait alors à la Turquie.

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée persane, qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le sujet de la guerre. « Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien; ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine. »

Babouc, ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre. « Comment voulez-vous que je le sache? dit le capitaine, et que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cents lieues de Persépolis; j'entends dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. — Mais vos camarades, dit Babouc, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? — Non, dit l'officier; il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge. »

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : « La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse, et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique (1). Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de

(1) La darique a une valeur de vingt-quatre francs.

soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient, l'univers souffre, et l'acharnement continue. Notre premier ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain; et à chaque protestation il y a toujours quelques villes détruites et quelques provinces ravagées. »

Le lendemain, sur un bruit qui se répandit que la paix allait être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille; elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants, pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. « Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite. »

VOLTAIRE.

(Le Monde comme il va, I, 1746.)

Les habitants de la planète terrestre sont encore dans un tel état d'ineptie, d'inintelligence, de stupidité que l'on voit dans les pays les plus civilisés, les journaux quotidiens rapporter naïvement sans discussion, comme une chose toute naturelle, les arrangements diplomatiques que les chefs d'État font entre eux, les alliances contre un ennemi supposé, ces préparatifs de guerre, les peuples permettent à leurs chefs de disposer d'eux comme d'un bétail, de les conduire à la boucherie, de les réduire en hécatombe sans paraître se douter que la vie de chaque individu est une propriété personnelle; et que c'est une action criminelle de la part d'un homme quelconque d'assassiner cent mille êtres humains.... Les habitants de cette singulière planète

ont été élevés dans l'idée qu'il y a des nations, des frontières, des drapeaux, ils ont un si faible sentiment de l'humanité que ce sentiment s'efface entièrement dans chaque peuple devant celui de la patrie..... Il est bien vrai que si les esprits qui pensent voulaient s'entendre, cette situation changerait, car individuellement nul ne désire la guerre.... et puis il y a des engrenages politiques qui font vivre toute une légion de parasites.

FLAMMARION.

(*Les Terres du ciel*, p. 314.)

Vous arriverez à un point appelé frontière, et là, en écartant un peu les jambes, vous avez un pied en France, et l'autre en Prusse, où le Prussien peut avec sa hache venir vous couper le pied en disant : *vous avez violé mon territoire.*

Une ligne souvent idéale ou tout au moins contestée fait qu'un habitant est Prussien ou Français, et qu'au premier coup de tambour il va prendre son fusil et tirer sur son voisin, et cela sans qu'il lui soit possible de dire pourquoi.

On conçoit un roi de Prusse et un roi de France, mais un peuple de France et un peuple de Prusse, à quoi bon, puisqu'il n'y a qu'une espèce d'humain et qu'une nature de peuple? Pourquoi les noms de roi ou de reine, de légitime ou d'usurpateur, conduiraient-ils les hommes à s'égorger?

Qu'ont-ils à gagner l'un ou l'autre? chaque coup de sabre donné dans les querelles des monarques, fait une brèche à la liberté ou au moins à l'Humanité. Quand tout le monde le saura, tout le monde sera d'accord et alors il n'y aura plus de frontières, ni de préjugés de nation, parce que chacun n'aura pour bannière, *que la justice et la raison.*

BOUCHER DE PERTHES.

(*Hommes et choses.*)

Si les peuples comprenaient cela, s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données pour massacrer, ce jour-là la guerre serait morte...

GUY DE MAUPASSANT.

(*Sur l'Eau*, pages 71 à 80.)

Il n'y a que l'homme qui tue pour tuer, qui détruise pour détruire. Jamais semblable ineptie n'est entrée dans une tête d'animal : s'il tue, c'est par faim ou par peur, pour se nourrir ou se défendre, mais non par cruauté, vanité, jactance, désœuvrement.

BOUCHER DE PERTHES.

(*Hommes et choses.*)

Quand je songe à tous les maux que j'ai vus et que j'ai soufferts, provenant des haines nationales, je me dis que tout cela repose sur un grossier mensonge : l'amour de la Patrie.

TOLSTOÏ.

..... Pourtant, dans cette bataille, il ne se trouvait pas cent hommes sachant pour quelle cause ils combattaient, et, parmi les vainqueurs, il n'y avait pas cent hommes pouvant expliquer les joies insensées que fit naître en eux la victoire. Il ne s'en est pas trouvé cinquante auxquels elle ait porté profit. A cette heure, on n'en trouverait pas, parmi les vivants, six d'accord sur les causes et les résultats de cette affaire. En un mot, personne n'a jamais rien su de certain à ce sujet. Il n'y a que ceux qui ont pleuré les victimes qui ont bien su pourquoi..... Hein? comme c'est sérieux ! Quel système !

CH. DICKENS.

(Contes de Noël. — Cantique de Noël.)

Voilà un petit globe qui tourbillonne dans le vide infini, autour de ce globule végètent 1.400 millions de mites raisonneuses, sans savoir ni d'où elles viennent ni où elles vont, chacune d'elles, d'ailleurs, ne naissant que pour mourir assez vite et cette pauvre humanité a résolu le problème non de vivre heureuse sous le soleil de la nature mais de souffrir constamment par le corps et par l'esprit. Elle ne sort pas de son ignorance native, ne s'élève pas aux jouissances intellectuelles de l'art et de la science, et se tourmente perpétuellement d'ambition chimérique. Etrange organisation sociale ! Elle s'est partagée en troupeaux, livrée à des chefs, et l'on voit de temps en temps ces troupeaux atteints d'une folie furieuse se déchaîner, les uns contre les autres, et l'hydre infâme de la guerre moissonner les victimes, qui tombent comme des épis mûrs sur les campagnes ensanglantées : quarante millions d'hommes sont égorgés régulièrement chaque siècle pour maintenir le partage microscopique du petit globule en plusieurs fourmillères.

CAMILLE FLAMMARION.

(*Astronomie populaire*).

La bureaucratie avait donné, dès le commencement, la mesure de son patriotisme. Au mois de juillet 1870, lorsque la guerre eut été déclarée, l'administration de la Banque de France, loin de venir en aide au commerce dans la crise où nous étions jetés, en profita pour lui imposer des exigences si tyranniquement léonines qu'elles soulevèrent, à ce moment, une réprobation générale. Qui s'en souvient? On oublie tant de choses à Paris, et tant d'événements sont intervenus ! Il n'en est pas moins vrai que la clameur fut universelle. Il parut clair que les hauts barons du mercantilisme formant le Conseil de la Banque n'avaient vu dans la circonstance que l'occasion de juguler, en les ruinant, la concurrence de leurs rivaux, les moyens et petits commerçants ou industriels. Le même journal que nous venons

de citer (1) se fit l'organe de l'opinion en publiant contre les dits personnages, régents de la Banque de France, une dénonciation dans les règles avec la liste de leurs noms et qualités. Mais la Finance a peu de vergogne.

Ainsi, au fond de tous nos malheurs, nous retrouvons toujours la même main. La main qui prépara nos revers par le pillage des ressources du pays, qui le jeta dans la catastrophe, l'empêcha d'en sortir, brisa le ressort de sa défense, accomplit l'œuvre de prodition, est la même qui a consommé notre désastre en rendant nécessaire la crise calamiteuse de 1871. Cette main est celle de la Finance. Cette oligarchie financière, tête de la bourgeoisie nouvelle, qui, en 1814, saluait l'entrée de l'ennemi par une hausse des valeurs publiques, ne s'est préoccupée, en 1871, dans la désolation nationale, que de réaliser les créances de son portefeuille. C'est elle, M. Dufaure l'avoue à la tribune, qui, représentée par la Banque de France et les *principales* Chambres de commerce, inspire la loi néfaste sur les échéances. Que lui importe la patrie? Il ne s'agit pour elle que de son portefeuille. Elle sera, autant qu'elle vivra, au sein du pays et, ce qui est pire, dans les conseils du Pouvoir qui le mène, l'élément antinational, la trahison en permanence. Ainsi que l'empire aventurier de Napoléon III, le gouvernement des bourgeois républicains n'est pour elle qu'un fantoche dont elle tient et fait jouer les fils.

E. LEVERDAYS.

(*Politique et Barbarie*, pages 211 et suiv.; 1 vol., chez Georges Carré, éditeur, 3, rue Racine.)

..... Il faut remarquer qu'en dépit des progrès qui ont modifié plutôt en apparence qu'en réalité les institutions politiques adaptées à l'état de guerre, la population de tous les Etats civilisés a continué d'être partagée en deux classes : *l'oligarchie gouvernante et la multitude gouvernée*. L'oligarchie gouvernante se compose principalement des familles au sein desquelles

(1) Le *National*.

s'est recruté depuis un temps immémorial et à travers toutes les révolutions, le personnel militaire, politique et administratif des Etats. Ce personnel, comme tout autre, est immédiatement intéressé à conserver et à accroître le débouché d'où il tire ses moyens d'existence, et ce débouché ne peut être sauvegardé et accru que par le maintien de l'état de guerre. C'est l'expectative toujours menaçante d'une guerre qui provoque le développement continu des armements et, par conséquent, l'extension du débouché ouvert aux familles en possession de fournir la hiérarchie militaire à appointements, depuis le sous-lieutenant jusqu'au général. La guerre survenant, l'avancement devient plus rapide, la solde s'élève, les campagnes comptent double dans le règlement des pensions. De leur côté, les politiciens qui gouvernent l'Etat voient s'augmenter leur puissance et se consolider leur situation. En temps de guerre, le gouvernement est investi d'un pouvoir dictatorial, et ce pouvoir, en supprimant toute opposition, assure la possession à ceux qui le détiennent. Le monde administratif a sa part dans cet accroissement de puissance et de sécurité. En outre, lorsque la guerre est heureuse, — et on se flatte toujours qu'elle le sera, — le débouché des fonctionnaires s'élargit et devient plus productif; ils débordent dans le pays conquis, et ils y récoltent une moisson supplémentaire de profits et de prestige. A ces catégories d'intéressés au maintien de l'état de guerre, viennent se joindre les financiers, intermédiaires des emprunts, les industriels, fournisseurs des armées, avec leurs attenants et leurs subordonnés. C'est dans cette partie de la nation que subsistent les idées et les sentiments adaptés à l'état de guerre : c'est elle qui les entretient dans la multitude, en identifiant le patriotisme avec la haine de l'étranger.

Cette oligarchie, dont les intérêts sont attachés à l'état de guerre n'est qu'une minorité sans doute, mais sa puissance et son influence ne se mesurent pas à son nombre. Comme elle est en possession du gouvernement, même dans les états réputés démocratiques, elle possède le pouvoir de déchaîner la guerre et de contraindre la nation tout entière à y contribuer. En vain, la nation voudrait conserver la paix ; en vain, elle répugnerait à envoyer ses enfants à l'abattoir des champs de bataille et à

supporter les frais d'une entreprise de destruction, désormais frappée de stérilité, elle se trouve prise dans les engrenages du mécanisme de centralisation dictatoriale adapté à l'état de guerre, et obligée de livrer à ceux qui la mettent en œuvre ses ressources et sa chair. Peut-être ses répulsions seraient-elles plus difficiles à vaincre si l'on exigeait d'elle la totalité du capital que la guerre dévore, mais grâce au développement du crédit public, la plus grande partie de ce capital est communément fournie par des emprunts dont la dépense lui profite tandis que le poids en est principalement supporté par les générations futures.

G. DE MOLINARI.

(*Notions fondamentales de l'Economie politique*, par G. de Molinari, 1 vol. gr. in-8°. — Librairie Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris.

Un homme jeune encore, gracieux, aux fins traits de bronze, entra alors dans le cabinet du maître de conférences. C'était le commandeur Aspertini, de Naples, philologue, agronome, député au Parlement italien, qui, depuis dix ans, entretenait avec M. Bergeret une docte correspondance, à la manière des grands humanistes de la Renaissance et du dix-septième siècle, et qui ne manquait pas d'aller voir son correspondant ultramontain à chaque voyage qu'il faisait en France. Carlo Aspertini était grandement estimé par tout le monde savant pour avoir lu, dans un des rouleaux carbonisés de Pompéï, tout un traité d'Epicure. Maintenant il s'adonnait à l'agriculture, à la politique et aux affaires ; mais il aimait chèrement la numismatique, et ses mains élégantes avaient besoin de toucher des médailles. Ce qui l'attirait à ***, c'était, en même temps que le plaisir d'y trouver M. Bergeret, la volupté de revoir l'incomparable collection de monnaies antiques, léguée à la bibliothèque de la ville par Boucher de la Salle. Il y venait aussi collationner les lettres de Muratori qui s'y trouvent. Ces deux hommes, que la science faisait concitoyens, se chargèrent de félicitations mutuelles. Puis, comme le Napolitain s'avisa qu'un militaire se tenait près d'eux, dans le *studio*.

M. Bergeret l'avertit que ce soldat gaulois était un jeune philologue, plein de zèle pour l'étude de la langue latine.

— Cette année, ajouta M. Bergeret, il apprend, dans une cour de caserne, à mettre un pied devant l'autre. Et vous voyez en lui ce que notre brillant divisionnaire, le général Cartier de Chalmot, nomme l'outil tactique élémentaire, vulgairement un soldat. M. Roux, mon élève, est soldat. Il en sent l'honneur, ayant l'âme bien née. A vrai dire, c'est un honneur qu'il partage à cette heure avec tous les jeunes hommes de la fière Europe, et dont jouissent comme lui vos Napolitains, depuis qu'ils font partie d'une grande nation.

— Sans manquer au loyalisme qui m'attache à la maison de Savoie, répondit le commandeur, je reconnais que le service militaire et l'impôt importunent assez le peuple de Naples pour lui faire regretter parfois le bon temps du roi Bomba et la douceur de vivre sans gloire sous un gouvernement léger. Il n'aime ni payer, ni servir. Un législateur doit mieux comprendre les nécessités de la vie nationale. Mais vous savez que, pour ma part, j'ai toujours combattu la politique des mégalomanes et que je déplore ces grands armements qui arrêtent tout progrès intellectuel, moral et matériel dans l'Europe continentale. C'est une grande folie, et ruineuse, qui finira dans le ridicule.

— Je n'en prévois pas la fin, répondit M. Bergeret. Personne ne la désire, hors quelques sages sans force et sans voix. Les chefs d'État ne peuvent souhaiter le désarmement, qui rendrait leur fonction difficile et mal sûre, et leur ferait perdre un admirable instrument de règne. Car les nations armées se laissent conduire avec docilité. La discipline militaire les forme à l'obéissance et l'on ne craint chez elles ni insurrections, ni troubles, ni tumultes d'aucune sorte. Quand le service est obligatoire pour tous, quand tous les citoyens sont soldats, ou le furent, toutes les forces sociales se trouvent disposées de manière à protéger le pouvoir, ou même son absence, comme on l'a vu en France.

M. Bergeret en était à ce point de ces considérations politiques lorsque éclata du côté de la cuisine prochaine un bruit de graisses répandues sur un brasier, et le maître de conférences en augura que la jeune Euphémie avait, selon la coutume des jours de gala,

renversé sa casserolle dans le fourneau, après l'y avoir imprudemment dressée sur une pyramide de charbons. Il reconnut qu'un tel fait se produisait avec la rigueur inexorable des lois qui gouvernent le monde. Une exécrable odeur de graillon pénétra dans le cabinet de travail, et M. Bergeret poursuivit en ces mots le cours de ses idées :

— Si l'Europe n'était pas en caserne, on y verrait, comme autrefois, des insurrections éclater, soit en France, soit en Allemagne ou en Italie. Mais les forces obscures qui, par moments, soulèvent les pavés des capitales, trouvent aujourd'hui un emploi régulier dans les corvées de quartier, le pansement des chevaux et le sentiment patriotique.

Le grade de caporal donne une issue convenablement ménagée à l'énergie des jeunes héros qui, libres, eussent fait des barricades pour se dégourdir les bras, et je viens précisément d'apprendre qu'un sergent du nom de Lebrec prononce des harangues sublimes. En blouse, ce héros aspirerait à la liberté. Portant l'uniforme, il aspire à la tyrannie et fait régner l'ordre. La paix intérieure est facile à maintenir dans les nations armées, et vous remarquerez que si, dans le cours de ces vingt-cinq dernières années, Paris, une fois, s'est quelque peu agité, c'est que le mouvement avait été communiqué par un ministre de la guerre. Un général avait pu faire ce qu'un tribunal n'aurait pas fait. Et quand ce général fut détaché de l'armée, il le fut en même temps de la nation et perdit sa force. Que l'État soit monarchie, empire ou république, ses chefs ont donc intérêt à maintenir le service obligatoire pour tous, afin de conduire une armée au lieu de gouverner une nation.

Le désarmement, qu'ils ne souhaitent pas, n'est pas désiré non plus par les peuples. Les peuples supportent très volontiers le service militaire, qui, sans être délicieux, correspond à l'instinct violent et ingénu de la plupart des hommes, s'impose à eux comme l'expression la plus simple, la plus rude et la plus forte du devoir, les domine par la grandeur et l'éclat de l'appareil, par l'abondance du métal qui y est employé, les exalte, enfin, par les seules images de puissance, de grandeur et de gloire qu'ils soient capables de se représenter. Ils s'y ruent en

chantant; sinon, ils y sont mis de force. Aussi ne vois-je pas la fin de cet état honorable qui appauvrit et abêtit l'Europe.

— Il y a deux portes pour en sortir, répondit le commandeur Aspertini : la guerre et la banqueroute.

— La guerre! répliqua M. Bergeret. Il est visible que les grands armements la retardent en la rendant trop effrayante et d'un succès incertain pour l'un et l'autre adversaire. Quant à la banqueroute, je la prédisais, l'autre jour, sur un banc du Mail, à M. l'abbé Lantaigne, supérieur de notre grand séminaire. Mais il ne faut pas m'en croire. Vous avez trop étudié l'histoire du Bas-Empire, cher Monsieur Aspertini, pour ne pas savoir qu'il y a, dans les finances des peuples, des ressources mystérieuses, dont la connaissance échappe aux économistes. Une nation ruinée peut vivre cinq cents ans d'exactions et de rapines, et comment supputer ce que la misère d'un grand peuple fournit de canons, de fusils, de mauvais pain, de mauvais souliers, de paille et d'avoine à ses défenseurs?

ANATOLE FRANCE.

(*Le Mannequin d'osier*, pages 24 à 32; 1 vol., 3 fr. 50, chez Calmann Lévy, 3, rue Auber.)

Parfois deux princes ont querelle pour décider lequel d'entre eux dépouillera un troisième de ses possessions, sur lesquelles ni l'un ni l'autre n'ont la prétention d'avoir droit. Parfois un prince en moleste un autre, dans la crainte que ce soit cet autre qui lui cherche noise. Parfois l'on engage la guerre parce que l'ennemi est trop fort; et parfois parce qu'il est trop faible. Parfois nos voisins désirent ce que nous avons, ou possèdent ce dont nous manquons; alors nous en venons aux mains, jusqu'à ce qu'ils s'emparent de nos biens ou nous abandonnent les leurs. C'est une cause de guerre très légitime que d'envahir un pays dont les habitants viennent d'être dévastés par la famine, ravagés par la peste, ou désolés par les factions. Il est légitime de porter la guerre chez notre plus proche allié, du moment qu'il a une de ses villes qui nous convient, ou bien un territoire

qui puisse resserrer et arrondir les nôtres. Si un prince envoie des troupes dans un pays où les gens sont pauvres et ignorants, il est en droit d'en tuer la moitié, et de réduire le reste en esclavage, histoire de les civiliser et de les guérir de leur barbarie. C'est un usage courant, honorable et vraiment royal, quand un prince sollicite l'aide d'un autre pour repousser une invasion, que l'assistant, après avoir chassé l'envahisseur, s'empare lui-même du pays, et octroie la mort, la prison ou l'exil à celui qu'il est venu défendre.

Jonathan Swift.

(*Voyages de Gulliver,* 4e partie, ch. V.)

Les annexions de territoires n'augmentent la richesse des classes nombreuses vouées à l'agriculture et aux autres industries qu'en étendant leurs débouchés, et cette extension peut être obtenue à moins de frais par un abaissement ou un reculement des barrières douanières et la création d'un supplément de voies de communication. Quant aux indemnités, une bonne part en est absorbée par les récompenses accordées aux artisans notables de la victoire. D'ailleurs, si élevées qu'elles soient, et même en supposant qu'elles soient augmentées d'un tribut annuel, elles ne suffisent point à couvrir, avec les frais de la guerre, l'exhaussement du risque que causent les passions antagoniques surexcitées par la guerre et le développement des armements qu'il nécessite. Seuls les membres du personnel gouvernemental et administratif et de la hiérarchie des militaires de carrière tirent profit d'une guerre victorieuse. Les uns trouvent un accroissement temporaire de débouché dans le territoire annexé, temporaire, disons-nous, car ce territoire ne tarde pas longtemps à fournir son contingent de concurrents aux emplois de l'Etat; les autres reçoivent un avancement plus rapide sans oublier l'augmentation de leurs appointements pendant la durée de la guerre, et finalement l'extension — permanente, celle-ci — de leur débouché, causé par l'aggravation du risque de la guerre. Mais si l'appât de ces profits suffit à nourrir les passions belli-

queuses de la classe dans laquelle se recrutent principalement les fonctionnaires civils et militaires, ils sont peu de chose en comparaison des pertes que cause la guerre à la masse de la nation, tant par les dépenses directes qu'elle occasionne en tous temps que par les dommages indirects qu'inflige à la généralité des nations, rendues solidaires par le commerce, la crise qu'elle déchaîne. Toute guerre entre les peuples civilisés se solde donc par un déficit, et ce déficit va croissant à mesure qu'elle exige une production plus considérable de puissance destructive.

G. DE MOLINARI.

(Comment se résoudra la question sociale, p. 127, Guillaumin.)

Vous demandez : « La guerre parmi les nations civilisées est-elle encore voulue par les conditions historiques, par le droit, par le progrès? »

Et moi, je réponds : « Non seulement elle ne l'est plus, mais jamais elle ne l'a été, jamais, au grand jamais! Toujours elle a faussé le développement historique de l'humanité, violé le droit, enrayé le progrès. »

Sans doute, certaines guerres ont été suivies de résultats avantageux à la civilisation générale; mais les conséquences nuisibles de ces mêmes guerres l'ont toujours emporté de beaucoup sur ces résultats bienfaisants. Ce qui fait qu'on s'y trompe encore, c'est qu'une partie seulement de ces conséquences nuisibles est immédiatement apparente : les autres, qui sont souvent de beaucoup les plus graves, sont indirectes, et ont donc échappé pendant longtemps à l'intelligence humaine. On commence actuellement à les apercevoir, et alors on dit, comme le faisait récemment encore M. de Molinari, dans un livre d'ailleurs fort remarquable, que la guerre « n'est plus » utile au progrès de la civilisation, alors qu'elle ne l'a jamais été (1).

(1) *Grandeur et décadence de la guerre,* Paris, Guillaumin, 1898.

Il y a là, croyez-le bien, autre chose qu'un accès de byzantinisme, une lubie de sectaire trop pointilleux : ce point est vraiment de grande importance. Si nous concédons aux défenseurs de la guerre ce simple petit mot « encore », nous les autorisons à dire que la discussion entre eux et nous est une simple affaire d'opportunité, d'appréciation personnelle; car cette discussion se réduit alors à ceci, que nous croyons la guerre « devenue inutile », alors qu'ils la jugent « encore utile ». Dans ces conditions, ils nous accorderont volontiers qu'elle pourra devenir inutile, ou même nuisible... demain, le temps d'infliger aux peuples quelques formidables saignées pour satisfaire leurs ambitions personnelles.

Car telle a été de tout temps, et telle est encore l'unique fonction de la guerre : procurer à un petit nombre d'hommes le pouvoir, les honneurs, les richesses, aux dépens de la masse, dont ces hommes exploitent la crédulité naturelle, exploitent les préjugés créés et entretenus par eux-mêmes.

Capitaine Gaston Moch.

(*L'Ère sans violence : Revision du traité de Francfort,* pages 318-320. Edition de la *Revue Blanche,* 23, boulevard des Italiens.)

A vrai dire, il y a une différence entre la conquête par un peuple civilisé et le pillage par une horde de sauvages. Quand une troupe de sauvages envahit un pays, chacun des conquérants y trouve son profit; ceux qui ont eu la chance de survivre à la lutte et de remporter la victoire, ont part au butin, et ils sont dédommagés de leurs peines par les dépouilles qu'ils emportent. Chacun ramène dans sa case, le soir de la razzia, qui une chèvre, qui une bouteille d'alcool, qui une étoffe de soie rouge, qui une femme. Mais dans nos guerres de conquête, il n'y a pas pour les vainqueurs de pareils bénéfices. Ou plutôt ces bénéfices sont réservés à un seul, au maître qui a commandé. Les soldats de l'armée victorieuse n'ont que des profits très problématiques. Des décorations, quelques pensions, un ou deux jours de bom-

bance, lesquels compensent assez mal les longues privations : voilà ce que rapporte la conquête aux conquérants. Nous parlons, bien entendu, des mieux partagés, de ceux qui survivent, de ceux qui n'ont ni un œil, ni un membre de moins. Ceux-là doivent se satisfaire par une bonne parole du prince, additionnée de quelques largesses, vite épuisées, comme par exemple une ration de vin supplémentaire, le soir de la victoire.

Par conséquent, la conquête est due à l'aveuglement d'un peuple qui donne son or et son sang pour assurer au prince, et à la famille du prince, des palais luxueux, des serviteurs abondants et une plus large dose de puissance.

Il faut donc que, pour déterminer son peuple à agir avec cette insigne stupidité, le souverain ait, longtemps à l'avance, préparé les voies, en développant certains sentiments factices.

Les souverains d'autrefois n'avaient pas besoin de tant de précautions. Quand Louis XIV ou Charles-Quint entreprenaient quelque nouvelle guerre, ils ne prenaient pas, vis-à-vis de leurs peuples, le souci un peu humiliant d'expliquer leur conduite. Le peuple était fait pour obéir et l'armée pour marcher. Nul besoin d'invoquer même l'apparence du bon droit.

Mais, dans les temps modernes, les peuples sont devenus un peu plus exigeants. Si dociles qu'ils soient à la voix qui les appelle aux armes, si naïfs et si crédules qu'ils se montrent encore, il faut, pour que les conquérants trouvent en leurs sujets des instruments maniables, que ces pauvres sujets soient habilement préparés à la guerre, par ce sentiment magique que les rois appellent l'honneur national.

Or l'honneur national, c'est l'amour-propre du maître, et le maître est très susceptible. Une plaisanterie offensante a été le point de départ de beaucoup de massacres. Un sarcasme de Frédéric sur Mme de Pompadour a décidé une guerre sanglante. Les plaisanteries que les journaux anglais se permettaient sur Bonaparte ont, plus que toute autre cause, déterminé ce même Bonaparte à rompre la paix d'Amiens. Un coup d'éventail a été un des motifs de la conquête de l'Algérie. En 1870, la France a été, pour une cause aussi légère, la victime d'une des plus sanglantes guerres de l'histoire. Ce qu'il y a même, dans ce cas

spécial, de plus extraordinaire, c'est que l'offense n'a jamais été faite. Elle a été inventée par l'impudence cynique et criminelle de Bismarck, qui a eu l'infamie de répandre un fait faux, et d'escompter la sottise du gouvernement français, capable de considérer comme un cas de guerre une impertinence adressée à son ambassadeur.

. . . .

Les journalistes, avec leur mauvaise foi, leurs préjugés, leur insouciance et leur hypocrisie, se font les auxiliaires des gouvernements. Et c'est toujours le peuple, le peuple humble et laborieux, le peuple des paysans et des artisans, qui donne sa chair et son or, et qui pâtit de ces mirifiques arguments.

C'est merveille de voir à quel point une insignifiante dispute peut, grâce à la diplomatie et aux journaux, se transformer en une guerre sainte. Quand l'Angleterre et la France ont déclaré la guerre à la Russie en 1856, ç'a été pour une raison tellement infime qu'en cherchant dans les archives diplomatiques on arrive à grand'peine à la découvrir. Il faut faire de longues et patientes fouilles dans les vieux cartons pour pénétrer la cause avouée de cette sanglante querelle. La mort de cinq cent mille braves gens, la dépense de cinq à six milliards, voilà les conséquences de cet obscur conflit.

Au fond, pourtant, il y avait des motifs. Mais combien peu avouables! Napoléon III voulait, par l'alliance anglaise et une guerre heureuse, consolider sa dynastie et son pouvoir de criminelle origine. Les Russes prétendaient envahir Constantinople. Les Anglais voulaient assurer le triomphe de leur commerce et empêcher la suprématie de la Russie en Orient. Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours l'esprit de conquête ou de violence.

CHARLES RICHET.

(*Les Guerres et la Paix*, pages 9 à 16; Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.)

Les souverains qui prennent conseil aujourd'hui de leurs ministres décident, de par leur seule volonté, si c'est cette année ou l'année prochaine que commencera la grande tuerie. Ils savent très bien que tous les discours ne les empêcheront pas, quand l'idée leur en viendra, d'envoyer des millions d'hommes à la boucherie. Ils écoutent même avec plaisir ces dissertations pacifiques, les encouragent et y prennent part.

Loin d'être nuisibles, elles sont, au contraire, utiles aux gouvernements, parce qu'elles donnent le change aux peuples et les détournent de la question principale, essentielle :

Doit-on ou non se soumettre à l'obligation du service militaire?

L. Tolstoï.

(*Plaisirs cruels*, pages 158 et 159; 1 vol., chez Charpentier.)

Il est parfaitement établi que ce fut une folie que de vouloir la guerre. Elle sème la mort et apporte la ruine sans aucun profit, même pour le vainqueur. Il serait temps aussi que les peuples comprissent ce qu'il peut résulter de certaines conventions humaines et particulièrement de la délimitation des frontières qui n'est qu'un prétexte perpétuel de conflits entre les différents pays du globe. Elles ne servent qu'à nourrir les haines séculaires sous le couvert illusoire de : « propriétés nationales » qui, à proprement parler, et pour la plupart des nations, n'est celle que d'un monarque ambitieux voulant sauvegarder ses droits à la couronne et perpétuer le sang de sa race omnipotente.

Gaston Laporte.

(*Journal*, 12 octobre 1896.)

Je ne crois pas téméraire de considérer à peu près tout conquérant comme une bête à deux jambes, qui enfourche une bête à quatre pattes; et ces deux bêtes n'en font plus qu'une pendant un certain nombre d'années qui lui sont données et qu'elle ne connaît pas. Il est donné à la bête d'aller devant elle à droite et à gauche, farouche, inquiète, dévorée d'orgueil, de dépit, même de terreur, pataugeant dans le sang humain, à la recherche d'une certaine provende qu'elle ne trouve jamais. Après quoi, elle tombe et crève, et va pourrir...

Mieux vaut goujat debout...

Et puis accourent les bêtes d'encre : poètes, penseurs, historiens, qui disent là-dessus ce qui vient de leur fonds, généralement frivole, ou ce qu'on leur commande, ou ce qu'ils trouvent de meilleur débit sur le marché bourgeois, amateur de bêtes rares et terribles.

Ainsi Napoléon Ier fit sa fortune posthume, qui ne l'empêcha pas de faire banqueroute dans son tombeau redoré. Grâce à la bête d'encre, l'immense brute populaire caressse les conquérants. Elle admire en eux plusieurs de ses qualités, ils bousculent, ils détruisent, ils pillent, ils étalent leur force, et ils en abusent. Ils foulent aux pieds particulièrement la force morale. Un conquérant, cela traite de si haut tout droit, toute justice, tout titre, toute majorité ! Et il faut à un conquérant tant de laquais de toutes sortes ! les conquérants font les beaux triomphes de la démocratie. Et enfin la brute populaire a un goût pour être dévorée.

LOUIS VEUILLOT.

(*Mélanges*). Tome V.

Assez et trop longtemps les hommes ont surtout accordé leur admiration et élevé des statues à ceux qui leur faisaient du mal, — aux fléaux que la providence a mis de temps en temps sur la terre, comme elle met des brochets dans les étangs et des requins dans la mer pour empêcher la trop grande multiplication.

Je veux parler des conquérants, des Tamerlans, de ces hommes dont la gloire consistait en ceci : — Avoir fait tuer énormément de leurs compatriotes, mais avoir fait tuer encore plus d'hommes d'un autre pays. »

.... On n'a pas oublié les moindres Alexandre, et on leur pardonnait d'avoir ruiné leur Macédoine, s'ils peuvent prouver qu'ils avaient bien plus ruiné l'Asie : on imitait en cela cet envieux qui disait à Jupiter : « Je consens à devenir borgne, pour que mon voisin perde les deux yeux. »

Est-ce que cela console une mère qui pleure son fils tué, de penser qu'il y a une autre mère qui a perdu deux fils? Est-ce que le laboureur dont le champ a été ravagé trouvera une compensation dans l'idée qu'à deux cents lieues de là on a ravagé les champs de deux laboureurs? — est-ce, que cela fera jaunir le blé dans ses sillons en friche, qu'il y ait des sillons en friche dans un autre pays?

Et cependant, voilà sur quoi s'est fondée jadis la gloire des conquérants : — Je vous ai surchargés d'impôts, j'ai fait de vos champs le tapis vert où je jouais vos fils ; — mais la bataille est finie, — voici les cadavres amoncelés en deux tas, quel est le plus gros?

— Eh! eh! c'est difficile à dire à la vue simple, — il y a de la pige, comme disent les gamins, — il faut compter.

Le tas des cadavres de ceux-ci se compose de huit mille cadavres hachés ou mutilés, — huit mille familles en deuil, — mères sans fils, — fiancées sans promis, — enfants sans pères, — ça a l'air triste au premier coup d'œil. — Mais comptez l'autre tas : il y en a huit mille quatre cents. — Quel bonheur! quelle gloire! et les nations reconnaissantes élevaient des statues de marbre, de bronze, de pierre, de fer-blanc, de sucre candi et de chocolat pour perpétuer le souvenir de cette généreuse supériorité.

ALPHONSE KARR.

Promenades hors de mon jardin, 1 vol. 1 fr. 25, chez Calmann Lévy.

« Je vous prie, Monsieur, lui dis-je un jour que je l'aidais à mettre en ordre quelques papiers avant de les transcrire dans sa collection, dites-moi comment Alexandre de Macédoine parvint-il à se faire surnommer le Grand ?

— Comment ! est-ce que vous n'avez jamais lu son histoire?

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Eh bien, Williams, est-ce que vous n'y avez pas vu la raison que vous demandez ?

— Point du tout, j'y trouve bien des raisons, pour l'appeler fameux, mais tous les hommes dont on parle beaucoup ne sont pas pour cela à admirer. On a porté des jugements très opposés sur le mérite d'Alexandre. Le docteur Prideaux dit, dans ses *Rapports de l'ancien et du nouveau Testament* (1), « qu'il mérite seulement d'être surnommé le Grand égorgeur; et l'auteur de *Tom Jones* a fait un livre pour prouver que lui et tous les autres conquérants devaient être mis dans la même classe que Jonathan Wid (2). »

M. Falkand ne put s'empêcher de rougir à mes citations.

« Quel blasphème ! Ces auteurs se sont-ils imaginé que le cynisme grossier de leur censure viendrait à bout de détruire une renommée aussi justement acquise? Comment avec du savoir, de la sensibilité, du goût, n'avoir pu se garantir d'une erreur aussi vulgaire ? Dites-moi, Williams, avez-vous jamais dans vos lectures trouvé de héros plus vaillant, plus noble, plus généreux ? Jamais mortel a-t-il été plus parfaitement opposé à tout ce qui est égoïsme et sentiment personnel ? Il se fit à lui-même une image sublime de la véritable grandeur et il mit toute son ambition à réaliser cette image par sa vie propre. Voyez-le donnant tout ce qu'il possédait quand il partit pour sa grande expédition, et ne se réservant autre chose, disait-il, que l'espérance. »

(1) Le Docteur Prideaux était un historien et un antiquaire estimé né à Padston, dans le comté de Cornouailles en 1648.

(2) Fameux voleur choisi par Frielding pour être le héros d'un de ses romans.

Rappelez-vous sa confiance héroïque dans Philippe, son médecin; son amitié inaltérable et sans réserve pour Ephestion. Il traita la famille captive de Darius avec la plus douce affabilité, et la vénérable Sisygambis avec tous les égards et la tendresse d'un fils envers sa mère. Sur un pareil sujet, Williams, ne vous en rapportez jamais au jugement d'un pédant d'église, comme le docteur Prideaux ou d'un juge de paix de Westminster comme Frielding. Examinez par vous-même et vous trouverez dans Alexandre un parfait modèle d'honneur, de désintéressement et de générosité. Vous y verrez un homme qui, par l'élévation de son âme et la grandeur de ses desseins, était fait pour rester seul l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous les siècles.

— Ah ! monsieur, il nous est bien aise à nous qui sommes ici fort tranquillement assis de faire son panégyrique. Mais voulez-vous aussi que j'oublie à quel effroyable prix a été érigé le monument de sa renommée? Ne fut-il pas le perturbateur du repos de l'espèce humaine? N'a-t-il pas bouleversé des nations entières qui n'auraient jamais entendu parler de lui sans ses dévastations? Combien de milliers de vies il a sacrifiées dans sa carrière.

Que de choses à dire sur sa cruauté ! Toute une nation massacrée pour un crime commis par ses ancêtres cent cinquante ans auparavant; cinquante mille hommes vendus comme esclaves; deux mille mis en croix pour avoir défendu vaillamment leur pays ! Il faut vraiment que l'homme soit une créature d'une espèce bien étrange, de ne jamais prodiguer plus d'éloges qu'à celui qui a semé la destruction sur la face de la terre.

Votre façon de penser, Williams, est assez naturelle, et je ne saurais vous en blâmer; mais permettez-moi d'espérer que vous en viendrez à une manière plus grande et plus libérale d'envisager les événements. C'est une chose très révoltante au premier coup que la mort de cent mille hommes, mais, dans la réalité, est-ce que cent mille hommes de cette espèce sont plus qu'un troupeau de cent mille animaux? C'est l'homme moral et intellectuel, Williams, c'est la génération des vertus et des connaissances humaines qui a des droits à notre amour. Là, était la grande idée d'Alexandre; il entreprit le vaste dessein de civiliser l'espèce

humaine et délivra l'immense continent de l'Asie de l'abrutissement, de la dégradation, en renversant la monarchie des Perses : et quoiqu'il ait été arrêté par la mort au milieu de sa carrière, nous pouvons encore voir les grands effets de sa sublime entreprise. La littérature et la politesse grecques, les Seleucides, les Antiochus et les Ptolémée parurent après lui parmi les peuples qui, jusque-là, avaient été réduits à la condition des brutes. Alexandre n'est pas moins connu pour avoir fondé des villes que pour en avoir détruit.

— Avec tout cela, monsieur, j'ai bien peur que la pique et la hache ne soient pas les instruments propres pour enseigner la sagesse aux hommes. Quand on supposerait qu'on peut sacrifier sans remords la vie des hommes pour opérer un très grand bien, cependant, pour amener la civilisation et les mœurs sociales, il me semble que c'est une voie bien détournée que celle des meurtres et des massacres. Mais, dites-moi, je vous prie, est-ce que vous ne trouvez pas que ce grand héros était une espèce de fou enragé? Que direz-vous donc du palais de Persépolis livré aux flammes, des pleurs qu'il versa parce qu'il n'avait plus de monde à conquérir, et de son armée conduite à travers les sables brûlants de la Libye, simplement pour visiter un temple, et pour persuader aux hommes qu'il était le fils de Jupiter Ammon.

— Alexandre, mon enfant, n'a pas été compris; les hommes, en le peignant sous de fausses couleurs, ont voulu se venger de ce qu'il a tant éclipsé tout le reste de leur espèce. Pour réaliser son grand projet, il était nécessaire qu'il fût pris pour un dieu. C'était le seul moyen de s'assurer la vénération des peuples stupides et superstitieux de l'Asie; c'est ce dessein, et non pas une sotte vanité, qui l'a porté à agir ainsi. Et combien il eut à à souffrir à cet égard de l'opiniâtreté de quelques-uns de ces Macédoniens qui n'entendaient rien à ses vues.

— Eh bien ! monsieur, après tout, Alexandre n'a fait qu'employer des moyens dont tous les grands politiques ont fait usage aussi bien que lui. C'est aussi par des *dragonnades* et des *fraudes pieuses* qu'il a voulu donner aux hommes, malgré eux, la sagesse et le bonheur. Mais ce qu'il y a de pire, monsieur, cet Alexandre, dans les accès de sa fureur aveugle, n'épargnait ni

amis, ni ennemis. Vous n'entendez sûrement pas justifier les excès de cette colère qu'il ne pouvait réprimer. Il est impossible de dire un mot en faveur d'un homme qui, par une provocation passagère, se laisse entraîner à commettre des meurtres.

W. GODWIN.

(*Caleb Williams*, pages 244 à 250.)

D'après ce système (celui du marquis de Sade), les plaisirs des sens, au lieu de consister dans la réciprocité des sensations agréables, doivent se fonder au contraire sur la plus grande douleur de l'objet choisi pour assouvir les passions. (P. 56.)

Lorsque, dans l'histoire de ce monde, on aperçoit ces hommes, qui, sous le nom de conquérants, se disent les chefs et les souverains de la vraie gloire, se repaître de sang et de carnage sur les champs de bataille; lorsqu'on verra, dans la suite des temps, un homme de ce caractère, destiné à les surpasser tous, raconter froidement, dans les bulletins officiels, comment viennent de périr sous ses yeux, par ses ordres, des milliers de ses semblables, dont l'addition présente une récapitulation de plusieurs millions; lorsqu'on lira dans ces affreuses pages, où il *croit* dresser des trophées, que c'était un beau spectacle (notamment à Eylau) que le sang et la cervelle de tant d'hommes massacrés répandus sur la neige, et que l'apparition du soleil rendait plus admirable, n'est-on pas autorisé à penser que cette rage du conquérant n'est autre chose, aux yeux du philosophe et du physiologiste, qu'une expression déguisée du système atroce, mais caché, de M. de Sade, et son application plus audacieuse sur une grande échelle. Celui qui, dans la suite, continuant à s'enivrer de carnage renaissant, et ne voulant point s'arrêter devant tant de massacres, a osé dire encore officiellement dans son *Moniteur* : « Mes inclinations et mon tempérament me portent à la guerre », celui-là ne fut-il pas régi par le même naturel que M. de Sade? (P. 58.)

BARRAS.

(*Mémoires*, Paris, 1895, vol. I.)

RÉFUTATION DE LA GUERRE

Que sont devenus ces vastes empires fondés par la guerre? Où sont les conquêtes des grands capitaines, soit de l'antiquité, soit des temps modernes, Sésostris, Cyrus, Alexandre, Jules César, qui est le vrai fondateur de l'empire romain, Charlemagne, Gengis-Khan, Tamerlan, Charles-Quint, Charles XII, Napoléon enfin? Ces œuvres, établies à si grands frais par la violence, ont été détruites par la même cause. Les plus belles et les plus riches contrées du globe, l'Europe occidentale, l'Asie occidentale et méridionale, et l'Afrique septentrionale ont été, dans les temps anciens, couvertes de nombreuses populations et de cités florissantes. Depuis longtemps, ces mêmes contrées ne présentent plus que de vastes déserts couverts de ruines, et à travers lesquels on voit errer quelques rares peuplades à demi barbares. Qui donc a semé ainsi la stérilité dans ces pays que Dieu avait ornés avec tant de prodigalité? Qui a substitué aux arts de la civilisation les sinistres témoins d'une immense dévastation? Qui a réduit à un état si affligeant d'infériorité intellectuelle tant de millions d'êtres qui pourtant sont créés pour connaître la vérité et pratiquer la justice, et qui sont appelés au partage des glorieuses destinées de l'humanité? Interrogez l'histoire. Elle vous crie que c'est l'ouvrage de la guerre.

Et l'on viendra encore célébrer les louanges de cette furie digne de toutes les malédictions! Et l'on osera, en présence de faits si hautement accusateurs, nous dire encore qu'elle est le véhicule de la civilisation! Combien plus souvent n'a-t-elle pas été le véhicule de la barbarie, en abrutissant les vaincus par le despotisme ou en leur apportant tantôt la grossièreté, tantôt la corruption des vainqueurs? Je ne veux pas nier qu'elle ait pu faire naître occasionnellement sur son passage quelques germes civilisateurs, car il est dans la nature des choses que le bien

naisse quelquefois à l'occasion même du mal. Mais à quel prix s'est obtenue cette civilisation, arrivant à la lueur des incendies et toute dégouttante de sang humain? N'y a-t-il pas d'autres voies moins coûteuses, plus sûres et plus légitimes, par lesquelles elle doit se répandre dans le monde? Bientôt un steamer pourra plus pour cela qu'une armée d'un million de combattants, et les chemins de fer agiront avec plus de promptitude et d'intelligence que le génie malfaisant et la détestable ambition des conquérants. Comparez à leurs œuvres de destruction celles qui sont fondées par les arts de la paix, par l'agriculture, le tissage des étoffes, le traitement des métaux, la navigation, l'imprimerie, et les applications multiples de la force de la vapeur et des autres agents physiques et chimiques à nos divers besoins, et dites de quel côté sont les effets bienfaisants et durables.

Je ne connais guère de sophisme plus commun et plus pervertissant que celui qui consiste à excuser et même à justifier et à glorifier les actes les plus condamnables par cette considération qu'ils ont été l'occasion de belles et bonnes choses. On entend chaque jour des personnes d'une intelligence cultivée, mais chez qui le sens moral est en défaut, dire, en termes manifestement approbateurs, par exemple, que l'extermination des races inoffensives du nouveau continent lors de la conquête a permis à la civilisation d'aller y établir ces nouveaux Etats, déjà si prospères, ou bien encore que les armées de Napoléon ont répandu dans toutes les contrées de l'Europe qu'elles ont sillonnées, ou plutôt foulées et ensanglantées, les principes de notre grande Révolution. comme si ces bons résultats n'auraient pas pu être obtenus par les voies pacifiques de la vraie civilisation, et comme si les procédés barbares que l'on a substitués à ceux qu'indiquent la raison et l'humanité cessaient d'être un mal par cela seul que le bien est venu en couvrir, mais non en effacer entièrement les lugubres traces.

Patrice LARROQUE.

(*De la guerre et des armées permanentes*, pages 256 à 259; Calmann Lévy, édit. 3, rue Auber.)

Les peuples, plus éclairés, se ressaisissant du droit de disposer eux-mêmes de leur sang et de leurs richesses, apprendront peu à peu à regarder la guerre comme le fléau le plus funeste, comme le plus grand des crimes. On verra d'abord disparaître celles où les usurpateurs de la souveraineté des nations les entraînaient, pour de prétendus droits héréditaires. Les peuples sauront qu'ils ne peuvent devenir conquérants sans perdre leur liberté, — que des confédérations perpétuelles sont le seul moyen de maintenir leur indépendance; qu'ils doivent chercher la sûreté et non la puissance. Peu à peu, les préjugés commerciaux se dissiperont; un faux intérêt mercantile perdra l'affreux pouvoir d'ensanglanter la terre et de ruiner les nations sous prétexte de les enrichir. Comme les peuples se rapprocheront enfin dans les principes de la politique et de la morale, comme chacun d'eux, pour son propre avantage, appellera les étrangers à un partage plus égal des biens qu'il doit à la nature où à son industrie, toutes ces causes qui produisent, enveniment, perpétuent les haines nationales, s'évanouiront peu à peu; elles ne fourniront plus à la fureur belliqueuse ni aliment ni prétexte.

Des institutions, mieux combinées que ces projets de paix perpétuelle, qui ont occupé le loisir et consolé l'âme de quelques philosophes, accélèreront les progrès de cette fraternité des nations; et les guerres entre les peuples, comme les assassinats, seront au nombre de ces atrocités extraordinaires qui humilient et révoltent la nature, qui impriment un long opprobre sur le pays, sur le siècle dont les annales en ont été souillées.

CONDORCET.

(*L'Esprit humain.*)

La guerre est une loterie où les rois gagnent souvent si les nations y perdent toujours. Elle est au besoin un dérivatif qui donne aux préoccupations de l'esprit public un autre cours lorsqu'elles deviennent très alarmantes. Elle est un pis-aller pour refaire le crédit qui tombe et relever le prestige qui s'écroule.

Elle fortifie le Pouvoir au détriment des libertés publiques, en resserrant autour de lui le faisceau des éléments nationaux rapprochés dans le commun péril, en noyant après la victoire dans l'enthousiasme militaire les dissidences et les factions. Aussi la guerre tient-elle d'ancienne date le premier rang au nombre des procédés les plus pratiques dont fait un usage ordinaire le machiavélisme froidement inhumain qui inspire la pratique des gouvernements. Comme elle était autrefois l'*ultima ratio* des monarques divins, elle est de nos jours, dans une acceptation détournée, l'*ultima ratio* de la bourgeoisie bancocratique et des rois de paille qu'elle intronise. Joignez à tout cela l'influence de l'idéal barbare qui est la tradition perpétuée des âges féodaux, dans laquelle les princes sont nourris et vous comprendrez du reste que l'état ordinaire de nos sociétés, autant que ces conditions persistent et que la direction n'aura pas cessé d'appartenir aux mains qui la tiennent, ne saurait être pacifique.

Si c'est ainsi que les choses se passent, si les haines nationales si la tradition du massacre sont perpétrées par les ambitions, les calculs et les préjugés des gouvernements personnels, quand les peuples, livrés à eux-mêmes, ne demanderaient qu'à vivre tranquilles, la question prend alors un aspect des plus simples; les termes en sont nettement posés. Nous avons d'un côté l'esprit de meurtre et de violence personnifié dans les monarques; nous avons d'autre part l'esprit de paix et de fraternité manifesté dans l'aspiration générale des peuples. Les deux principes sont incompatibles. Il n'y a pas à essayer de les rapprocher dans un troisième terme qui les fusionne. C'est la lutte de l'iniquité et de la justice, le duel entre la nuit primitive et la lumière, Ahriman et Ormuzd. Il n'y a pas ici de conciliation possible ni même d'option. Il faut qu'Ormuzd triomphe et que son adversaire disparaisse.

L'un doit tuer l'autre.

La conclusion logique est par conséquent de supprimer au plus tôt, avec leurs traditions de barbarie et de massacre, — *les moyens les plus courts sont les meilleurs* — ces représentants attardés de l'âge gothique dont les absurdes querelles ensanglantent depuis trop longtemps le territoire des sociétés civilisés.

Les peuples se trouvant dès lors par ce balayage général des institutions nées du désordre et qui le perpétuent, entrés en possession de leur propre gouverne, leurs aspirations pacifiques ne seront plus contraintes et faussées ; elles s'épanouiront librement pour présider à leurs rapports, et le règne souhaité de la paix fleurira enfin sur la terre.

Peu de choses seraient sans doute les souffrances momentanées des *exécutés* et celles plus grandes encore et plus dignes d'intérêt, que pourraient éprouver les *exécuteurs* en comparaison des misères permanentes dont on arrêterait ainsi le cours.

Voilà du moins ce que la logique déclare, conclusion admise autrefois par le jacobinisme, on n'y saurait trouver à reprendre.

E. LEVERDAYS.

(Nouvelle organisation de la République.)

Ah ! s'il n'y avait à redouter que la révolution dont on nous fait un spectre !... Incapable d'imaginer une société plus détestable que la nôtre, j'ai pour celle qui lui succédera, plus de méfiance que de crainte. Si je devais souffrir de la transformation je me consolerais en pensant que les bourreaux du jour sont les victimes de la veille, et l'attente du mieux ferait supporter le pire. Mais ce n'est pas ce péril éloigné qui m'effraye : j'en vois un autre plus rapproché, plus cruel surtout ; plus cruel, parce qu'il n'a nulle excuse, parce qu'il est absurde, parce qu'il n'en peut résulter aucun bien ; chaque jour on pèse les chances de guerre du lendemain, et chaque jour elles sont plus impitoyables.

La pensée recule devant une catastrophe qui apparaît au haut du siècle comme le terme du progrès de notre ère, et il faut s'y habituer pourtant ; depuis vingt ans, toutes les forces du savoir s'épuisent à inventer des engins de destruction, et bientôt quelques coups de canon suffiront pour abattre une armée : on a mis sous les armes, non plus comme autrefois, des milliers de pauvres diables dont on payait le sang, mais des peuples entiers

qui vont s'entrégorger, on leur vole du temps en les obligeant à servir, pour leur voler plus sûrement leur vie ; pour les préparer au massacre, on attise leur haine en les persuadant qu'ils sont haïs ; et des hommes doux se laissent prendre au jeu, et l'on va voir se jeter l'une sur l'autre, avec des férocités de bêtes fauves, des troupes furieuses de paisibles citoyens, auxquels un ordre inepte mettra le fusil à la main, Dieu sait pour quel ridicule incident de frontières ou pour quels mercantiles intérêts coloniaux! Ils marcheront comme des moutons à la tuerie — mais, sachant où ils vont, sachant qu'ils quittent leurs femmes, sachant que leurs enfants auront faim, anxieux et grisés pourtant par les mots sonores et menteurs claironnés à leurs oreilles; *ils marcheront sans révolte, passifs et résignés, alors qu'ils sont la masse et la force, et qu'ils pourraient s'ils savaient s'entendre, établir le bon sens et la fraternité* à la place des roueries sauvages de la diplomatie. Ils marcheront tellement trompés, tellement dupes, qu'ils croiront le carnage un devoir et demanderont à Dieu de bénir leurs sanguinaires appétits. Ils marcheront, piétinant les récoltes qu'ils ont semées, brûlant les villes qu'ils ont construites, avec des chants d'enthousiasme, des cris de joie, des musiques de fêtes. Et leurs fils élèveront des statues à ceux qui les auront le mieux massacrés!

Le sort de toute une génération dépend de l'heure à laquelle quelque funèbre politicien donnera le signal qui sera suivi. Nous savons que les meilleurs parmi nous seront fauchés, et que notre œuvre sera détruite en germe. Nous le savons, et nous en frémissons de colère, et nous ne pouvons rien. Nous avons été pris dans le filet des bureaux et des paperasses qu'il faudrait, pour briser, une trop rude secousse. Nous appartenons aux lois que nous avons érigées pour nous protéger et qui nous oppriment. Nous ne sommes plus que les choses de cette antinomique abstraction, l'État, qui fait que chaque individu est esclave au nom de la volonté de tous, lesquels tous, pris isolément, voudraient le contraire exact de ce qu'on leur fera faire.

E. Rod.

(*Le sens de la vie*, pages 208-212, in-16 ; 1888, Perrin, éditeur.)

Spencer dit : La guerre a donné la victoire et la survie au meilleur, donc opéré une sélection favorable. Au meilleur, dans quel genre? Là est le point. Le meilleur pour la guerre est-il nécessairement le meilleur pour la paix? Spencer ne le démontre pas. Comme la guerre est le rebours absolu de la paix, il est plutôt vraisemblable, *à priori*, que les conditions bonnes pour la guerre sont mauvaises pour la paix; que ce qui est qualité pour l'une est défaut pour l'autre. Expérimentalement on pourrait s'en tenir, je crois, à un ou deux exemples. Sparte était évidemment pour la guerre meilleure qu'Athènes, puisque, finalement, elle l'a vaincue. Où en serait cependant l'humanité, si tous les peuples grecs eussent été modelés sur le patron de Sparte? La Grèce a été vaincue et conquise par Rome, meilleure évidemment, et toutefois il n'y a, n'est-ce pas, nulle comparaison à faire de ce que la Grèce nous a légué, avec ce que nous tenons de Rome — qui ne fut pas la meilleure pour tous les arts de la paix.

PAUL LACOMBE.

(*La Guerre et l'Homme*, pages 292-293, chez Bellais, éditeur, 17, rue Cujas.)

Après les faits particuliers, passons aux faits d'ensemble. « La guerre ennoblit et développe les grandes vertus », dit le maréchal de Moltke. Donc, après les plus longues guerres, on doit trouver dans les nations le maximum de vertu et de grandeur morale. Voyons encore si les faits confirment ces théories? La guerre de Trente ans est une des plus longues qui se soient faites en Europe. Elle pouvait donc moraliser l'Allemagne de la façon la plus admirable. Malheureusement, pour les militaristes, voici comment les historiens décrivent son état, en 1648. « Pendant trente ans, la soldatesque s'est livrée à tous les excès, le pays s'est appauvri, déprimé, presque *décivilisé*. Toutes les classes de la population sont profondément atteintes... Les mœurs redeviennent sauvages, presque bestiales. Les écoles disparaissent, l'instruction recule, la superstition se développe, la croyance

à la sorcellerie fait de nouveaux progrès... Les universités sont en décadence... Les professeurs sont médiocres et les étudiants paresseux et dépravés... Chez les hommes qui conçoivent encore quelque culture intellectuelle, le pédantisme, la mesquinerie, la pusillanimité, le servilisme ne font que grandir (1). » Voilà comment la guerre « ennoblit et développe toutes les vertus »; voilà comment les faits répondent aux théories des militaristes!

La guerre amène toujours la brutalité et la grossièreté chez les vainqueurs, la dégradation chez les vaincus. La peur est la source de nombreux vices : l'hypocrisie, la bassesse, la déloyauté, la duplicité. Or quelle est l'origine de la peur? La violence des forts à l'égard des faibles, c'est-à-dire du vainqueur à l'égard du vaincu. C'est la guerre qui produit surtout la peur sociale. Dire qu'elle moralise équivaut à affirmer que le feu durcit la glace.

J. Novicow.

(*La Fédération de l'Europe*, pages 231-232; Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.)

La guerre est le triomphe du meilleur. — Voilà une objection grave : l'objection métaphysique de Hegel, reprise par quelques philosophes et par certains écrivains.

Notons, d'abord, que, si cet argument était sérieusement défendu, il faudrait éliminer les petits peuples de la carte du monde. Malgré leur vaillance, les Suisses ne pourraient résister ni à une invasion française, ni à une invasion allemande. Supposons la coalition de l'Autriche et de la Prusse contre le Danemark, — on sait que ce n'est pas une légende, — que peut faire le Danemark, sinon être vaincu? En quoi cette défaite prouve-t-elle que la vaillance des Danois était inférieure à celle des Autrichiens et des Prussiens?

Déjà, par cette seule remarque, toute l'argumentation tombe, puisqu'on ne peut exclure les guerres entre adversaires de nombre inégal. Mais supposons que le nombre des ennemis en présence est à peu près le même, est-ce que, fatalement, le plus vertueux va triompher?

(1) *Histoire générale*, t. VI, p. 583.

Il suffit de lire les histoires pour être convaincu du contraire. Souvent un hasard a décidé du sort d'une campagne. Un grand général, par une tactique savante et une habile stratégie, vaut à lui tout seul la valeur et l'héroïsme de plusieurs milliers de soldats. Et, d'autre part, un chef maladroit et inepte rendra inutiles le courage et la vaillance de ses troupes. Mieux vaut, disait je ne sais plus quel général, une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf. De la pensée et du talent de quelques hommes dépend le succès final, et l'on trouverait, à tout prendre, autant de courage dans les petits soldats vaincus que dans les petits soldats vainqueurs.

Et puis le mot force est extrêmement complexe. Un peuple se consacre uniquement à la guerre : il a des soldats disciplinés et nombreux, des chefs habiles et sages, un matériel de campagne irréprochable. Il est le plus fort à la guerre; soit. Mais il est d'autres forces que la force militaire. Les peintres, les philosophes, les savants, les mathématiciens, les poètes, les industriels, les laboureurs, tous ces gens-là comptent pour quelque chose sans doute. Au fond, le triomphe du plus fort ne signifie pas autre chose que le triomphe d'un peuple préparé à la guerre, contre un peuple non préparé à la guerre.

S'il en était ainsi, l'idéal de la civilisation ne serait plus que la préparation à la guerre. Beaucoup de bons fusils dans les arsenaux; des cuirassés et des torpilleurs solides et rapides; de la poudre partout; des bataillons homogènes, bien exercés, bien commandés; des forteresses fournies de munitions et de vivres; un service d'état-major irréprochable; un service d'intendance impeccable, voilà alors à quoi devrait aboutir la fin de notre civilisation, le *nec plus ultra* de la pensée humaine. Étant le plus fort, ce peuple-là serait sûr de la victoire, et il pourrait se permettre impunément de violenter, de tyranniser, d'écraser les autres patries. M. de Vogüé n'a-t-il pas osé écrire que l'idéal d'une nation était de *flanquer des calottes à ses voisins (sic)?*

Voilà la conception que ce grand penseur s'est formée du monde.

N'en déplaise à Hegel, le triomphe du meilleur est tout simplement le triomphe du plus fort. Or le plus fort, c'est celui qui

a les plus gros bataillons; ce n'est ni le meilleur, ni le plus juste.

Jadis, dans les duels, il était dit qu'on faisait par là appel au jugement de Dieu, et que le jugement de Dieu était toujours favorable au plus juste!

Mais c'est seulement dans les mélodrames que l'homme vertueux est assuré de triompher du méchant. En réalité, l'issue du duel n'a aucun rapport avec le bon droit. On peut être très fort à l'épée ou au pistolet et avoir tous les torts.

J'ai beau faire: je ne vois aucune relation entre le succès des armes et la justice.

Si la guerre et la victoire par les armes décidaient tout, les petites nations n'auraient plus qu'à disparaître. Il faudrait renoncer à l'art, à la pensée. Le rêve des Romains de l'ancienne Rome devrait être aussi le nôtre: un peuple de soldats, ne vivant que pour la guerre et par la guerre.

Notre idéal de l'humanité n'est pas celui-là.

Notre idéal, si lointain qu'il puisse être, hélas! ce n'est pas la force, mais le droit. Nous voulons que la justice gouverne les relations des nations entre elles.

CHARLES RICHET.

Les Guerres et la Paix, pages 60-62; Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

On a dit encore que la guerre a été utile à la civilisation, parce qu'elle est une « porteuse d'idées ». M. Raoul de la Grasserie (1), en émettant avec beaucoup d'autres cette opinion, cite Alexandre le Grand et Charlemagne. Grâce aux conquêtes du premier, les idées helléniques ont pénétré en Asie; grâce à celles du second, les idées romaines et chrétiennes ont pénétré en Germanie. Le baron de Stengel parle des croisades et, de nouveau, M. Raoul de la Grasserie répète le vieux cliché que les armées de la République et de l'Empire ont promené les principes de 1789 à travers toute l'Europe.

(1) Voir *Moyens pratiques pour la suppression de la paix armée*, Paris, Alcan, 1894, page 68.

Il y a plusieurs erreurs dans ces affirmations.

D'abord, ce ne sont pas les armées qui promènent les idées; c'est une pure illusion. Les armées d'Alexandre ont pénétré jusqu'à l'Inde. Elles ont livré des batailles et tué beaucoup de monde. Elles ont donc semé la mort et non les idées. Plus tard, des colons et des fonctionnaires grecs sont venus s'installer au milieu des Perses; ce sont eux, et non pas les soldats, qui ont semé les idées. Si les troupes d'Alexandre avaient parcouru la Perse d'une façon encore plus complète, si elles avaient tué dix fois plus de monde, mais si elles s'étaient retirées aussitôt après en Macédoine, sans être suivies de colons et de fonctionnaires, elles n'auraient pas semé la moindre idée en Asie. On tombe encore ici dans l'erreur du *post hoc ergo propter hoc*... Mais, dira-t-on, sans la guerre, les colons grecs n'auraient pas pu s'établir en Perse. C'est le contraire qui est vrai. Les Perses et les Grecs s'étaient souvent combattus, étaient *ennemis*, donc ils ne se risquaient pas sur leurs territoires respectifs. Sans ces combats, l'inimitié n'aurait pas existé et la pénétration des populations aurait été beaucoup plus rapide.

J. NOVICOW.

La *Fédération de l'Europe*, page 248-249, Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

L'erreur des spécialistes tels que feu le feld-maréchal de Moltke et ses rivaux en gloire militaire est de croire que la guerre soit nécessaire au genre humain, et d'en affirmer le lieu-commun, La guerre est surtout inutile, puisque l'histoire qu'elle fait n'est pas la bonne.

Quand les philosophes du sabre comparent la guerre à l'orage et les effets d'équilibre de l'une aux effets de balance de l'autre, s'ils croient que l'Humanité subit les mêmes lois de pondération que la nature, ils se trompent. Les intérêts de l'Humanité sont à l'inverse et à l'encontre de la nature et notre travail incessant de civilisation le prouve. Qu'est-ce, en effet, que cette civilisation sinon la lutte contre l'Etat d'origine, l'état sauvage, disons-nous encore, soit l'état naturel?

Il est possible que la nature procède par orages réguliers et qu'elle n'atteigne que par des mouvements violents à l'équilibre de ses éléments. Mais la vie de l'Humanité ne paraît pas être nécessairement réglementée par des cataclysmes, et, si l'on voit que la paix est son idéal proclamé, on constate aussi qu'elle n'a jamais rien perdu à le réaliser. Les peuples heureux, a dit d'Alembert, sont ceux qui n'ont pas d'histoire. Il veut dire : pas d'histoire guerrière, selon Thucydide lui-même à qui il emprunte l'aphorisme.

Si j'en crois une voix secrète qui parle au fond de l'homme moderne que je suis, les temps où les peuples n'auront pas d'histoire se rapprochent, et la nécessité de s'entre-tuer pour vivre perd tous les jours, à nos yeux, un peu de son évidence théorique. Peut-être est-ce la science qui veut ça, mais c'est surtout la conscience ; et la gloire des Napoléon, pour ne parler que du dernier des faiseurs d'orage, s'éclipse singulièrement depuis cent ans aux regards des complices plus éblouis.

La guerre finira, n'en déplaise au vieux stratège allemand, qui, si mélancoliquement dans ses Mémoires posthumes, nous menace de sa durée éternelle et laisse aux fils de ceux qu'il décima ce testament de tristesse. Elle finira, vous dis-je, la guerre déraisonnable, qui ne sert à rien, ne conclut jamais, et enchaîne les haines aux haines ; elle finira étant stupide, à moins que la civilisation elle-même ne s'arrête et que l'on ne rebrousse chemin tout à coup vers l'état sauvage. Elle ne peut durer qu'à ce prix.

Émile BERGERAT.

L'*Eclair*, 1891.

Jusqu'à nos jours, la déprédation est la base des relations sociales. Nous passons notre temps à nous voler les uns les autres. Certaines formes de spoliation du prochain, telles que la conquête ou le privilège, sont considérées même comme héroïques et particulièrement glorieuses. Par exemple, les lords ont lutté avec la plus grande âpreté jusqu'en 1846, pour conserver le droit d'affamer leurs concitoyens. Certaines aristocraties luttent

encore aujourd'hui pour conserver des privilèges de l'ordre financier. Des hommes, qui, individuellement rougiraient de voler un centime, font collectivement les plus grands efforts pour voler tous les ans quelques milliards à leurs compatriotes. Et ils font cela sans éprouver la moindre honte ni le moindre remords. Les Etats modernes sont de vastes agences de spoliation intérieure et extérieure. Jusqu'à présent, le conquérant brutal qui s'est approprié le bien d'autrui est plus glorifié que le travailleur infatigable qui a produit la richesse et qui en a été frustré. Toute notre admiration (et notre sympathie, dans une certaine mesure, parce que la sympathie suit fort souvent l'admiration) va aux violents qui prennent et non aux pacifiques qui doivent abandonner le fruit de leur labeur.

Mais, quand les nations considèrent la conquête comme un *bien*, elles font preuve d'une singulière étroitesse de vues. Elles oublient que toute médaille a nécessairement deux faces. Revendiquer pour soi le droit de conquérir revient à revendiquer celui de pouvoir être conquis. En effet, si la conquête est un droit, elle doit l'être pour tous. Si donc notre voisin s'est emparé de notre pays, il a agi conformément au droit. Étant victimes, nous contestons ce droit de conquête. Mais alors nous devrions le contester aussi quand nous l'exerçons à notre profit.

J. NOVICOW.

(*La Fédération de l'Europe*, pages 13 et 14; Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.)

« La bataille des nations est livrée et l'armée française est en déroute. » Nous disons, nous : « La bataille de Leipzig. » Les Allemands ont raison. Ce jour-là, parce que Napoléon était vaincu, les peuples triomphaient; Napoléon seul était-il vaincu? Non, la France avec lui, et c'était justice! C'était justice, parce que tout se paie, et que les faiblesses comme les crimes ont leur châtiment. C'est la condamnation des peuples qui ont manqué de cœur et qui se sont abandonnés, de payer les fautes du maître à qui ils ont livré la patrie Ce serait vraiment trop commode, si

la nation avait le droit de se désintéresser de la politique de son gouvernement. Ce que nous pouvions empêcher, nous l'avons souffert : ne nous plaignons pas si la responsabilité retombe sur nos têtes.

Béranger, dans ses chansons de 1815, faisant allusion à un mot bien connu alors de Wellington, met en note : « Lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, Wellington prétendit que nous avions besoin d'une leçon de morale. » Certes, Wellington disait vrai. Nous avions besoin d'une leçon; mais celle qui nous fut donnée à cette époque ne nous profita guère. On ne voulut même pas comprendre que l'enlèvement des chefs-d'œuvre n'était qu'une restitution qu'on nous contraignit d'opérer. Pendant quinze ans, nous avons pillé d'un bout à l'autre de l'Europe; le Louvre était plein de statues, de tableaux empruntés sans autorisation de leurs propriétaires. Rien de plus légitime, disions-nous. Mais l'heure des revers a sonné, et, toujours comme dit Béranger, les chevaux des Cosaques viennent boire à la Seine rebelle; les étrangers entrent au Louvre; ils mettent la main sur des œuvres d'art qui ne nous appartenaient pas; ils reprennent leur bien. Nous crions alors comme des chats écorchés; nous nous lamentons sur une si odieuse profanation, nous soutenons éloquemment que l'asile des arts est violé. C'est admirable! On nous traite une seule fois comme nous avons traité les autres pendant quinze ans, et nous affirmons que le droit est outragé en nos personnes. Dommage seulement que la revendication des étrangers n'ait porté que sur les musées! Quelle joie si Wellington, opérant une descente chez le maréchal Soult, lui eût fait rendre gorge! Outre que c'eût été bonne justice, le Louvre, plus tard, n'eût pas acquis, couvert d'une couche épaisse de billets de banque, de médiocres Murillo.

A. Ranc.

(*Le Roman d'une conspiration*, Flammarion, édit., 26, rue Racine.)

MŒURS GUERRIÈRES

Les incidents de l'expédition de Chine sont restés célèbres : la guerre, provoquée par la mauvaise foi (?) des politiciens du Céleste Empire, et justifiée par le massacre de quelques missionnaires chrétiens, fut rapidement conduite par les armées alliées de la France et de l'Angleterre. Le 12 janvier 1860, le général de Montauban, nommé général en chef des forces de terre, s'embarqua à Toulon et prit la route du Cap. La flotte portant les troupes françaises arriva dans le port chinois de Woosung, après une traversée de cinq mois et demi et des incidents de guerre sans importance. L'armée anglaise l'avait précédée de quelques semaines.

Le 21 août, les alliés accomplirent une opération militaire décisive, en attaquant, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, les forts du Peïho, dont il était nécessaire de s'emparer avant de marcher sur Pékin. Ce fut, s'il faut en croire les bulletins officiels de victoire, un succès sans précédent. Même dans Homère, même dans les contes des *Mille et une Nuits*, on ne vit jamais rien d'aussi prodigieux. Les armées alliées prirent cinq forts, s'emparèrent de cinq camps retranchés, de cinq cent dix-huit canons, de nombreux milliers de prisonniers et obtinrent ces résultats extraordinaires en ne perdant que quarante hommes.

Après la reddition des forts, on attaqua les remparts de la ville; devant le premier fossé, les soldats anglo-français n'éprouvèrent aucune résistance; ils n'en rencontrèrent pas davantage devant le deuxième et troisième et dernier fossé. Derrière les remparts ils aperçurent quatre mille Tartares à genoux. Que faisaient-ils dans cette posture peu belliqueuse? Ils demandaient la vie. Voilà des Chinois qu'on n'accusera pas d'avoir trop lu Schopenhauer !

A partir de ce moment, l'expédition ne fut qu'une promenade militaire. Le 31 août, à Tien-tsin, un mandarin de première

classe, à globule rouge, fit demander la paix au nom de l'Empereur. C'était une ruse de guerre, ou plutôt un expédient dilatoire; à Pa-li-kao, l'armée chinoise, composée de soixante mille hommes, dont trente mille de cavalerie, se décida à livrer une bataille suprême. Le combat, commencé le matin, se termina à midi par l'écrasement des Chinois. Les armées alliées eurent six hommes tués.

Le 10 octobre, les Anglais et les Français pénétrèrent, sans rencontrer d'hostilité, dans le célèbre palais d'Été.

Il se produisit alors un événement qu'il est impossible de passer sous silence lorsqu'on écrit l'histoire de la civilisation aux prises avec la barbarie. La civilisation, ici, va être représentée par l'Occident. Il est nécessaire de le dire.

Le palais d'Été était une des merveilles de l'Orient. Ce chef-d'œuvre d'architecture, dit M. Paul Varin, dans son *Récit de l'expédition de Chine*, annonçait bien, par son aspect extérieur, les magnificences de l'ornementation intérieure. Sa porte, flanquée sur chacun de ses côtés d'un lion colossal de bronze, posé sur un piédestal de marbre blanc de plus de trois mètres de hauteur, donnait sur une place dallée, couverte de pierreries. Un bâtiment, ayant la forme d'un parallélogramme, s'offrait ensuite à la vue; on y pénétrait par un escalier de marbre blanc conduisant à une salle immense, à l'extrémité de laquelle s'élevait un trône de bois noir sculpté à jour du plus prodigieux travail; plusieurs degrés y menaient entre deux rangées de brûle-parfums cloisonnés et de gigantesques vases émaillés, ornés de toutes sortes d'animaux. Un tableau peint sur soie et représentant des vues des palais impériaux couvrait le mur de gauche. Des étagères circulant autour de la salle supportaient des vases émaillés, sculptés, cloisonnés, d'une beauté sans pareille, des piles d'albums, les trésors les plus précieux et les plus affinés de l'art chinois. Dans la seconde salle du trône, resplendissaient des armes damasquinées, des coupes de jade vert et blanc, des châsses d'or incrustées de turquoises, des idoles d'or massif, des arbres où se tordaient et s'amalgamaient des fleurs et des fruits de perles fines, des oiseaux artificiels aux yeux de diamants. Les regards, dit M. Paul Varin, un des témoins de l'expédition, étaient éblouis par ces

magnificences, et les désirs en étaient comme saturés. Et il ajoute : « Il faut renoncer à décrire les splendeurs des autres appartements. Les mots manquent pour en peindre les richesses matérielles et artistiques. Ce qu'on avait vu jusque-là n'était qu'un misérable échantillon du spectacle qui s'offrit alors. C'était une telle féerie qu'elle dépassait tout ce que l'imagination peut concevoir et rêver... »

Français et Anglais, après avoir admiré ainsi qu'il convenait, songèrent à déménager toutes ces richesses. Mais, comme la civilisation ne perd jamais ses droits, on procéda à un pillage « méthodique » du Palais. Il commença le jour même (*time is money*) et fut complet. Pas un des recoins de la résidence impériale ne resta inexploré. On n'eut garde, d'ailleurs, d'oublier les chefs d'État. On mit à part quelques objets plus particulièrement précieux et on en fit hommage à LL. Majestés l'empereur des Français et à la reine de la Grande-Bretagne.

La responsabilité de ce pillage pèse, dit-on, plus particulièrement sur le chef de l'armée française, le général Montauban, métamorphosé, plus tard, en duc de Pa-li-kao. L'un des commandants supérieurs des forces britanniques, le général anglais lord Elgin, a une responsabilité d'une autre sorte. Voulant donner aux Chinois une idée de la puissance anglaise, et leur montrer jusqu'à quel point elle sait se venger de ceux qui l'offensent, le noble lord fit mettre le feu au palais lui-même. Ici nous citons encore l'historien Paul Varin : « Tout fut anéanti par les flammes : bibliothèques pleines de produits littéraires de plus de quarante générations, pagodes deux ou trois fois plus vieilles que les plus anciens monuments de l'Europe, palais, kiosques, ponts pittoresques, terrasses, vases, statues de granit, de marbre, tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres noirs tachés de marques sulfureuses, gardé par les deux énormes lions de bronze placés à l'entrée du palais détruit, et qu'on n'a pas pu emporter à cause de leur dimension et de leur poids. »

Voilà les lumières que la civilisation occidentale et chrétienne montrait au vieil Orient.

A.

(*La Suisse*, 16 juin 1900.)

L'histoire s'écrit peu à peu. Tout finira par se savoir.

— Venez dîner, nous dit un ami, et vous causerez avec X..., garçon très froid et très sûr, qui a été l'un des 900 prisonniers des Boxeurs, à la Légation de France, pendant les cinquante-six jours terribles, et qui a vu toute l'abomination de Pékin.

Et nous voici, sur cette invitation aimable, à causer. Dans sa rigoureuse exactitude, je note l'horrible récit d'un témoin irrécusable.

*
* *

— Les bandes de Boxeurs approchent (mai 1900).

Les légations sont menacées. La Légation de France est à 6 kilomètres de l'église du Peï-Tang et de l'évêché. M. Pichon envoie à M. Favier, évêque Lazariste, l'ordre de venir avec les Pères et les Sœurs se réfugier près de lui, à la Légation.

L'évêque vint trouver le ministre le 31 mai au soir, refuse de s'enfermer et demande des soldats pour protéger la mission au Peï-Tang. Mais il n'y a, pour défendre tous les Européens entassés à la Légation Française, que 150 hommes.

« Peu importe, déclare M. Favier, vous nous devez protection au nom de la France, Monsieur le Ministre ; il nous faut 40 hommes ! »

M. Pichon, en présence de tant d'acharnement, cède, et il accorde les 40 soldats, un tiers des forces de défense, pour les quelques douze à quinze Pères et les quelque vingt religieuses de l'évêché du Peï-Tang, alors qu'il n'en pouvait rester que 110 pour les 900 Européens enfermés à la Légation.

Quelles graves raisons avaient donc les Pères de ne pas quitter l'évêché ? Naïfs que vous êtes ! Simplement des raisons financières. Depuis de longues années, ils accumulent en leur palais des bijoux et des trésors d'art et de finance, dont la valeur est incalculable. Cela se chiffre par millions et millions.

« Comment voulez-vous, disait M. Favier, à M. Pichon, que nous abandonnions toutes nos *ressources* au pillage ? Nous

devons demeurer sur place et les garder. Et puis, il y a les chrétiens indigènes : est-il possible de les livrer à la férocité des Boxeurs? »

Ainsi la criminelle avarice du saint homme fit commettre au ministre de France une imprudence effroyable qui eût pu causer la mort de 900 personnes.

L'évêché du Peï-Tang est entouré de hautes murailles. Il est sur une longueur de presque un kilomètre, composé d'une suite de cours, de jardins et de pavillons divers. Il résista à toutes les attaques, par un habile commandement des 40 soldats.

Enfin, les troupes alliés entrèrent à Pékin. La Légation fut délivrée le 15 août 1900, et l'évêché, le lendemain 16.

M. Favier s'attarda-t-il à chanter des *Te Deum*, et à féliciter ceux qui venaient d'échapper à la mort?... Ah! que non pas! Ce prêtre est pour les affaires pratiques.

Dès le lendemain de la délivrance, il vit l'aubaine à exploiter. Il demanda au colonel Comte, excellent serviteur de Dieu, une escouade de soldats, et il les mena droit, avec des charrettes, au trésor du ministère des finances de Chine.

Là on enleva et on déchargea, sous la direction de M. Favier en personne qui avait assurément exploré jadis les lieux et en connaissait tous les détours, une quantité énorme de *Lingots d'or*. Chaque lingot vaut environ 150 francs. Encadrés de missionnaires et même de Sœurs qui leur servaient de guides, les soldats traînèrent à l'évêché d'innombrables charretées de lingots pendant plusieurs journées.

On opéra ensuite chez les mandarins que désignaient les Pères. Un P. Du Colombier se distingua alors comme indicateur. Ce qui fait croire que chacun s'était préparé à son rôle et avait spécialement étudié tel plan de brigandage. Pour piller chez les mandarins il fallut tuer, égorger, massacrer. Les missionnaires excitèrent tant qu'ils purent les soldats à ces horreurs. « Vengez-nous! criaient-ils. Tuez! Tuez! » Les victimes principalement choisies, ce furent les riches mandarins qui n'avaient pas voulu se convertir. Les Pères les faisaient passer pour Boxeurs et, ivres de fureur sauvage, les soldats avaient vite réglé leur affaire.

J'ai vu le tas des lingots d'or dans les salons de l'évêché de

Peï-Tang, 4 ou 5 mètres de longueur, sur 2 mètres de largeur et 1 m. 50 de hauteur. Je crois pouvoir estimer ce déménagement à *deux millions et demi* ou *trois millions*.

Les soldats après avoir travaillé pour les Pères Lazaristes, auraient bien voulu travailler pour leur compte. Ils mirent quelques lingots dans leurs poches et leurs sacs.

Le colonel Comte leur dit : « Qu'est-ce que vous ferez de ça? Déchargez-vous. Rendez les lingots : on vous donnera en retour des bons à l'évêché. » Et ce fut fait. Mais pour des lingots de 150 francs, les soldats n'avaient que des bons de 50 à 80 francs : il y eut du marchandage. Première opération.

Puis le colonel Comte leur dit encore : « Ces bons, on vous les paiera en France. Rendez-les. Et l'évêché vous donnera des chèques qui vous seront payés à Marseille, à la Maison-mère des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, dès votre débarquement. » Mais, pour des bons de 50 à 80 francs, les soldats n'avaient que des chèques de 15, 20 ou 25 francs. Seconde opération.

Tout cela habilement machiné entre le colonel et l'évêque, entre l'armée et l'Eglise... Le colonel travaillait-il seulement pour les avantages de la sainte Eglise?... Vous ne le croiriez pas.

Un jour, il y eut une scène, une dispute. Le colonel Comte parlait haut et dur. M. Favier lui dit, en le congédiant : « Mon colonel, nous nous entendrons toujours, et tout s'arrangera : *vous aurez votre part!* »

M. Pichon, bon républicain à coup sur, n'ignora rien de toutes ces infamies. Il les vit s'accomplir avec une effronterie invraisemblable. Mais, *ordre lui était donné de fermer les yeux*, ou telle fut sa volonté. « Je suis là, disait-il, pour protéger les missionnaires et les missions; c'est le rôle de la France et je m'y tiens. »

Mais que sont devenus les lingots?... M. Favier envoya un messager à Tien-Tsin, auprès d'un nommé Chamot, négociant suisse à qui il avait fait rendre quelques services par le Consulat de France. Il lui fit demander de se charger de la vente des lingots. M. Chamot traita avec un Américain, au plus vite, à des conditions médiocres. Car il était à craindre que des ordres ne

vinssent de France pour interdire le pillage, et on devait se hâter. Plus de 150 caisses de lingots furent enlevées chaque jour de l'évêché de Peï-Tang.

Ce fut, tous comptes faits, soldats et colonel dédommagés, une bonne petite affaire de DEUX MILLIONS pour M. Favier et la Congrégation des Lazaristes.

Nos troupes, par l'excitation des missionnaires, furent les premières à piller et elles firent les meilleures flibustes. Mais les autres ne manquèrent pas de s'y mettre à leur tour, dès qu'elles virent les opérations commencées. En tout cas, c'est l'armée française qui donna un si glorieux exemple.

A cause de cela, à cause de la protection accordée aux missionnaires qui sont en exécration dans toute la Chine, la France est particulièrement détestée par tous les Célestes. Si nous n'avions que du commerce à apporter là-bas, nous serions les bienvenus parmi des peuples civilisés. Mais les entreprises religieuses provoquent les haines féroces et les révoltes sanglantes.

C'est là l'opinion de tous les diplomates qui vont en Chine. Mais la diplomatie du quai d'Orsay a ses routines. Le protectorat des chrétiens et des missions! On ne voit rien de plus.

Cette erreur perd toute la colonisation française.

Monsieur, voilà!...

(*La Raison*, 8 septembre 1901.)

Les « *tueries mécaniques* », comme les appelle le colonel Thomas, datent de loin, de très loin; elles ont même été, de tout temps, considérées comme des perfectionnements et, en fait, elles ont toujours constitué *un progrès* réel non seulement au point de vue matériel, mais encore et surtout, peut-être, au point de vue moral.

N'est-il pas, en effet, plus moral, plus conforme aux progrès de la raison humaine et de la civilisation de voir disputer le terrain par deux troupes qui se fusillent méthodiquement et presque froidement à un kilomètre de distance, que par deux bandes de

furieux se ruant l'une contre l'autre et s'entr'égorgeant, les yeux dans les yeux, dans une sorte de délire?

... Quant aux *explosifs*... Si l'on a banni avec raison, des armements européens, les balles explosibles dont le seul effet nouveau était de causer d'affreuses blessures, personne n'a jamais songé à se plaindre des obus ordinaires dont les éclats agissent à la manière des projectiles acceptés de toutes les nations, ni des shrapnels qui portent simplement des balles aux grandes distances.

La mélinite est un explosif puissant, il est vrai, mais qui ***ne présente pas le moindre caractère de cruauté*** dans ses effets... elle a surtout pour effet d'épouvanter l'ennemi... nous comptons bien plus sur l'effet moral des obus à la mélinite que sur leur efficacité matérielle et, dans tous les cas, nous le répétons, les blessures que produiront ces projectiles ne présenteront aucun caractère particulier d'inhumanité. C'est tout ce qu'on doit raisonnablement exiger des projectiles de guerre.

Il ne faut rien exagérer, pas même les devoirs de l'humanité.

. . . .

Sans doute la loi est dure; mais puisque les hommes sont condamnés à s'entre-tuer sans colère, sans haine, sans se connaître même; puisqu'ils doivent accomplir le suprême sacrifice de verser froidement le sang innocent, qu'ils s'efforcent de satisfaire à cette loi divine et redoutable en entourant les hécatombes humaines des voiles que leur offre la science, c'est-à-dire en frappant de loin leurs adversaires et en ne les abordant qu'après la victoire pour leur tendre la main. Tel serait l'idéal!

Général TRICOCHE.

(*Les Explosifs et la Guerre, La France militaire* des 30-31 août 1896.)

Nous étions logés chez une princesse, tous les quatre avec nos chevaux et nos domestiques; le colonel en avait trois pour lui seul, et il savait les employer. Il nous envoyait dans les hôpitaux pour faire évacuer les malades, mais lui, jamais. Il restait

pour faire ses affaires, il partait le soir avec ses trois domestiques munis de bougies; il savait que les tableaux des églises sont en relief sur une plaque d'argent; il les faisait décrocher pour en prendre la feuille en argent, mettait tous les saints et saintes dans le creuset, et en faisait des lingots; il vendait ses vols aux juifs pour des billets de banque. C'était un homme dur, à figure ingrate.

. . . .

L'empereur passait des revues tous les jours; il faisait enlever les trophées de Moscou et la croix du tombeau des czars, il fallait voir cette charpente pour descendre la croix; les hommes paraissaient des nains. Cette croix avait trente pieds de hauteur, elle était massive, en argent. Tous les trophées étant chargés dans de grands fourgons, ils furent remis au général Claparède avec un bataillon d'escorte, et il partit des premiers, lors de la retraite. Les juifs dénoncèrent à nos soldats des cachettes enfouies; leur cupidité fit des torts considérables à des malheureux. Personne dans l'armée ne fit cesser ce brigandage. C'était déplorable à voir.

(*Les Cahiers du capitaine Coignet*, pages 209, 210, 211; éditeur, Hachette et C[ie], 79, boulevard Saint-Germain, Paris.)

Le reproche d'être cruels à froid perd singulièrement de sa force quand on se rappelle que les Houves ne mettent jamais beaucoup de chaleur à ce qu'ils font. Souvenons-nous que ces gens-là marchent au supplice sans l'ombre d'un tressaillement. J'en ai vu tomber plus d'un sous les balles pendant certaine période où, presque tous les matins, j'étais réveillé par les apprêts des exécutions qui se faisaient sous mes fenêtres. Leur âme de glace, quand j'y songe, me rend sinon indulgent, du moins préparé à comprendre les excès de leur cruauté.

En tout cas, si telle est vraiment leur nature, s'il n'y a point chez eux un tréfonds de mansuétude accidentellement recouvert par des mœurs imposées, s'il est vrai que ces hommes soient féroces non par hasard, non pas dans les moments où la bête

humaine voit rouge, mais pour le seul plaisir qu'on peut trouver dans un acte de férocité, auraient-ils donc le privilège de cette horrible passion?

Était-il excusable d'avoir agi sous la fièvre d'un emportement belliqueux, l'officier commandant d'un poste en Imerne qui, vers la fin de 1896, tira de son boy la vengeance que voici :

Un fusil avait disparu de la panoplie du commandant. Le boy, soupçonné, jura qu'il n'était point l'auteur du vol; malheureusement il eut l'imprudence d'ajouter qu'il l'avait vu commettre, sans toutefois pouvoir s'y opposer, ayant affaire à trop forte partie.

En vertu du « système des responsabilités » très usité aux colonies, vingt-quatre heures furent accordées au malheureux boy pour se procurer l'arme dérobée. Sinon il payerait pour l voleur. Chercha-t-il véritablement ou fit-il semblant de chercher? Sa démarche ne réussit-elle pas ou eut-il la conviction qu'elle serait vaine? Je n'en sais rien. Toujours est-il que, sans s'arrêter à l'idée de fuir dans la brousse, il revint bredouille, le délai expiré, se mettre à la merci du commandant : « C'est bien », dit celui-ci. Alors il lui fit couper la tête, puis les deux mains au-dessous du poignet, et il les cloua sur une porte.

Jean Carol.

(*Chez les Hovas*, pages 103-4; P. Ollendorff, éditeur, 28, rue de Richelieu.)

Ce sont les proclamations adressées aux Arabes, où, après avoir usé de terribles représailles contre eux, on leur parlait d'humanité et où on vantait à des gens, affolés de vengeance, les idylliques douceurs de la paix.

Et les tentations de razzias, auxquelles on ne résistait pas toujours, sous le prétexte de châtier les rebelles, et les habitudes de rapines s'introduisant dans l'armée, et les brutalités horribles, les tonneaux de paires d'oreilles, payées 10 francs, apportés à Yusuf, et dans lesquelles, pour grossir le nombre, il arrivait que l'on mît les oreilles de nos morts, à nous!

Et le mot, singulièrement typique, d'un général en chef, à qui on venait annoncer qu'une nouvelle tribu demandait l'*aman* et qui répondait : « Non, il y a là, sur notre gauche, ce brave colonel X..., qui n'a encore rien eu. Laissons-lui cette tribu à éreinter; cela lui fera un bulletin ; on donnera ensuite l'aman! » Ce mot résume, dans sa simplicité... à faire peur, beaucoup des épisodes de la conquête. En combien d'occasions laissa-t-on des soulèvements, faciles à éteindre au début, grandir jusqu'à ce qu'ils fussent dignes d'une répression éclatante, l'armée regardant le sol qu'elle occupait, comme un champ fertile où poussaient rapidement les fortunes militaires!

PAUL GINISTY.

(Le Gil Blas).

Ainsi, d'étape en étape, les manifestations pacifiques suspendaient la marche de la colonne, d'augure favorable pour la facilité de notre implantation dans l'ouest, mais de nature à dépiter certains soldats qu'anime la vocation de la guerre, et qui se voyaient frustrés de la joie de faire parler la poudre, frustrés surtout des récompenses décernées après le combat.

La canonnière *La Surprise* attendait sur la côte l'arrivée de la colonne. A la prière de son capitaine, l'agent des Messageries maritimes à Mouroundane était venu à l'embouchure de la Tsiribihine.

Cet agent, M. Samat, depuis de longues années établi dans le pays, le connaissait et y était connu, en relations commerciales avec l'intérieur, bien vu des Sakalaves, particulièrement lié « par la fraternité du sang » au chef du district d'Ambike, « le roi Touère ». A Madagascar, la fraternité du sang se consacre entre deux personnes par une cérémonie entourée de quelque solennité : des incisions sont faites aux deux poitrines, le sang de l'une est mélangé au sang de l'autre, les deux frères boivent du mélange; ils se doivent dès lors, foi et dévouement mutuels (1).

---

(1) Voir *l'Amour et la Mort*, Flammarion, éditeur.

Les Malgaches respectent cet engagement, et ne croient pas y pouvoir manquer sans forfaire.

M. Samat se rendit à Ambike; l'enseigne de vaisseau Blot et quelques marins s'y rendirent en même temps par la Tsiribihine. Le roi Touère offrit une hospitalité empressée à ces Messieurs, aux marins, aux porteurs et domestiques indigènes qui les accompagnaient. Pleinement confiant dans « son frère » Samat, il se concerta avec lui pour préparer une réception triomphale au commandant Gérard, dont l'approche était annoncée; afin de donner à l'événement plus d'importance et à la fête plus d'éclat, il appela à Ambike tous les notables du district et les plus considérables de ses voisins; ceux-ci vinrent avec leurs étendards; et de nombreux musiciens, jouant de la valike et du tambour, remplissaient la réunion d'entrain et de gaîté.

Le matin du 29 août, l'enseigne Blot et M. Samat, apprenant que la colonne n'était plus qu'à deux heures de distance, allèrent à son campement; ils pensaient rentrer le jour même à Ambike et y laissaient leurs domestiques, leurs bourjanes, leurs bagages, leur petite installation. Ayant joint le commandant Gérard, ils lui dirent les excellentes dispositions du pays. Le commandant comme s'il ne les eût pas compris, prévint l'enseigne qu'il aurait le lendemain, avec ses marins, à prendre part à l'attaque ; « le général Galliéni avait débuté en Imerne en frappant un grand coup ; le commandant Gérard voulait affirmer par un grand coup sa prise de possession du Menabé. » Blot et Samat se récrièrent, croyant à un malentendu; alors le commandant réitéra son ordre, d'un ton qui n'admettait pas de réplique; en outre, il consigna au camp le négociant et l'officier de vaisseau pour les empêcher de retourner à la ville et d'avertir la population. Un instant après, le roi Touère vint à son tour demander à présenter ses hommages; Gérard refusa de le recevoir, et lui fit répondre : « Je porterai moi-même mes ordres au chef-lieu. »

Au milieu de la nuit, les troupes se mirent en marche; elles avancèrent inaperçues à travers les bois et les taillis épais qui précèdent Ambike, et l'investirent en silence; l'artillerie occupa une position d'où elle pouvait, le cas échéant, le foudroyer. Au point du jour, par six côtés à la fois, on entre dans la ville

endormie, les Sénégalais se ruent dans les maisons, le massacre commence. Surprise sans défiance, sans moyen de résister, la population entière est passée au fil des baïonnettes. Pendant une heure, ceux qui n'avaient pas été tués du premier coup cherchent à fuir; traqués par nos compagnies noires, on les voit, vêtus de leur sang ruisselant des blessures fraîches, courir affolés, atteints et frappés de nouveau, trébuchant sur les corps de leurs camarades, ou allant donner contre les armes impitoyables des réserves postées aux issues. Le roi Touère, les personnages de marque, tous les habitants tombèrent sous les coups des tirailleurs dans cette matinée; les tirailleurs n'avaient ordre de tuer que les hommes, mais on ne les retint pas : enivrés de l'odeur du sang, ils n'épargnèrent pas une femme, pas un enfant.

Les domestiques et les porteurs de M. Samat, confondus parmi les habitants, partagèrent leur sort. Quand il fit grand jour, la ville n'était plus qu'un affreux charnier dans le dédale duquel s'égaraient les Français, fatigués d'avoir tant frappé. Un certain nombre d'entre eux se sentaient étouffer de honte; c'étaient les marins de *La Surprise*, co-auteurs malgré eux du meurtre de leurs hôtes de la veille, et quelques officiers et soldats des troupes, habitués à la guerre cruelle, inégaux cependant au rôle qu'on venait de leur imposer.

Les clairons sonnèrent le ralliement, les sous-officiers firent l'appel : nul des nôtres ne manquait. On se reposa, on mangea, des chants joyeux ne célébrèrent pas la victoire. Une boue rouge couvrait le sol. A la fin de l'après-midi, sous l'action de la chaleur, un petit brouillard s'éleva : c'était le sang des 5.000 victimes, l'ombre de la ville qui s'évaporait au soleil couchant. Quand les ténèbres du soir furent tombées, des gémissements, exhalés des lèvres des rares blessés qu'on avait mal achevés, sortirent de dessous les tas de cadavres; un Français, croyant suffisante l'exécution déjà accomplie, demanda l'autorisation de secourir ceux qui vivaient encore; il ne l'obtint pas, et les derniers moururent dans la nuit.

Le nombre des victimes, évalué à 5.000 par les uns, fut de 2.500, suivant les autres. Les rapports publiés l'ont voilé avec soin. La *Gazette officielle* dit seulement : « Le roi Touère, son

ministre et deux chefs ont été tués pendant le combat; » il ne fallait pas que l'affaire, où nous-mêmes n'avions pas perdu un seul homme, parût excéder l'importance d'un engagement quelconque avec des rebelles. La *Gazette* ajoutait: « 500 prisonniers sont tombés entre nos mains »; la vérité est que pas un indigène n'en est sorti vivant.

P. Vigné d'Octon.

(*La Gloire du sabre*, pages 207 à 214; Société d'éditions littéraires, Paris.)

... Dans les colonies nouvellement conquises, le ***régime du sabre*** est le seul qui puisse convenir... Qui veut la fin veut les moyens, et nous avouons préférer voir fusiller les Malgaches par douzaine, si cela est nécessaire, que de savoir nos soldats en proie à tous les maux engendrés par une insurrection persistante.

(Un Colonial, *L'Armée à Madagascar*, dans la *France militaire*, 14 janvier 1897.)

C'est une tradition chez les races militaires que de mépriser les travaux de la vie agricole et industrielle.

Esquiros.

Le général wurtembergeois qui, après Reichsoffen, avait établi son quartier général à Jeandhaus, disait à Rattier, quand il quitta le château: « Oh! priez Dieu pour vous que nous rencontrions l'ennemi loin d'ici, parce que le soldat qui s'est battu devient une bête féroce pendant trois jours... »

(*Journal des Goncourt.*)

Je le crois d'autant plus fermement que l'éducation des masses, dans le sens de leurs intérêts, éducation que je réclame comme le plus ferme appui de l'hygiène leur apprendra aussi que la guerre est une plaie sociale dont on peut se guérir.

E. Duclaux.

(*L'Hygiène sociale*, page 36.)

Atrocités de la Guerre

Deux compagnies, zouaves et turcos, sous les ordres d'un chef de bataillon, avaient été désignées pour ce périlleux assaut. Un peloton de spahis les accompagnait. Les zouaves, s'appuyant sur le degré d'ancienneté de leur capitaine, réclamaient impérieusement l'honneur de passer les premiers.

Ces casse-cou, qui sont des héros, se ruèrent à la mort avec une intrépidité sauvage.

Des échelles, façonnées à la hâte, furent appliquées au rocher, et pendant que leurs sapeurs y creusaient des entailles pour faciliter à d'autres l'escalade, ils montaient à l'assaut.

Les premiers tombèrent. Retranchés derrière leurs pierres, les Kabyles les tuaient à coup sûr. C'était prévu, mais cela mit au ventre cette rage qui enfante des merveilles.

Deux sapeurs, à l'aide d'un levier, essayent de faire crouler la muraille. Tués presque aussitôt, d'autres les remplacent qui vont, à leur tour, grossir le tas déjà gros de cadavres.

L'exaspération des assaillants est à son paroxysme : ils s'aident des mains, des pieds, des ongles : enfin une pierre se détache, puis une autre.

La brèche est faite, un jeune sous-lieutenant s'y engouffre, le revolver au poing. On ne le revit plus vivant, mais la compagnie entière passa.

Ce fut une orgie de sang. Les zouaves s'y vautrèrent.

L'ombre épaisse augmentait l'horreur du massacre.

L'incertitude enveloppait les coups; on se tâtait dans les ténèbres, on se saisissait à la gorge, à la tête, aux membres, et alors on se ruait. Un clairon eut trois doigts coupés par les dents d'un Kabyle. Un caporal sortit avec un œil pendant sur sa joue déchirée. Les dents et les ongles jouaient comme les yatagans et les baïonnettes.

Quelques coups de feu retentissaient dans ce gouffre, au milieu des hurlements qui ne ressemblaient à rien de ce qu'entendent d'habitude les hommes et, de temps à autre, une clameur plus aiguë et plus sinistre, des éclats stridents de voix de femmes qui, soudain, s'arrêtent dans le gosier.

Nous étions pâles, en bas, écoutant, le sabre au fourreau, spectateurs inutiles et envieux. La fureur est contagieuse et le sang a des vapeurs qui grisent. Celui qui regarde tuer ne peut rester impassible. Dans les batailles rangées, les troupes de réserve demandent la lutte à grands cris; elles brûlent de se ruer au feu et de tuer à leur tour.

Les tirailleurs s'étaient élancés à l'escalade. Ils durent redescendre. On étouffait là-haut et il n'y avait plus de place. Plus rien à faire. Les grands bruits se taisaient. On n'entendait plus la respiration haletante du combat, cris et coups de feu avaient cessé. Ce n'était qu'un long murmure étouffé : le bruit des voix qui s'appellent et se reconnaissent.

— De la lumière! De la lumière!

Ce fut le dernier mot qu'on jeta au dehors.

On monta des torches de résine et, à la flamme grésillante, ceux qui restaient purent se voir.

Beaucoup des nôtres, hélas! gisaient par terre; mais les Kabyles, tous. Accablés par le nombre, ils avaient lutté jusqu'au bout, jeunes et vieux, et étaient tombés frappés en face.

Quelques-uns râlaient. Un coup de baïonnette les fit taire. A quoi bon garder des blessés? Pourquoi remplir nos ambulances d'éclopés ennemis? N'avions-nous pas assez des nôtres? Ils étaient si endommagés, du reste, qu'ils seraient morts quelques heures après ou quelques années plus tard, de misère et de faim.

On les acheva par humanité.

Alors on aperçut, dans le fond de la grotte, un tableau sinistre.

Les femmes s'acculaient là, entassées, pressées, sanglantes, déguenillées, folles. Quelques-unes, accroupies sur un cadavre, cachaient leur tête dans leurs mains; mais le plus grand nombre debout, farouches, menaçantes.

Le commandant, vieux routier, qui avait appris l'humanité dans ses longues guerres, — car il n'y a que les conscrits et les lâches qui tuent sans raison ni pitié, — le commandant avait dit :

— Epargnez les femmes.

Recommandation inutile. Dans la chaleur de l'action, on ne peut y regarder de si près. On frappe à droite et à gauche, sans trop savoir où l'on frappe; hommes ou femmes, tout y passe; on les reconnaîtra bien ensuite. Il faisait noir d'ailleurs, et quand on eut des lumières, on s'aperçut que sabres et baïonnettes s'étaient égarés et avaient fouillé quelques seins de jeune fille et plus d'un ventre de jeune mère.

L'une d'elles, avec deux enfants derrière ses épaules, et le pistolet au poing, jetait des regards de louve enragée. Dans sa main gauche était un *flissa* sanglant qu'elle pressait contre sa poitrine, et sous l'une de ses mamelles nues s'ouvrait une large entaille. Elle avait joué du couteau dans la mêlée et portait la marque des braves, et maintenant, acculée comme une louve au fond de sa tanière, blessée et haletante, elle défendait ses petits.

— Méfiez-vous des femmes, cria un vieux sergent, qui agitait sa torche à quelques pas d'elle, en voilà une qui se prépare à nous *brûler la moustache:* jette tes armes, gourgandine, ou je t'ouvre la panse!

Elle ne comprit pas les paroles, mais elle vit le geste et, par un rapide mouvement, leva son pistolet et pressa la détente. Le sang avait mouillé l'amorce et le coup ne partit pas.

On l'aurait tuée sans le commandant qui cria :

— Assez de massacre, qu'on les désarme!

Elles se laissèrent désarmer et fouiller sans résistance. Alors, dans ces coins obscurs, au milieu de ces cadavres et de ce sang, il s'accomplit des œuvres sans nom.

Les actes hideux après les actions épiques.

On étouffait. La poudre, la fumée, l'odeur âcre de la résine, celle de la sueur humaine se mêlaient aux chaudes vapeurs du sang et prenaient les plus robustes à la gorge.

On cria :

— De l'air! de l'air!

Il y eut une sorte de panique, et tous se ruèrent vers l'entrée. On se poussa, on se battit, on foula les blessés, et quelques-uns, qui tombèrent, ne se relevèrent plus. Enfin, la moitié des hommes descendit, puis ce fut le tour des blessés, puis des femmes.

Comme elles résistaient, ne sachant ce qu'on voulait d'elles,

on les poussa à coups de crosse, et trébuchant, se heurtant, roulant sur les morts, elles arrivèrent à l'ouverture.

Sanglantes, déchirées, demi-nues avec leurs lambeaux de *gandoura* descendant à peine aux genoux, elles montraient tout aux hommes qui, en bas, tête levée, jouissaient du spectacle.

Quelques-unes, les plus jeunes, voyant au-dessous d'elles cette foule et ces regards, ramenaient contre leurs cuisses serrées leur reste de jupe, suppliaient et pleuraient, refusant de descendre.

Alors des huées et des rires.

Mais celles qui trouvaient encore dans leur désespoir une place pour la pudeur étaient le petit nombre, les unes toutes jeunes filles dont l'infortune n'atteignait pas celle des épouses et des mères.

Celles-ci, abîmées dans leur désastre, s'étalaient, sans y songer, aux cyniques regards. Qu'était le sentiment de la pudeur après de telles calamités? En quelques heures, elles avaient tout perdu, tout ce qui compte dans la vie, père et fils, frères et époux, patrie, famille, foyer. Que pouvaient, après cela, les regards de soldats ivres de sang qui se repaissaient de leur chair?

Le tour des morts vint ensuite.

On commença par les nôtres. On les descendit, et vingt-deux fois un lugubre fardeau glissa le long des échelles. Mais comme le temps pressait, on précipita les autres.

Ils tombaient dans le bassin devenu rouge, éclaboussant avec fracas l'eau ensanglantée. Bientôt le tas grossit et dépassa le niveau de la fontaine; alors, à chaque chute, on entendait un bruit sourd comme celui d'un bœuf qu'on abat; à quelques-uns les bras s'ouvraient comme s'ils étaient vivants encore, puis le corps rigide rejaillissait et tressautait sur le tas funèbre.

Les femmes voyaient cela; elles s'enfonçaient leurs ongles dans leurs joues creuses, lançaient des sanglots rauques.

Il fallut les emmener avant qu'on achevât la besogne et nous les chassâmes devant nous.

Hector FRANCE.

L'*Homme qui tue*, 1re partie, ch. XLV; Edinger, éditeur, 34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.)

Des plaintes très douces, des plaintes très faibles, où se fondaient des mots inarticulés et des cris sans force, suivaient d'un regret la lumière secourable. Des blessés la voyaient disparaître, et tendaient vers elle un suprême élan qui ne soulevait pas même les bras, pas même la tête, agitait à peine les lèvres et qui pleurait comme un long vagissement d'appel :

— Par ici, venez, venez... soufflaient ces bouches sans haleine.

Oh! ce râle des mourants, si bas, si bas. Du Breuil en eut le cœur retourné.

— Oui, oui, disait Bersheim, en grossissant sa bonne voix dans les ténèbres, oui, oui, mes amis.

Mais maintenant, comme s'ils cessaient d'espérer, les mourants s'étaient tus, et Bersheim, les yeux plein de larmes, dit à Du Breuil :

— Je n'y vois plus. Tous ces pauvres gens... C'est affreux!

Alors, comme ils faisaient quelques pas en trébuchant, car la lune venait de disparaître, et comme on entendait les grincements des roues du char à bancs, du creux d'un fossé sortit une voix étrangère :

— *Camarates!*

Ils eurent la même idée, le même sentiment. Et sans parler sans se regarder, passèrent.

Suppliante, la voix répétait :

— *Oh! Camarates! Camarates!*

L'accent était si poignant que les deux Français s'arrêtèrent. Un visage pâle, de Christ roux, s'éclaira soudain à la lueur de la lanterne; des mains jointes se tendirent; on vit le cou entaillé, la nuque sanglante du soldat. Bersheim fut pris d'un tremblement, parla très bas, très vite, comme dans un accès de fièvre :

— Je ne peux pas... Il y a des Français... Ce n'est pas mon affaire de ramasser des ennemis.

Il y eut un court silence. Devant cette face blanche, bouleversée de peur et de souffrance, Du Breuil était envahi d'une

sensation nouvelle, inéprouvée encore, d'émotion intense, de désarroi. Rien ne subsistait en lui de la rage sourde ressentie naguère à s'imaginer le visage de l'ennemi, teint rouge, durs yeux bleus, barbe fauve. Tombé aussi. l'élan de haine contre les masses grouillantes, impersonnelles! Une obscure fraternité le prit aux entrailles. Il ne vit plus qu'un malheureux, eut le cœur noyé d'un irrésistible flux de compassion humaine.

Le Prussien ouvrait sur eux des yeux dilatés par un immense espoir. Ses traits s'agrandissaient. Son sourire eût attendri des pierres.

— Mon Dieu! gémit Bersheim. Et Du Breuil vit bien qu'il n'osait pas secourir l'Allemand devant lui, à cause de lui officier, dont tant de camarades, tant de frères inconnus saignaient là, pêle-mêle. Il eut un déchirement brusque... Ah! quelle pitié! quelle pitié! que cette boucherie! C'était un homme ce Prussien!

— Prenez-le, dit-il tout bas.

— Oui, oui, fit Bersheim. Aide-moi, Thibaut.

— Merci, merci, camarates! répéta le blessé; et il fit un effort pour se lever, mais un flot de sang jaillit de sa bouche; on le lâcha, il était mort.

Du Breuil, ivre de dégoût, ne sut plus comment il avait quitté Bersheim. Il lui sembla qu'il l'avait laissé promenant sa lanterne sur des faces de morts, tâtant leurs joues froides, cherchant des blessés; mais il n'en était pas sûr. Seul, au pas éreinté de Cydalise, il se dirigeait vers Metz. De nouveaux villages incendiés flambaient, sur les hauteur du plateau. On entendait vers Noisseville des hourras et les accents lointains d'une musique allemande, pareille à un chant de victoire. Nos troupes piétinantes, hommes, chevaux, canons, poursuivaient lentement leur retraite. La lune avait disparu. A sa place, une, deux, puis trois, puis quatre, tout un champ d'étoiles scintillèrent, fleurirent, pures, fraîches éternelles.

Il songea aux milliers de morts étendus, les yeux clos à cette splendeur...., aux milliers de cadavres qui avaient été des hommes comme lui, chair inerte à présent! Il songea aux blessés, à l'épouvantable horreur des blessés; le râle faible de tout à

l'heure lui parut courir encore au ras de la plaine; et partout, partout des cadavres; les routes, les maisons, les champs, les bois en étaient pleins. Il ne vit plus que des cadavres. A plat ventre, couchés sur le dos, dans les sillons, dans les fossés, des cadavres raidis, sanglants, rien que des cadavres, un amoncellement de cadavres.

Les étoiles brillaient toujours, vives, sur l'azur noir. Il faillit alors crier de douleur. Pourquoi, oui, pourquoi ce carnage imbécile? Une brise imperceptible soufflait. Les étoiles frissonnèrent. Jamais elles n'avaient été plus belles.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

Le Désastre, pages 166 à 168; Plon et Nourrit éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

A la descente du ravin, derrière l'auberge de Passe-Avant, des hussards prussiens coururent sur nous. Ils n'étaient pas plus de cinq ou six, et nous criaient de nous rendre; mais si nous avions levé la crosse, ils nous auraient sabrés. Nous les couchâmes en joue, et, voyant que nous n'étions pas blessés, ils s'en allèrent plus loin. Cela nous força de regagner la route, dont les cris et les tumultes s'entendaient au moins de deux lieues; la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie, les ambulances, les bagages tout pêle-mêle, se traînaient sur la chaussée, hurlant, tapant, hennissant et pleurant. Non, même pas à Leipzig, je n'ai vu de spectacle pareil. La lune se levait au-dessus des bois, derrière Planchenois, elle éclairait cette foule de shapskas, de bonnets à poil, de casques, de sabres, de baïonnetes, de caissons renversés, de canons arrêtés; et, de minute en minute, l'encombrement augmentait; des hurlements plaintifs s'entendaient d'un bout de la ligne à l'autre, cela montait et descendait les côtes et finissait dans le lointain comme un soupir. Mais le plus triste, c'était les cris des femmes, — de ces malheureuses qui suivent les armées, — lorsqu'on les bousculait et qu'on les jetait en bas du talus avec leurs charrettes; elles poussaient des cris qu'on entendait

par-dessus ce tumulte immense, et personne ne tournait la tête, pas un homme ne descendait leur tendre la main.

— Chacun pour soi! Je t'écrase, tant pis, je suis le plus fort. — Tu cries... ça m'est égal!... Gare!... Gare!... je suis à cheval... je tape!... Place... pourvu que je me sauve!... Les autres feront comme moi! — Place pour l'Empereur!... Place pour le maréchal!!! Le plus fort écrase le plus faible... Il n'y a que la force dans ce monde! — En route!... en route!... Que les canons écrasent tout, pourvu qu'on les sauve! — Les canons ne marchent plus : qu'on dételle, qu'on coupe les traits et tapons sur les chevaux qui nous emportent!... qu'ils aillent tant qu'ils pourront, et puis qu'ils crèvent! — Qu'est-ce que nous fait le reste? Si nous ne sommes pas les plus forts, eh bien! notre tour viendra d'être écrasés, nous crierons, et l'on se moquera de nos cris! — Sauve qui peut... et vive l'empereur!... — Mais l'Empereur est mort!

Tout le monde croyait que l'Empereur était mort avec la vieille garde : — cela paraissait tout naturel.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Waterloo*, pages 356-357; Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob.)

Le massacre recommençait en haut; cette fois, c'était la bataille en rase campagne. La nuit venait, les carrés prussiens se dessinaient en feu sur la côte.

Nous courrions, enjambant les morts et les blessés. Une fois hors du village, nous vîmes ce que l'on peut appeler une mêlée de cavalerie; on ne distinguait pour ainsi dire que des cuirasses blanches qui traversaient les lignes des uhlans... Tout se mêlait, puis les cuirassiers se reformaient et repartaient comme un mur.

Il faisait déjà sombre, la masse de fumée empêchait de voir à cinquante pas devant soi. Tout s'ébranlait, tout montait vers les moulins; le roulement du galop, les cris, les commandements, les feux de file bien loin, tout se confondait. Plusieurs carrés étaient rompus. De temps en temps, un coup de feu vous montrait quelques cavaliers, un lancier penché sur son cheval,

un cuirassier avec son gros dos blanc, son casque et sa queue de cheval flottante, lancé comme un boulet, deux ou trois fantassins courant au milieu de la bagarre; cela passait comme un éclair! Et les blés foulés, la pluie qui rayait le ciel, car un orage venait d'éclater, les blessés sous les pieds des chevaux, tout sortait de la nuit un quart de seconde.

A chaque coup de fusil ou de pistolet on voyait des choses pareilles, par mille et par mille, qu'on ne peut s'expliquer. Mais tout montait, tout s'éloignait de Ligny; nous étions les maîtres, nous avions enfoncé le centre de l'ennemi, les Prussiens ne se défendaient plus que tout en haut de la colline, près des moulins et dans la direction de Sombref, sur notre droite : Saint-Amand et Ligny nous restaient.

Alors nous autres, à dix ou douze de la compagnie, contre les décombres des cassines, la giberne presque vide, nous ne savions plus de quel côté tourner. Zébédé, le lieutenant Bretonville et le capitaine Florentin avaient disparu; le sergent Rabot nous commandait.

C'était un petit vieux sec, mal bâti, mais dur comme du fer; il clignait de l'œil et devait avoir été roux dans sa jeunesse. Rien qu'en parlant de lui, je l'entends nous dire tranquillement :

— La bataille est gagnée! Par file à droite, en avant marche!

Plusieurs demandaient à faire la soupe, car depuis douze heures on commençait à sentir la faim; et le sergent, le fusil sur l'épaule, descendait la ruelle en riant tout bas, et répétait d'un air moqueur :

— La soupe! la soupe! Attendez, l'administration des vivres va venir.

Nous le suivions dans la ruelle sombre; vers le milieu se trouvait un cuirassier à cheval qui nous tournait le dos; il avait un coup de sabre dans le ventre et s'était retiré là; le cheval s'appuyait au mur pour l'empêcher de tomber. Comme nous défilions, il nous appela :

— Camarade!

Personne ne tourna seulement la tête.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Waterloo*, pages 284 à 286; J. Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob.)

Je me rappellerai toute ma vie le premier que je tuai et, peut-être, à l'heure où la mort frappera à ma porte, viendra-t-il pencher sur mon chevet sa figure sinistre! Un grand vieillard, à l'œil cave et perçant, un de ceux venus nous demander justice, et je puis dire, comme le personnage du drame de Dumas, que « bien souvent je l'ai revu dans mes rêves ».

Il n'eut pas le temps de rejoindre les siens, et, surpris par la charge, faisait volte-face. Campé sur ses jambes sèches, il attendait immobile et farouche. Certes, je ne le cherchais pas; je n'aurais pas voulu tuer ce vieux. Si même j'avais pu l'éviter, j'aurais laissé ce remords à d'autres. Razoua passa sans le toucher, Flamberge aussi, mais la fatalité le jeta devant mon cheval et il me tira un coup de pistolet. Il se hâta, visa mal; sa vieille main tremblait, il ne brûla que mon burnous; mais la peur qu'il me fit me rendit féroce. Je lui portai un coup qu'il évita en se jetant en arrière, brandissant un long poignard. Prévoyant sans doute ce qui allait arriver, ce vieux avait caché sur lui tout un arsenal. Comme il levait le bras, d'un brusque dégagement je le pointai entre les côtes au-dessous de l'aisselle, il tomba sur le côté en poussant un cri rauque. C'était fini.

Mais je ne lâchai pas assez rapidement mon arme et je faillis me fouler le poignet.

Alors, désormais, je visais au creux de l'estomac et surtout au ventre. C'est la bonne place et sous le galop du cheval la lame entrait réellement comme dans du beurre.

Nous en tuâmes beaucoup et des femmes dans le nombre.

Que voulez-vous? Le capitaine Riffard avait beau crier : « Ménagez les femmes, nom de Dieu! » Cette recommandation isolée se perdait dans le tumulte. Elles défendaient leur vie, du reste, et quand le sang ruisselle et que les balles sifflent autour de votre tête, le sabre fouille un peu au hasard.

— Et d'ailleurs, dit le colonel qui admirait toutes les nobles actions, c'étaient des vaillantes vendant chèrement leur vie et dignes de mourir en soldat. Quelle toile pour le prochain Salon!

Une demi-douzaine, de toutes vieilles et de toutes jeunes, portaient des blessures sur la nuque ou le derrière des épaules, ayant été sabrées dans leur fuite; mais on voyait aux sanglantes mamelles des autres qu'elles avaient fait face à l'ennemi.

— Des femmes au cœur viril, celles-là; nous ne pouvions nous empêcher de le dire en détachant de leurs mains raidies les grands pistolets ornementés d'argent et les poignards damasquinés rougis du sang des nôtres, des héroïnes taillées sur le patron antique, au physique comme au moral.

— Oui, m'écriai-je, c'est vrai, notre civilisation décrépite et caduque n'en fait plus de cette trempe.

— Bah! me dit le grand Flamberge en passant deux magnifiques pistolets dans sa ceinture de laine, c'est de la camelote, ça rate à tout coup, mais les juifs de Constantinople en donnent encore un bon prix. En voici deux qui représentent un certain nombre de verres d'absinthe... Regarde, camarade, ajouta-t-il en me montrant au loin un nuage de poussière, si je ne m'abuse, voilà le *goum* qui rabat les troupeaux. Je crois que nous aurons gagné notre journée.

Maintenant que de longues années ont passé sur ces drames, que seul dans le silence de la nuit je fouille dans mes souvenirs, je vois des fantômes tout sanglants se dresser devant moi.

Je mets mon front dans mes mains et je me demande si ces souvenirs ne sont pas de mauvais rêves, si c'est bien moi et les miens qui avons troué ces ventres d'épouses et de mères, taillé à coups de sabre ces seins qui allaitaient et ces blanches gorges de jeunes filles que nous aurions baisées à genoux.

Ah! c'était l'ordre! c'était l'ordre! la dure loi de la guerre. Nous n'avons été que les instruments. Oui, c'est là ce que j'essaye de me dire.

Mais une autre voix crie plus haut et sonne stridente et furieuse à mon oreille :

— Ah! ah! tu as beau fermer ton habit et le boutonner jusqu'au menton, tu n'étoufferas pas le bruit sinistre de ta conscience. Elle t'attend dans l'ombre, la solitude et le silence, et frappe à coups cadencés comme un marteau de forge, enfonçant, enfonçant toujours le terrible clou du remords. Presse ta poitrine et

mets sur ta face le masque impassible, ton cœur bourrelé te dénonce et sonne sous ta mamelle le lugubre carillon.

Hector FRANCE.

(*L'Homme qui tue*, pages 267 à 270.)

Nous nous rendîmes tous sur le champ de bataille.

Aussitôt arrivés à Gorze, nous vîmes les traces horribles de la lutte. A environ quatre cents mètres du village, il y avait deux fosses presque parallèles, autour desquelles les fossoyeurs travaillaient encore, car elles étaient remplies de cadavres. Les Français et les Allemands étaient couchés là, pêle-mêle. Quelques corps étaient nus, d'autres étaient encore revêtus de l'uniforme, tous avaient une couleur noirâtre qui provenait de l'horrible chaleur.

En continuant la route vers Metz, on trouvait quantité de débris. Ce n'était que capotes françaises, casques prussiens, havresacs, armes, linge, souliers, papier. Le sol était jonché de restes humains plus nombreux et plus effroyables encore que ceux que nous venions de rencontrer. Dans un champ de pommes de terre, je vis deux corps horriblement mutilés : l'un avait une jambe entièrement arrachée, l'autre avait la tête à moitié enlevée, tandis que sa main droite, rigide, était restée dressée dans un geste suppliant, vers le ciel. Il y avait des tombes qu'on avait marquées avec des débris de chassepot et d'autres avec des morceaux de boîtes à cigares que l'on avait brisées pour la circonstance. Il se dégageait de tout cela une odeur intolérable, et, lorsque, de temps en temps, une brise passait sur les chevaux morts étendus là par milliers, cette odeur nous prenait à la gorge et arrêtait la respiration en même temps qu'elle serrait le cœur.

(*Les Mémoires de Bismarck*, tome Ier, pages 51 à 53 ; E. Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris.)

Nous respirions, mais bientôt nous sentîmes une soif extraordinaire. En se battant, personne n'avait éprouvé cette soif terrible ; alors tout le monde voulait boire.

Notre maison formait le coin à gauche du pont, et le peu d'eau qui coulait sur la bourbe était rouge de sang. Mais, entre notre maison et la voisine, au milieu d'un petit jardin, se trouvait un puits d'arrosage. Nous regardions tous ce puits avec sa margelle et ses deux poteaux de bois. Malgré la mitraille, les seaux pendaient encore à la chaîne, trois hommes, la face contre terre et les mains en avant, étaient couchés dans le sentier qui menait à cet endroit; ils avaient aussi voulu boire et les Prussiens les avaient tués.

Nous étions donc tous l'arme au pied à regarder le puits. L'un disait :

— Je donnerais la moitié de mon sang pour un verre d'eau.

L'autre :

— Oui, mais les Prussiens attendent !

C'était vrai; les Prussiens à cent pas de nous, et qui peut-être avaient aussi soif, devinaient ce que nous pensions.

Les coups de fusil qu'on tirait encore venaient de cela ; quand, le long de la rue, quelqu'un sortait, on le fusillait aussitôt et de cette manière nous nous faisions souffrir tous comme des malheureux.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Waterloo*, p. 280-281 ; J. Hetzel, éditeur, rue Jacob, 18.)

... Je me souviens que nous avions couru dans la forêt; les balles sifflaient, les branches arrachées aux arbres tombaient à terre. Nous nous acheminions au milieu des buissons d'aubépine. Les coups de feu devinrent plus nombreux.

Sidorof, un jeune soldat de la première compagnie, s'affaissa tout à coup sur le sol et me regarda avec des yeux pleins de

frayeur; le sang coulait de sa bouche. Oui, je m'en souviens bien.

Je me rappelle encore comment je l'aperçus, lui, à la lisière, dans les buissons touffus.

C'était un Turc grand et gros. Je courus vers lui, quoique je fusse faible et maigre... Tout à coup j'entends une détonation; quelque chose passe rapidement devant moi; les oreilles me tintèrent.

« Il a fait feu sur moi », pensai-je. Dans ce moment même, mon ennemi poussa un cri horrible et se rapprocha d'un buisson touffu. Il pouvait bien tourner autour; mais la peur lui faisait perdre l'esprit et il grimpa sur les branches piquantes. D'un coup, je lui cassai son fusil, et de l'autre je lui enfonçai dans le corps ma baïonnette. J'entendis un cri indistinct qui tenait en même temps du rugissement et du gémissement. Puis je me mis à courir.

Les nôtres criaient : Hourrah!... Plusieurs tiraient et tombaient. Je me rappelle avoir lâché moi-même quelques coups de fusil, lorsque je sortais de la forêt pour déboucher dans la plaine; soudain les cris : Hourrah! devinrent plus forts, et nous nous avançâmes tous. Non pas tous, car moi je ne pouvais plus avancer.

J'en fus étonné; mon étonnement fut encore plus grand lorsque je n'entendis plus rien : ni cris, ni coups de feu. Je ne voyais que quelque chose de bleu, le ciel peut-être. Un peu après, je ne le vis même plus.

C'était la première fois que je me trouvais dans une pareille situation. Me voilà couché sur le ventre, contre la terre, dont je ne vois qu'un tout petit espace : quelques brins d'herbe, une fourmi se traînant dans un de ces brins, la tête en bas — voilà tout mon monde. Et ce petit monde, je ne le vois que d'un œil, car l'autre est couvert par quelque chose de dur; ce doit être une branche, contre laquelle porte ma tête. Je me sens fort mal à l'aise; je veux me remuer un peu, mais il m'est impossible d'y parvenir. Ainsi se passent quelques instants. J'entends le bruit de la sauterelle, le bourdonnement de l'abeille... Puis plus rien... Enfin, je fais un effort, je retire mon bras droit de dessous

mon corps, et, m'appuyant de mes deux mains sur la terre, je veux me remettre sur les genoux. Une douleur aiguë et rapide comme l'éclair me parcourt des genoux à la poitrine et à la tête, je retombe à terre. De nouveau je ne vois rien...

Je me réveillais. Comment puis-je voir les astres qui brillent splendidement au beau ciel de Bulgarie? Ne suis-je pas couché dans ma tente? Pourquoi en suis-je sorti? Je me remue et ressens une douleur aiguë aux jambes...

Oui, j'ai été atteint dans la mêlée. Ma blessure est-elle dangereuse? Je tâtai mes jambes à l'endroit où je sentais le mal : elles étaient couvertes de sang coagulé. Quand je les touchai, la douleur devint plus vive. c'était comme un mal de dents avec une angoisse continuelle.

Les oreilles bourdonnent. Ma tête s'alourdit. Je commence à comprendre indistinctement que j'ai été blessé aux deux jambes.

Mais pourquoi ne m'ont-ils pas ramassé?

Je me lève et m'assieds, non sans beaucoup de peine. Combien de fois je désespérai d'y parvenir; enfin, répandant des larmes que m'arrache la douleur, je réussis à mettre sur mon séant. Au-dessus de moi je vois une partie du ciel dans lequel brillent un grand astre et quelques autres plus petits. Autour de moi, j'aperçois quelque chose de noir...

C'étaient les buissons. Je comprends pourquoi mes compagnons ne m'ont pas trouvé. Je sens mes cheveux se dresser sur ma tête.

Je ne vois plus devant moi que des tâches livides... Le grand astre pâlit, les petits disparaissent. La lune se lève. Ah! comme on doit être bien maintenant à la maison!

J'entends des sons étranges. Il semble que quelqu'un gémit... Oui, ce sont des plaintes. N'est-ce pas un malheureux comme moi avec des jambes fracassées et une balle dans le ventre, qu'on aurait oublié comme moi? Non, j'entends les gémissements tout près de moi, mais je ne vois personne... Dieu! mais c'est moi-même qui gémis. Quels murmures plaintifs! Est-ce que les douleurs seraient si fortes? Oui, je souffre beaucoup, quoique je ne comprenne pas ce mal, parce que ma tête est lourde comme

du plomb. Il vaut mieux se coucher et dormir, dormir, dormir... Me réveillerai-je encore une fois?

Enfin, cela m'est égal...

... Me voilà étendu sur la terre, les yeux fermés, quoique je sois réveillé depuis longtemps. Je ne veux pas les ouvrir, parce que, à travers mes paupières fermées, je sens la lumière du soleil; si j'ouvre les yeux, le jour me fera mal. Enfin, c'est mieux de ne pas bouger...

Hier (c'était hier, je crois), j'ai été blessé. Voilà un jour passé, encore quelques autres s'écouleront, et je mourrai. Qu'importe! non, il ne faut pas bouger. Il faut rester sans le moindre mouvement. Ah! comme je voudrais empêcher mon cerveau d'agir... mais comment! c'est impossible : des milliers de pensées me tourmentent. Cela ne va pas durer longtemps et finira bientôt... On insérera seulement deux ou trois lignes dans les journaux : « Nos pertes sont insignifiantes : tant de blessés, tué un volontaire, *Ivanoff*... Non, non, on ne me nommera même pas, on écrira tout simplement : mort un soldat...

La chaleur devient brûlante. J'ouvre les yeux, et je revois les mêmes buissons, le même ciel, mais maintenant il fait jour.

Je ne suis pas seul. J'ai un voisin... voilà... O ciel, c'est le Turc!... Un cadavre! Qu'il est gros! Oui, c'est lui, je le reconnais, c'est le même...

Près de moi est un homme que j'ai tué. Pourquoi l'ai-je tué? Le voilà tout couvert de sang. Pourquoi la maudite destinée l'a-t-elle fait venir ici? Qui était cet homme? Peut-être a-t-il aussi comme moi une vieille mère. Pauvre mère! Je me la représente assise à la porte de sa cabane, regardant toujours voir venir son fils chéri, sa consolation, son soutien.

Non, je n'ai pas voulu le tuer... Partant pour la guerre, je ne voulais du mal à personne... La pensée que je serai obligé de tuer des hommes était loin de moi. Je ne songeais qu'à la façon dont je devais mourir moi-même à la manière dont je devais présenter ma poitrine aux balles. Je suis parti et j'ai fait mon devoir.

Mais qu'est-il arrivé? Oh! que j'étais bête! Et ce pauvre fellah (il portait l'uniforme égyptien), il est peut-être encore

moins coupable! Avant qu'ils aient été entassés comme des harengs sur un navire et amenés à Constantinople, il n'avait jamais entendu parler ni de la Russie, ni de la Bulgarie. On lui a dit d'aller combattre, et il est allé. S'il avait refusé, c'était pour lui quelques centaines de coups de bâton ; ou bien quelque pacha lui aurait logé une balle dans la poitrine. Puis il a fait à pied le long et pénible chemin de Stamboul à Routchouk. Nous l'avons attaqué, il s'est défendu. Voyant que son Peabody ou son Martini ne nous faisait pas peur, il perdit courage. Il voulait déjà battre en retraite, lorsqu'un petit soldat, qu'il eût pu tuer d'un coup de son poing noir, s'approche et lui enfonce sa baïonnette dans le cœur. La faute en est-elle à lui?

Pourtant j'étais tourmenté par la soif. Où pourrais-je trouver une goutte d'eau? Heureusement je réfléchis que le Turc que j'ai tué doit en avoir un petit baril. Ma résolution est prise. Me voilà tâchant de m'approcher de lui... Je rampe... Mes pieds s'accrochent à la terre, et chaque mouvement me cause des douleurs insupportables. Je pleure, je pousse des cris, mais je continue à me traîner. Enfin j'atteins mon but... Voilà le baril. Oh! il est plus qu'à moitié plein! J'aurai assez d'eau jusqu'à la mort. O, ma victime, tu me sauveras. Je commençai à déboucher le baril, en m'appuyant sur un coude; mais tout à coup, perdant l'équilibre, je tombe le visage sur la poitrine de mon sauveur. Le cadavre commençait à se décomposer et à sentir mauvais.

Le soleil se leva. Son grand disque, que je voyais à travers les rameaux, me paraissait rouge comme du sang. Il fera aujourd'hui une journée bien chaude. Oh! mon voisin, que deviendras-tu? Tu es déjà dans un horrible état. Oui, il était affreux. Ses cheveux commençaient à tomber. Son teint naturellement noir est devenu jaune et pâle. La peau de sa face s'est tendue et s'est crevée derrière les oreilles. Les vers y fourmillent. Les pieds étaient serrés dans des guêtres, et entre les agrafes des guêtres la peau s'est couverte de cloches. Il est enflé comme une montagne. Que fera de lui le soleil d'aujourd'hui?

Impossible de rester aussi près. Il faut absolument que je me retire un peu. Hélas! le pourrai-je? Je peux encore lever le bras,

ouvrir le baril, boire un peu d'eau, mais remuer mon corps lourd et inerte !

Cependant, je ne peux pas rester auprès de ce cadavre. Je me retirerai doucement, tout doucement, en reculant d'un demi pas par heure.

Cette opération dura toute la matinée. Les douleurs s'accrurent ; n'importe. Je ne me souviens plus, je ne sais plus ce qu'est un homme sain. Je suis déjà habitué à mon mal. J'ai enfin réussi à m'éloigner de quelques mètres. Mais je ne respirerai pas longtemps un air frais, s'il peut y avoir de l'air frais auprès d'un cadavre. Le vent a changé de direction et m'apporte une telle puanteur que je suis pris d'un besoin de vomir. Mon estomac vide se contracte convulsivement et, avec des douleurs infernales, mes entrailles se tordent. Pourtant l'air empesté ne cesse de me remplir le nez, la bouche, la gorge. Je cède au désespoir et... je me mets à pleurer.

Je me sens défaillir. Tout à coup... mais n'est-ce pas un jeu de mon imagination? Non, je ne crois pas. Oui, on parle... Oui j'entends le pas des chevaux. J'ai déjà voulu appeler; puis je me suis retenu. Ce sont peut-être des Turcs! Que faire alors?...

Mais voilà qu'ils traversent le ruisseau et je reconnais des Cosaques. Habits bleus, bande rouge au pantalon, grandes piques. Il y en a environ cinquante. En avant, montant un beau cheval, je vois l'officier avec sa barbe noire. A peine les Cosaques ont-ils traversé le ruisseau que l'officier se tourne sur sa selle et commande : En avant, au trot.

— Arrêtez, arrêtez, de grâce! Au secours, au secours! criais-je ; le piétinement des vigoureux chevaux, le bruit des sabres et des voix couvrent mon râlement. Ils ne m'ont pas entendu.

O malédiction !

Je tombe anéanti le visage contre terre et je commence à sangloter. En même temps, je renverse le baril et l'eau, ma vie, mon salut, la seule chose qui pût retarder ma mort... Mais je ne m'en aperçois que lorsqu'il ne reste plus qu'un demi-verre d'eau ; tout a été bu par la terre avide et sèche.

Pourrais-je raconter l'engourdissement qui s'empara de moi après ce malheur horrible?

Je restai immobile, les yeux demi fermés. Le vent changeait toujours. Il m'apportait tantôt de l'air frais et pur, tantôt de l'air empesté. Mon voisin est devenu un spectre. L'horreur m'a saisi, lorsque j'ai voulu le regarder. Il n'avait plus de visage. Les chairs se sont détachées des os, et ces os me souriaient. Cet horrible sourire qui ne cessait jamais me faisait grand'peine, quoique auparavant j'eusse disséqué plusieurs têtes. Ce squelette en uniforme avec des boutons de métal, me donnait le frisson.

Voilà la guerre ! pensais-je... Voilà son image !

Le soleil ne cessait de darder ses rayons de feu. J'ai déjà les mains et le visage brûlés. L'eau qui m'est restée, je l'ai bue tout entière. J'avais si soif que, ne voulant boire qu'une goutte, j'ai tout englouti d'un coup... Ah! pourquoi n'ai-je pas appelé les Cosaques, lorsqu'ils ont été tout près de moi? Si même c'eût été des Turcs, je serais mieux que d'être là. Ils m'auraient tourmenté une, deux heures... et maintenant Dieu sait combien d'heures il me reste à souffrir avant que la mort vienne!

O ma mère, ma chère mère! tu arracheras tes cheveux blancs, tu frapperas ta tête contre les murs, tu maudiras le jour où tu m'as mis au monde, tu maudiras tous ceux qui ont inventé la guerre pour torturer l'humanité !

Et toi, ma bien-aimée Marie! Vous ne saurez même pas ce que j'ai souffert. Adieu, ma mère, adieu, ma fiancée, mon amour... Ah! que de douleurs, quelle souffrance... Je m'évanouis.

Lorsque je me réveillai, je me trouvais dans un hôpital. Les soldats qui étaient allés ensevelir les morts m'ont découvert et apporté ici. Autour de moi, je vois les médecins, les sœurs de charité, et je reconnais un célèbre professeur de Pétersbourg qui s'occupe de mes jambes.

— Vous êtes bien heureux, jeune homme, me disait-il. Vous ne mourrez pas. Nous n'avons fait que vous amputer une jambe. Ce n'est pas grand'chose. Eh bien ! comment êtes-vous, pouvez-vous parler?

— Oui, je le peux.
Et je leur racontai ce que vous venez de lire.

VSEVOLODE GARCHINE.

Oublié sur le champ de bataille, souvenirs d'un blessé russe, traduit pour *la Révolte* par Michel Aschkinasi. Fait partie du volume *La Guerre* de cet auteur, paru chez Havard, traduction Halpérine.

Je me réveillai dans la nuit au milieu du silence. Des nuages traversaient le ciel, et la lune regardait le village abandonné, les canons renversés et les tas de morts, comme elle regarde, depuis le commencement du monde, l'eau qui coule, l'herbe qui pousse et les feuilles qui tombent en automne. Les hommes ne sont rien auprès des choses éternelles; ceux qui vont mourir le comprennent mieux que les autres.

Je ne pouvais plus bouger et je souffrais beaucoup; mon bras droit seul remuait encore. Pourtant je parvins à me dresser sur le coude, et je vis les morts entassés jusqu'au fond de la ruelle. La lune donnait dessus; ils étaient blancs comme la neige : les uns la bouche et les yeux tout grands ouverts; les autres la face contre terre, la giberne et le sac au dos, la main cramponnée au fusil. Je voyais cela d'une façon effrayante, mes dents en claquaient d'épouvante.

Je voulus appeler au secours; j'entendis comme un faible cri d'enfant qui sanglote, et je m'affaissai de désespoir. Mais ce faible cri que j'avais poussé dans le silence en éveillait d'autres de proche en proche, cela gagnait de tous les côtés : tous les blessés croyaient entendre arriver du secours; et ceux qui pouvaient encore se plaindre appelaient. Ces cris durèrent quelques instants, puis tout se tut, et je n'entendis plus qu'un cheval souffler lentement près de moi, derrière la haie. Il voulait se lever, je voyais sa tête se dresser au bout de son long cou, puis il retombait.

Mais, par l'effort que je venais de faire, ma blessure s'était rouverte, et je sentais de nouveau le sang couler sous mon bras. Alors je fermai les yeux pour me laisser mourir, et toutes les choses lointaines depuis le temps de ma première enfance, — les

choses du village lorsque ma pauvre mère me tenait dans ses bras et qu'elle chantait pour m'endormir, la petite chambre, la vieille alcôve, notre chien Pommer qui jouait avec moi et me roulait à terre; le père qui rentrait le soir tout joyeux la hache sur l'épaule, et qui me prenait dans ses bras en m'embrassant — toutes ces choses me revinrent comme un rêve.

Je pensais : « Ah ! pauvre femme... pauvre père!.. si vous aviez su que vous éleviez votre enfant avec tant d'amour et de peines, pour qu'il pérît un jour misérablement, seul, loin de tout secours !... quelles n'auraient pas été votre désolation et vos malédictions contre ceux qui l'ont réduit à cet état ! Ah ! si vous étiez-là !... Si je pouvais vous demander pardon des peines que je vous ai données ! »

Et, songeant à cela, les larmes me couvraient la figure, ma poitrine se gonflait; longtemps je sanglotai tout bas en moi-même.

La pensée de Catherine, de la tante Grédel, du bon M. de Goulden, me vint aussi bientôt et ce fut quelque chose d'épouvantable ! c'était comme un spectacle qui se passe sous nos yeux : je voyais leur étonnement et leurs craintes en apprenant la grande bataille; la tante Grédel qui courait tous les jours sur la route pour aller voir à la poste, pendant que Catherine l'attendait en priant; et M. Goulden, seul dans sa chambre, qui lisait dans la gazette que le 3e corps avait donné plus que les autres; il se promenait la tête penchée et s'asseyait bien tard à l'établi, tout rêveur. Mon âme était là-bas avec eux ; elle attendait en quelque sorte devant la poste avec la tante Grédel, elle retournait au village abattue, elle voyait Catherine dans la désolation.

Puis, un matin, le facteur Rœdig passait aux Quatre-Vents, avec sa blouse et son petit sac de cuir; il ouvrait la porte de la salle et tendait un grand papier à tante Grédel, qui restait toute saisie, Catherine debout derrière elle, pâle comme une morte : et c'était mon acte de décès qui venait d'arriver. J'entendais les sanglots déchirants de Catherine étendue à terre, et les malédictions de la tante Grédel, — ses cheveux gris défaits — criant qu'il n'y avait plus de justice... qu'il vaudrait mieux pour les honnêtes gens n'être jamais venus au monde, puisque Dieu les abandonne ! Le bon père Goulden arrivait pour les consoler; mais, en entrant,

il se mettait à sangloter avec elles, et tous pleuraient dans une désolation inexprimable, criant :

— O pauvre Joseph ! Pauvre Joseph !

Cela me déchirait le cœur.

L'idée me vint aussi que trente ou quarante mille familles en France, en Russie, en Allemagne, allaient recevoir la même nouvelle et plus terrible encore, puisqu'un grand nombre des malheureux étendus sur le champ de bataille avaient leur père et mère; je me représentais cela comme une abomination, comme un grand cri du genre humain qui monte au ciel.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Histoire d'un conscrit de 1813*, pages 192 à 196; J. Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob, Paris.)

I

Lorsque l'éveil commença, l'homme, le blessé qui agonisait sur le champ de bataille, dans la nuit, ne s'en aperçut point d'abord. Les songes de fièvre où sa pensée était roulée comme en le ballottement d'une tempête l'isolant encore du réel, continuaient de l'envelopper d'un galop confus de silhouettes. Sa femme avec leur enfant dans les bras, penchait sur le front du moribond des gestes et des paroles pressées; puis elle disparaissait dans une mêlée d'autres êtres, noyée dans un fourmillement de figures vagues qu'ensuite un tourbillon emportait. Des visages inconnus se mêlaient à des visages oubliés; des visages lointains à des visages présents encore. C'était, entraînée dans une ronde si nombreuse et si vite que sa pensée ne la pouvait suivre, toute sa vie dont les simulacres épars, comme recueillis en quelque miroir latent, se développaient tout à coup, incohérents, sans ordre, sans trêve, martelant son crâne de la rapide succession des images. Et le martèlement s'amplifia, se précipita, jusqu'à ce qu'une réminiscence en eût dégagé, tourmente nouvelle, la vision de la bataille.

L'homme revit les tiraillements à l'aube, l'avancée des lignes par les champs coupés de haies et de fossés; il entendit la fusil-

lade, puis le canon, qui semblait, par-dessus, les aboiements de chacals, le rugissement de lions. Il revécut les assauts des fermes, sous les balles qui couchaient les hommes, l'épouvante des obus éventrant les bataillons; puis il retrouva la stupeur d'un choc qui le renversait, le coup de vent d'une charge passant sur lui, les fers luisants des chevaux, les souffles de leurs naseaux fous, les cris des cavaliers. Alors il se souvint, un coup de sabre l'avait couché là.

Une douleur tenace, constante, intolérable, lui semblait, de plus en plus, broyer tout son corps. Elle acheva de l'éveiller. Il ouvrit les yeux.

La nuit, noire, l'enveloppait d'une horreur impénétrable. En avant, en arrière, autour de lui, partout, une rumeur montait, la rumeur des blessés qui râlent. Mais, au premier geste qu'il tenta, la douleur lui arracha des cris. Un de ses bras lui parut brisé, d'une pesanteur insoulevable. De ses jambes, aucune sensation ne lui arrivait. Une angoisse hérissa sa nuque; puis, à un effort, il perçut qu'elles étaient là, étouffées sous un poids lourd, inertes, broyées peut-être sans qu'il pût les dégager. Il comprit qu'un cheval s'était écroulé sur lui. Une main qu'il étendit rencontra des cadavres, des choses humides, froides, qui gluèrent à ses doigts. Il appela : Sa voix, de proche en proche, éveilla de nouvelles plaintes, d'autres gémissements.

II

L'homme se tut. Il s'enfonçait en une détresse grandissante. La nuit lui semblait ne devoir plus finir, jamais; et l'espérance du jour; pourtant, le hantait d'une terreur aussi, la terreur de ses jambes broyées, du charcutage, des ambulances. Presque, il eût, par moment, rêvé de s'endormir là, de ne plus s'éveiller. Mais, brusquement, au souvenir de sa femme, une souffrance plus aiguë encore le poigna. Des larmes emplirent ses yeux, un spasme de révolte tordit sa poitrine à la pensée des angoisses de l'aimée, depuis les longs mois que la guerre se prolongeait; son cœur creva de leur commune détresse. Il perçut son épouvante, si elle avait pu le savoir là, la douleur horrible dont elle criait

devant cet aboutissement sinistre de leurs jours. Il se vit mort, véritablement. Sa femme était en deuil, seul, lui perdu quelque part, au hasard des enfouissements, sans une tombe où elle pût prier. Il la vit pauvre, incapable de vivre et d'élever l'enfant. Et le plus horrible fut que l'unique espérance qu'il pût conserver de leur salut à tous deux était qu'elle trouvât un nouvel époux, qu'elle livrât son corps à d'autres baisers, alors que leur amour lui semblait indénouable et immortel.

Une lamentation de tout son être, un apitoiement sur soi-même, une lâcheté d'enfant le détourna de cette vision, le réfugia comme pour s'y cramponner, comme pour que nulle force ne l'en pût arracher, comme pour les faire revivre, de l'effort de sa volonté, immuablement dans les souvenirs des jours heureux, des tranquilles soirées de la maison autour du berceau. Il imagina cette existence reprise, à peine interrompue. Et simple et paisible autrefois, coutumière de joies latentes, maintenant elle lui paraissait — paradis peut-être perdu — merveilleuse et resplendissante.

Comment donc tout ce bonheur avait-il été brisé?

Oh! alors, le ricanement dont retentirent à ses oreilles les grands mots vides, dont on excite l'abrutissement hagard des peuples! La gloire, l'honneur, la patrie! La patrie passa devant ses yeux. Il la regarda, la disséqua, l'écroula de son sarcasme amer. La patrie, c'était les hommes de loi retors qui l'avaient dépouillé de son héritage et par qui sa femme et son enfant iraient crevant la faim, traînant une misère bafouée. La patrie, c'était les banquiers dont les coups de Bourse avaient achevé sa ruine; c'était les fournisseurs qui le volaient, l'épicier qui lui vendait à faux poids; c'était ses ennemis, ceux qui l'avaient trompé, ceux qui l'avaient trahi; c'était ses amis aussi, ceux qui avaient tenté de séduire sa femme, ceux qui, lui ayant emprunté de l'argent, n'avaient pu lui pardonner de ne pas le rendre; la patrie, c'était la tourbe indifférente, toute la bêtise humaine, les lâches et les méchants, les voleurs et les prostituées! C'était pour ces gens-là qu'il avait quitté sa femme, son enfant, brisé leur bonheur, accumulé sur eux, les seuls êtres qu'il aimât, la détresse la plus épouvantable.

Son devoir n'était-il pas de les protéger, eux, au contraire, contre la société entière? Par quelle fureur aveugle les avait-il donc sacrifiés?

La patrie, l'honneur, le drapeau! Oh! les mots infâmes, mots de journalistes et d'histrions, duperie sinistre, manteau de clinquant dont les ambitieux voilaient pour l'imbécile troupeau les hideurs de la tuerie, l'ignominie du meutre sans excuse, sans l'excuse de la colère ou de la vengeance, sans la justification de la lutte pour la vie, du besoin de manger!

Ces vérités très simples éclataient à cette heure devant le cerveau de l'homme en visions lumineuses. Elles emplissaient l'espace, flamboyaient comme des révélations. Elles montaient autour de lui, des cadavres couchés là, les flancs troués, la gorge ouverte, les membres emportés, les têtes broyées, qui achevaient de saigner leur vie. Et il lui parut que les signes flamboyants dont les vérités lui apparaissaient, tous les voyaient comme lui, tous les verraient demain. Demain, les écailles tomberaient des yeux dessillés; une révolution commençait, celle de la Paix.

Insensiblement, le champ de bataille se transformait en une grande fête. La rumeur des blessés devenait l'acclamation lointaine des foules. Et tout le tumulte ressouvenu de la journée, les clameurs de la bataille, s'y ajoutaient. Les drapeaux claquaient, les canons tonnaient sur une immense réjouissance. Les peuples déboulonnaient les statues des hommes de guerre. Les bronzes et les marbres des brutes féroces qui les avaient rués si longtemps par les abattoirs des grandes plaines, s'écroulaient parmi les rires. Et, splendide, sur la barbarie d'hier, se levait l'aurore de demain.

III

Cependant la fièvre était revenue, battant le crâne de l'homme, comme une mer montante des rochers, d'une fureur toujours plus haute. Les bruits, la rumeur confuse courant les champs semés de morts se modifièrent une fois encore. Ce n'étaient plus des cris de fête. C'était sur les cadavres, le vol blême de leurs âmes hurlantes. Des formes de fantômes emplissaient la nuit,

plus grouillantes qu'une tourmente de neige. Cela se mêlait, se croisait, se pénétrait, se traversait avec des cris de colère et de désespoir. Des lointains de l'espace montait un hurlement continu. Simulacres vains, sans consistance, ils se penchaient sur des corps, les enlaçaient d'une étreinte désespérée, ainsi que pour les reconquérir. Il y en avait d'aveugles qui tâtonnaient; d'autres, éplorés, s'acharnaient comme des mères cherchant leurs petits; d'autres, par bandes, roulaient dans un ouragan. Et des souffles hérissèrent sa face, tandis que la horde effroyable, ainsi que ployée par chaque rafale, brisait son vol et s'abattait sur lui.

Dans une secousse, les paupières de l'homme se levèrent sur ses yeux fous.

Par le noir impénétrable, une large pluie tombait. Sur les cadavres, elle avait des flaquements mats! Sur les sacs, les gibernes sur le harnais d'un cheval, des battements sonores. Il tendit ses lèvres brûlantes. Mais une douleur plus pesante enserrait ses tempes. Il lui semblait que ses jambes s'arrachaient. Avec une faiblesse croissante, un froid l'envahissait. Il revit sa femme, son enfant; et il comprit que, jusque-là, il avait espéré pourtant, mais que, maintenant, c'était la fin, l'irrémédiable, que cette nuit d'enfer, pour lui, serait éternelle.

Alors il se débattit, hurla, mordit la terre. Peu à peu! une défaillance le terrassait. Il se sentait vide de tout sang. Puis, de même que son corps avait l'épouvante de ce sang qui le fuyait, il eut l'épouvante de son corps lui échappant, se retirant de lui. Et il lui parut que les rumeurs montant de l'obscur l'enveloppaient de nouveau, que les vols blêmes sillonnant la nuit, à son tour l'emportaient, d'un arrachement épouvantable, et que, comme eux hurlant, d'un hurlement continu, il allait cherchant son corps, par le charnier.

Jean Reibrach.

(*Le Blessé*).

Détachée pour le *Supplément de la Révolte* d'un recueil de nouvelles que l'auteur devait publier sous ce titre : *Les Lendemains*.

Dans le village, c'était la destruction, tout ce que la guerre peut faire d'abominables ruines, quand elle passe, dévastatrice, en furieux ouragan.

L'effroi qui serrait les cœurs venait des décombres de ce village si riant trois jours plus tôt, avec ses gaies maisons au milieu de ses jardins, à cette heure effondré, anéanti, ne montrant que des pans de muraille noircis par les flammes. L'Église brûlait toujours, un vaste bûcher de poutres fumantes, au milieu de la place, d'où s'élevait continuellement une grosse colonne de fumée noire, élargie au ciel en un panache de deuil. Des rues entières avaient disparu; plus rien d'un côté ni de l'autre, rien que des tas de moellons calcinés bordant les ruisseaux, dans un gâchis de suie et de cendre, une boue d'encre épaisse noyant tout. Aux quatre coins des carrefours, les maisons d'angle se trouvaient rasées, comme emportées par le vent de feu qui avait soufflé là. D'autres avaient moins souffert, une restait debout, isolée, tandis que celles de gauche et de droite semblaient hachées par la mitraille, dressant leurs carcasses pareilles à des squelettes vides.

Puis, c'était la désolation muette de ce qu'on avait essayé de sauver, des pauvres meubles jetés par les fenêtres, écrasés sur le trottoir, les tables infirmes aux jambes cassées, les armoires aux flancs ouverts, à la poitrine fendue, du linge qui traînait, déchiré, souillé, toutes les tristes miettes du pillage en train de de se fondre sous la pluie.

E. ZOLA.

(*La Débâcle*, Charpentier, 11, rue de Grenelle.)

Nous atteignîmes l'issue du bourg. Sur la place, devant le château changé en lazaret, plusieurs voitures d'ambulances stationnaient.

On descendait les blessés.

Les voitures étaient de différentes sortes; les unes simples chariots remplis de paille, servaient aux moins grièvement blessés, les autres, grands caissons suspendus sur ressorts et divisés

en compartiments qui ressemblaient assez aux tiroirs des cabine de navires, recevaient les malheureux qu'on avait déjà amputés ou que des blessures ne permettaient pas d'exposer aux cahots des chariots.

Soldats, infirmiers et médecins supportaient sur leurs épaules et leurs bras tendus, les corps mutilés qu'on relevait un à un, au mileu des hurlements et des lamentations, du fond de la paille sanglante.

On les mettait ensuite sur des brancards. Je suivais des yeux par les grandes portes du lazaret, la sinistre procession des blessés, tordant leurs moignons et des porteurs courbés sous les bricoles.

Lentement les groupes décroissaient dans la vaste cour, masses noires et douteuses, montaient un perron en raidissant leurs bras pour maintenir horizontalement les brancards, et comme des ombres rentrant au sépulcre, disparaissaient dans la profondeur des corridors. Et pendant que les porteurs, cadençant leur marche, battaient le pas pour que l'un n'allât pas plus vite que l'autre, des hurlements se mêlaient au bruit régulier de leurs talons sur le pavé.

Parfois quelqu'un retirait de la paille une jambe, un bras ou une main. Il y avait des moments d'épouvantable confusion.

— A qui? demandaient les infirmiers.

— A moi, râlait une voix.

De certaines fois, personne ne répondait.

Sur un brancard s'étalaient quatre ou cinq de ces horribles débris non réclamés, et des blessés les regardaient, blêmes, les sourcils levés, pensant au martyr de leur propre chair.

Tout à coup il se fit un mouvement.

Un soldat français était demeuré dans un caisson. Deux hommes montèrent robustes, carrant leurs épaules, comme pour une besogne difficile.

La porte du funèbre vagon était large ouverte et des brassards se pressaient devant, guettant le moment de venir en aide.

— Hé! Grupet! prends-le par les épaules... Comme ça! dit un du groupe.

Les infirmiers allèrent à quelque chose qui gîsait dans le coin et firent le geste de détacher des liens. C'était le blessé, qu'il avait fallu attacher, à cause d'une fièvre cérébrale furieuse.

Une lutte s'engagea : on entendait un piétinement mou et sourd.

— Hardi! Aïe donc! cria le groupe.

Le gaillard, d'un grand mouvement, s'était jeté à bas de son grabat, et debout, avec des grincements de dents et des cris exaspérés, se débattait contre les infirmiers. La chair frappée claquait dans l'obscurité, avec un bruit gras, étouffé. Ils hélèrent. Deux hommes grimpèrent.

A quatre alors, s'arc-boutant, on s'empara du malheureux qui, entouré de bras puissants, pieds et poings liés, apparut sur le seuil de la voiture en poussant des hurlements de bête, écarlate, les yeux convulsés, ayant de l'écume aux lèvres.

Cinq minutes auparavant, j'avais vu un officier français se dresser sur la civière où on l'avait couché et arracher des mains d'un prussien sa jambe coupée en criant :

— Touchez pas! c'est ma jambe! Heu! heu!

Et tous ceux qui avaient passé devant moi depuis un quart d'heure, répétaient :

— Tuez-moi! La mort! La mort! Une balle dans la tête! Heu! Aïe! Heu! Tuez-moi, pour l'amour de Dieu. Heu! Il n'y a pas de Dieu. Heu! Je souffre trop, nom de Dieu! Par pitié jetez-moi là! Je n'en puis plus!

Et voilà ce qui apitoyait les médecins eux-mêmes, car aucun amphithéâtre ne leur avait montré tant de douleurs à la fois, et ils mordaient leurs moustaches, les sourcils froncés.

C. Lemonnier.

(*Les Charniers*, pages 36-39, Lemerre, 2e édition, 1881.)

En travers de la route, on voyait le cadavre d'un soldat, mutilé affreusement, la tête à demi emportée, les épaules couvertes des éclaboussures de la cervelle. Puis on apercevait sept hommes à la file, le genou en terre, l'arme à l'épaule, frappés

comme ils tiraient; tandis que, près d'eux, un sous-officier était tombé aussi, dans l'attitude du commandement.

La route ensuite filait le long d'un étroit ravin, et là, dans cette sorte de fossé, tout une compagnie semblait avoir culbuté sous la mitraille, des cadavres l'emplissaient, un écroulement, une dégringolade d'hommes, enchevêtrés, cassés, dont les mains tordues avaient écorché la terre jaune, sans pouvoir se retenir.

On heurtait à chaque pas des débris d'armes, des sabres, des baïonnettes, des chassepots, en si grand nombre, qu'ils semblaient être une végétation de la terre, une moisson qui aurait poussé en un jour abominable.

Et les terres se succédaient au travers d'une dévastation immense, les clôtures arrachées, les arbres comme brûlés dans un incendie, le sol lui-même creusé par les obus, piétiné, durci sous le galop des escadrons, si ravagé qu'il paraissait devoir rester à jamais stérile.

On rencontrait en grand nombre les corps des chevaux, les pauvres chevaux sur le flanc. Il y en avait de lamentables, dans des attitudes affreuses, la tête arrachée, les flancs crevés, laissant couler les entrailles. Beaucoup, sur le dos, le ventre énorme, dressaient en l'air leurs quatres jambes raidies. La plaine sans bornes en était bossuée.

E. Zola.

(*La Débâcle*, 1 vol. 3 fr. 50 chez Charpentier, 11, rue de Grenelle.)

Yanh-Tsoum, 26 mars 1901.

Cher copain,

J'ai reçu ta lettre qui m'a fait grand plaisir. Tu me dis que tu as rigolé quand tu as reçu la mienne. Ce n'est rien, ça.

Un jour, nous sommes partis en colonne sur Pao-Ting-Fou. C'est là que les pièces 75 ont craché, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir ! Si tu avais vu ça ! ça tombait comme la grêle.

On rentrait dans les maisons chinoises : femmes, hommes. enfants, on traversait ça à coups de sabre. Moi. j'ai fait mieux

que ça ; j'ai pris un Chinois; je lui ai coupé les... ; je les ai foutues par la gueule de sa femme.

Y avait pas de pitié pour ces vaches-là !

Enfin on y a bien manqué de laisser sa peau; maintenant c'est fini; depuis que la paix est signée, nous sommes tranquilles.

Je vas te parler un peu du pays; tout ce qu'on voit, c'est que les maisons sont toutes démontées (*démolies*). Mais ce qu'on a d'agrément, c'est qu'on a monté un théâtre pour nous distraire. Même je suis employé pour faire la danse du ventre. Ça passe le temps; voilà tout l'agrément qu'on a en Chine.

Tu me demandes si je peux t'apporter un cadeau de Chine. J'en ai bien des choses : de la soie, porcelaines, pipes à opium ; si je peux faire mon possible pour les apporter, je le ferai ; mais tu auras quelque chose de moi, tu peux y compter.

J'oubliais; un jour qu'on a été dans un village voisin pour pouvoir... avec une Chinoise, comme nous sommes arrivés, *nous avons à moitié tué le Chinois à coups de trique, nous avons pris sa femme, nous l'avons déshabillée à poil.*

. . . .

On n'attend plus que la dépêche pour partir; ça ne tardera pas, car nous avons souffert par le froid quand il fallait prendre la garde deux fois par semaine; maintenant, nous sommes heureux, les chaleurs reviennent.

Lettre d'un soldat.

... Je te jure que nous leur passons des piquettes aux Chinetons qui tombent sous notre patte : la baïonnette rentre dans leur bedaine comme dans du beurre.

Tant qu'aux détails sur Pékin, tout est démoli, les murs en ruines, ainsi que toutes les villes conquises entre Takou et Pékin; tout a été mis au pillage.

Lorsque nous allons aux chiottes, ce qui arrive beaucoup trop souvent, car la dysenterie est à peu près générale, nous ne prenons plus de papier comme mouchoir; c'est la soie qui le remplace.

Lettre d'un soldat au 18ᵉ d'infanterie de marine.

Hanoï-Lou, 27 mars 1901.

Cher copain,

...Je te dirai que, depuis que j'ai quitté Tien-tsin, j'en ai monté des colonnes à travers la Chine! Nous avions comme général le vieux Bailloud : j'aurais bien voulu que tu assistes à toutes les colonnes, je te garantis que tu aurais rentré en France avec une chiée de pognon.

Nous avons bombardé trois grandes villes, et alors le pillage marchait dare-dare, tu parles, s'il y avait eu le fameux Frey, s'il aurait fait ses frais!

Dans une grande sous-préfecture de la Chine, à Taliko-Chouane, *on a fait 3,000 morts*. Ce n'était plus une guerre; c'était un pillage ou, pour mieux dire, un massacre. Et alors, tu parles, si les piastres filaient vite dans les ceintures!

En rentrant de toutes ces colonnes, nous avons cantonné à Pao-Ting-Fou pendant quinze jours. J'ai vendu pour 300 francs de soie, et j'avais autant de piastres que j'avais eues dans les *cagnas* à la hauteur (*dans les maisons cossues*).

J'ai aussi deux lingots d'argent, qu'un des serviteurs du mandarin de Hanoï-Lou m'offrait 30 piastres le lingot; mais je veux les emporter en France.

Si j'avais été comme toi, et avais marché comme j'ai marché, j'aurais gardé ma soie pour la vendre en France; j'en aurais au moins pour 500 francs; j'en avais cinq coupons de dix mètres de long, et de la belle soie.

En ce moment, mon cher copain, j'ai deux bons sur le Trésor, de 400 francs chaque, que j'aurai à Toulon en débarquant. Alors tu parles si cela fera bien dans la poche à Bibi. Je crois que l'on doit toucher aussi 200 francs chacun, toutes les troupes présentes à Pao-Fing-Fou le 2 décembre. Mais je crois que c'est tombé dans le lac; personne n'en parle plus. »

. . . .

Lettre d'un artilleur de la marine.

LA VILLE PRISE

La ville était à sac — les obus et les balles
Avaient troué les murs et défoncé les toits;
La flamme dévorait de noirs éclats de bois
Au devant des maisons, closes comme des tombes.

Aux fenêtres pendaient les planches des volets;
Les faubourgs n'étaient plus qu'un amas de décombres,
Balafrés et noircis, sur leurs façades sombres
Les monuments gardaient la marque des boulets.

Quelques coups de fusils encor par intervalles
Troublaient l'air — vain défi des vaincus aux vainqueurs;
Des lamentations à vous fendre le cœur,
Confuses, répondaient au sifflement des balles.

Des objets précieux, tordus, rompus, crevés,
Foulés par les chevaux, écrasés par la roue,
Jonchaient le sol, — souillés par le sang et la boue.
Des cadavres gisaient sur des tas de pavés.

Des innocents, surpris dans leurs jeux ou leur rêve,
Sur le sein maternel avaient été frappés:
Les blessés par hasard à la mort échappés
Râlaient et se tordaient, criant: Qu'on nous achève!

Après s'être longtemps bravement défendus,
Deux hommes, l'un déjà vieux, et l'autre encor jeune,
Étaient tombés — brisés par la lutte et le jeûne,
Et, le front sur le seuil, demeuraient étendus.

Une femme près d'eux, gisait devant sa porte:
L'un était son enfant et l'autre son époux;
Mais elle était sans voix, sans regard et sans pouls,
Les balles, de la veuve, avaient fait une morte.

Les bras croisés, les yeux secs, et les poings crispés,
Un enfant de douze ans, assis sur une borne,
Veillait ces corps sanglants, silencieux et morne,
Au milieu des débris par l'ombre enveloppés.

Le carnage cessait; la nuit dans le ciel rouge
S'avançait lentement — triste et muet témoin
Des crimes et des pleurs du genre humain; — au loin
Des cris avinés seuls montaient du fond d'un bouge.

D'une maison déserte un vieux soldat sortit,
Rajusta son épée et boucla sa ceinture,
Et comme il s'en allait, il vit par aventure
L'enfant, et lui cria : « Que fais-tu là, petit? »

Pâle, immobile et froid, ainsi qu'une statue,
L'enfant, à cette voix, tressaillit tout-à-coup,
Il ouvrit ses grands yeux et, redressant son cou,
Moi, lui répondit-il, « j'attends que l'on me tue! »

Pierre Denis.

(Journal de la Rive Gauche, 1865.)

Ce jour-là, nous arrivions devant Bac-Ninh, d'où les Chinois s'étaient enfuis. Et nos canons tonnaient pour rendre les honneurs au général en chef; et nos tambours ronflaient; nos clairons fanfaronnaient l'apothéose.

Au pied des remparts, il courut comme un enthousiasme sur des bouffées de *Marseillaise;* puis, par un étroit pont-levis, les troupes s'engouffrèrent, vibrantes du même pouls, affamées, harassées, glorieuses. Leur courant m'emporta. L'âme de la foule entrait en moi, l'âme unique de tous ces hommes.

Hors de la voûte, une rue s'ouvrit, droite, longue, nue, que des paillottes bordaient, et des échoppes sinistrement fermées, toutes. Devant les seuils méfiants, entre les façades muettes, personne. Vide, la ville. Vides, les maisons. Seules, des chimères nous regardaient venir, du toit des pagodes. Mais il ne sortait pas le jappement dont nous menaçait leur gueule ouverte; et, dans le lourd silence, le mystère de ces volets clos, de ces fenêtres condamnées jetait sur l'hostilité des murailles la tristesse d'une face d'aveugle.

Pleurant en bruine, le ciel bas plombeux coiffait d'un banal désespoir le deuil de ses désolations. Personne. Pas un être. Pas une bête. Les sabots de nos chevaux sonnaient au milieu de la chaussée sur les dalles. A droite, à gauche, ils battaient à gros flics-flocs, deux lits de boue couleur de beurre. Et de ce beurre sale semblaient bâties les paillotes aux murs en pisé, la morne cité toute entière.

Dans les rangs élargis, la joie tomba. Très loin en avant, les clairons s'entendaient à peine. L'allure se ralentit aggravant les lassitudes. Il pleuvait toujours.

Longtemps on marcha, par des rues pareilles, longtemps, sans que l'horreur de ce silence et de cette solitude arriva à paraître tragique. Méchante aux vaincus, la pluie, la crotte, la laideur déjà vue des masures, étouffant les pitiés possibles, fouettaient d'ennui nos désillusions. Des soldats jurèrent. A la fin, agacées et brutales, des crosses de fusils s'en prirent à la provocation des hermétiques clôtures, à la sournoiserie rancunière des auvents. Des hurlements de chiens ripostèrent aussitôt à l'intérieur, et cette révélation d'une vie subsistant encore et cet abandon, rendit au bataillon ses gaietés primitives.

Chaque homme en passant décochait un coup aux devantures, éborgnait quelques volets. Sous des arbres, au milieu d'un carrefour, un autel les amusait ensuite, humble et pauvre ainsi qu'un calvaire breton, un autel consacré aux âmes vagabondes des morts, et chargé de misérables offrandes. Avec de gros rires, les serre-file, l'un après l'autre ébranlaient le fût chétif; et l'autel s'écroula. Sur ses décombres, parmi les briques et les offrandes, des fleurs survivaient, déjà boueuses, de lamentables fleurs en papier. Un loustic les ramassa pour les ficher au bout de son fusil; son voisin qui les lui prit, se les laissa voler par un autre, et le bouquet, parmi les baïonnettes, courut comme un volant jusqu'à la citadelle, où la colonne se disloqua.

Dès lors, cherchant mon gîte, je dus battre les rues, tout seul. Disparus les troupiers, éteint le bruit de leurs pas, le navrement des choses me pénétrait plus fort. Mon cheval, que n'entraînaient plus ses compagnons, buttait sur les pierres. Tout à coup, il fit un écart. D'un fossé quelque chose devant nous avait

surgi, des loques, et, sous ces loques un homme, un Céleste. Je reculai.

C'était un soldat. Entre ses épaules, sous des haillons je distinguais une des deux pièces rondes cousues aux blouses d'uniforme, deux lunes d'étoffe jaune, matriculant sur le dos et sur la poitrine du régulier chinois le nom de sa province ou le numéro de son régiment. Et je pensai d'abord qu'il avait peur après m'avoir fait peur. Adossé contre une case, la tête basse, il ne bougeait plus. Mais en l'atteignant, j'aperçus du sang sur sa culotte bouffante. Les deux mains contractées entre ses cuisses, comprimant en torchon la bordure de sa blouse, l'homme tamponnait une blessure.

Jaillissant des orbites; ses yeux à l'émail injecté, deux yeux blancs, énormes, comme cuits, essayaient de me voir, essayaient de comprendre. Leur tension angoissée vivait seule dans la hideur de la figure où l'agonie suait sur l'ivoire moisi du front, sur les joues cadavériques, vertes et bistrées, aux talures de fruit pourri. Car il ne criait pas, ne geignait même point. Et comment se tenait-il debout? Et comment, voulant me fuir, ma nationalité reconnue, pouvait-il marcher encore? Une seule main sur son bas-ventre, s'appuyant de l'autre aux murailles qu'il rasait, il se rapetissait, cherchant un creux.

Sous cet effort, la plaie s'était rouverte. Entre ses jambes, du sang dégoulinait, des eaux, qu'il regardait tomber de ses prunelles sans regard, se collant pour quelques secondes contre une porte, puis recommençant à se traîner. Et je le suivais, et je restais près de lui, sans parole, stupidement impuissant, cloué là par cette badauderie qu'ont les femmes devant un spectacle douloureux dont elles ne peuvent s'arracher, — curieux enfin de découvrir sa blessure.

Je la vis. Il heurta des marches, tenta de les franchir, rampant presque, et l'étoffe relevée, le trou béant m'apparut par où coulaient ses forces. Sans doute l'œuvre d'un éclat d'obus. Un grand frisson me glissa sur l'échine; je détournai la tête et je poussai mon cheval.

Sur un temps de galop, les faubourgs autour de moi se peuplaient. Se ruant au pillage, nos Annamites, porteurs de bagages,

de vivres et de munitions, entraient à notre suite dans Bac-Ninh. Leurs bandes se faufilaient par les jardins, et du fond des logis murés, des cris déjà montaient, des lamentations de vieilles femmes, des aboiements, des écroulements de meubles, des glapissements de porcs, des chutes lourdes. Plus loin, quelques-uns de ces coolies s'attablaient en plein air. Accroupis sur leurs talons, et faméliques, ils jetaient des débrits de lits à des feux sur lesquels de gros chiens rôtissaient tout entiers, la gueule sanglante. La pluie devenait brume. Un vent rabattait sur le sol la fumée des foyers, la puanteur chaude et le grésillement de la graisse. Réveillé, notre drapeau claquait au sommet de la citadelle, sur un mirador.

Elles m'orientèrent, nos couleurs. Je retrouvais l'âme de la foule, les camarades, et, dans la pagode qui m'était assignée, mes bagages, la joie du tub, la caresse du linge frais, du vêtement propre, puis ayant fait peau neuve, la bienveillance optimiste issue du repos et du repas. On but à nos armes.

Du parc où s'alignaient les canons Krupp, flanqués de trophées de pavillons également pris à l'ennemi, nos flâneries avides de pittoresque nous ramenaient ensuite à la ville. Entre deux patrouilles, les coolies pillaient toujours; mais les allées et venues de nos hommes s'installant dans leurs cantonnements animaient, autour de la citadelle, la misère incolore des rues. Sur un parvis, des turcos dansaient au son de leur *nouba*. Chargés de pains et de quartiers de viande, des *lignards*, des *marsouins*, des matelots revenaient de la distribution. D'autres corvées entouraient les tonneaux de vin, se disputant à qui serait servie la première. Et, sur la bigarrure des uniformes, une gaieté courait, des chants, des cris, un joyeux brouhaha de foire.

— Tiens... un Chinois! s'écria l'un de nos compagnons, en s'arrêtant devant mon blessé, qui se traînait encore au fond d'une ruelle.

Habitué à cette agonie ambulante, les soldats, que le misérable tâchait d'éviter, ne le regardaient même plus. Nous en appelâmes deux pour les prier de le porter à l'ambulance. « Il ne veut pas », répondit le premier. « Et puis, ajouta l'autre, il a son compte. Notre major, qui l'a vu, a dit qu'il n'y avait rien à

faire, qu'un Français serait déjà mort ». Notre pitié d'ailleurs visiblement les étonnait. Pour ces paysans en uniforme, glorieux et nostalgiques, ce n'était pas un homme, ce Fils du Ciel; et le blessé ne montrait pas pour eux moins de répugnance. Inquiet de notre rassemblement, de nos gestes, il clopinait plus vite, la terreur primait ses souffrances.

On le laissa partir. Quelqu'un expliquait la résistance des Asiatiques à la douleur, comparait leur sensibilité nerveuse à celle des Européens : « Dans nos hôpitaux, pour les amputer, les chirurgiens n'ont pas besoin de recourir aux anesthésiques... » Puis, nos cigares rallumés, la promenade continua.

Mais le blessé devait chercher une issue qui ne fût point gardée, car il allait en rond, autour de la ville, comme une bête traquée, et, deux fois encore nous le retouvâmes. Peut-être nous reconnaissait-il. Il s'incrustait dans la muraille; ses yeux de poissons frits guettaient nos armes. A la fin, avisant un turco qui musait, je lui offris cent sous pour qu'il achevât l'homme. « Défendu, me répondit l'Arbi en riant, macache tirer ! » Et, durant notre colloque, le blessé disparut dans la nuit tombante.

Le lendemain, je quittai Bac-Ninh. Sur le pont-levis, il me fallut fendre le flot des paysans annamites qui, rassurés sur nos intentions, accouraient, chargés de paniers, afin de piller, après les coolies, la ville abandonnée par leurs compatriotes. Un peu plus loin, au bord d'une rizière, je revis le Chinois, couché dans la verdure des jeunes épis, et plus grand.

Déjeté, les membres mous, il ne tamponnait plus sa blessure. Le trot de mon cheval fit, en passant, lever des mouches.

(L'Armée Coloniale) P. Bonnetain.

LA GUERRE

I

Du fer, du feu, du sang! c'est elle! c'est la guerre!
Debout, le bras levé, superbe en sa colère,
Animant le combat d'un geste souverain.
Aux éclats de sa voix s'ébranlent les armées;
Autour d'elle traçant des lignes enflammées,
Les canons ont ouvert leurs entrailles d'airain.

Partout, chars, cavaliers, chevaux, masse mouvante!
En ce flux et reflux, sur cette mer vivante,
A son appel ardent l'Épouvante s'abat.
Sur sa main qui frémit en ses desseins féroces,
Pour aider et fournir aux massacres atroces
Toute matière est arme et tout homme est soldat.

Puis, quand elle a repu ses yeux et ses oreilles
De spectacles navrants, de rumeurs sans pareilles,
Quand un peuple agonise en son tombeau couché
Pâle sous ses lauriers, l'âme d'orgueil remplie
Devant l'œuvre achevée et sa tâche accomplie,
Triomphante elle crie à la mort : bien fauché!

Oui, bien fauché, vraiment : la récolte est superbe;
Pas un sillon qui n'ait des cadavres pour gerbes.
Les plus beaux, les plus forts sont les premiers frappés
Sur son sein dévasté qui saigne et qui frissonne,
L'humanité semblable au champ que l'on moissonne,
Contemple avec douleur tous ces épis coupés.

Hélas! au gré du vent et sous sa douce haleine
Ils ondulaient au loin, des côteaux à la plaine
Sur la tige encore verte attendant leur saison.
Le soleil leur versait ses rayons magnifiques;
Riches de leur trésor, sous les cieux pacifiques,
Ils auraient pû mourir pour une autre moisson.

. . . .

II

Non, ce n'est point, à nous penseur et chantre austère,
De nier les grandeurs de la mort volontaire.
D'un élan généreux il est beau d'y courir,
Philosophes, savants, explorateurs, apôtres,
Soldats de l'idéal, ces héros sont les nôtres;
Guerre, ils sauront sans toi trouver pour qui mourir;

Mais à ce fer brutal qui frappe et qui mutile,
Aux exploits destructeurs, au trépas inutile,
Ferme dans mon horreur, toujours je dirai : non!
O vous que l'art enivre, ou quelque noble envie,
Qui, débordant d'amour, fleurissez pour la vie,
On ose vous jeter en pâture au canon!

Liberté, Droit, Justice, affaire de mitraille!
Pour un lambeau d'État, pour un pan de muraille,
Sans pitié, sans remords, un peuple est massacré;
— Mais il est innocent? Qu'importe on l'extermine.
Pourtant la vie humaine est de source divine;
N'y touchez pas; arrière! un homme, c'est sacré!

Sous des vapeurs de poudre et de sang, quand les astres
Pâlissent indignés, parmi tant de désastres,
Moi-même à la fureur me laissant emporter,
Je ne distingue plus les bourreaux des victimes;
Mon âme se soulève, et devant de tels crimes

Je voudrais être foudre et pouvoir éclater.
Du moins te poursuivant jusqu'en pleine victoire,
A travers les lauriers dans les bras de l'histoire
Qui, séduite, pourrait t'absoudre et te sauver,
O guerre, guerre impie, assassin qu'on encense,
Je resterai navrée, et dans mon impuissance,
Bouche pour te maudire et cœur pour t'exécrer.

Louise Ackerman.

L'intendant militaire Vigo-Roussillon vient de publier la première partie des mémoires militaires de son père qui partit comme volontaire à la suite de Bonaparte en Égypte et devint depuis colonel. Ces mémoires, écrits simplement, sans prétention, nous révélent des faits inouïs. Citons seulement celui-ci, relatif à la façon d'agir du général Bonaparte à l'égard de six mille prisonniers à Jaffa :

« Il prit une résolution terrible : ordre fut donné de passer tous les prisonniers au fil de la baïonnette. Il fallait ménager les cartouches. On partagea les prisonniers, la veille du départ, entre les demi-brigades. On fit former les carrés face au dehors, puis on attaqua à la baïonnette les masses vivantes. On tua tout. L'armée obéit, mais avec une sorte de dégoût et d'effroi. »

Il faut dix mille casiers judiciaires de choix pour rivaliser avec ce chapitre inexplicable de la vie de Bonaparte.

(Progrès de Nantes.)

Une dépêche de Simla au *Daily Chronicle* annonce l'arrivée du général Blood à Yeagat Killa ; le général prononcera incessamment son attaque contre les Mohmands.

Le général Elles continue à parcourir le pays; *il a brûlé quarante villages et détruit tous les fortins sur son passage.*

Les tribus font leur soumission et paient les amendes qui leur sont infligées.

(Journaux bourgeois.)

* * *

Le gouvernement anglais prend actuellement en considération l'adoption d'une nouvelle balle que vient d'inventer une maison de Birmingham. Cette balle est en plomb, et, au lieu d'avoir un sommet conique, son extrémité est concave. Cette forme donne à la balle son maximum d'expansion. En pénétrant dans le corps, le sommet de la balle agit comme un poin-

çon et découpe un trou nettement circulaire qui ne se referme pas. A mesure qu'elle pénètre, elle atteint une force d'expansion plus grande et, lorsqu'elle atteint une pénétration de six pouces. elle produit un trou déchiqueté, ayant de trois à quatre pouces de diamètre.

Reste à savoir si le gouvernement adoptera cette nouvelle invention. Si oui, notre armée possédera une des balles les plus terribles qui soient.

(*D'un journal de Birmingham.*)

Qui a vu, il y a quelques années, une photographie du cimetière de Melegnano, prise trois heures après le combat? L'instrument a rendu fidèlement ce qui était devant lui. Nul arrangement; c'est un amoncellement affreux de cadavres entassés pêle-mêle les uns sur les autres, un enchevêtrement de bras, de jambes, de poitrines défoncées, de têtes broyées par les boulets! Ah! c'est une superbe chose que la guerre maintenant surtout que la philanthropie s'en mêle, qu'une commission internationale améliore le sort des blessés, et qu'une autre commission s'est chargée de décider dans quels cas spéciaux et particuliers il serait convenable d'employer les balles explosibles, les balles qui éclatent dans le ventre!

A. Ranc.

(*Le Roman d'une conspiration.*)

CE QUE COUTE LA GUERRE

...Nous avons la guerre permanente, à l'état latent, mais pas moins dévastatrice. Cc que l'agriculture, l'industrie, ce que toutes les activités humaines créatrices produisent, s'engloutit dans les armements, poussés à l'excès. Il semble que l'Europe continentale entière ne travaille que pour entretenir des millions d'hommes dans la force de l'âge, lesquels n'ont d'autre besogne que de détruire les valeurs créées par les travailleurs. C'est pour la minorité armée que s'échine la majorité travailleuse. Les sacrifices excusés par le prétexte spécieux de leur nécessité pour la conservation de la paix, augmentent d'année en année. Qui peut entrevoir la limite où s'arrêteront ces armements insensés et ruineux.

Un puissant homme d'État que l'on célèbre encore aujourd'hui à outrance, mais qui nous aura laissé, comme son héritage le plus incontestable, cet armement progressif à perte de vue, a prétendu que les états et les nations n'étaient respectés qu'en raison de la force armée qu'ils pouvaient mettre en ligne. Il paraît que ce mot est devenu l'Évangile des États de l'Europe; chacun cherche à surpasser le voisin et les petits États s'épuisent également pour ne pas rester en arrière.

Je me suis quelquefois demandé ce qui pouvait être plus désastreux pour un peuple, d'une guerre malheureuse ou d'un état de paix armée permanent. La guerre de sécession en Amérique s'est continuée pendant plusieurs années; sa durée a été plus longue, si je ne me trompe, que celle des guerres européennes de 1866 et 1870 ensemble. Les Européens avaient leurs armées permanentes, équipées et instruites d'avance; l'Amérique a été obligée de créer tout pendant la guerre même, pour laquelle elle n'était préparée en aucune façon. Nos guerres ont englouti des milliards ainsi que des millions d'hommes; la création d'une

armée, sa mise en campagne et en action n'ont anéanti, aux États-Unis, pas moins de vies humaines, ni coûté moins d'argent. Nous avons comme conséquences des deux guerres, des armements prodigieux et progressifs qui ont continué et qui continuent en sourdine l'œuvre des guerres en créant des dettes écrasantes qui augmentent sans cesse et dont il faut payer les intérêts. Qu'a-t-on fait au delà de l'Océan? Les États-Unis, sortis de leur guerre avec une dette non moins forte, ont congédié leur armée, cessé leurs armements et, en appelant la jeunesse au travail et non au service militaire, ils ont passé par une période de paix non armée féconde et payé leurs créanciers (1).

Nous ne savons que faire de nos dettes, eux ne savent que faire de leur argent..... On dit bien : Plaie d'argent n'est pas mortelle ! La question change de face lorsqu'on considère qu'une plaie est un accident temporaire, mais qu'une phtisie est un état permanent. Elle change encore lorsqu'on réfléchit que nous ne sommes pas seuls sur terre et que notre civilisation a non seulement entamé mais envahi les autres continents. L'Australie, les Indes, suivront les États-Unis et entreront en lice pour toutes les branches de l'activité humaine. Ces pays ne connaissent pas la paix armée et n'ont aucun souci d'en faire la connaissance. Leur population entière peut produire sans interruption. Notre paix armée frappe de stérilité une partie importante de la population active et productive des richesses, pendant l'époque de la meilleure validité. Croyez-vous que des pertes pareilles, durant le cours des années, ne finissent pas par devenir éminemment sensibles ?

...Un dernier point que je ne ferais qu'effleurer. L'armée est fondée sur l'obéissance passive et sans réflexion. Peut-on croire que cet état, par lequel chaque homme valide doit passer, dans les grands États, pendant plusieurs années de sa vie, n'exercera pas son influence sur les facultés intellectuelles? On s'évertue pendant des années à étouffer chaque individualité, pour la réduire à ne plus être qu'un instrument passif, sans volonté,

(1) Depuis la folie des conquêtes a aussi entamé les États-Unis, et les voilà en train de devenir un État militaire.

doué seulement d'obéissance soumise sans réflexion et on voudrait que ce traitement laisse intact la volonté, la réflexion, l'essor individuel !

. . . .

Et l'on voudrait nous persuader que ces ressorts, pliés à outrance, cassés même, pourraient se redresser plus tard et engendrer des descendants doués d'une élasticité individuelle?...

C. VOGT.

(Cité par W. Vogt, dans *La Vie d'un homme*, pages 238-239; 1 vol. chez Sch'eicher, 15, rue des Saints-Pères.)

Les hommes apprécient ceux qui les mènent en raison du mal qu'ils font. L'homme bienfaisant ne s'impose pas. On le critique, on le ridiculise, pourquoi se gênerait-on avec lui. Le savant qui trouve remède à des maladies réputées incurables; le voyageur qui acclimate la plante qui nourrira des millions de pauvres gens; l'inventeur qui met aux mains de l'ouvrier un instrument de travail plus producteur et moins pénible; le particulier qui fonde des institutions devant atténuer les injustices et les cruautés du sort — tous ces hommes vivant pour le bien sont à peine connus des foules. Mais celui qui ruine, torture, massacre, celui-là est vraiment populaire ! Les fronts s'inclinent devant lui et alors même qu'il tombe du pouvoir, il reste encore auréolé de gloire. Ce qu'il coûte de labeur, de souffrances, de vies, on le calcule, on le dit, mais qu'importe, les masses sont moutonnières; elles tendent le dos aux ciseaux et la gorge au coutelas; elles gravissent, éternelles résignées, les mêmes voies douloureuses. C'est à peine, si, parfois, quelques mouvements de résistance, ondulations à peine visibles, frissons bientôt réprimés apparaissent sur l'immense cohue. On peut changer de berger non point de méthode. On donne d'autres noms aux stations du même Calvaire; cela suffit à l'impuissance, à la vanité humaine, et les empires s'écroulent, les peuples se dispersent, les doctrines se succèdent, les civilisations se superposent, laissant des vestiges dont le sens et la portée finissent par ne plus être compris;

et nous en sommes toujours à dire avec le plus ancien des poètes de la Grèce : « La terre est pleine de maux, pleine de maux est la mer ! »

C'est la lecture d'un article de l'*Économiste Européen* qui me ramène à Hésiode! Quelle singulière machine que le cerveau. Sait-on jamais où s'accrochent les fils qui le font mouvoir? Ils sont d'une si extrême ténuité qu'on ne les sent ni ne les aperçoit. Avant la théorie des microbes, ne nous a-t-on pas fait celle des atômes crochus; mais il semble aujourd'hui que les causes premières ont, elles aussi, des véhicules plus rapides qu'au temps des coches.

Notre excellent confrère Edmond Théry a fait le compte des dépenses militaires que vaut à l'Europe, depuis 1865, le génie de M. de Bismarck. Le tableau comparatif dressé pour les cinq années qui depuis cette époque sont comme les premières stations du calvaire, est plus éloquent que tous les discours.

DÉPENSES TOTALES (guerre et marine)

Nations	1865-66	1869-70	1880-81	1886-87	1892-93
	—	—	—	—	—
France	536.1	549.3	1.016.1	904.7	890.0
Russie	601.2	615.6	872.8	982.3	1.107.1
Allemagne }	472.5	573.6	501.4	599.4	822.7
Autriche-Hongrie }			311.4	342.2	421.4
Italie	247.4	184.4	237.0	342.6	355.1
Angleterre	632.0	605.6	760.6	978.4	832.4
Belgique	34.9	36.8	44.1	45.6	47.0
Espagne	142.3	127.8	154.0	200.3	170.3
Hollande	45.3	50.5	69.7	69.4	17.3
Suisse	4.8	4.8	14.1	17.2	36.7
	2.716.5	2.748.4	3.981.2	4.422.1	4.758.0

Ce n'est pas tout. Il n'y a là que les dépenses directes, mais faut-il bien faire entrer en ligne de compte les pertes qui, de cet état de choses, résultent pour l'économie générale.

« En résumé dit E. Théry, on peut affirmer que la politique bismarkienne vaut à l'Europe une augmentation de pertes ou dépenses improductives de plus de *3 milliards 500 mille francs par an*. Si l'on admet — ce qui est d'ailleurs rigoureusement

vrai — que ces nouvelles pertes et augmentations de dépenses improductives sont, pour une très lourde part, supportées par les classes laborieuses..., on comprendra mieux la cause du progrès des idées socialistes en Europe. Le socialisme européen s'est développé en raison du militarisme : il serait facile de le démontrer en analysant les conséquences de l'augmentation des impôts nouveaux sur le budget d'une famille qui n'a que son travail pour vivre. »

Et maintenant, admirez, glorifiez M. de Bismarck, vous voyez ce qu'il coûte au monde. Cet état d'efforts de tous contre tous qu'on appelle la Paix, c'est encore la France qui en souffre le moins, mais il en est qui pour s'arracher aux intolérables douleurs d'une misère croissante pourraient être tentés de faire comme les loups en hiver et de s'aventurer jusque dans les rues des villages cherchant qui dévorer, au risque de tomber sous les coups du chasseur.

Cependant Bismarck est grand ; sa politique est glorieuse, c'est l'envie qui seule empêche les Welches d'en convenir ; s'il mourait on lui élèverait aussitôt des statues, et ceux-là mêmes auxquels ses doctrines finiront par coûter le plus cher, tous les Allemands qu'il a courbés sous le joug prussien, porteraient son deuil. Le genre humain, comme la gent batracienne, n'estime que les dévorants !

(Echo de Paris) A. SAISSY.

L'augmentation du capital nominal des dettes publiques de 1870 à 1887 est l'objet du tableau suivant :

	Millions de francs.		Millions de francs.
France	12.000	Allemagne	0.526
Russie	11.000	Saxe	0.388
Prusse	3.217	Grèce	0.270
Italie	3.132	Serbie	0.244
Hongrie	2.249	Wurtemberg	0.194
Autriche	1.077	Suède	0.181
Espagne	1.300	Hambourg	0.24
Belgique	1.089	Finlande	0.20
Roumanie	0.701		

D'après la *Gazette de Cologne*, pour l'exercice 92-93, l'armée et la marine ont coûté à l'Angleterre 36,9 o/o de la totalité de son budget; à la Russie 28,7; à la France 27,1; à l'Italie 22,4; à l'Allemagne 17,8; à l'Autriche-Hongrie 17,6. Les dépenses pour l'intérêt de l'amortissement des dettes publiques comportent en Italie 43,8 o/o du budget; en Autriche-Hongrie, 29,5; en France, 28,4; en Angleterre, 27,9 en Russie, 25,7; en Allemagne, 19,9.

G. DE MOLINARI.

(*Grandeur et décadence de la guerre*, pages 257-258; Guillaumin, éditeur.)

A la date du 15 septembre, un bataillon, le 1er du 200e régiment, était réduit à 12 hommes. Tous les autres étaient morts ou encombraient les hôpitaux.

Le 40e bataillon de chasseurs n'avait plus personne: il n'a même pas pu être représenté dans la colonne volante qui est partie le 15 septembre d'Antriba pour Tananarive.

A la même date du 15 septembre, les hôpitaux établis aux différents points de l'île accusaient les chiffres suivants:

	Malades
Hôpital de Majunga	987
Transport-hôpital *Vinh-Long*	400
Sanatorium de Nossi-Comba	480
Dépôt des convalescents de Majunga	400
Dépôt des Kabyles	1.100
Dépôt des isolés de la 1re brigade	500
Dépôt des isolés de la 2e brigade	220
Hôpital d'Ankaboka	1.100
Hôpital d'Ambato	350
Hôpital de Marololo	800
Hôpital de Suberbieville	800
Total	7.137

En outre, la mortalité y est d'environ 60 à 70 par jour.

A ce chiffre déjà si formidable de 7.137 malades sérieusement éprouvés, il faut ajouter 2.000 convalescents ou moribonds

rapatriés au 15 septembre par des transports et les affrétés que l'on sait.

A la même date, il était mort près de 1.500 hommes au bas mot, sans compter ceux qui sont décédés parmi les convoyeurs kabyles, somalis ou autres.

La colonne volante qui a été à Tananarive n'ayant pu disposer que de 3.500 hommes, on voit qu'en tenant compte d'un millier d'hommes répartis sur la ligne d'étapes, nous arrivons à peu près au chiffre du corps expéditionnaire.

L'hôpital de campagne n° 1 dispose de 250 lits et il y a 987 malades. Les hommes n'ont qu'un infirmier pour 80 malades et la suveillance n'est pas assurée.

Les malades meurent dans la brousse, et le soir, dans les promenades à cheval que font les officiers, l'odeur nauséabonde qui se dégage sur leur route révèle la présence de quelque cadavre.

(Renseignements fournis par le Ministère de la Guerre, reproduits d'après l'*Éclair*).

Chiffre définitif et tristement éloquent relevé par les *Archives de médecine navale:* 22.850 hommes ont donné 7.498 décès, c'est-à-dire une proportion d'un tiers.

Le corps le plus éprouvé a été celui des sapeurs du génie, qui ont travaillé à la construction des routes et des ponts. Les deux tiers sont morts.

Vient ensuite un bataillon de chasseurs (63,2 pour 100), décimé après la marche forcée sur Tsarasotra.

Les troupes indigènes fortement encadrées par les Européens ont été les plus résistantes, mais les auxiliaires, soit indigènes comme les Sakalaves, soit originaires de l'Afrique du Nord ou de l'Ouest, comme les Kabyles et les Sénégalais, ont été fort éprouvés. Trois mille décès sur huit mille hommes.

(*Le Gaulois.*)

L'état sanitaire des troupes espagnoles à Cuba, l'année dernière, a été déplorable, et les pertes qu'elles ont subies par le fait des maladies seules dépassent, semble-t-il, toute proportion imaginable.

En effet, d'après le rapport du docteur Brunner, médecin de l'armée espagnole, le nombre des morts se serait élevé, en 1897, à 32.534 dont :

6.034 par fièvre jaune.
2.500 — typhoïde.
12.000 par dysenterie.
7.000 par fièvre intermittente.
5.000 par autres maladies diverses.

En outre, M. Brunner estime à 30.000 le nombre des convalescents évacués de Cuba sur l'Espagne, et on peut penser que, de ces 30.000 convalescents, 10 pour 100, soit au moins 3.000, sont certainement voués à une mort plus ou moins prochaine, ce qui donne environ 35.000 décès dans l'année.

Si cet état de chose eût dû continuer, Cuba aurait été le tombeau de l'armée espagnole tout entière, et l'on comprend que, dans ces conditions, les Américains ne se hâtent pas de s'installer sur une terre aussi dangereuse.

(*L'Illustration*, 4 juin 1898.)

Extrait d'un rapport de MM. Burot et Legrand, médecins de marine, sur l'expédition de Madagascar. Je cite :

« La mortalité a dépassé dans le corps expéditionnaire toutes les prévisions. En dix mois, de mars à décembre, sans rencontre sanglante avec l'ennemi, l'armée a perdu presque autant d'hommes, toutes proportions gardées, que pendant les cinq années de la campagne du Mexique, de 1862 à 1867! Pourtant, nos soldats avaient eu également à lutter contre un climat terrible, contre les fièvres redoutables des terres chaudes, et, en outre, contre un ennemi implacable et bien armé.

« La mortalité, pour cause de maladies, dans l'armée anglaise, durant la campagne contre les Achantis, prise comme terme de

comparaison, avait été de 1 homme sur 60; dans l'expédition française de 1885, elle avait été de 1 homme sur 20; en 1895, elle a atteint le chiffre de 1 sur 3! »

4,189 décès sur 12,850 hommes de troupes de la guerre et de la marine, sans un engagement de guerre, sans qu'un seul de nos soldats soit tombé sous le feu de l'ennemi! Ces chiffres sont officiels. Qui diable s'en préoccupe? Les sapeurs du génie, qui ont travaillé à la fameuse route dont il n'existe plus de trace aujourd'hui, ont perdu les *deux tiers de leur effectif.* Le 40e bataillon de chasseurs à pied voyait tomber 632 hommes sur 1,000 dans sa marche forcée sur Tsarasotra, et *pas un* de ses soldats ne put arriver à Tananarive. L'escadron du train des équipages perdit plus de la moitié de son effectif : les hommes employés comme porteurs de bagages faisaient office de bêtes de somme. Le 200e, sans avoir tiré un coup de fusil, ne se composait que de 163 hommes à l'entrée dans Tananarive.

Clémenceau. — *(Aurore.)*

L'extravagance humaine de cette planète est ainsi faite qu'au lieu de mener une vie tranquille, laborieuse, intellectuelle et heureuse, elle se suicide perpétuellement en s'ouvrant les quatre veines et en jetant son meilleur sang dans ses convulsions frénétiques. Voyez-la à l'œuvre, cette humanité : elle choisit ses enfants les plus forts, les allaite, les nourrit, les entoure de soin jusqu'à la plénitude de leur âge viril, puis les aligne méthodiquement. Comme il n'y a que 36,525 jours par siècle et qu'il lui faut poignarder 40 millions d'individus, elle ne lâche pas un seul instant son couteau, en égorge sans fatigue 1,100 par jour, presque 1 par minute, 46 par heure! Il n'y a pas de temps à perdre, car, si par hasard on se repose un seul jour, c'est 2,200 condamnés qui attendent leur tour pour le lendemain.

Voilà à quoi les hommes s'occupent. Apprécions dignement ce haut degré d'intelligence par quelques comparaisons.

Le glaive de Mars tire sans trêve le sang des veines de

l'Humanité : dix-huit millions de mètres cubes ont déjà été répandus, etc.

Qu'ajouterons-nous encore à ces tableaux incomparablement moins hideux que la réalité? Une remarque seulement : *c'est que les divers gouvernements de l'Europe seuls tuent, chaque mois, pour leur bon plaisir, plus d'hommes qu'on ne voit à l'œil nu, d'étoiles au ciel par la plus belle nuit,* etc.

En fait, l'état de paix avec l'armée permanente, le militarisme européen est la cause principale de la stérilisation des campagnes et la ruine des pays.

Les ressources gagnées à grand peine par les travailleurs ne suffisent plus depuis longtemps. Il faut emprunter, emprunter encore et escompter l'avenir. La dette publique de l'Europe et de l'Amérique s'élève aujourd'hui à quatre-vingt-dix-huit milliards! Elle continue de s'exagérer, et continuera jusqu'à ce que tous les peuples fassent faillite. La dette publique des diverses nations de l'Humanité entière s'élève actuellement à cent trente milliards, que l'Humanité se doit à elle-même!... Aucun problème de l'Astronomie n'est de cette force-là, et aucun observatoire n'est comparable à une Chambre des députés.

Et ces dettes, ces sacrifices, ces impôts de tout genre, cet accroissement constant de la gêne publique pour qui? pour quoi? — Pour enlever les bras à l'agriculture, pour stériliser la Terre, pour préparer la famine universelle et pour s'entre-détruire inexorablement.

Mieux encore! Notre intelligente Humanité n'a eu jusqu'à présent de la reconnaissance que pour ses spoliateurs, *des honneurs que pour ses bourreaux, des lauriers que pour ses assassins, des statues que pour ceux qui l'écrasent sous les talons de leurs bottes.*

Que conclure de cet examen? Pouvons-nous sérieusement espérer qu'un jour l'Humanité reconnaîtra sa sottise, que les peuples atteindront l'âge de raison et que la guerre infâme cessera enfin de souiller cette planète, mieux éclairée sur les véritables conditions de son bonheur? Non pas! Les hommes sont ainsi faits : ils ont besoin de maîtres, ils ont besoin de bourreaux, ils ont besoin de malheurs. On verra pendant de longues

années encore, quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent éprouver la nécessité de se poignarder *et le centième qui les traitera de fous, sera longtemps lui-même considéré comme un utopiste.* Supprimer toutes les armées du monde? Y songez-vous? C'est impossible!

FLAMMARION.

(*Dans le Ciel et sur la Terre.*)

Nous extrayons de la *Nature* les renseignements suivants relatifs aux documents que M. Bodio a pu réunir sur ce qu'a coûté, en hommes et en capitaux, la guerre de 1870-71.

En France, d'après le Dr Jules Richard, les pertes subies par l'armée française sont les suivantes :

	Hommes
Morts en France de blessures	80.000
Morts en France de maladies, d'accidents, suicides, etc.	36.000
Morts en Allemagne, prisonniers	20.000
TOTAL DES MORTS	136.000
Blessés sur les champs de bataille qui ont survécu.	138.000
Blessés dans les marches, accidentellement, contusionnés, etc.	11.421
Malades de maladies communes, d'exténuation, de froid, etc.	328.000
TOTAL	477.421

Le nombre de Français morts de blessures serait de 155.000, d'après le Dr Puget, et de 158.871, d'après le Dr Chenu.

En Allemagne, d'après les rapports officiels de l'État-major de Berlin, il est mort, du côté des Allemands, 40.877 hommes, dont 17.255 sur les champs de bataille et 26.025 dans les ambulances. 18.545 hommes ont été blessés, mais ont survécu.

Les chiffres ne sont pas moins édifiants sur ce qui concerne les capitaux.

Les pertes suubies par la France sont les suivantes, d'après M. Bodet, ancien ministre des Finances :

	Francs
Dépenses militaires	2.586.412.558
Sommes payées à l'Allemagne	5.742.938.814
Emprunts et primes	1.156.327.955
Travaux publics occasionnés par la guerre.	207.239.800
Indemnités payées par l'État aux départements et aux particuliers.	604.622.425
Pertes subies par l'État	2.833.939.000
Dommages supportés par les communes et non remboursés par l'État	535.007.000
Total.	12.666.487.552

Et dans ce chiffre, ne sont pas comptées les pertes résultant de l'arrêt de production, de la perte du capital « homme » et de l'incapacité de travail des blessés ou malades !

En ce qui concerne les pertes pécuniaires subies par l'Allemagne, on est loin d'être d'accord. D'après M. Blenck, elles seraient inférieures aux 5 milliards versés. Pour M. Meitzen, au contraire, les frais auraient dépassé 8 milliards.

Et tout cela, pourquoi faire ?

(*Mémorial de la Librairie*, 22 octobre 1896.)

...Après un fusil tirant dix coups par minute, on en inventera un qui tirera vingt coups; après les canons portant à deux kilomètres, on en imaginera qui porteront à quatre kilomètres, et, dans cette sorte de frénésie de destruction, on devra maudire le génie meurtrier des peuples, au nom de l'humanité.

Et alors il arrivera que les nations s'armeront pour ne pas combattre; on aura des armées nombreuses, bien vêtues, bien équipées, mais comme les armées coûtent cher et épuisent les peuples, il y aura à côté d'elles des populations misérables et dont les souffrances finiront par faire explosion.

Jules Favre.

(*Corps législatif*, séance du 23 décembre 1867.)

Voyons maintenant ce que coûte cette aberration insensée. Commençons par les pertes directes.

Un continent entier de notre globe, deux fois grand comme notre continent, ayant 19.800.000 kilomètres carrés et 80 millions d'habitants, l'Amérique du Nord, est partagé en trois dominations politiques : le Canada, les États-Unis, le Mexique. Comme aucun de ces pays ne convoite le territoire de l'autre, sur ce vaste continent il y a seulement 114.453 soldats et marins, soit un militaire par 700 habitants, tandis qu'il y en a chez nous un par 108. La proportion américaine donnerait pour l'Europe 514.286 hommes. Comme nous n'avons pas d'éléments sauvages à contenir par les armes, la moitié du contingent de l'Amérique du Nord nous suffirait certainement pour maintenir l'ordre intérieur. L'Europe a besoin de 300.000 soldats au plus. Tout le reste est entretenu, grâce à l'idolâtrie des kilomètres carrés. Ce reste dépasse 3.300.000 hommes et coûte 4 milliards 508 millions de francs par an. Telle est la perte directe provenant de l'esprit de conquête. C'est un joli denier. Mais c'est encore bien peu de chose en compagnie des pertes indirectes.

D'abord il y a les 3.500.000 hommes qui sont sous les drapeaux. S'ils n'étaient pas soldats et se livraient à des besognes lucratives, en gagnant seulement mille francs par tête, ils pourraient produire 3 milliards 800 millions de francs. Les 4.500 millions absorbés aujourd'hui par les dépenses militaires rapporteraient bien 5 o/o, s'ils étaient placés en entreprises agricoles et industrielles. Cela fait encore 225 millions. Les vingt-huit jours des réservistes peuvent bien s'évaluer à 200 millions au plus bas mot. Voilà donc 4.225.000.000 absolument palpables. Mais combien de pertes colossales échappent à toute évaluation ! Les capitaux produisent des capitaux. Si 9 milliards étaient économisés tous les ans sur les dépenses militaires et versés dans des entreprises nouvelles, ils produiraient des bénéfices qu'il est absolument impossible d'évaluer.

Pour se rendre un compte exact des maux provenant de l'esprit de conquête, il faut jeter un regard sur le passé.

Nous ne remonterons pas au-delà du moyen âge et nous donnerons quelques exemples peu nombreux pour ne pas abuser de la patience du lecteur.

L'Artois fut saccagé de fond en comble, plus de trente fois, dans le courant du dixième siècle. A l'époque des croisades, les petits souverains de l'Europe et même les républiques se croyaient obligés de faire une expédition de pillage tous les printemps (1).

Nulle part la destruction des richesses produites par la guerre n'a été aussi épouvantable qu'en Espagne. En 1073, les Castillans voulurent prendre Tolède. Avec les engins militaires de l'époque, il était absolument impossible de venir à bout, par une attaque ouverte, d'une place aussi admirablement fortifiée par la nature et par les hommes. Alors le roi de Castille, Alphonse VI, ravagea le pays pendant trois années consécutives. Il détruisit les récoltes massacra les habitants et le bétail, en un mot, fit le désert autour de l'antique capitale des Wisigoths.

Cette manière de faire la guerre devint systématique chez les Espagnols. Les campagnes de l'Estramadure furent si bien ravagées, qu'elles n'ont pas pu se relever jusqu'à nos jours, *après six siècles !*

« De 1110 à 1815, sur 705 années, il y en a eu 272 de guerre entre la France et l'Angleterre (2). » Voilà près de quatre-vingts ans que ces deux nations vivent en paix. Cela ne les empêche pas de prospérer. Quelle meilleure preuve que toutes les guerres précédentes étaient inutiles ?

Nous ne parlerons pas des massacres de la guerre de Trente ans qui firent périr le tiers de la population d'Allemagne, ni des épouvantables hécatombes de Napoléon Ier. Ces faits sont dans toutes les mémoires.

Essayons une évaluation des pertes causées par l'esprit de conquête, au moins depuis la guerre de Trente ans. Ici encore

(1) Voir, sur la Lombardie, Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, Paris. Furne, 1840, t. II, p. 173.

(2) E. de Laveleye. *Les causes de guerre en Europe*. Paris, Guillaumin, 1873, p. 44.

nous procéderons par analogie. De 1700 à 1815, l'Angleterre a dépensé 175 millions de francs pour la guerre (1). Supposons que les frais des autres grandes puissances : Allemagne (y compris la Prusse), Autriche, Espagne, France et Russie, aient été analogues. Cela ferait (sans compter les petits États, comme la Savoie, Venise, etc.) un millliard 50 millions pour l'Europe entière. Comme la guerre ne coûtait pas aussi cher à la Russie et à la Prusse qu'à l'Angleterre, diminuons ce chiffre d'un quart. Cela fait, pour la période de 1700 à 1815, une dépense annuelle de 787.500.000 francs (2) et une dépense totale de 90.562.500.000 fr. Évaluons les frais de guerre du dix-septième siècle à une somme encore inférieure; portons-les seulement à 500 millions de francs par an, pour toute l'Europe. Cela fait encore 41 milliards, soit, pour la période entière de 1618 à 1815, 131.562.500.000 francs.

Nous avons des données plus certaines pour le dix-neuvième siècle. Les guerres de Crimée, d'Italie, de Holstein, d'Amérique et de 1866 ont coûté 48.830.000.000 de francs (3). La guerre de France a coûté 15 milliards au plus bas mot. Celle de 1877 au moins 4 milliards. Ajoutons pour la guerre d'indépendance de la Grèce, pour les expéditions française et autrichienne en Espagne et à Naples, pour la guerre de Pologne, en 1830, pour la guerre turco-russe de 1828-29, enfin pour les guerres de 1848, encore 3 milliards, ce qui est bien modeste, il faut en convenir. Nous arrivons déjà à un total de 68 milliards 830 millions. Aucune des compétitions extra-européennes n'est comprise dans ce chiffre: la guerre entre la Russie et la Perse en 1827, celle de Méhémet-Ali contre les Turcs, la lutte contre les montagnards du Caucase et contre les Arabes de l'Algérie, les campagnes des Anglais dans l'Afghanistan, etc., etc. Sur tout cela nous manquons absolument de chiffres.

Mais en comptant seulement ceux que nous avons pu obtenir,

(1) Voir Seely, *Expansion of England*, Londres. Macmilan, 1885, p. 21.

(2) Ce chiffre est très modéré; de 1802 à 1813, la France *seule* a dépensé 498 millions par an. Voir Laroque, *La guerre et les armées permanentes*, Paris, M. Lévy, 1870, p. 203.

(3) Voir P. Leroy-Beaulieu, *Recherches économiques sur les guerres contemporaines*, Paris, Lacroix, 1869 p. 181.

nous avons, pour la période de 1618 jusqu'à nos jours, 200,392,000,000 de francs. Et ce sont là seulement les pertes indirectes! Entre 1618 et 1648, l'Allemagne a perdu 6 millions d'habitants. La destruction des richesses a été prodigieuse, les ravages épouvantables. Comment les déchiffrer en argent? C'est absolument impossible. Il y a certaines dépenses provenant de l'esprit de conquête qui échappent presque complètement à l'observation. Nous en donnerons seulement deux exemples.

Au moyen âge, l'erreur ctésohédonique (1) sévissait entre les plus proches voisins. Aucune ville ne pouvait offrir quelque sécurité, si elle n'était entourée de fortes murailles. Comme elles exigeaient de grosses dépenses, on ne pouvait pas les rebâtir tous les jours. Pour ce motif, on ménageait la place dans les villes et les rues y étaient très étroites. Plus tard, quand la sécurité s'établit, les murailles furent démolies. De notre temps, les besoins de l'hygiène et du luxe ont poussé à ouvrir de larges voies dans les vieilles villes européennes. Il a fallu acheter des maisons et les démolir pour établir les grandes avenues modernes. Sans l'esprit de conquête, il n'y aurait pas eu de murailles au moyen âge et l'on aurait établi de larges rues dès cette époque, comme on le fait dans les nouvelles villes de la Russie et de l'Amérique. Or, pour percer ces nouvelles avenues, Paris, par exemple, a dû contracter des dettes dont les intérêts annuels montent au moins à 50 ou 60 millions de francs. Cette dépense doit être mise au compte de l'esprit de conquête. Mais personne n'a jamais attribué aux gaspillages militaires 50 ou 60 millions de francs sur le budget de la ville de Paris. Et combien d'autres villes sont dans le même cas!

Autre exemple. Pendant six siècles, la France et l'Angleterre ont voulu s'enlever des provinces. De là une hostilité permanente entre les deux nations. Plus tard, les circonstances ont changé; mais, grâce aux routines inhérentes à l'esprit humain, les vieux ressentiments, désormais sans motifs, sont restés. Contrecarrer les progrès de la France était considéré comme un

---

(1) L'auteur donne ce nom à la folie de croire que c'est l'étendue d'une nation qui fait sa richesse.

devoir patriotique par des ministres anglais du genre de lord Palmerston. En 1855, M. de Lesseps forma une Compagnie pour percer le canal de Suez. Comme M. de Lesseps était Français, lord Palmerston et le Parlement britannique se crurent obligés de faire de l'opposition à son projet. Cette opposition coûta environ 200 millions de francs. Le canal de Suez aurait pu se faire alors pour 200 millions. Par suite des machinations de l'Angleterre, il en a coûté 400. Qui a jamais pensé mettre cette perte au compte de l'esprit de conquête? Elle en provient cependant (1).

Les pertes indirectes de la guerre échappent à toute évaluation. Mais il faut considérer encore un autre point de vue : celui des profits qu'elles empêchent de faire. Ainsi la guerre de la sécession américaine a coûté 35 milliards de francs aux trésors des deux confédérations. Mais, sans parler de la destruction des propriétés (2), si l'on considère les bénéfices non réalisés, l'évaluation la plus modérée les porte déjà à 60 milliards de francs (3) pour l'année 1890 et ce chiffre va augmenter tous les ans en progression géométrique.

De plus, il faut prendre nos dettes en considération. La plus grande partie en provient de l'idolâtrie des kilomètres carrés. Cela fait encore une dépense de 3,224 millions de francs que nous n'aurions pas à supporter sans l'erreur ctésohédonique (4).

(1) Signalons-en une encore, à laquelle personne n'a songé jusqu'à présent. L'action la plus avantageuse finit toujours par être admirée, parce que le beau n'est qu'une manifestation du bien. La gloutonnerie est laide, parce qu'elle détruit la santé. La richesse a toujours été enviée par les hommes. Longtemps on s'est imaginé qu'on pouvait l'acquérir *plus vite* par la guerre que par le travail. Par conséquent, la conquête paraissant le procédé le plus rapide (donc le plus efficace) a été honorée, et le travail paraissant le procédé le plus lent a été méprisé. De nos jours, un grand nombre de descendants des preux du moyen âge conservent les idées de leurs ancêtres et tiennent le travail pour dégradant. Aussi des milliers d'aristocrates ne font-ils rien. Ils restent donc des non-valeurs sociales qui ralentissent par leur inactivité le taux d'accroissement de la richesse.

(2) Sherman, dans sa marche d'Atlanta à Savannah, en a détruit pour plus de deux milliards de francs. La famine de coton produite par la guerre d'Amérique a fait perdre à la Grande-Bretagne 2,400 millions de francs. Qui a jamais mis cette somme au compte du militarisme?

(3) Voir E. Reclus, *Nouv. Géogr. univers.*, t. XVI, p. 810.

(4) Voir la justification de ce chiffre dans nos *Luttes entre les sociétés humaines*, p. 226.

Et nous n'avons pas parlé jusqu'à présent d'un autre facteur : les hommes. Les guerres des trois derniers siècles ont fait, au bas mot, 30 à 40 millions de victimes. C'est un chiffre bien modéré. Quelques auteurs le portent à 20 millions par siècle. Sans parler des épouvantables souffrances de ces malheureux, ils représentent un capital énorme (1). Ajoutons, de plus, que ces hommes, s'ils n'avaient pas été massacrés, auraient fait des enfants qui n'existent pas aujourd'hui. Sans les guerres de Napoléon Ier et de Napoléon III, l'Europe aurait eu 45 millions d'habitants de plus qui auraient pu produire 13,500 millions de francs par an (2).

J. Novicow.

(Les *Gaspillages des sociétés modernes*, 1 vol. 5 fr., chez Alcan, 118, boulevard Saint-Germain.)

La semaine dernière, j'indiquais, comme cause de la dépression constatée en notre siècle, de l'art général, réparti dans toute la nation, pour tous les métiers, cette cause première : la dépression vitale amenée par les saignées fréquentes, et de plus en plus abondantes, des guerres.

Cela, en dehors de tout jugement historique et politique. Quoi que l'on pense de la guerre en elle-même, ou de telle guerre particulière, étrangère ou civile, il y a un fait que l'on est bien

---

(1) Un demi-million de nègres sont massacrés tous les ans en Afrique dans les guerres de tribus qui ont aussi pour cause l'erreur ctésohédonique. Supposons que chacun d'eux eût pu gagner 100 francs par an. Capitalisée à 4 0/0, cette somme atteint deux milliards de francs.

(2) Voir nos *Luttes*, p. 228. Disons, en passant, que c'est à l'erreur ctésohédonique que nous devons, en partie, notre sauvagerie actuelle. Quand on pense que le moyen le plus rapide de s'enrichir est de s'emparer du territoire du voisin, moins ce territoire a de défenseurs, mieux cela vaut. Aussi tous les prétendus génies politiques se font-ils gloire d'avoir tué le plus grand nombre de leurs semblables. César se vantait d'avoir massacré un million et demi de Gaulois. Au moment où ces lignes sont écrites, un épouvantable accident s'est produit à Santander. L'explosion d'un bateau chargé de dynamite a tué quelques centaines d'individus. La pitié a été grande pour les victimes. En France, on a fait des collectes pour leur venir en aide. Supposez maintenant la France et l'Espagne en guerre. Si l'on avait fait sauter des milliers d'Espagnols dans une place forte, on aurait chanté des *Te Deum*. O logique humaine !

obligé d'admettre : c'est la suppression, par la victoire comme par la défaite, de milliers ou de millions de vies humaines. Il faut bien voir que, non seulement la période qui suit la guerre est appauvrie par la disparition subite de ces énergies, de ces activités, mais encore toute la continuité de la vie sociale et humaine. Les vides peuvent se combler avec le temps, la sève peut redevenir forte et vivifiante. Il n'y en a pas moins de la vie abolie, et de la vie qui aurait créé de la vie. Avec les hommes disparus a disparu une descendance à venir.

Il est également acquis, à première réflexion, que la perte d'une foule, la perte d'une collectivité n'est pas la seule à enregistrer. Dans le hasard de la guerre, par la fatalité de la bataille, ce qui a pu également disparaître, c'est telle énergie particulière, telle individualité, qui serait devenu représentative, dans le domaine de la pensée ou de l'action, d'une foule de désirs, de vouloirs, qui peuvent se trouver, sinon annulés, du moins retardés et affaiblis, faute de moteurs utiles, prêts à l'heure juste.

De combien de grands, beaux et bons esprits, de combien d'œuvres à jamais fécondes, l'humanité a-t-elle été privée par les catastrophes qui font entasser les morts dans les plaines, au soir des combats, cela, c'est la question sans réponse, l'affreux et insoluble mystère.

GUSTAVE GEFFROY.

(*Journal*, 22 février 1895.)

On a consacré des millions à transformer la tunique des soldats en veste, après avoir consacré quantité d'autres millions à transformer la veste des soldats en tunique.

Nous aurions eu de quoi faire des Littrés de tous les Français avec l'argent que nous avons dépensé en passepoils.

Je ne puis voir une nouvelle culotte à l'armée sans songer qu'elle est faite de l'étoffe de plusieurs savants.

ÉDOUARD LOCKROY.

Nous nous bornerons à rappeler que les différents États de l'Europe ont accumulé une dette de 130 milliards, dont 110 environ depuis un siècle, et que cette dette colossale provient presque exclusivement des dépenses de guerre; qu'ils tiennent sur pied, en temps de paix, plus de 4 millions d'hommes, et peuvent porter ce chiffre à 19 millions en temps de guerre; que les deux tiers de leurs budgets sont absorbés par le service de la dette et l'entretien des armées de terre et de mer. Si l'on recherche quelle a été la progression des charges publiques dans le courant du siècle, on trouve que le montant des contributions en argent s'est élevé dans la proportion d'un à quatre et même cinq, et que l'impôt du sang dans les pays du continent a suivi la même progression. Pour ne citer que la France, le budget de l'État y a monté depuis la Restauration de 1 milliard à 4, et le contingent annuel de l'armée de 40,000 hommes à 160,000. La progression a été à peu près la même dans les autres États, et elle s'est, partout aussi, sensiblement accélérée dans la seconde moitié du siècle.

G. DE MOLINARI.

(*Esquisse de l'organisation politique et économique de la société future*, pages 35 et 36; Guillaumin, éditeur, 14, rue Richelieu, Paris.)

... Jadis un véritable jardin, la chaîne de la Moucondoncoua, est aujourd'hui le théâtre de luttes sanglantes et d'un pillage continu. La violence et la cruauté des agresseurs ont transformé le caractère des habitants, devenus cruels à leur tour, et leur ont appris à se venger sur les faibles des maux qu'on leur inflige.

(*Voyages du capitaine* BURTON.)

Je suis persuadé que la plupart des conflits entre nations sont le résultat des manœuvres et de l'ambition de quelques ministres qui usent de ces moyens criminels à seule fin de conserver le pouvoir et d'accroître leur popularité... Je désirerais que les ministres fussent seuls obligés de terminer par les armes les différends qu'ils ont provoqués.

GUILLAUME II.

(Extr. de *Guillaume II*, par François Ayme, p. 153, Paris, 1897.)

Essayons de donner une idée de ce que lui coûte l'abus du pouvoir illimité que possèdent les gouvernements sur la vie et la propriété individuelles et qu'ils mettent au service des classes dont ils dépendent. Si l'on considère les deux gros chapitres des budgets de la généralité des États civilisés, ceux de la guerre et ceux de la dette, on constate, non sans surprise, qu'ils absorbent les deux tiers des revenus publics.

Sans doute, il faut, sous le régime actuel de l'assurance isolée, que chaque nation se prémunisse contre le risque de guerre; mais n'est-il pas manifeste que la prime qu'elle paye de ce chef dépasse le risque? Si des millions d'hommes sont soumis en Europe à la servitude militaire, n'est-ce pas surtout parce que les armées offrent un débouché avantageux aux professionnels qui se recrutent, pour le plus grand nombre, dans les familles influentes de l'aristocratie et de la bourgeoisie? Et la plupart des guerres qui ont ravagé inutilement le monde depuis un siècle ont-elles été entreprises pour satisfaire à la demande de la foule laborieuse qui fournit, qu'elle le veuille ou non, le sang et l'argent nécessaires pour les soutenir? Que l'on calcule enfin ce que coûte le renchérissement des produits et des services que les gouvernements ont enlevés au domaine de l'activité privée : postes, chemins de fer, télégraphes, téléphones, etc., etc., et celui que cause la protection des rentes des propriétaires fon-

ciers, des profits ou des dividendes des entrepreneurs d'industrie et de leurs commanditaires, on trouvera que l'ensemble des frais directs et indirects de gouvernement absorbe au moins la moitié des revenus de la multitude qui vit du produit de son travail quotidien. Sous le régime du servage, elle travaillait trois jours par semaine pour le seigneur : elle travaille aujourd'hui tout autant pour le gouvernement et ses soutiens privilégiés, quoique les services qu'elle reçoit en argent valent à peine une demi-journée.

De Molinari.

(*Esquisse de l'organisation politique et économique de la société future*, pages 90-91 ; Guillaumin, éditeur, 14, rue Richelieu, Paris.)

Quand la grande armée de Napoléon a passé le Niémen, en évaluant le nombre des soldats qu'il avait pu réunir, on arrive à 700,000. Et là-dessus tous les auteurs poussent des cris d'admiration. Sept cent mille hommes! Quelle merveille! quelle belle et triomphante conquête sur les difficultés matérielles que de pouvoir faire vivre septcent mille hommes, assurer le commandement, les services des munitions et de l'intendance. Quel prodige que ce recrutement de Français et d'Italiens, de Bavarois et de Polonais, de Saxons et de Danois, d'Espagnols et de Flamands! Il n'y a pas assez de dithyrambes pour glorifier ce miracle. Or on sait ce qu'il est devenu, ce miracle. Six mois après, combien d'hommes survivaient de ces sept cent mille? Trente-trois mille: oui! trente-trois mille à peine. Les autres étaient morts, dans d'atroces souffrances, après des misères effroyables, mutilés, gelés, froissés par la mitraille, agonisant dans la neige, dévorés par les corbeaux, ou disséqués par le typhus. Voilà ce que c'est que la guerre!

Et, si les historiens se permettent quelques critiques, ce n'est pas du tout parce que sept cent mille hommes ont péri, c'est pour des raisons de stratégie et de politique. A supposer que la campagne de Russie eût amené l'écrasement de la puissance russe, même avec cette effroyable hécatombe humaine, l'histoire n'aurait que des applaudissements, et peut-être ne trouverait-on

pas, dans un seul livre, une parole de réprobation ou de blâme.

Récemment, dans la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne, il y a eu l'écrasement de la flotte espagnole. Cinq ou six navires de guerre ont été brûlés, torpillés, coulés, et il y a eu trois mille victimes. La mort de ces malheureux a passé presque inaperçue; tandis que le naufrage, presque simultané, de la *Bourgogne*, où il y eut près de quatre cents morts, provoqua une générale épouvante et une émotion extraordinaire.

Est-ce que par hasard les braves marins espagnols ne méritent pas autant de compassion que les passagers de la *Bourgogne?*

Les historiens et les journalistes sont responsables de cette aberration qui fait considérer comme toutes simples les morts des soldats. Ce sont faits de guerre, voilà tout! Il est inutile de s'apitoyer sur leur compte.

De là cette indulgence pour les grands mangeurs d'hommes, comme Alexandre, César, Attila, Napoléon, Bismarck. Il semble qu'ils aient droit à des ménagements particuliers.

Lorsqu'un misérable père martyrise son petit enfant, le roue de coups et le fait périr de faim, un cri d'horreur s'élève. La foule entoure la voiture qui le conduit au tribunal, en s'écriant: « A mort l'assassin! A mort! » Et, s'il n'est pas condamné à l'échafaud, toute la presse s'indigne! Le pauvre enfant martyrisé trouve des millions de défenseurs. Cela est bon. Cela est juste. Mais pourquoi celui qui, au lieu de martyriser un enfant, en martyrise cent mille, ou quinze cent mille, pourquoi celui-là est-il un grand homme?

L'horrible Vacher, cette brute sanguinaire, irresponsable sans doute, qui a commis une trentaine de hideux assassinats, est un affreux monstre. Mais qu'on mette à côté de ces trente victimes les deux millions d'hommes qu'Alexandre a fait périr... je n'hésite pas, et je préfère Vacher à Alexandre le Grand!

Peut-être dira-t-on que la mort des soldats sur un champ de bataille est glorieuse et digne d'envie; que mourir pour la patrie ou pour le maître, les armes à la main, le front à l'ennemi, est un honneur incomparable. Hélas! combien de ces pauvres sol-

dats tombent sans avoir connu l'orgueil de la lutte, pourrissant dans un hôpital, ou dans une étable, du typhus, du scorbut, de la variole, du choléra, de la fièvre jaune, de toutes ces infâmes maladies qui accompagnent la guerre et lui font un cortège digne d'elle! Ceux qui chantent la gloire de la guerre, savent-ils que les maladies font cinq fois plus de victimes que le feu de l'ennemi.

Aux temps d'Homère, ou même au temps de la chevalerie, quand deux héros en venaient aux mains, avec leurs épées, leurs cuirasses, leurs lames, c'était la vaillance et l'adresse qui décidaient de la victoire. Il y avait quelque honneur à combattre, à triompher, peut-être même quelque sauvage plaisir dans cette bataille. Mais quelle noblesse d'âme, quel succès de l'énergie physique à râler sur un grabat infect, quand le choléra ou le typhus nous dévore? Si hideux que l'aspect d'un champ de bataille, ce n'est rien à côté du spectacle que donne l'hôpital-baraquement où sont soignés les malades. Rien n'est plus abominable; et tous ceux qui ont vu de pareilles scènes, pour peu qu'il leur reste encore quelque parcelle de cœur ou d'intelligence, ne peuvent plus considérer la guerre et l'ambition des souverains que comme la plus abominable des aberrations humaines.

Il est impossible de donner en chiffres le nombre des victimes de la guerre.

Mais il n'est pas du tout nécessaire de chercher une irréalisable précision.

Nous pouvons faire alors à peu près le compte suivant pour les guerres de ce siècle.

Guerres de Napoléon (1799-1815)	Français	3.000.000
— — —	Etrangers	5.000.000
Guerre de Russie (1854)		800.000
Guerre d'Italie		300.000
Guerre de Prusse		300.000
Guerre de sécession		500.000
Guerre de 1870		800.000
Guerre turco-russe		400.000
Guerres civiles de l'Amérique du Sud		500.000
Guerres coloniales (Indes, Mexique, Algérie, Abyssinie, Transvaal, Java, Madagascar)		3.000.000
	Total	14.600.000

CHARLES RICHET.

(*Les Guerres et la Paix*, pages 30-35; Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.)

LE MILITARISME

L'Origine des Armées permanentes

Sous le régime féodal, la force armée consistait principalement en cavalerie. Les seigneurs, assistés de leurs principaux vassaux et tenanciers, combattaient à cheval et n'étaient suivis que d'un petit nombre de fantassins, qui étaient plutôt des sortes de valets que de vrais combattants. Il fallait du temps pour rassembler ces petites armées, qui, après avoir tenu la campagne et bataillé pendant quelques semaines, pillé et incendié les habitations, foulé et détruit les récoltes, rentraient dans leurs foyers; et les rois eux-mêmes, qui n'étaient guère alors que les premiers des barons, n'étaient pas exempts de ces embarras de longs et difficiles préparatifs. C'était heureusement une compensation à tout ce qu'avaient de meurtrier ces continuelles dissensions entre de hauts seigneurs qui ne connaissaient, hors des temps de guerre, d'autre occupation que les exercices de la chasse, d'autre distraction que de vexer impunément les vilains, se retranchant ensuite derrière les fossés et les tours de leurs châteaux forts. Rien n'était moins doux ni moins protecteur que ces chevaliers féodaux, si vantés pour leurs exploits et leur vaillance par les poètes et les romanciers, qui se sont bien gardés de nous les montrer sous le côté prosaïque de leur vie grossière. Il en est résulté qu'on ne les connaît guère aujourd'hui que comme le naïf bourgeois de Paris ou de Londres connaît les innocentes bergères et les paysannes à la blanche main, qu'il a étudiées à l'Opéra ou dans les idylles. On n'a fait voir ces nobles preux qu'avec leur costume de parade et dans ces moments où sous le regard de leurs dames, ils faisaient de faciles prouesses, y mêlant, par-ci, par-là, quelques traits de générosité dont ils gâtaient le mérite par leur jactance. Il fallait aussi les voir dans le désabillé de leur existence journalière. Il fallait surtout montrer, au pied du donjon féodal, repaire formidable du seigneur et de sa petite cour, ces huttes qui l'entouraient dans un vaste

rayon et où la majeure partie de l'espèce humaine végétait misérablement dans la servitude et l'ignorance. Le libertinage des chevaliers a été décoré du nom de galanterie, et leur brutalité de celui de courage. Le tout était assaisonné de dévotion superstitieuse, qui tournait vite à la férocité quand on l'animait contre les mécréants et les hérétiques : je n'en voudrais d'autres preuves que ces guerres abominables qui, sur la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, inondèrent le Midi de la France du sang des Albigeois, et surtout ces folles expéditions en Terre sainte, dans lesquelles, pendant près de deux siècles, la chevalerie traîna à sa suite les populations européennes, expéditions qui furent punies de tant de désastres. Si je disais, sans citer mes autorités, de quel vil ramas se composaient les armées des croisés et quelles horreurs elles commirent, on me taxerait de partialité philosophique et d'exagération. On peut voir ce que raconte le moine bénédictin Roger de Wendover de leurs débauches, de leurs fourberies et de leurs cruautés, mêlées de prières, et de processions. Dans la description de la prise de Jérusalem, à laquelle je renvoie particulièrement le lecteur, on voit Godefroi, le comte de Toulouse, Tancrède et leurs compagnons, égorgeant sans distinction tout ce qu'ils rencontrent, encombrant les rues de monceaux de cadavres et de têtes coupées, inondant la ville et les contrées environnantes de flots de sang. Immédiatement après ce récit vient la description de la visite que les vainqueurs rendent aux lieux saints, pieds nus, les larmes aux yeux, et poussant des soupirs vers la Jérusalem céleste. Écoutez maintenant saint Bernard, exhortant le clergé et le peuple de Spire à s'armer contre les infidèles. Il les appelle *homicides*, *ravisseurs*, *adultères*, *parjures*, et les engage néanmoins à être pleins de confiance en Dieu, dont ils sont les serviteurs privilégiés et qui *veut être leur débiteur*. Il va jusqu'à leur présenter l'expédition sainte comme une *foire* où ils iront gagner, en se confessant avec un cœur contrit, l'absolution de tous les crimes dont ils se sont rendus coupables.

PATRICE LARROQUE.

(*De la guerre et des armées permanentes*, chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, pages 9-13.)

Une armée, dans les temps anciens, avait presque toujours pour origine une bande de pillards, ou, ce qui revient au même, de gens ne voulant pas travailler et résolus de vivre du travail des autres. Naturellement, ces brigands, une fois leur autorité reconnue, devenaient les protecteurs nés de ceux qui travaillaient pour eux. C'est ainsi que l'ordre a été créé dans le monde par le brigand devenu gendarme.

Ernest Renan.

La caserne est une invention hideuse des temps modernes. Elle ne remonte qu'au dix-septième siècle. Avant, on n'avait que le bon corps de garde où les soudards jouaient aux cartes et faisaient des contes de Merlusine. Louis XIV est un précurseur de la Convention et de Bonaparte. Mais le mal a atteint sa plénitude depuis l'institution du service pour tous. Avoir fait une obligation aux hommes de tuer, c'est la honte des empereurs et des républiques, le crime des crimes. Aux âges qu'on dit barbares, les villes et les princes confiaient leur défense à des mercenaires qui faisaient la guerre en gens avisés et prudents; il n'y avait parfois que cinq ou six morts dans une grande bataille. Et quand les chevaliers allaient en guerre, du moins n'y étaient-ils pas forcés; ils se faisaient tuer pour leur plaisir. Sans doute n'étaient-ils bons qu'à cela. Personne, au temps de saint Louis, n'aurait eu l'idée d'envoyer à la bataille un homme de savoir et d'entendement. Et l'on n'arrachait pas non plus le laboureur à la glèbe pour le mener à l'ost. Maintenant, on fait un devoir à un pauvre paysan d'être soldat. On l'exile de la maison dont le toit fume dans le silence doré du soir, des grasses prairies où paissent les bœufs, des champs, des bois paternels; on lui enseigne, dans la cour d'une vilaine caserne, à tuer régulièrement des hommes; on le menace, on l'injurie, on le met en prison; on lui dit que c'est un honneur, et, s'il ne veut point s'honorer de cette manière, on le fusille. Il obéit parce qu'il est

sujet à la peur et, de tous les animaux domestiques, le plus doux, le plus riant et le plus docile. Nous sommes militaires en France, et nous sommes citoyens, autre motif d'orgueil que d'être citoyen! Cela consiste pour les pauvres à soutenir et à conserver les riches dans leur puissances et leur oisiveté. Ils y doivent travailler devant la majestueuse égalité des lois, qui interdit au riche comme au pauvre de coucher sous les ponts, de mendier dans les rues et de voler du pain. C'est un des bienfaits de la Révolution. Comme cette révolution a été faite par des fous et des imbéciles au profit des acquéreurs de biens nationaux et qu'elle n'aboutit en somme qu'à l'enrichissement des paysans madrés et des bourgeois usuriers, elle éleva, sous le nom d'égalité, l'empire de la richesse. Elle a livré la France aux hommes d'argent, qui, depuis cent ans, la dévorent. Ils y sont maîtres et seigneurs. Le gouvernement apparent composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux et calamiteux, est aux gages des fins renards. Depuis cent ans, dans ce pays empanaché, quiconque aime les pauvres est tenu comme traître à la société. Et l'on est un homme dangereux quand on dit qu'il est des misérables. On a fait même des lois contre l'indignation et la pitié. Et ce que je dis ici ne pourrait pas s'imprimer.

ANATOLE FRANCE.

(*Le Lys rouge*, pages 116 à 118; 1 vol., 3 fr. 50, chez Calmann Lévy.)

LES SOLDATS

Autrefois, nous avions des casques et des arcs,
De noirs chevaux et des trompettes éclatantes.
Nos rêves s'éployaient dans les toiles des tentes
Et nous traînions l'or des vaincus dans de grands chars.

Nous portions le soleil dans nos cœurs héroïques
Et la gloire vibrait sur le luth de nos rois.
Les peuples s'enfuyaient lorsque le vent, le soir,
Agitait sur les monts nos bannières tragiques.

L'âme sainte des feux qui veillaient dans les camps
Enseignait aux vainqueurs l'amitié de la terre.
Ils plantèrent un jour les grands glaives brillants
Et connurent la joie des rêves sédentaires.

Oh! Rudes jours vécus dans des années de fer,
Sang qui coulait avec les ruisseaux des montagnes,
Souvenirs de héros mourant les bras ouverts
Et de flambeaux levés sur des champs de bataille!

Guerre de nations, d'esclaves et de cultes!
Quand nos âmes luisaient vers les étoiles d'or,
Les cantiques sacrés étaient des chants de lutte
Et Dieu dans les clochers faisait sonner la mort.

Les cuirasses étaient fleuries de croix dorées;
Des prêtres, après les combats, augustement,
Promenaient dans le soir au-dessus des armées
Les rouges crucifix de soleil et de sang...

Goût de mort! Durs instincts! Amertume des siècles!
En d'infinis troupeaux où luisaient les aciers,
Nous marchions derrière les rois, graves bergers,
Et les drapeaux claquaient au haut des citadelles.

Temps épique dont la rumeur résonne encore!
Les panaches étaient couleur de liberté,
Les cavaliers qui galopaient dans les aurores
Semblaient tendre leurs mains vers des fleurs de clarté.

Nous avons combattu sous la lueur des astres,
Poussés sur des remparts et des ponts qui tremblaient,
Chanté des chants de joie quand les cités brûlaient
Et gémi de douleur aux heures de désastres.

Et nous avons dressé comme une œuvre immortelle,
Un jour, aux dieux de la patrie et du hasard,
Sous des cieux inconnus où flottaient de grands aigles,
Des trophées de fusils, de morts et d'étendards.

* * *

Vaine pierre jetée dans le temps éternel!
Et maintenant les jours sont comptés, ô Victoire!
Tu ne t'étendras plus dans la couche des chefs
Pour enivrer leurs nuits avec la chair de gloire;

Tu ne lèveras plus vers le soir les prunelles
Où venaient se mirer l'éclat des fers levés
Et tu ne riras plus de tes lèvres cruelles
Quand ton char triomphant sonnait sur les pavés.

Dans nos cœurs, le dégoût des idoles aimées
Est passé comme un flot plus vaste que la mer;
Nous maudissons le Dieu qui lève les armées
Et qu'honore le flottement des drapeaux clairs.

Nous ferons des bûchers sur les places publiques
Pour l'or et les statues, les épées et les croix,
Les lauriers tomberont du front des républiques
Et le vent soufflera dans la barbe des rois...

— Nous pleurons le péché d'avoir porté des armes,
Nous, les vainqueurs enfin vaincus par le remords,
Pour avoir trop compris la souffrance des larmes
Et quelle angoisse était sur la face des morts...

Donnez-nous les rameaux de paix, les fleurs d'amour.
Voici le glaive impur à la lame sanglante.
Quelle vigne sacrée, quelles roses puissantes
Pourront lui dérober la lumière du jour?

Quelle eau pure saura laver nos mains coupables?
Pour que le poids de tant de fautes et de sang
N'augmente le fardeau des hommes misérables,
Pour que la pureté vienne au cœur des enfants.

Il faudra que nos fils, par les printemps vermeils,
Retournant les sillons de la glèbe vivante,
Dans les siècles futurs, sous de nouveaux soleils,
Fassent monter la vie de la Terre clémente.

Maurice MAGRE.

(*La Chanson des hommes*, pages 134 et suiv.; 1 vol., chez E. Fasquelle, éditeur. éditeur, 11, rue de Grenelle.)

RÉFUTATION DU MILITARISME

Nous avons dit ailleurs que la conscription ou le recrutement, ce vasselage moderne était incompatible avec la liberté. Dans un gouvernement libre, si quelque chose doit surtout l'être, c'est le choix d'un état; car il n'est pas plus licite de forcer un homme à être soldat qu'il ne l'était naguère de l'obliger à être moine. Aussi avons-nous ajouté que le recrutement militaire était le plus lourd, le plus inique, le plus désastreux de tous les impôts, et que l'Europe lui devait:

1° L'étiolement de la famille pauvre;
2° L'accroîssement de sa misère;
3° L'affaiblissement de son intelligence;
4° Sa démoralisation, son besoin d'émeute et de révolutions;
5° La désorganisation sociale et le retour vers la barbarie.

L'étiolement de la famille. — Parce qu'on ne garde pour la perpétuer que les sujets infirmes, malsains ou mal bâtis.

L'accroîssement de la misère. — Le soldat improductif comme nous le faisons, est une plante parasite qui épuise le sol sans donner de fruits, c'est une charge pour tous y compris lui-même. Il faut bien que le travailleur, ce travailleur qui est son père où son frère, travaille pour deux, si lui, soldat, lui le plus valide de la famille, ne travaille pas. Il faut même que ce père, que ce frère travaille pour trois, si après l'avoir nourri, il doit encore l'habiller, l'armer et l'équiper; car, qui fait vivre le soldat, qui l'entretient? Le travailleur. Chaque fois qu'on lève un soldat, ce sont donc trois hommes à qui on prend le tiers de leur substance, ou qu'on force à travailler un tiers de plus qu'ils ne le dêvraient pour vivre eux-mêmes.

Cette charge ne cesse pas de peser sur le travailleur, même quand le conscrit a fait son temps. Parti avant d'être bon ouvrier, il n'est plus ouvrier du tout quand il revient. C'est donc un nouvel apprentissage qu'il lui faut faire. Mais l'instant est passé,

il a perdu à la fois le goût et l'habitude du travail et toute sa vie il reste oisif ou travailleur médiocre.

L'affaiblissement de l'intelligence. — Le métier de soldat abêtit l'homme et en fait une machine ou un sauvage.

La démoralisation. — Le célibat militaire ou la vie de garnison ne moralise pas; sept années d'amour volage disposent peu à l'amour fidèle et pas davantage à celui du foyer et des joies domestiques.

La désorganisation sociale. — Le soldat est moins disposé à édifier qu'à détruire, son métier n'est pas de faire vivre.

Ces armées permanentes ou les masses d'hommes que, pour les alimenter il faut annuellement arracher à la terre qu'ils fécondaient, au métier qu'ils rendaient producteur, sont la véritable cause de la misère de l'Europe, de son affaiblissement physique et de sa décadence morale.

La nécessité de ces armées, si elles sont devenues nécessaires, prouverait seule le vice de notre système gouvernemental et du peu de sympathie qu'il rencontre chez les masses. Ne vous y trompez pas, c'est moins contre l'invasion étrangère que ces légions sont debout que contre les révolutions intérieures : or que penser d'un gouvernement qui est obligé d'armer la moitié des gouvernés pour se défendre contre l'autre moitié?

BOUCHER DE PERTHES.

Hommes et Choses, 1851, pages 166-167.

« Pour tous les citoyens d'un même pays en état de porter les armes, le service militaire est obligatoire. » Cet ensemble de mots est un axiome, il a force de loi. Grands et petits bourgeois le proclament. L'ouvrier abusé, le paysan résigné le répètent et s'y conforment. Il est sacrilège de le discuter et c'est tant mieux pour les gouvernements et le capital : car du jour où le mur d'intangibilité qui entoure ce principe tomberait, c'en serait fait de la société « comme il faut » qui n'aurait plus d'armée pour garder ses trésors, ses terres, son luxe et sa suprématie.

Je voudrais donc dépouiller un instant cette pseudo-vérité sacrée de sa mystérieuse puissance et l'analyser comme le premier venu des aphorismes. A cet examen elle perdra sans doute bien peu de son autorité pratique; il faut d'innombrables coups de pioche pour déraciner un préjugé; mais qui pourrait se flatter d'avoir ébranlé son influence morale serait trop payé. Raisonnons.

La valeur de la vie n'est point fixe : elle varie avec les individus. Et chacun doit pouvoir la mesurer comme il lui plaît, sans crainte d'être inquiété pour l'opinion qu'il en a. Ceci parait incontestable : la vie est en effet un phénomène qui est avec tous les autres phénomènes dans le même rapport que l'absolu avec le relatif. Vivre est le fait primordial duquel tous les autres faits dépendent. Un homme avant « qu'il soit un être social est un vivant ». Cette qualité de « vivant » préexiste à toutes les autres qualités et les conditionne. Il suit de là qu'elle relève d'une juridiction mentale privilégiée. L'individu qui cherche à déterminer le prix de la vie ne se trouve en présence que de lui-même, tandis qu'il est soudain lié au reste du monde lorsqu'il veut apprécier ou appliquer telle ou telle idée sur la vertu, sur l'art, la science, le progrès, etc. La société peut alors s'opposer à ses actes s'ils lui nuisent, ridiculiser ou blâmer sa pensée. Mais elle demeure désarmée en face de cette chose en soi : l'individu-vie, elle n'a pas à intervenir dans ses méditations et ses décisions, car c'est précisément en tant que « vivant » que l'individu échappe au relativisme social. Le sophisme consisterait à prétendre que l'entité société-vie est la seule existence réelle, intégrale, essentielle, ayant par conséquent le droit de sacrifier à sa permanence l'individu-vie. Mais c'est là une subtilité peu solide; ériger l'existence sociale en existence première c'est tout simplement soutenir cette absurdité : l'homme vit socialement avant de vivre, ou encore : l'homme ne peut vivre que socialement. Or il est évident que si seuls les relations, les échanges, les services mutuels ont permis à la personne humaine de développer et d'embellir sa vie, ce ne sont pas eux qui ont créé cette vie, ce ne sont pas eux non plus qui la rendent possible et durable : l'homme né à l'écart de tout groupement social serait une brute rudimentaire, mais qui

vivrait. C'est donc bien en l'individu que réside la vie première; la vie sociale est une formation seconde, une émanation, une manifestation de toutes les vies individuelles combinées. L'individu et sa vie ne font qu'un; l'individu-vie ne doit rien à la société, et de la conscience que l'individu prend de sa vie, la société ne peut demander aucun compte.

C'est pourquoi l'on a enseigné le respect de la vie humaine; c'est pourquoi aussi le suicide est légitime. C'est pourquoi encore le service militaire obligatoire est une iniquité. Expliquons.

Le service militaire est l'école de la guerre. La caserne est un lycée où l'on apprend l'art de la mort. Il va de soi que dévoiler et prouver que l'attentat commis contre l'autonomie de la personne humaine par l'autorité qui pousse les réfractaires à la bataille forcée c'est en même temps détruire le caractère obligatoire de la préparation au meurtre, du service militaire. Or quand l'Etat, quand la Patrie envoient bon gré malgré les citoyens au combat j'affirme que l'Etat et la Patrie violent le droit que chacun a de ne point perdre, pour l'intérêt général, l'irréductible totalité de sa vie; lorsque 50.000 soldats vont se heurter, les généraux ennemis calculent à l'avance le nombre approximatif des morts. Je suppose qu'ils l'arrêtent à 5.000. A l'aube de l'engagement il est d'ores et déjà certain qu'environ 5.000 chairs humaines seront broyées. Nul ne peut contester que beaucoup parmi ces victimes ne soient entrées dans la tempête, le cœur plein de colère contre la violence qui leur était faite. Ainsi l'Etat et la Patrie ont assassiné des hommes pacifiques qui, laissés libres, n'auraient point versé le sang (1) étranger, ni exposé le leur. Une objection me guette, savoir que ces protestataires n'étaient point assurés de périr, qu'ils couraient certes la chance du trépas, mais qu'ils pouvaient tout aussi bien sortir indemnes de la mêlée. Soit. Mais chacun d'eux, l'hypothèse est licite, a prévu, comme ses chefs, à quel chiffre monterait l'holocauste. Et chacun d'eux, l'ayant fixé à peu près à 5.000, s'est convaincu qu'il serait le 5.000e supplicié. Quel signe pouvait le détourner de cette conviction ? Aucun, puisque la liste de ceux qui sont voués au

(1) Voir ce qui précède.

Moloch de la guerre n'est point nominativement dressée. Donc les protestataires ont eu toute raison de se considérer comme promis infailliblement au dieu funèbre. D'autre part, quand le drame est joué, quand les cadavres jonchent la scène atroce, un fait se dresse, accusateur : sur mille de ces cadavres combien enferment refroidies en eux des âmes qui ne voulaient point mourir. Leur vie était leur trésor exclusif et leur droit. Leur mort est un crime.

Crime que la réalité ne tolère pas qu'on nie, et qu'elle ne permet pas d'éluder ; car ce n'est pas de quelques rebelles ou de beaucoup d'indignés c'est d'une immense majorité de protestataires qu'il faut parler. Protestataires d'instinct, laboureurs étonnés d'être devenus un bétail pour l'abattoir de la destinée et grondant sourdement, protestataires lucides, révoltés qu'un Parlement, un ministère les immole sans les consulter, ils sont légion, foule, armée. Qui donc dira, les voyant partir au cimetière, qu'ils échapperont tous aux prises de la tombe, et que leur suprême liberté de se refuser à une mort que la nature n'inflige pas, n'est pas collectivement profanée? Ils étaient de ceux-là pour qui voir la lumière est le bien devant qui tout autre bien pâlit. Ils auraient consenti, tant les remplissait la force de leur amour exclusif de la vie, à changer de fortune, de maître et de drapeau, à perdre l'aisance, l'indépendance civique et l'honneur. Ils étaient des paysans seulement ambitieux de semer en paix et que la domination d'un gouvernement neuf, et le bariolage nouveau des bornes sur les routes n'auraient point troublés dans leurs moissons ; ils étaient des poètes avides d'espace et de fleurs, aimant le mieux le pays le plus beau et s'occupant peu dans leur enthousiasme de quelle couleur est l'étendard flottant sur les citadelles dont la sérénité des horizons s'offense. Et ce sont ceux-là, élite apte à définir l'injustice, masse capable de la sentir, ce sont ceux-là qu'on égorge. Mais le devoir le veut. Il n'y a pas devoir là où il n'y a pas droit. La Patrie n'a pas le droit de mort sur des hommes qui ne sont ses « enfants » que par abus de mots. Et enfin je trouve plaisant qu'elle pousse au massacre en plus grand nombre ceux-là mêmes qu'elle a le moins « comblés et ennoblis de ses dons » : les parias de l'usine et des glèbes.

Mais les parias sont des lâches s'ils se dérobent à l'impôt du sang. Soit. Ils le sont en effet. Mais si une logique invincible autorise cette lâcheté, que pouvez-vous contre elle qui ne soit usurpation, violence et forfait? Qu'ils quittent alors un sol qu'ils ne veulent pas défendre. Point du tout. Dans le pacte social, leur part de fatigues, d'efforts et de bénéfices fut proportionnée à la part des autres. Une crise qu'ils n'ont pas fait naître ne doit pas les chasser des champs qu'ils ont cultivés, des habitudes qu'ils ont prises, des jouissances qu'ils ont méritées. Mais ils profiteront de la victoire qui ne sera pas leur œuvre. Rien ne vous empêche de les sevrer des fruits de votre gloire : d'ailleurs ne participeront-ils pas tout autant au vaste affaiblissement, aux misères qui suivent la défaite. Et votre défaite est possible. Si les lâches s'étaient battus, nous aurions été vainqueurs. Peut-être. Mais la société n'étant pour l'individu qu'une source d'avantages secondaires, ne peut exiger de lui en retour que des services relatifs, d'où la certitude de la mort soit exclue. Encore une fois nul argument de raison ne prévaudra contre cette vérité.

Ainsi les égoïstes outranciers dont la devise est « vivre avant tout » sont inattaquables en droit pur. Puisque donc il est illégitime de les embrigader pour les tueries, il est inutile de les former au métier des armes.

Et maintenant voici venir ceux chez qui la passion de la vie cède à des idées supérieures. Il ne s'agit point pour ceux-là de vivre, mais de vivre en noblesse et en beauté, au risque de la mort défiée et acceptée. Tel le médecin qui s'offre à la contagion en soignant les maladies inévitables. Tels les anciens penseurs martyrisés pour leurs hérésies saintes. Tel le simple citoyen qui, libre dans la cité libre, court à la mitraille et préfère le néant à l'esclavage : Idéalistes à qui la vie n'est précieuse que par l'usage grandiose que vous pouvez en faire, qui serait insensible à votre splendeur? Dédaigneux de la tige vulgaire, vous souhaitez seulement les floraisons qui la parent et quand vous les cueillez d'un geste d'agonie vous vous sentez les égaux des dieux!

Mais à ceux-là même que le sacrifice enivre, tous les calvaires ne sont pas doux et tous ne semblent pas justes : le savant qui sait qu'il se tue en aspirant le sang d'une gorge diphtérique, me-

nacé de tortures, simulerait peut-être une apostasie. Le prêtre est tenu d'expirer pour sa foi : mais si l'Évangile n'a pas perdu son sens à ses yeux, il ne se servira point de l'épée et subira l'outrage. Nul ne blâme le prêtre ou le savant pour le choix qu'ils font entre les formes de la vertu. Qui donc alors peut s'arroger le droit de châtier ceux à qui la Patrie n'apparaît pas une catégorie assez sublime de l'idéal ? ceux qui, non plus alors par peur de périr, mais par philosophie, par horreur du sang répandu, sont persuadés que la guerre est infâme et s'inquiètent peu d'être Turcs ou Maures, puisqu'il y a partout des souffrants à guérir et des malheurs à réparer ? Un homme s'est affreusement brûlé en sauvant des enfants et des femmes entourés par l'incendie. D'un conflit économique provoqué par des manœuvres louches sort un duel sanglant de peuples : celui qui fit bon marché de sa vie au milieu du feu, reste chez lui tandis qu'on se bat : il croit que l'issue de la lutte ne changera rien d'important au sort général de l'humanité ! il trouve vain le culte de la gloire ; la perte possible du langage l'afflige peu. Souvenirs, régime, idiome, sont pour lui choses secondes. Cependant il soigne les blessés des deux nations et va les ramasser sous les fusillades. Un jour on le fusille lui-même par application de l'article « tant » du code militaire et les nationalistes battent des mains.

Est-ce donc pourtant scélératesse que de préférer la bonté à l'honneur, que de consentir à l'effacement d'une constitution, d'une langue, d'un art, de certaines mœurs, et par mansuétude de n'avoir point l'esthétique souci de la variété du monde ? Notez que si ce héros eût porté la soutane ou la redingote rabbinique on l'eût loué avec chants et larmes. Mais sous l'habit civil il ne put, sans crime, accorder sa conduite avec sa pensée.

Ainsi l'idole Patrie est aussi intolérante pour les Idéalistes indépendants que pour les réalistes du « tout perdre fors la vie ». Ses recruteurs poussent les uns comme les autres sous le même joug qui les écrase. La Patrie, produit secondaire dans l'ordre des existences, opprime l'individu produit primaire, identique à la vie. La Patrie, mode de l'Idéal, ne souffre pas que son autel soit déserté pour l'autel voisin. Laissez sans secours des familles entières se noyer, vous serez réprouvé, honni, mais nulle cour

martiale ne vous octroiera douze balles par jugement sommaire. Dites non au carnage immense où, selon vous, l'apparente obligation de se défendre est annihilée par l'atroce nécessité de tuer, dites non à ce carnage, que, selon vous, l'abstention globale d'un des deux adversaires épargnerait à la dignité humaine, vous aurez les douze balles et le coup de grâce.

Est-ce la justice? Non. Notre attitude morale ne peut nous être dictée par une autre volonté que la nôtre. Les Idéalistes pacifiques doivent être laissés maîtres de la leur et la Patrie elle-même se déshonore en les frappant. On dira : cette hauteur de sentiments qu'ils professent, ce souffle de dévouement dont ils sont animés, qui les leur donna? La Patrie. Non, l'esprit humain; car il est faux de prétendre que telle Patrie, collection particulière d'instincts et de mœurs, jalouse de rester originale et fermée, puisse donner, en tant que Patrie, d'autres leçons que des leçons confirmant les traditions spéciales qui firent sa renommée. Seul l'esprit humain peut enseigner l'humanité, et de cet enseignement nous ne sommes point comptables à la Patrie petite ou grande, mais à l'âme même de tous les hommes. La Patrie est donc mal venue à en réclamer le bénéfice, puisque ses propres leçons n'ont jamais fait que le contredire.

Concluons : l'individu peut se refuser à être tué (Réaliste) ou à tuer (Idéaliste). C'est une prérogative intangible. La guerre forcée y porte atteinte. Le service militaire obligatoire est le prélude de la guerre forcée. Le caractère obligatoire du service militaire doit disparaître : tout soldat doit être un volontaire.

Ainsi le veulent la logique et la liberté.

GERMINAL.

(Les Semailles, 15 janvier 1902.)

Ils vous prennent un homme dans la force de la jeunesse, ils lui mettent un fusil entre les mains, un sac sur le dos, ils le marquent à la tête d'une cocarde, puis ils lui disent : Mon confrère de Prusse a des torts envers moi, tu vas courir sus à tous ses sujets. Je les ai fait prévenir par mon huissier, que

j'appelle un héraut, que le 1[er] avril prochain, tu auras l'honneur de te présenter sur la frontière pour les égorger, et qu'ils aient à se tenir prêts à te bien recevoir. Entre monarques ce sont des égards qu'on se doit. Tu croiras peut-être au premier aspect que nos ennemis sont des hommes; mais ce ne sont pas des hommes, je t'en préviens, ce sont des Prussiens; tu les distingueras de la race humaine à la couleur de leur uniforme. Tâche de bien faire ton devoir, car je serai là assis sur mon trône qui te regarderai. Si tu remportes la victoire, quand vous reviendrez en France, on vous amènera sous les fenêtres de mon palais; je descendrai en grand uniforme et je vous dirai : Soldats, je suis content de vous. Si vous êtes cent mille hommes, tu auras pour ta part un cent millième de ces six paroles. Au cas où tu resterais sur le champ de bataille, ce qui pourrait fort bien arriver, j'enverrai ton extrait mortuaire à ta famille afin qu'elle puisse te pleurer et que tes frères puissent hériter de toi. Si tu perds un bras ou une jambe, je te les paierai ce qu'ils valent, mais si tu as le bonheur ou le malheur, comme tu voudras, d'échapper au boulet, quand tu n'auras plus la force de porter ton sac, je te donnerai ton congé et tu iras crever où tu voudras, cela ne me regardera plus.

Claude TILLIER.

(Mon oncle Benjamin.)

Et puis, quand nous avons parlé du courage militaire, nous l'avons envisagé théoriquement, plutôt qu'à un point de vue réaliste. De fait, le courage militaire n'est pas sans quelques inconvénients. Le soldat, même lorsqu'il sacrifie son existence, n'est pas un saint : tant s'en faut. Il perd à peu près la notion de la propriété des autres. Une armée en marche est sans scrupules pour ce qu'elle rencontre sur son passage : la maison, les pendules, les moutons, la cave, voire même la femme des civils, amis ou ennemis. Les grands chefs lèvent des contributions de guerre, ce qui est sans contredit une des plus savantes formes du vol. Quant aux simples soldats, imitant l'exemple à leur

portée, ils pillent avant la bataille et ils pillent après. Mais ce ne sont pas les plus braves soldats qui sont les moins pillards. Ils sacrifient volontiers leur vie, mais ils font bon marché de la vie des autres. Si l'on voulait raconter dans le détail les actes de cruauté commis par les armées les plus vaillantes, on entendrait des récits peu édifiants de fusillades, de tortures, d'exécutions et d'exactions de toutes sortes. Le courage militaire coïncide souvent — le plus souvent — avec d'autres qualités militaires aussi, dit-on, mais qui ne sont pas faites pour exciter beaucoup notre admiration, l'esprit de rapine et de cruauté.

Pourtant laissons cela, et supposons que tous les héros de la guerre sont toujours humains, en même temps que généreux, justes et scrupuleusement respectueux du bien d'autrui. Est-ce à dire que, si la guerre est abolie, l'héroïsme ne trouvera plus d'occasion de s'exercer? Autrement dit, n'y a-t-il de courage que lorsqu'on porte un uniforme et un sabre? Et ne peut-on faire preuve d'héroïsme que devant les balles et les obus?

Si vraiment il en était ainsi, il ne faudrait parler du courage que sur le champ de bataille, et je crois bien que ce serait faire grand tort aux braves gens qui composent notre armée que de leur refuser le courage parce qu'il n'y a pas eu de grandes guerres depuis vingt-sept ans. Non, assurément; même en temps de paix, le soldat et l'officier peuvent encore faire preuve de courage et se dévouer à la patrie.

Quoi! il faudrait un champ de bataille avec des morts, des blessés, des incendies, le deuil et le massacre partout, pour que le courage de l'homme pût s'exercer! Il n'y aurait de vaillance que celle du soldat, et on ne pourrait être brave que lorsqu'on essaye de tuer!

Si, d'ailleurs, le courage consiste seulement à exposer sa vie, nous en trouvons des exemples nombreux autour de nous.

Les chimistes, qui étudient les substances explosives; les ingénieurs, qui construisent des machines nouvelles; les géographes et les marins, qui s'aventurent dans les régions inexplorées; les aéronautes, qui vont par delà les limites connues chercher les secrets des abîmes de l'air; les physiologistes, qui étudient les virus et les venins. ont, tout autant que les profes-

sionnels militaires, à faire preuve d'une certaine vaillance. N'applaudissait-on pas un des plus grands conquérants pacifiques de notre époque, cet héroïque Nansen, qui, sans sacrifier une seule vie humaine, a donné des marques d'une intrépidité et d'une énergie que les plus fiers généraux de tous les temps auraient peine à égaler?

Ce serait singulièrement rétrécir la notion du mot courage que de l'attribuer seulement à ceux qui portent un uniforme. Il y a des héros dans toutes les professions, et ce n'est pas parce qu'ils sont obscurément héroïques et sans vantardise que leur héroïsme est moindre.

Le patron de la barque de pêche, qui va à Terre-Neuve, commande à une quarantaine de braves gens qui ont les plus difficiles vertus à déployer. Patience, discipline, adresse, que ne leur faut-il pas quand il s'agit de lutter dans une coquille de noix contre l'ouragan déchaîné? Le médecin qui soigne des tuberculeux ou des varioleux a sous ses ordres des infirmiers, humbles auxiliaires, qui, à chaque minute, affrontent les plus redoutables contagions. L'ingénieur qui va chercher de la houille au fond d'une mine fait travailler des centaines de mineurs qu'un coup de grisou ou un éboulement peuvent faire disparaître comme un souffle.

Le paysan lui-même fait preuve à sa manière de quelque héroïsme, et il faut une constance d'âme peu commune pour travailler, travailler sans relâche, pendant des années entières, et pour un dérisoire salaire, malgré les intempéries, les obstacles, les difficultés et les dangers de toute sorte.

Ces actes de bravoure ont sur le courage militaire l'inconvénient d'être moins poétiques; mais ils ont cet avantage incontestable qu'ils sont utiles, au lieu d'être stériles. Le résultat d'une grande guerre, malgré toute la valeur qu'on déployée les soldats, de part et d'autre, est, en mettant les choses au mieux, sans aucun profit pour l'humanité. La guerre de Crimée a eu pour point de départ des motifs tellement futiles que les historiens les plus érudits les ont oubliés. Quatre cent mille homme sont morts en Crimée. Pourquoi faire? On serait bien embarrassé de le dire. On aura beau recueillir les traits de vaillance inoubliable amassés autour du long siège de Sébastopol, je ne pourrai jamais m'em-

pêcher de penser que toute cette vaillance a été terriblement mal employée : et j'ai l'audace de préférer à ce sanglant fracas les actes que la bravoure, moins brillante, mais parfois aussi méritoire, des ouvriers de la paix accumule pour le plus grand bien des hommes.

Qu'il me soit permis de citer à ce propos un trait de courage digne des plus fameux traits d'héroïsme célébrés par les anciens. Il s'agit de la conduite tenue par la femme du consul français d'une petite ville d'Arménie. Une bande de soldats turcs avaient déjà, suivant la coutume, massacré quelques Arméniens; le pacha aurait bien voulu faire subir le même destin à ceux qui restaient encore. Mais le consul français s'y oppose : il obtient qu'on conduise les malheureux dans un port européen; cependant il ne peut les accompagner, car il doit rester à son poste. Comment faire alors? S'il les laisse partir seuls, le sort de ces infortunés n'est pas douteux, ils seront à coup sûr égorgés en route. Eh bien! c'est la femme du consul Mme Meynier, qui se décide à faire escorte aux 300 expulsés. Son titre de femme du consul et de Française suffira peut-être à les protéger. Elle a deux enfants en bas âge, dont un qu'elle allaite encore. N'importe! elle partira. Les deux petits enfants tiennent la tête de la colonne, et Mme Meynier reste en arrière pour garantir la vie de ceux qu'elle est décidée à défendre. Pendant quinze jours de marche à travers un pays hostile, pas une fois elle ne manque à ce qu'elle considère comme son strict devoir. A un moment, le gouverneur d'une province veut empêcher le passage de la troupe des bannis. Alors elle fait traverser la rivière à ses deux enfants, et déclare qu'ils mourront de faim peut-être, mais qu'elle ne passera pas avant que tout le convoi d'Arméniens n'ait passé avant elle. Le pacha, intimidé, est forcé de céder. Et voilà comment trois cents existences humaines ont été sauvées par le courage d'une femme. Si ce n'est pas du courage militaire, on avouera qu'il est à la hauteur des plus beaux faits d'armes.

Charles RICHET.

(*Les Guerres et la Paix*, pages 74 à 78; Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saint-Pères, Paris.

Il y a quelque temps un nommé Gontaudier vint d'Amérique pour faire son service militaire. C'était un bon citoyen, puisqu'il obéissait ainsi aux lois de son pays. Mais il devint tout de suite un mauvais soldat parce qu'il déclara que sa conscience ne lui permettait pas d'apprendre le maniement des armes devant lui servir à tuer son semblable.

Cette attidude lui valut deux ou trois ans de prison, à la suite desquels Gontaudier restant irréductible, de guerre lasse, ses chefs l'incorporèrent dans un service auxiliaire.

Un fait semblable vient de se produire à Belfort. Dans les armées étrangères, on voit également de temps en temps des soldats, se retranchant derrière leur conscience, préférer la prison au maniement du fusil.

Le soldat de Belfort, interrogé par son commandant qui l'engageait à se soumettre, lui faisant observer qu'il était le seul de son espèce dans toute la France, aurait répondu :

« Mon commandant, quand vous semez un grain de blé, il en pousse vingt l'année suivante. »

Je crains fort que le malheureux ne s'aperçoive vite qu'il se fait des illusions et ne se prépare une existence dénuée d'agrément.

Il n'en est pas moins certain que s'il avait dit vrai, que si les conscrits, en France et à l'Étranger, qui refusent d'apprendre l'art de tuer leurs semblables, se multipliaient comme les grains de blé dans un champ, on arriverait à des résultats bien plus rapides et bien plus sûrs qu'avec des conférences du genre de celle de La Haye.

Ce n'est pas, en effet, par l'effort venant d'en haut que la paix armée et la guerre seront jamais supprimées, si elles doivent l'être. Elle profite à trop de gens.

L'état idéal rêvé ne pourra être réalisé que le jour où ceux qui en souffrent le plus, s'apercevant qu'ils tiennent leur sort entre leurs mains, emploieront tranquillement la force d'inertie.

Ce ne sera pas demain, et il y aura pendant longtemps encore des hommes pour tuer ou se faire tuer, quelque répugnance que la chose leur inspire.

H. HARDUIN.

(*Le Matin*, 6 décembre 1901.)

— Quoi, vous n'avez pas deviné que je me propose de réciter l'*Idole* devant la foule qui se pressera autour de la Colonne, pour la voir renverser? C'est le jour — ou jamais, et l'endroit — ou nulle part. Il ne s'agit que de choisir le moment convenable : avant ou après la chute? Peut-être vaudrait-il mieux jeter au monument encore debout l'apostrophe que vous vous rappelez sans doute :

Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandit sous les pleurs...

Au geste de Rabouille, Adolphe s'arrêta : — Non? Vous êtes d'avis qu'il serait préférable de dire son fait à l'Idole abattue?

Mais Rabouille répondit : — Ce n'est pas à cela que je pensais... Je pensais à la niaiserie de cette observation de poète : ce bronze que ne regardent jamais les mères... C'est exactement le contraire de la vérité. Soyez sûr que nombreuses sont les mères qui ne traversent pas la place Vendôme sans montrer pieusement à leurs enfants le dieu sur sa Colonne. C'est même pour empêcher cette honte, cette vénération maternelle, oui, maternelle, de la force et du carnage, que nous en détruisons le symbole. Non, ce bronze n'a pas grandi sous les pleurs; les pleurs l'eussent déjà emporté comme une crue irrésistible emporte les digues. Il a grandi sous l'admiration ou l'indifférence pire, des mères, de tous les éducateurs de l'enfance; il a grandi sous la lâcheté des parents qui ont permis et seraient prêts à permettre encore, qu'un homme nourrît son ambition des fruits qu'ils ont péniblement mûris.

LUCIEN DESCAVES.

(*La Colonne*, p. 323-324; 1 vol., 3 fr. 50. Stock, éditeur, 27, rue de Richelieu.)

Ce fut sans doute le plus heureux des événements qui mit aux citoyens les armes à la main pour recouvrer leur liberté; mais, ne nous y trompons pas, le plus grand des malheurs serait qu'ils ne puissent les poser; et jamais il n'y eut de projet plus ridicule que celui d'assujettir la nation entière à devenir un peuple de soldats.

Quoi ! tout Français, sans distinction serait tenu de consacrer quatre années de sa vie, comme le juste tribut qu'il doit à l'État! Mais, quel tort irréparable la perte du temps consacré aux armes ne ferait-elle pas à l'agriculture, aux manufactures, au commerce, aux arts, aux sciences ! Quel découragement ! quel dégoût ne suivraient pas l'obligation de renoncer aux occupations qui font l'état des individus, les douceurs de la société, le charme de la vie !

Qu'on pense un peu aux suites d'un règlement qui condamnerait le manœuvre, l'artisan, l'ouvrier, à consacrer quatre années de sa vie au métier des armes pour s'acquitter envers l'État qui n'a rien fait pour eux, et dont il ne retire aucun avantage. Qu'on pense aux suites terribles de ce règlement mis en exécution contre des marchands, des négociants, des hommes de lettres, des savants, des artistes ! Arrachés de leurs foyers, du sein de leurs familles, de leurs amis, de leurs connaissances, bientôt ils maudiraient une patrie qui les asservit au malheur; ils fuiraient leur terre natale et ils iraient chercher, dans les pays d'esclavage, le repos et le bonheur.

Vu politiquement, le projet du comité militaire est absurde; il est odieux, vu moralement.

Assujettir au même service et l'indigent et l'opulent, et l'homme qui a de vastes possessions et l'homme qui n'a aucune propriété, serait établir une loi inique, vexatoire, oppressive; elle romprait toute proportion avec les avantages que les citoyens retirent de la société et les charges qu'elle leur impose, avec cette différence encore que le riche trouverait mille moyens de se faire

exempter et que le pauvre resterait presque seul chargé de tout le fardeau.

C'est précisément ce qui est arrivé depuis la Révolution. Combien de malheureux ouvriers, de crocheteurs, de porteurs d'eau, qui n'ont que leurs bras pour toute fortune, ont été contraints de donner chaque quinze jours vingt-quatre heures pour garder les hôtels des riches qui les oppriment ! Ordres tyranniques ! Le comble de l'horreur de la part de ceux qui les ont donnés, et le comble de la bêtise de la part de ceux qui s'y sont soumis ! Que des prédicateurs exaltés prêchent aux grands les devoirs du citoyen, à la bonne heure ! mais il n'en est pas aucun pour les petits.

Où est la patrie de ceux qui n'ont aucune propriété, qui ne peuvent prétendre à aucun emploi, qui ne retirent aucun avantage du pacte social ? Partout condamnés à servir, s'ils ne sont pas sous le joug d'un maître, ils sont sous celui de leurs concitoyens, et, quelque révolution qu'il arrive, leur lot éternel est la servitude, la pauvreté, l'oppression. Que pourraient-ils donc devoir à l'État ? Il n'a rien fait pour eux que de cimenter leur misère et de river leurs fers.

Ah ! servez l'État, vous à qui il assure un sort tranquille et heureux ; mais n'exigez rien de nous ; c'est bien assez que le destin nous ait réduits à la cruelle nécessité de vivre parmi vous.

MARAT.

(*L'Ami du Peuple*, 24 novembre 1789.)

Je nie que la dominante, dans la vocation militaire, soit le dévouement absolu à la collectivité, à la patrie. Si l'institution a pour prétexte et raison d'être la défense des intérêts communs d'un groupe ethnique ou social vis-à-vis d'autres groupes hostiles ou jaloux, ceux-là qu'elle réunit n'acceptent cet objectif que comme un but lointain et indirect ; ils ont rêvé l'uniforme, parce qu'ils l'ont vu entourer d'une auréole fascinatrice ; ils l'ont endossé, parce qu'ils ont acquis avec lui des moyens d'existence

facile et privilégiée : vienne la guerre, elle leur apportera un surcroît d'avantages et de jouissances. On se battra pour un drapeau, symbole de la patrie sans doute, car cette patrie c'est elle qui assure la solde et l'avancement. Mais on comprend si mal l'idée, que, vis-à-vis des citoyens qui la composent, on se tient à l'écart, on se renferme dans une arrogance méprisante ou brutale : le pékin, c'est-à-dire le citoyen, n'est pour le militaire qu'un inférieur, un paria, et l'on ne se gêne point pour le lui faire sentir. Des officiers, étrangers de nationalités, même au cours d'opérations de guerre, déploieront entre eux plus d'aménité, de courtoisie corporative, qu'ils ne daigneront accorder d'égards à leurs propres concitoyens... civils. Avec quelle rudesse se sont faites, plus d'une fois, les réquisitions pour les troupes, en plein pays français, pendant les grandes manœuvres ! Avec quel entrain, en plein tas de poitrines françaises, les balles des Lebel, les pointes de sabre ou de lance ont été dirigées par les professionnels, au cours de grèves ouvrières ou d'émeutes d'étudiants ! Sont-ce là des preuves d'amour pour la masse qui représente le mieux la collectivité, l'agglomération des énergies et des intérêts fondamentaux d'où naît l'entité patrie ? Joli type de patriote, vraiment, que l'illustre professionnel de Moltke, désertant l'armée de son petit pays, trop humble pour satisfaire à l'ampleur de ses ambitions, et, sous l'uniforme prussien, plus favorable à ses convoitises d'argent, d'honneurs, de réputation glorieuse, aidant à l'écrasement de ses anciens frères, au démembrement de ses anciens foyers ! Le vrai militaire est, d'essence, cosmopolite. On l'a bien vu aux récentes funérailles du Maréchal de Mac-Mahon, honorées de la représentation de toutes les armées d'Europe, même de la présence (aux yeux des vulgaires patriotes, au moins inopportune) des cuirassiers blancs de Guillaume II.

(*Militarisme*, dans la *Société Nouvelle*, déc. 1893.) Dr A. CORRE.

Les vieux sophimes ont achevé leur temps ; ils sont sinon morts, du moins moribonds comme le monde qui s'en est fait pendant trop de siècles un soutien et qui va mourir...

— Mourir l'abbé Ravinat, la tante d'Hauterolles !

— Non pas eux, mais leurs opinions et leurs doctrines qui flétrissent la nature et la ravalent à grouiller dans la pourriture. Madame, vous avez pu juger la valeur morale des titres avec votre famille, de l'argent avec les juifs, de la dévotion avec les mauvais prêtres, les stupides zélatrices ou les frivoles pénitentes : vous venez d'éprouver la charité souvent trompeuse et vous disposez de quinze jours encore pour achever votre tour du monde social. Il vous reste à vous en rendre compte...

— De la force avec l'armée, n'est-ce pas mon ami ?

— Madame ne touchez pas à l'armée, le dernier boulevard...

— Parce que si l'on y touchait...

— On n'y touche pas...

Cependant Hermance a connu certain général qui ne comprenait rien et semblait incapable d'avoir jamais rien compris, de jamais rien comprendre. C'était même un divisionnaire.

FERNAND CALMETTES.

(*Le Vice*, pages 137 à 139, 1 volume chez Stock).

La guerre était en quelque sorte, déclarée contre la France. Le général anglais et les officiers, fort mécontents de ne trouver ni voitures ni chevaux pour porter leur provisions et leurs nombreux bagages, refusaient d'aller plus loin, prétextant que l'expédition était manquée... Le général Braddock proposa d'envoyer sur-le-champ une force armée pour s'emparer des meilleurs chevaux et chariots qu'on y trouverait et de forcer à les suivre le nombre d'hommes nécessaires pour conduire les uns et prendre soin des autres...

Ce général était, je crois un homme brave et, dans une guerre en Europe, il aurait probablement figuré en excellent officier ; mais il avait trop de confiance en lui-même, trop bonne opinion des troupes régulières, pas assez des Américains ni des Indiens. Georges Grohan, notre interprète, alla le rejoindre pendant sa marche, avec cent Indiens qui lui auraient été très utiles comme guides, éclaireurs, etc... s'il les avait traités avec bonté ; mais il les dédaigna, les méprisa et ils finirent par

l'abandonner... « Après avoir pris le fort Duquesne, me disait-il, qui me retiendra au plus trois jours, je ne vois rien qui puisse arrêter ma marche vers le Niaguara, et, après m'en être emparé, j'avancerais vers Frontenac. »

Je repassai dans mon esprit la longue ligne que devait suivre son armée, par une route étroite qu'il fallait se frayer à travers bois ; j'avais lu la défaite de 1.500 Français qui avaient pénétré dans le pays Illinois, et je concevais quelques doutes et quelques craintes sur le succès de la campagne. Je ne me permis pourtant que de lui dire : « Vous devriez tenir compte des obstacles que pourront mettre à votre marche les embuscades des Indiens, que l'expérience a rendus habiles à en dresser ; et la route étroite que votre armée doit s'ouvrir peut l'exposer à être attaquée par surprise sur les flancs, à être coupée comme un fil, en différents morceaux, avant que la distance permette à une troupe d'en secourir une autre. » Il sourit de mon ignorance et me répondit : « Ces sauvages peuvent être des ennemis formidables pour votre milice américaine inexpérimentée ; mais il est impossible, Monsieur, qu'ils obtiennent le moindre avantage sur les troupes régulières et disciplinées du roi. » Je sentis qu'il ne me convenait pas de disputer avec un militaire sur des affaires de sa profession, et je n'en dis pas davantage.

L'ennemi laissa avancer le général Braddock jusqu'à neuf milles du fort. Là, l'armée venait de passer une rivière sur le bord de laquelle on avait fait halte, pour donner à tous les soldats le temps de la traverser et l'on se trouvait dans un endroit du bois plus ouvert que ceux par où l'on avait déjà passé, quand l'avant-garde fut attaquée par une vive fusillade qui partit de derrière des buissons et ce fut la première nouvelle que le général reçut de l'approche de l'ennemi. Le désordre se mit dans les rangs. Le général fit marcher ses troupes pour secourir son avant-garde, mais ce mouvement s'effectua avec quelque confusion au milieu des chariots, des bagages et des bestiaux qui suivaient l'armée. Le feu des ennemis fut alors dirigé sur les flancs ; les officiers, étant à cheval, se distinguaient plus aisément, servaient de but aux tirailleurs et tombaient en grand nombre. Les soldats, serrés les uns contre les autres, ne recevant pas

d'ordres, ou ne les entendant point, restèrent exposés au feu jusqu'à ce que les deux tiers fussent tués, et le reste, saisi d'une terreur panique, pris la fuite avec précipitation. Les voituriers détachèrent chacun un cheval de leurs attelages et le montèrent pour s'enfuir : cet exemple fut suivi par d'autres : enfin chariots, magasins, provisions, artillerie, tout resta au pouvoir de l'ennemi.

Le général fut blessé et ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à le sauver. Son Secrétaire, M. Shirley, fut tué à ses côtés. Sur 86 officiers, 63 furent tués ou blessés ; et l'on perdit 714 soldats sur 1.100. Ces 1.100 hommes d'élite avaient été choisis dans toute l'armée ; les autres étaient restés avec le colonel Dunbar, qui devait suivre avec la partie la plus pesante des bagages et des provisions. Les fuyards n'étant pas poursuivis, arrivèrent au camp de Dunbar et l'épouvante qu'ils y apportaient s'empara de lui et de ses soldats. Quoiqu'il eût encore plus de 1.100 hommes et que les forces qui avaient battu Braddock n'excédassent pas 400 hommes, au lieu de marcher en avant et de chercher à réparer l'honneur anglais, il fit brûler tous les bagages, toutes les munitions, afin d'avoir moins de choses à emporter et plus de chevaux pour faciliter sa fuite. Malgré l'invitation des gouverneurs de la Virginie, du Maryland et de la Pensylvanie d'y placer ses troupes pour en protéger les habitants, il n'en continua pas moins sa marche rapide et ne se crut en sûreté qu'en arrivant à Philadelphie, dont les habitants pourraient le protéger. Cette affaire nous fit soupçonner pour la première fois, en Amérique, que les idées exaltées que nous avions conçues sur la bravoure des troupes régulières anglaises n'étaient pas fondées.

L'armée, dans sa marche, depuis son débarquement jusqu'au delà des habitations, avait aussi pillé et dépouillé les habitants et ruiné de pauvres familles, insultant et maltraitant quiconque s'opposait à cette violence. C'en était assez pour nous empêcher de désirer de tels défenseurs, si réellement nous en avions eu besoin.

B. Franklin.

(*Mémoires* III).

Le rôle de l'Armée

... En Allemagne, le berceau du service obligatoire, Caprivi a exprimé ce que l'on cachait soigneusement, que les hommes qu'il faudra tuer ne sont pas seulement des étrangers, mais des nationaux : ces mêmes ouvriers qui fournissent le plus grand nombre de soldats. Et cet aveu n'a pas ouvert les yeux aux hommes et ne les a pas terrifiés! Et après comme avant, ils marchent comme des moutons et se soumettent à tout ce qu'on exige d'eux.

Mais il y a mieux encore, l'Empereur d'Allemagne a récemment expliqué, avec plus de précision, la mission du soldat, en remerciant et en récompensant un soldat qui avait tué un prisonnier sans défense qui essayait de fuir. En récompensant une action toujours considérée comme vile et infâme, même par les hommes placés au plus bas échelon de la moralité, Guillaume II a montré que le devoir principal et le plus apprécié du soldat est d'être bourreau, et non pas comme un bourreau professionnel qui ne tue que des criminels condamnés, mais bourreau de tous les innocents que le chef ordonne de tuer.

Mais ce n'est pas tout encore. En 1892, le même Guillaume, l'enfant terrible du pouvoir qui dit tout haut ce que les autres se contentent de penser, parlant à quelques soldats, a publiquement dit ce qui suit, reproduit le lendemain par des milliers de journaux :

« Conscrits! a-t-il dit, devant l'autel et le serviteur de Dieu, vous m'avez juré fidélité! Vous êtes encore trop jeunes pour comprendre toute l'importance de ce qui a été dit ici, mais souciez-vous avant tout d'obéir aux ordres et aux instructions qui vous seront donnés. Vous « me » l'avez juré, enfants de ma garde; vous êtes donc à présent « mes » soldats, « vous m'appartenez donc corps et âmes ». Il n'existe aujourd'hui pour vous

qu'un ennemi, c'est celui qui est « mon » ennemi. Avec les menées socialistes actuelles, « il pourrait arriver que je vous ordonne de tirer sur vos propres parents, sur vos frères, même sur vos pères, sur vos mères (que Dieu nous en préserve !); même alors vous devriez obéir à mes ordres sans hésiter. »

Cet homme exprime tout ce que les gouvernants intelligents pensent, mais cachent soigneusement. Il dit ouvertement que ceux qui servent dans l'armée sont à « son » service et doivent être prêts, pour « son » profit, à tuer leurs frères et leurs pères.

Par les paroles les plus brutales, il exprime franchement tout l'horrible du crime auquel se préparent les hommes qui servent dans l'armée, tout l'abîme d'humiliation dans lequel ils se sont précipités en promettant obéissance.

Comme un hypnotiseur hardi, il expérimente le degré d'insensibilité de l'hypnotisé. Il lui applique à la peau un fer rouge; la peau fume et grésille, mais l'endormi ne se réveille pas.

Cet homme, malade, misérable, ivre de pouvoir, offense par ses paroles tout ce qui peut être sacré pour l'homme moderne, et les chrétiens, les libres penseurs, les hommes instruits. tous, loin de s'indigner de cette offense, ne la remarquent même pas. La dernière, la plus extrême épreuve est proposée aux hommes, dans sa forme la plus grossière. Ils ne remarquent même pas que c'est une épreuve, qu'ils ont un choix à faire; il leur semble qu'ils n'ont qu'à se soumettre docilement. On croirait que ces paroles insensées qui offensent tout ce que l'homme a de sacré devraient l'indigner, mais non. Tous les jeunes gens de toute l'Europe sont soumis chaque année à cette épreuve, et, sauf de rares exceptions, ils renient tout ce qu'il y a de sacré et acceptent volontiers la perspective de tirer sur leurs frères ou sur leurs pères pour obéir à l'ordre du premier fou venu, accoutré d'une livrée à galons rouges ou or.

Un sauvage quelconque a toujours quelque chose de sacré pour lequel il est prêt à souffrir. Où donc est ce quelque chose de sacré pour l'homme moderne? On lui dit : « Tu vas être mon serf, et cette servitude t'obligera à tuer même ton propre frère, — et lui, parfois très instruit, tend tranquillement sou cou au harnais. On le revêt d'un accoutrement grotesque, on lui ordonne

de sauter, de faire des grimaces, de saluer, de tuer, et il accomplit tout avec docilité. Et, quand on le libère, il retourne, comme si de rien n'était, à son ancienne vie et continue à parler de la dignité de l'homme, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité !

« Mais que faire ? demande-t-on parfois avec une perplexité sincère. Si tout le monde refusait le service, je comprends encore, mais seul, je ne ferais que souffrir sans utilté pour personne. »

Et c'est vrai ; l'homme de la conception sociale de la vie ne peut pas refuser. Le but de sa vie est son propre bonheur. Pour lui personnellement, il vaut mieux se soumettre, et il se soumet. Quoi qu'on lui fasse, quelle que souffrance, quelle que humiliation qu'il ait à subir, il se soumettra, car seul il ne peut rien, puisqu'il n'a pas de principe au nom duquel il pourrait s'opposer seul à la violence Et s'unir, ils ne le peuvent ; ils en sont empêchés par ceux qui les dirigent.

On dit souvent que l'invention de terribles armes de guerre finira par rendre la guerre impossible. C'est faux. De même qu'on peut augmenter les moyens d'extermination, de même on peut augmenter les moyens de soumettre les hommes de la conception sociale. Qu'on les tue par milliers, par millions, qu'on les mette en pièces ; ils iront quand même à la boucherie comme un bétail stupide. On fera marcher les uns en les fustigeant, et les autres en leur permettant de porter des bouts de rubans et des galons.

Et c'est avec une société ainsi composée d'hommes abrutis jusqu'à promettre de tuer leurs propres parents, que des hommes publics — conservateurs, libéraux, socialistes, anarchistes — voudraient constituer une société rationnelle et morale. Comme avec des poutres tordues et pourries il est impossible de construire une maison, de quelle que façon qu'on les pose ; de même avec ces hommes on ne peut pas organiser une société morale et rationnelle. Ils ne peuvent former qu'un troupeau dirigé par les cris et le fouet du berger. C'est ce qui a eu lieu.

Et voilà que, d'une part, les hommes qui se disent chrétiens, qui sont partisans de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, sont prêts, au nom de la liberté, à une soumission des plus humiliantes, des plus serviles ; au nom de l'égalité, à diviser les

hommes, d'après les seuls indices extérieurs et illusoires, en classes supérieures et inférieures, en alliés et ennemis, et au nom de la fraternité à tuer leurs frères.

La contradiction entre la conscience et la vie, et, par suite, le dédoublement de notre existence sont arrivés à leur extrême limite. L'organisation de la société basée sur la violence, qui avait pour but d'assurer la vie familiale et sociale, a conduit les hommes à la complète négation et à l'anéantissement de ces avantages.

LÉON TOLSTOÏ.

(*Le salut est en vous*, chez Berrin, 25, Quai des Grands-Augustins, pages 220-224.)

L'armée a été dressée moins à défendre le pays contre les ennemis du dehors qu'à soutenir le gouvernement à l'intérieur contre ceux qu'il nomme les éternels ennemis de l'ordre.

*
* *

Les mêmes généraux, si prompts à capituler devant l'ennemi du dehors, sont impitoyables dans les discordes civiles. Les lois de la guerre ne s'appliquent pas aux insurgés vaincus, tout est permis contre eux, car ils sont des ennemis de l'ordre, et c'est contre eux seuls que la société entretient une armée à grands frais.

*
* *

L'invasion étrangère ne fait pas grand mal aux privilégiés : elle se résume en une contribution de cinq milliards à prélever sur le travail, mais les traitements ne sont pas diminués d'un centime, tandis qu'une insurrection d'îlotes menace à la fois tous les fonctionnaires, c'est-à-dire la société. Il est donc naturel qu'elle craigne beaucoup plus l'ennemi du dedans que l'ennemi du dehors.

LOUIS MÉNARD.

(*Les Classes dirigeantes et les ennemis de la société.*)

On inculque ainsi leur devoir à ces hommes. Dans la journée, lorsqu'ils sont dans leurs casernes, on leur parle du salut de la patrie, dont ils sont les gardiens, et des royaumes voisins dont l'ambition menace le territoire, mais le soir on les met en présence des véritables ennemis, de la plèbe susceptible encore de colère, dont il faut prévoir l'assaut possible et les formes violentes de revendication. Quelle ingénieuse fiction que celle du rival étranger, de l'adversaire héréditaire! elle soutient en partie nos ploutocraties; grâce à elle, elles arrivent à cet admirable résultat de mobiliser une partie de la classe travailleuse contre l'autre partie, de telle sorte que, quel que soit le résultat d'une guerre civile, seuls les misérables en portent le poids et en subissent les effets. Aussi tout l'effort des moralistes, des philosophes et des historiens salariés concourt-il à fortifier cette fiction, à l'embellir; le maître d'école répand leurs doctrines, si bien que les pauvres croient vraiment protéger leur taudis que nul ne menace, et en recevant la sportule, ils défendent leur droit à mourir de faim.

BERNARD LAZARE.

Les Porteurs de torches, p. 98; Armand Colin et Cie, éditeurs, 5, rue de Mézières.

Comme les hommes se bernent facilement eux-mêmes quand ils y ont intérêt!

Les gouvernements consentiront à résoudre leurs désaccords par l'arbitrage et à licencier leurs armées!

Les différends entre la Russie et la Pologne, l'Angleterre et l'Irlande, l'Autriche et la Bohême, la Turquie et les Slaves, la France et l'Allemagne seront aplanis par conciliation à l'amiable!

C'est absolument comme si l'on proposait aux négociants et aux banquiers de ne rien vendre au-dessus du prix d'achat, de s'occuper sans bénéfices de la distribution des richesses et de supprimer l'argent, devenu inutile!

Mais, comme le commerce et les opérations de banque con-

sistent uniquement à vendre plus cher que le prix d'achat, cette proposition équivaudrait à une invitation à se suicider. De même en ce qui concerne les gouvernements. La proposition de ne pas employer la force, mais de régler leurs malentendus avec justice, est un conseil de suicide. Il est peu probable qu'ils y consentent.

Les savants se réunissent en sociétés (il y en a de cette sorte plus de cent), en congrès (il y en avait récemment à Paris, à Londres et à Rouen); ils prononcent des discours, banquettent, portent des toasts, publient des revues, et démontrent ainsi par tous les moyens que les peuples, forcés à entretenir des millions d'hommes sous les armes, sont à bout d'efforts, et que ces armements sont en opposition avec le progrès, les intérêts et les désirs des populations; mais que, en noircissant beaucoup de papier, en débitant beaucoup de paroles, on pourrait mettre tous les hommes d'accord et faire qu'il n'y ait plus d'intérêts opposés et, partant, plus de guerre.

Lorsque j'étais enfant, on me fit croire que, pour attraper un oiseau, il suffisait de lui mettre un grain de sel sur la queue. Je tentai donc de m'approcher d'un oiseau avec du sel, mais je me convainquis bientôt que, si je pouvais lui mettre du sel sur la queue, il me serait tout aussi facile de le prendre, et je compris qu'on s'était moqué de moi.

Les hommes qui lisent les articles et les livres sur l'arbitrage et le désarmement doivent s'apercevoir également qu'on se moque d'eux.

Si l'on peut mettre un grain de sel sur la queue d'un oiseau, c'est qu'il ne s'envole pas et qu'il est facile de le prendre. S'il a des ailes et ne veut pas être pris, il ne se laisse pas mettre de sel sur la queue, parce que le propre de l'oiseau est de voler. De même le propre du gouvernement est de commander et non d'obéir. C'est pourquoi il y tend toujours et n'abandonnera jamais le pouvoir volontairement. Or, comme c'est l'armée qui lui donne le pouvoir, il ne renoncera jamais à l'armée et à sa raison d'être: à la guerre.

L'erreur vient de ce que les savants juristes — en se trompant et en trompant les autres — affirment dans leurs livres que le

gouvernement n'est pas ce qu'il est : une réunion d'hommes qui exploitent les autres, mais, d'après la science, la représentation de l'ensemble des citoyens. Ils l'ont affirmé si longtemps qu'ils ont fini par y croire eux-mêmes; aussi leur semble-t-il que la justice peut être obligatoire pour les gouvernements. Mais l'histoire démontre que, depuis César jusqu'à Napoléon, et de ce dernier à Bismarck, le gouvernement est toujours, en son essence, une force qui viole la justice, et que cela ne peut pas être autrement. La justice ne peut pas être obligatoire pour celui ou ceux qui disposent d'hommes abusés et dressés à la violence — les soldats — et, par eux, dominent les autres. C'est pourquoi les gouvernements ne peuvent pas consentir à diminuer le nombre de ces hommes dressés et obéissants qui constituent toute leur force et toute leur influence.

Telle est la manière de voir d'une partie des savants au sujet de la contradiction qui pèse sur notre monde, et tels sont leurs moyens de la résoudre. Dites à ces hommes que la solution dépend uniquement de l'attitude personnelle de chaque homme devant la question morale et religieuse posée aujourd'hui — à savoir : la légitimité ou l'illégitimité du service obligatoire, — ces savants ne feront que hausser les épaules, et ne daigneront pas même répondre. Pour eux, ils ne voient dans cette question qu'une occasion de prononcer des discours, de publier des livres, de nommer des présidents, des vice-présidents, des secrétaires, de se réunir ou de parler dans telle ou telle ville. De tout ce verbiage écrit ou parlé doit sortir, d'après eux, ce résultat que les gouvernements cesseront de recruter des soldats, base de leur force, et, suivant leurs conseils, licencieront leurs armées et resteront sans défense non seulement devant leurs voisins, mais aussi devant leurs propres sujets. C'est comme des brigands ayant garrotté des hommes désarmés pour les dépouiller, qui se laisseraient toucher par des discours sur la souffrance que cause à leurs victimes la corde qui les attache, et s'empresseraient de la couper.

Cependant il y a des gens qui croient à cela, qui s'occupent de congrès de la paix, prononcent des discours, écrivent des livres : les gouvernements, cela va sans dire, leur témoignent de

la sympathie et feignent de les encourager, de même qu'ils feignent de protéger les sociétés de tempérance, tandis qu'ils ne vivent, pour la plupart, que de l'ivrognerie des peuples; de même qu'ils feignent de protéger l'instruction alors que leur force a précisément l'ignorance pour base; de même qu'ils feignent de garantir la liberté et la constitution, alors que leur pouvoir se maintient grâce à l'absence de liberté; de même qu'ils feignent se soucier de l'amélioration du sort des travailleurs, alors que c'est sur l'oppression de l'ouvrier que repose leur existence; de même qu'ils feignent de soutenir le christianisme, alors que le christianisme détruit tout gouvernement.

On se soucie de la tempérance, mais de telle façon que ce souci ne puisse pas diminuer l'ivrognerie; de l'instruction, mais de telle façon que, loin de détruire l'ignorance, on ne fait que l'accroître; de la liberté et de la constitution, mais de telle façon que l'on n'empêche pas le despotisme; du sort des ouvriers, mais de telle façon qu'on ne les affranchisse pas de l'esclavage; du christianisme, mais du christianisme officiel qui soutient les gouvernements, au lieu de les détruire.

Maintenant c'est un nouveau souci : la paix.

Les souverains, qui prennent conseil aujourd'hui de leurs ministres, décident de par leur seule volonté si c'est cette année ou l'année prochaine que commencera la grande tuerie. Ils savent très bien que tous les discours ne les empêcheront pas quand l'idée leur en viendra, d'envoyer des millions d'homme à la boucherie. Ils écoutent même avec plaisir ces dissertations pacifiques, les encouragent et y prennent part.

Loin d'être nuisibles, elles sont au contraire utiles aux gouvernements, parce qu'elles donnent le change aux peuples et les détournent de la question principale, essentielle : Doit-on ou non se soumettre à l'obligation du service militaire?

« La paix va être bientôt organisée grâce aux alliances, aux congrès, aux livres et aux brochures. En attendant, endossez donc votre uniforme et tenez-vous prêts à commettre et à souffrir des violences pour nous », disent les gouvernements; et les savants organisateurs de Congrès, et les auteurs de mémoires pour la paix approuvent pleinement.

Ainsi agissent et pensent les savants de cette première catégorie. C'est l'attitude la plus profitable aux gouvernements, et par suite celle qu'encouragent les gouvernements habiles.

Léon Tolstoï,

(*Le salut est en vous*, pages 159-163; 1 vol. chez Perrin).

. . . . Lorsqu'au-dessous d'une minorité privilégiée il existe une majorité souffrante, la minorité qui fait les lois est obligée d'organiser le pouvoir de contrainte, non seulement de manière à réprimer les écarts des individus, mais de manière à pouvoir maîtriser les masses. Cette organisation, c'est l'armée, dont la discipline rigoureuse, commise à des officiers de profession, permet aux privilégiés de contenir le prolétaire par le prolétaire. Ceux qui font métier des armes ne sauraient en conscience être partisans de la paix perpétuelle. Ils ont besoin de la guerre pour charmer leurs ennuis et pour leur procurer de l'avancement. Et comme après tout ils sont la force, comme leur esprit règne dans les classes dirigeantes, il faut bien les contenter quelquefois.

Ch. Secrétan.

(*Mon Utopie.*)

Faire garder les pauvres en bourgerons par les pauvres en uniformes, voilà le secret de la tyrannie et le problème des gouvernements.

(*Figaro* du 7 mars 1891.)

Au point de vue philosophique et statistique, on peut discuter sur l'armée, sur ce capital « social » que représente chaque homme dans une nation, capital que le séjour sous les drapeaux rend inutilisé.

Encore pourrait-on répondre à ceux-là qu'ils se trompent; que si le soldat coûte au lieu de rapporter, il n'est pas pour cela un capital dormant, il assure, et c'est bien quelque chose, la sécurité des capitaux qui travaillent.

F. G...

(*La France militaire*, 20 octobre 1896.)

Sous prétexte de liberté et de progrès, la société avait encore découvert le moyen d'aggraver la misérable condition de l'homme, en l'arrachant à son chez lui, en l'affublant d'un costume ridicule, en lui distribuant des armes particulières, en l'abrutissant sous un esclavage identique à celui dont on avait jadis affranchi, par compassion, les nègres, et tout cela pour le mettre à même d'assassiner son prochain, sans risquer l'échafaud, comme les ordinaires meurtriers qui opèrent, seuls, sans uniformes, avec des armes moins bruyantes et moins rapides.

J.-K. HUYSMANS.

(*A rebours*, Charpentier et Fasquelle, 11, rue de Grenelle.)

Tout ce que la société bourgeoise a touché a été absorbé par elle. Quand elle met la main sur six cent mille citoyens, ces six cent mille citoyens lui appartiennent corps et âme, tête et sang pendant tout le temps qu'elle les habillera, les galonnera et leur persuadera, en les armant, qu'ils sont plus puissants que les autres citoyens.

De temps en temps, ces frères qui portent des capotes, on les précipitent sur les frères qui portent des blouses et ils fusillent sur un signe, sur un ordre monosyllabique, sur un coup de sifflet. On leur persuade le lendemain qu'ils ont bien fait et on en décore quelques-uns. C'est ce que des politiciens très instruits ont appelé, après boire « sortir de la légalité pour rentrer dans le droit ».

FLOR O'SQUARR.

(*Les Coulisses de l'Anarchie.*)

DISCIPLINE

— Des restes de barbarie traînent encore, dit M. Bergeret, dans la civilisation moderne. Notre code de justice militaire, par exemple, nous rendra odieux à un prochain avenir. Ce code a été fait pour ces troupes de brigands armés qui désolaient l'Europe au XVIII[e] siècle. Il fut conservé par la République de 92 et systématisé dans la première moitié de ce siècle. Après avoir substitué la nation à l'armée, on a oublié de le changer. On ne saurait penser à tout. Ces lois atroces, faites pour des pandours, on les applique aujourd'hui à de jeunes paysans effarés, à des enfants des villes qu'il serait facile de conduire avec douceur. Et cela semble naturel!

— Je ne vous comprends pas, dit M. de Terremondre. Notre code militaire, préparé, je crois, sous la Restauration, date seulement du second empire. Aux environs de 1875, il a été remanié et mis d'accord avec l'organisation nouvelle de l'armée. Vous ne pouvez donc pas dire qu'il est fait pour les armées de l'ancien régime.

— Je puis le dire parfaitement, répondit M. Bergeret, puisque ce code n'est qu'une compilation des ordonnances concernant les armées de Louis XIV et de Louis XV. On sait ce qu'étaient ces armées, ramas de racoleurs et de racolés, chiourme de terre, divisée en lots qu'achetaient de jeunes nobles, parfois des enfants. On maintenait l'obéissance de ces troupes par de perpétuelles menaces de mort. Tout est changé; les militaires de la monarchie et des deux empires ont fait place à une énorme et placide garde nationale. Il n'y a plus à craindre ni mutineries ni violences. Pourtant la mort à tout propos menace ces deux troupeaux de paysans et d'artisans, mal habillés en soldats. Le contraste de ces mœurs bénignes et de ces lois féroces est presque risible. Et, si l'on y réfléchissait, on trouverait qu'il est

aussi grotesque qu'odieux de punir de mort des attentats dont on aurait facilement raison par le léger appareil des peines de simple police.

— Mais, dit M. de Terremondre, les soldats d'aujourd'hui ont des armes comme les soldats d'autrefois. Et il faut bien que des officiers, en petit nombre et désarmés, s'assurent l'obéissance et le respect d'une multitude d'hommes portant des fusils et des cartouches. Tout est là.

— C'est un vieux préjugé, dit M. Bergeret, que de croire à la nécessité des peines et d'estimer que les plus fortes sont les plus efficaces. La peine de mort pour voie de fait envers un supérieur vient du temps où les officiers n'étaient pas du même sang que les soldats. Ces pénalités furent conservées dans les armées de la République. Brindamour, devenu général en 1792, mit les mœurs de l'ancien régime au service de la Révolution et fusilla les volontaires avec magnanimité. Du moins, Brindamour, devenu général de la République, faisait-il la guerre et se battait-il rudement. C'était affaire de vaincre. Il ne s'agissait pas de la vie d'un homme, mais du salut de la patrie.

— C'était surtout le vol, dit M. Mazure, que les généraux de l'an II punissaient avec une inexorable sévérité. Dans l'armée du Nord, un chasseur, ayant changé son vieux chapeau contre un neuf, fut passé par les armes. Deux tambours, dont l'aîné avait dix-huit ans, furent fusillés devant le front des troupes pour avoir volé quelques menus bijoux à une vieille paysanne. C'était l'âge héroïque.

— Ce n'est pas seulement les maraudeurs, reprit M. Bergeret, qu'on fusillait chaque jour dans les armées de la République. C'est aussi les mutins. Et ces soldats, tant glorifiés depuis, étaient menés comme des forçats, à cela près qu'on leur donnait rarement à manger. Il est vrai qu'ils étaient parfois d'humeur difficile. Témoin les trois cents canonniers de la 33e demi-brigade qui, l'an IV, à Mantoue, réclamèrent leur solde en braquant leurs pièces sur leurs généraux.

Voilà des gaillards avec lesquels il ne fallait pas plaisanter! Ils eussent été capables d'embrocher, à défaut d'ennemis, une douzaine de leurs supérieurs. Tel est le tempérament des héros.

Mais Dumanet n'est pas encore un héros. La paix n'en forme point. Le sergent Bridoux n'a rien à craindre dans le quartier paisible. Toutefois il n'est pas fâché de se dire qu'un homme ne peut lever la main sur lui sans être aussitôt fusillé en musique. Cela est démesuré, dans l'état de nos mœurs, et en temps de paix. Et nul n'y songe. Il est vrai que les peines capitales prononcées par les conseils de guerre ne sont exécutées qu'en Algérie, et qu'on évite, autant que possible, de donner en France même ces fêtes martiales et musicales. On reconnaît qu'elles y feraient mauvais effet. C'est la condamnation tacite du code militaire.

— Prenez garde, dit M. de Terremondre, de porter atteinte à la discipline!

— Si vous aviez vu les nouvelles recrues, répondit M. Bergeret, entrer à la file dans la cour du quartier, vous ne croiriez pas qu'il faille sans cesse menacer de mort ces âmes moutonnières pour les maintenir dans l'obéissance. Ils songent tristement à tirer leurs trois ans, comme ils disent, et le sergent Bridoux serait touché jusqu'aux larmes de leur pitoyable docilité, s'il n'avait pas besoin de les terrifier pour jouir de sa propre puissance. Ce n'est pas que le sergent Bridoux soit né plus méchant qu'un autre homme. Mais, esclave et despote, il est deux fois perverti, et je ne sais si Marc-Aurèle, sous-officier, n'aurait pas tyrannisé les bleus. Quoi qu'il en soit, cette tyrannie est suffisante pour entretenir la soumission tempérée de ruse qui est la vertu la plus nécessaire au soldat en temps de paix.

Et il y a longtemps que nos codes militaires, avec leur appareil de mort, ne se devraient plus voir que dans les musées des horreurs, près des clefs de la Bastille et des tenailles de l'Inquisition.

Anatole FRANCE.

(*Le Mannequin d'osier*, p. 207-217; 1 vol. chez Calmann Lévy, 3, rue Auber.)

Le soir, par la ville ignorée, j'erre désespérément. Comme là-bas, à la Division, je souffre plus que de l'abandon et de l'éloignement, je souffre de la nouveauté de toutes ces choses étrangères; je souffre plus encore du dégoût qu'elles m'inspirent à la pensée de tant de jours amoncelés devant moi pour les connaître jusqu'à l'écœurement. Je regarde ce qui m'entoure avec les yeux du prisonnier pour son cachot.

Le long des grands boulevards aux trottoirs luisants de pluie, dans les ruelles sombres où je m'enfonce sans but, dans l'inconnu parmi des inconnus, je vais songeant, essayant vainement de fixer, d'admettre ma nouvelle condition, de trouver une raison à cette sinistre vérité : vivre ici, avoir Toulon pour « port d'attache », être un marin de cette ville, qui m'apparaît si bien ce soir comme la ville du marin. J'ai une envie folle de m'en aller, de me cacher, de ne rien voir : j'ai bien le temps! Tout de suite aussi, un seul moment de joie à venir m'apparaît, unique dans l'énumération de tous ceux de ces trois années, de ces trente-six mois qui commencent : le dernier, le moment de la libération, l'heure où je quitterai cette vie que j'ignore encore, où me sera rendu la liberté que j'avais hier, que je ne remarquais pas et dont toutes les délices me reviennent aujourd'hui si tentantes, si indispensables.

Oui, malgré que je n'en aie pas encore revêtu la tenue, je me sens marin, non pas déjà marin de métier, mais marin soldat, marin serviteur, marin machine à obéir, homme emprisonné, entravé, chose toute petite et sans cervelle. Je revois le papier, la feuille de route où j'étais livré comme un objet — et c'est bien comme un objet qu'on m'a pris. Je me rappelle avec horreur la brutalité, les voix sèches de ces hommes qui m'ont reçu en coupable, en condamné. Voilà que je ne puis m'éloigner de ces rues-là, maintenant! Je ne puis faire un pas, en somme, dans le sens que je voudrais : je suis tenu, garotté, et l'heure de l'appel, demain matin, sonne à mes oreilles, lentement, sans discontinuer, marque mes pas dans les rues sombres. Alors je suis pris d'une si profonde tristesse que j'ai envie de me coucher là, dans

la rue, et de ne plus bouger. On viendra m'y chercher, on me forcera de faire cet absurde devoir : car il me semble impossible, quand brûle en soi la plus petite flamme d'intelligence, de l'accomplir de son plein gré, d'avoir la volonté consciente de céder à une nécessité que l'on méprise, sachant d'avance que l'on rougira du propre triomphe de soi-même. C'est un dédale dont les deux issues sont la honte.

Que ne m'ont-ils gardé là-bas, dans leur caserne; j'aurais couché à l'abri du vieux bateau moisi; ils m'auraient mis tout de suite sur le dos la livrée du service, et je me serais peut-être soumis comme une brute. Mais cette première fausse liberté, cette promenade de chien tenu en laisse par un lien d'acier et une main de fer, pesants, froids, invisibles et si terrifiants, cette première nuit-là est trop humiliante où je dois lutter contre ce que je sens en moi d'utile fierté, où je dois employer toute ma volonté à m'amoindrir, à m'anéantir, à me serviliser, à me faire l'esclave de je ne sais quel maître. Oui, oui, c'est bien cela : je me débats par cette nuit noire, je me révolte, j'implore aussi, et je me trouve devant l'inexorable, devant la force. Cette force me frappe, réclame ma jeunesse, mon enthousiasme, ma curiosité, mon intelligence; elle me dit : « Je veux tes plus belles années, celles dont tous les souvenirs sont des semences fécondes, celles où tient toute la vie. Je les veux, donne-les-moi.

Et je donne, parce qu'il le faut, simplement; j'accomplis ce sacrifice dont je ne puis même pas m'enorgueillir.

Mais c'est là que, malgré tout, malgré les conventions courantes qui transforment cette soumission en un noble devoir, c'est à ce moment que je me sens lâche de ne pas résister avec tout ce qui hurle en moi.

Nous avons mieux à connaître que la discipline avilissante, mieux à apprendre que l'obéissance. Je voudrais fuir, ne pas céder, jamais... Oh! que je serais bien flétri, méprisé, condamné à un exil infamant, et traître et lâche pour avoir gardé la tête haute, refusé d'accepter l'humiliation!

Allons! comme tous les jeunes Français de mon âge qu'entraîne le même filet, il faut apprendre à se courber, à respecter, à saluer des effigies. Fierté, noblesse, dignité, amour-propre, tout

ce qui vous fait passer dans la vie avec le regard droit et clair, vains mots pour nous autres; inclinons-nous devant la platitude, la bassesse, le silence forcé, la crainte de la punition, le respect des chefs, la mort de la personnalité... Et plus grossière, plus brutale, me revient brusquement la phrase de bienvenue que m'adressait le maître tout à l'heure : « Faudra pas faire votre pratique avec moi, le Parigot... »

Georges Hugo.

(*Souvenirs d'un matelot*, p. 24 à 29; Charpentier et Fasquelle, 11, rue de Grenelle.)

Voilà des mois que je ne sors pas de la prison. Quand les chaouchs ont pris un homme en grippe, ils ne le lâchent point.

Je souffre horiblement. Moralement d'abord. C'est une chose terrible que d'être obligé, avec un caractère violent, entier, d'avaler silencieusement tous les outrages et de ronger ses colères. Et puis, je suis seul. Personne de près ni de loin, pour m'encourager, pour me mettre du cœur au ventre.

Eh bien! j'aime mieux cela, au fond, je préfère cet isolement, cet abandon, aux pitiés qui usent l'énergie et aux lamentations qui émasculent. Cela m'ôterait du courage, je crois, de savoir qu'on pleure sur mon sort; et je sais gré à tous ceux qui pourraient s'intéresser à moi de leur ingratitude égoïste; je leur sais gré de n'avoir jamais fait luire à mes yeux ces feux follets de l'espérance menteuse qui ne brillent que pour vous faire tomber, en disparaissant, dans les fondrières de l'abattement. J'ai foulé aux pieds, depuis longtemps, les croyances bêtes de mon enfance et je n'écris plus à personne. Pas une seule fois, même dans les minutes les plus atroces. je n'ai pensé à appeler à mon aide les sentiments religieux ou le souvenir de la famille. Je ne veux pas donner à mes douleurs cette consolation puérile. Je serais obligé de l'enlever, plus tard, comme un appareil qu'on arrache brutalement d'une blessure mal fermée et qui laisse la plaie à vif. La rage seule me soutient. Je me repais de ma haine. J'irai

jusqu'au bout ainsi, sans faiblir, car j'ai foi en l'avenir, car, je sais que c'est avec les fers qu'il a trouvés dans les cachots de la Bastille que le peuple a forgé la Louisette.

Je souffre physiquement, aussi. Et la souffrance morale pèse peu, peut-être, à côté de cette souffrance-là. Le peloton de chasse avec le ventre vide, la gorge sèche, la sueur qui inonde le corps et dont les gouttes salées viennent piquer les yeux; l'immobilité, pendant des heures, dans les poses les plus fatigantes du maniement d'arme ou de l'escrime à la baïonnette, en plein soleil; les séries de pas de course, avec une charge à faire reculer une bête de somme, sur une piste dont la poussière soulevée altère et aveugle! Les fers qui brisent les membres; le bâillon qui fend la bouche et ensanglante la lèvre qui ne peut même plus s'indigner!... Et surtout la faim, la faim atroce qui tord les entrailles, qui affole; la soif dévorante qui fait hurler? Quoi de plus terrible que la fatigue immense, presque invincible, qui s'appesantit sur le corps exténué?

Quelles luttes à soutenir contre des forces qui s'en vont, contre l'énergie qui disparaît, contre l'avachissement qui ne tarderait pas à avoir raison de l'esprit énervé!... Il faut réagir, pourtant, résister jusqu'au dernier moment et rire au nez du Code pénal, — ce canon chargé, mèche allumée, devant lequel je dois vivre.

... Un homme de garde, en passant devant mon tombeau, laisse tomber un papier plié en quatre. Je le ramasse. C'est un billet de Queslier. Il m'avertit qu'il a pu disposer d'un pain et qu'il l'a caché, à mon intention, à un endroit qu'il m'indique. Je n'aurai qu'à m'esquiver le soir pour aller le chercher. C'est à deux cents mètres du ravin, tout au plus. Tant mieux, ma foi! Je crève de faim, depuis huit jours je suis en cellule, avec une soupe tous les deux jours. Je n'ai pas mangé depuis hier matin... Tiens, mais à propos, d'où provient-il ce pain?

— Quelle blague! me dit tout bas un de mes voisins, en cellule aussi et à qui j'ai promis d'en donner un morceau. Tu ne sais donc pas que, toutes les nuits, il y a des types qui vont chaparder des pains sur les rayons de la grande tente de l'administration? Moi, je ne leur donne pas tort...

Moi non plus. Je ne donnerai jamais tort à l'homme qui dérobera une boule de son. Je laisserai cette canaillerie sauvage aux tribunaux militaires, qui n'auront pas honte, s'ils sont jamais surpris, ces affamés, de leur infliger une condamnation pour vol, le vol de la nourriture que leurs supérieurs leur grinchissent...

Il fait presque nuit. J'allonge la tête pour examiner la place et voir la binette du factionnaire. Pourvu que ce ne soit pas une bourrique!... Non; c'est Chaumiette. Avec lui, il n'y a pas de danger; s'il me voit m'évader, il fera certainement semblant de ne pas me voir. Il est justement seul dehors.

Les autres hommes de garde sont sous leur marabout, le pied de banc sous le sien. Allons-y. Je sors de mon tombeau en rampant; je me glisse le long du mur sur lequel je me hisse sans bruit. Je prends mon élan pour sauter le fossé... Zut! une pierre qui tombe et roule sur une vieille boîte de conserves... tant pis! j'ai sauté et je pars en courant, sans faire de bruit, sur la pointe des pieds; j'ai déjà parcouru la moitié du chemin...

Halte-la!... halte-là!... halte-là!.., où je fais feu. Un gros olivier est à côté de moi. Instinctivement, je me jette derrière, à plat ventre. Le tonnerre d'un coup de fusil éclate et la balle s'enfonce dans l'arbre, à un mètre de terre, avec le bruit mat d'une pomme cuite qu'on colle le long d'un mur. Bien visé! je me relève vivement et je fais tourner mes bras, comme les ailes d'un moulin à vent, pour indiquer que je reviens.

On m'a mis aux fers. Ils ont cru que je voulais déserter, les imbéciles!

Pendant la nuit, Chaumiette a pris la faction... Il s'est approché de mon tombeau,

— Est-ce que tu dors?

— Non.

— Tu sais, tout à l'heure... je t'avais bien vu partir, mais je disais rien.., c'est le sergent qui l'a entendu... il m'a commandé de tirer,.. tu comprends... il était à côté de moi... j'ai tiré en l'air!...

— Lâche!

. . . .

. . . .

Lâche! pourquoi? Est-ce que ce Chaumiette qui vient de tirer sur moi n'a pas risqué sa vie, il y a déjà quelques mois. pour retirer Lucas du puits où il était tombé? C'est un lâche, cet homme, qui, pouvant se dérober aussi bien que les autres, presque convaincu qu'il ne remonterait du gouffre qu'un cadavre, n'a même pas voulu attendre, pour y descendre, qu'on eût préparé une corde solide? Un lâche, lui qui courait chance, en se laissant entraîner par sa générosité, de se briser le crâne, comme l'autre, contre la pointe d'un rocher? Un lâche, ce garçon hardi, aux sentiments mâles, que le danger n'effraye pas et que le péril ne fait pas blêmir? Allons donc!...

Non, ce n'est pas un lâche. C'est un peureux. Un peureux qui se jettera dans le feu, aujourd'hui, pour sauver un camarade, et qui lui cassera la tête, demain, au moindre mot d'un chaouch. Son cœur n'est point bas; il est timide. Son courage disparaît devant une consigne; sa hardiesse tombe devant un mot d'ordre. Il est trop brave pour reculer; il est trop poltron pour oser. Il a l'appréhension du châtiment, la crainte du règlement, la peur du galonné...

La peur, oui, c'est bien la principale colonne du temple soldatesque. L'armée : une boutique dans laquelle on passe les consciences à la lessive et où les caractères, tordus comme des linges mouillés, sont placés sous le battoir ignoble de la discipline abrutissante.

Ce n'est que par la peur que le système militaire a pu s'établir. Ce n'est que par la peur qu'il se maintient.

Il doit peser sur les imaginations par la terreur, comme il doit remplir d'obscurité l'âme des peuples pour les empêcher de voir au-delà de l'horizon stupide des frontières. Il doit s'entourer d'un appareil mystérieux, d'une sorte de pompe religieuse où l'horreur s'allie à la magnificence, où les fanfares retentissent au milieu des hurlements du carnage, où l'on distingue confusément, jetés pêle-mêle sur le manteau sanglant de la gloire, les panaches des généraux et les menottes des gendarmes, le bâton de maréchal et les douze balles du peloton d'exécution, les palmes du triomphe et les ossements des victimes.

Il lui faut cela pour que la foule s'étonne et le redoute, comme elle reste bouche bée devant un charlatan dont le clinquant et le panache l'attirent; mais dont elle se recule craintive, aussitôt qu'elle a vu briller une pince dans la main de l'opérateur. Il faut cela pour que le peuple, toujours en extase devant le merveilleux, qu'il ne cherche pas à approffondir, soit saisi, à son aspect, d'une frayeur vague qui confine parfois à l'admiration. Sauvage qui se prosterne, plein de terreur et de respect, devant l'arme à feu qu'il ne s'explique pas et qui doit le foudroyer.

Nous sommes ici trois cents hommes, l'écume de l'armée, le vomissement de tous les régiments; mélange confus de tous les caractères, scories de toutes les classes de la société. On peut trouver de tout, parmi nous, depuis le fils de famille jusqu'au rôdeur de barrières, depuis le lettré jusqu'à l'ignorant, depuis l'ouvrier jusqu'au mendigo tireur de pieds de biche, depuis l'ouvrier qui ne cane pas devant le turbin jusqu'au trimardeur qui va faire la chasse aux croûtes de pain avec un fusil de toile. Eh bien! Eh bien! sur ces trois cents hommes, je suis sûr qu'il n'y en a pas vingt qui soient conscients, qui sachent pourquoi ils se sont irrités contre les prescriptions bêtes et les règlements atroces, pourquoi ils se sont soulevés contre la discipline, qui ne soient pas, au fond, des insurgés pour rire, des révoltés à la manque...

La peur les mène encore par l'oreille, ces réfractaires; la peur, qui soutient tant d'abus et de préjudices pourris qu'on ficherait par terre en soufflant dessus, — s'ils n'étaient pas étayés par les dos terrifiés d'imbéciles qui ne raisonnent point.

G. Darien.

(*Biribi*, pages 167-173, Stock, 27, rue Richelieu).

NOUS réunissons ici un certain nombre de pensées émanant des Docteurs, des Philosophes et des Écrivains de tous les temps. Nous y joignons les textes ou prescriptions que les Croyants considèrent comme sacrés ou même divins. — Frères, servez-vous de votre intelligence : Méditez et jugez.

I

— « Tu ne tueras point. » *Décalogue.*

— « Aimez-vous les uns les autres. — Aimez vos ennemis. » *Sermon sur la Montagne.*

— « Ma maison s'appellera pour tous Maison de prière. » — « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu. » *Evangile.*

II

— « Ne rendez à personne le mal pour le mal. » SAINT PAUL, *Rom.* XII, 27.

— « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les esprits malins, etc. » SAINT PAUL, *Ephès*, VI, 12.

— « Vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » SAINT PAUL, *Galates*, III, 28.

— « Le Diable est l'éternel meurtrier. » SAINT JEAN, VIII, 44.

— « Nous sommes tous parents, tous frères, tous fils d'un même père. » SAINT BASILE, *Hom. in aliq. Script. loc.*

— « Dieu a fait sortir tous les hommes d'un seul pour qu'ils ne soient pas unis entre eux seulement par la ressemblance, mais encore par la parenté. » SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Hom.* XXII.

— « La fraternité doit s'étendre à ceux qu'on traite habituellement d'étrangers. » SAINT JÉRÔME, *In Isaïam.*

— « Le mal que nos plus grands ennemis nous pourraient faire n'approche pas de celui que nous nous faisons nous-mêmes lorsque nous les haïssons. » SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, I, 18.

— « Nous ne connaissons qu'une république, une pour tous, c'est le monde. » TERTULIEN, *Patrol.* I, 465.

— « Il n'est pas permis au juste de porter les armes. Tuer un homme est toujours un acte criminel. » LACTANCE, *de Div. instit.*

— « Les grands, emportés par la vaine gloire, donnent à leurs brigandages les beaux noms de courage et de vertu. » LACTANCE.

— « Nous sommes frères par droit de nature et méritons d'autant mieux ce titre que nous n'avons qu'un Dieu, notre père commun. » TERTULIEN, *Apolog.* XXXIX.

— « On est heureux lorsqu'on a le cœur pur, et que l'on est pacifique. » SAINT AUGUSTIN, XI, 1.

III

— « La science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre notre propre espèce n'a pas beaucoup de quoy se faire désirer aux bestes qui ne l'ont pas. » MONTAIGNE, II, 12.

— « Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. » PASCAL, *Pensées*, IX, 3.

— « Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes, ils sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres. » BOSSUET, *La Politique et l'Ecriture*.

— « La prévention du pays jointe à l'orgueil de la nation nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes. » LA BRUYÈRE.

— « Vous avez bien enrichi sur la manière de vous exterminer ; vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup... vous en avez d'autres plus pesants... sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couches, l'enfant et la nourrice ; et c'est là encore où gît la gloire. » LA BRUYÈRE, *Jugements*.

— « Pour se dépouiller, se brûler, s'égorger les uns les autres plus ingénieusement, les hommes ont inventé des règles et principes qu'on appelle l'art militaire, et ont attaché à la pratique de ces règles l'honneur, la noblesse et la gloire. » *Encyclopédie de* DIDEROT (*Guerre*).

— « Combien faudra-t-il de temps pour que les hommes cessent de s'inquiéter, de s'agiter et de s'entre détruire. » BUFFON (7e époque).

— « Ce sont des barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui en font remercier Dieu solennellement. » VOLTAIRE, *Micromégas*.

— « Ces multitudes (les soldats) s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit. » VOLTAIRE.

— « Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière. » VOLTAIRE, *Diction. encycl.*

— « La religion artificielle encourage à toutes les cruautés que l'on exerce de compagnie. » VOLTAIRE, *ibid.*

— « Toute paix est bonne, toute guerre est mauvaise. » FRANKLIN.

— « ... La terre les a recouverts, la mer les a engloutis, et leur voix absolument éteinte ne peut plus accuser les malheurs de la guerre. » NECKER, *Adm. des Finances*.

IV

— « L'office des sages et des gens de bien est donc de protester contre cette passion pour la gloire militaire qui semble en réalité la source la plus inépuisable de misère ici-bas. » Amiral SIDNEY SMITH, *The Works*.

— « Le genre humain est un par essence, et l'ordre parfait n'existera, et les maux qui désolent la terre ne disparaîtront entièrement que lorsque les nations, renversant les funestes barrières qui les séparent, ne formeront plus qu'une grande et unique société. » LAMENNAIS, *Paroles*.

— « O douleur, ô honte, de voir des humains nos frères en venir aux mains avec leur propre espèce, comme des bêtes de sang, pour s'égorger entre eux, armés par un homme qui reste par derrière, à l'écart, et rit. » SHELLEY, *Laon et Cythna*.

— « Le penchant agressif transforme la bassesse en grandeur d'âme. » HERBERT SPENCER.

— « La guerre est le seul jeu où les deux partis se trouvent en perte lorsqu'il est fini. » WALTER SCOTT.

— « Il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit divine. » A. DE VIGNY, *Serv. et Grand.*

— « La vraie religion est amour ; la fausse religion est haine. » DE BONALD, *du Pouvoir.*

— « Le mot *nous* n'a pas de sens dans l'association catholique, à moins qu'il se rapporte à tous. » JOSEPH DE MAISTRE.

— « Il n'y a qu'une morale, une justice éternelle, immuable, absolue, une et la même toujours en toute affaire humaine, d'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné. » Père LACORDAIRE.

— « De tous les commandements de Dieu, le plus grave, le plus évident, le plus nécessaire, le plus oublié, le plus publiquement violé, le plus glorieusement foulé aux pieds est celui-ci : « Tu ne tueras pas. » Il est absurde il est abominable que les hommes s'égorgent entre eux, il faut donc que cela finisse. » Père GRATRY (de l'Académie Française), *La Morale et l'Histoire.*

— « Assurément, dans ces armées qui s'exterminent par le fer et par le feu, des deux côtés la plupart croient combattre pour Dieu, pour la justice et le progrès du monde. Cependant, ce que leurs mains opèrent, c'est l'évidente continuation du crime de Caïn : l'homme lève la main sur l'homme et détruit l'œuvre de Dieu. » Père GRATRY, *ibid.*

— « L'apologie de la force pervertit toute la morale. » PAUL LEROY-BEAULIEU, *Les guerres contemporaines.*

— « Nations, mots pompeux pour dire barbarie.
L'amour s'arrête-t-il où s'arrête vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas ! »
A. DE LAMARTINE, *Marseillaise de la Paix.*

— « Maintenant on fait un devoir à un pauvre paysan d'être soldat... On lui enseigne dans la cour d'une vilaine caserne, à tuer régulièrement des hommes ; on le menace, on l'injurie, on le met en prison ; on lui dit que c'est un honneur, et, s'il ne veut point s'honorer de cette manière, on le fusille. » ANATOLE FRANCE, *Le Lys rouge.*

— « Si les peuples faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison... ce jour-là la guerre serait morte. » GUY DE MAUPASSANT, *Sur l'eau.*

— « Chacun de nous est esclave au nom de la volonté de tous, lesquels tous, pris isolément, voudraient le contraire exact de ce qu'on leur fait faire. » EDOUARD ROD, *Le sens de la vie.*

— « La société a découvert le moyen d'aggraver la misérable condition de l'homme... en lui distribuant des armes, en l'abrutissant sous un esclavage identique à celui dont on avait jadis affranchi les nègres par compassion, et tout cela pour le mettre à même d'assassiner son prochain sans risquer l'échafaud. » J.-K. HUYSMANS, *A rebours.*

— « Il n'y a que ceux qui ont pleuré les victimes qui ont bien su pourquoi. » CH. DICKENS, *Conte.*

— « Cette *civilisation humaine* admet sans murmurer, à chaque explosion guerrière, que des milliers de jeunes hommes vigoureux, les meilleurs de la génération, soient sacrifiés au jeu de hasard des batailles ; et pourquoi ? Pour des intérêts tout à fait étrangers à ceux des peuples qu'on pousse à s'entr'égorger sans pitié. » E. HÆKEL. *Hist. de la Création.*

— « La guerre... c'est le meurtre, c'est le vol soustraits à l'échafaud par l'arc de triomphe. C'est la société ordonnant ce qu'elle défend, et défendant ce qu'elle ordonne ; récompensant ce qu'elle punit, et punissant ce qu'elle récompense ; glorifiant ce qu'elle flétrit, et flétrissant ce qu'elle glorifie ; le fait étant le même, le nom seul étant différent. » EMILE DE GIRARDIN.

— « La direction des affaires d'Etat continue à appartenir à une classe dont les instincts professionnels n'ont cessé d'être en opposition avec ceux de la multitude qu'elle gouverne. Nous trouvons dans cet état de choses la cause réelle des guerres... » MOLINARI, *Grand. et décad. des guerres.*

— « De même qu'on peut augmenter les moyens d'exterminer, de même on peut augmenter les moyens de soumettre les hommes. Qu'on les tue par milliers, par millions, qu'on les mette en pièces ; ils iront quand même à la boucherie comme un bétail stupide. On fera marcher les uns en les fustigeant et les autres en leur donnant des rubans, des croix ou des galons. » TOLSTOY, *Le salut est en vous.*

— « Ce qu'il y a de plus humiliant, de plus révoltant, de plus désespérant, ce n'est pas de voir les conquérants écraser impassiblement les malheureux ; anéantir les corps et les âmes, l'esprit et la matière, les blés, les arbres, le fruit du travail des peuples, le corps des enfants, le cœur des mères, toutes les lois, toutes les libertés, tout ce qui vivait et ne demandait qu'à vivre ; non, mais c'est de voir l'abjection morale, le déshonorant besoin de servitude qui pousse le troupeau humain à adorer les forfaits dont il est la victime, à diviniser les mains qui le frappent et à baiser les pieds qui l'écrasent. » JOHN LEMOINE.

— « Si les hommes d'Etat ne s'en mêlaient point, les peuples resteraient bien tranquilles. » Amiral RÉVEILLÈRE, *Extension et Expansion.*

— « Parmi les sottes croyances, une des plus fâcheuses est celle qui dit que faire du mal aux hommes peut faire du bien aux choses. C'est pourtant sur cet axiome que sont fondées toutes nos déclarations de guerre. » BOUCHER DE PERTHES, *Hommes et Choses.*

— « Pour se garantir contre le brigandage organisé par une centaine de malfaiteurs exploitant la bêtise humaine, l'Europe tout entière entretient des armées permanentes, enlève ses hommes au travail utile et fécond et jette toutes ses forces, toutes ses ressources, dans un gouffre sans fond. » CAMILLE FLAMMARION, *Rêves étoilés.*

— « Aussi longtemps que la fabrication du matériel de guerre et l'entraînement à la guerre seront notre unique manière de préparer la paix, nous préparerons presque certainement la guerre. » NORMAN ANGELL, *La grande illusion.*

— « Le service pour tous, qui est une des formules les plus chères à notre démocratie, est une sentence de mort édictée contre elle-même par la société qui l'inventa. » JULES DELAFOSSE, *Le Gaulois.*

— « Si jamais un pacte sérieux, tel que l'indique l'expression *droit international*, doit être formé entre les nations, ce sera l'œuvre de la paix, non de la guerre. » COBDEN, *What next and next.*

— « Il ne Nous est pas possible de Nous abstenir d'élever encore une fois la voix contre cette guerre qui Nous apparaît comme un suicide de l'Europe civilisée. » S. S. BENOIT XV, au Card. Pompili, 4 mars 16.

— « C'est un sang de frères celui qu'on répand... » S. S. BENOIT XV, *Adresse aux belligérants*, juillet 15.

— « Enfants, on vous égare. On vous met sous le joug ; on vous conduit à l'abatoir ; on vous fait verser le sang d'hommes qui sont vos frères, victimes comme vous, esclaves comme vous: Parlez donc. D'un mot vous pouvez remplacer la violence par le droit et la guerre par la paix... » Prof. CHARLES RICHET, *Les guerres et la paix.*

— « ... Mais lorsque les conséquences et les désastres se développeront, les peuples diront aux responsables : « Allez vous-en, et que Dieu vous pardonne. » *Dernières paroles du dernier discours de* JAURÈS *à Bruxelles, 29 juillet* 1914.

— « L'état de paix, idéal rêvé, ne pourra être réalisé que le jour où ceux qui souffrent le plus de la guerre, s'apercevant qu'ils tiennent leur sort entre leurs mains, emploieront tranquillement la force d'inertie. » HARDUIN, *le Matin*, 6 *déc.* 1901.

[illegible] mai 1917 [illegible]
[illegible]

Le chef n'est qu'un roseau, son ordre un peu de vent,
Mais le soldat l'ignore. Un champ de Mars ressemble
Au cirque où des lions côte à côte vont l'amble,
Pour obéir au fouet qui règne en les bravant.

Il marche à droite, à gauche, en arrière, en avant,
Comme on veut, le troupeau formidable qui tremble!
Mais vous qui lui montrez comment on marche ensemble,
Prenez garde qu'un jour il ne soit trop savant.

Montant de proche en proche, un seul refus tenace
A l'impérieuse voix qui commande et menace,
Vous dégraderait tous, du caporal au roi!

La discipline est l'art de faire craindre une ombre,
L'art de magnétiser la force par l'effroi,
En trompant l'unité sur le pouvoir du nombre.

SULLY-PRUDHOMME.

(Justice.)

C'est à Francfort que j'appris à connaître la vie militaire. Jusque-là je n'avais été qu'un simple conscrit; alors je devins un soldat. Et je ne parle pas ici de l'exercice, non! La manière de faire tête droite et tête gauche, d'emboîter le pas, de lever la main à la hauteur de la première ou de la deuxième capucine pour charger le fusil, d'ajuster et relever l'arme au commandement, c'est l'affaire d'un ou deux mois avec de la bonne volonté. Mais j'appris la discipline, à savoir que le caporal a toujours raison lorsqu'il parle au soldat, le sergent lorsqu'il parle au caporal, le sous-lieutenant au sergent-major, ainsi de suite jusqu'au maréchal de France, — quand ils diraient que deux et deux font cinq ou que la lune brille en plein midi.

Cela entre difficilement dans la tête; mais quelque chose vous aide beaucoup : c'est une espèce de pancarte affichée dans les chambrées et qu'on lit de temps en temps, pour vous ouvrir les

idées. Cette pancarte suppose tout ce qu'un soldat peut avoir envie de faire, par exemple de retourner dans son village, de refuser le service, de résister à son chef, etc., et cela finit toujours par la mort et cinq ans de boulet au moins.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*Histoire d'un conscrit de 1813*, pages 119-120; J. Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob, Paris.)

Du libéralisme, direz-vous, des sentiments démocratiques?

L'armée d'une démocratie n'a que faire de cela dans ses lois particulières.

La devise de la nation: Liberté, Egalité, Fraternité, se transforme pour nous en : Obéissance, Subordination, Discipline, qui en sont les antipodes. M. l'avocat général le sait aussi bien que moi.

Et je répèterai, en terminant, ce que j'ai dit en commençant; c'est que l'armée d'une démocratie n'a pas du tout besoin de lois démocratiques pour elle-même. Nos pères de la Révolution nous l'ont bien prouvé.

Libre aux professeurs des Facultés de faire sur ce sujet des phrases de rhétorique: l'armée, représentée par tous les nationaux de vingt à quarante-cinq ans, est une chose qu'on prépare pour frapper et pour tuer et pour laquelle la rigueur doit être la justice.

F. G.

(*France militaire*, 19 Novembre 1898).

— J'ai eu un fils, soldat comme vous, messieurs. Il a passé au conseil de guerre et failli être fusillé pour avoir frappé un sergent... La peine fut commuée en cinq ans de travaux publics... Ça l'a tué tout de même... Il est mort là-bas!

Elle ne pleurait plus, tragique dans son immobilité, avec son grand visage à chairs molles, comme trempé de larmes, délayé dans la douleur.

Elle continua :

— Vous voyez que j'en puis parler, moi aussi, de la caserne. Je l'ai traversée ; j'en ai vu des galons et des culottes rouges pour sauver le garçon... Ah ! misère !... Ils ont connu, ici, une mère Gâteau un peu nouvelle !...

Tenez, j'ai là encore, — donne-la, Maria, — la dépêche du petit. Nous dînions, comme aujourd'hui,... tu te rappelles ?

— « Maman ! une dépêche de Jules », qu'elle me dit.

— Il vient en permission ? que je réponds.

Elle lit la dépêche ; je la regardais, je la vois ouvrir des yeux... des yeux, en même temps qu'elle devenait toute blanche. Je lui crie : — « passe-moi ça !...» D'ailleurs, voilà...

Elle nous tendait la dépêche par-dessus la table. Il y avait : « Viens tout de suite, maman ; — bousculé un sergent ; — plainte en conseil. »

— « Plainte en conseil, » vous comprenez, nous ne savions pas, nous, — deux femmes... Je descends chez un voisin qui avait été soldat ;... je lui montre la dépêche. Il fait : « Diable ! c'est sérieux, mère Gâteau ; on ne plaisante pas avec ça au régiment. Allez voir ses chefs. Il n'est peut-être pas trop tard pour arrêter l'affaire.

Il était à Rouen, dans la ligne. Je pars le soir même. J'arrive à deux heures du matin à la porte de la caserne. — « C'est moi la mère de Jules Gâteau », que je dis au caporal qui m'avait ouvert. Ah ! si vous aviez vu !... Tout le poste était sorti, se pressait autour du sergent qui m'expliquait que je ne pouvais voir le petit, en cellule depuis le matin.

A la fin, il a envoyé un homme chez les chefs qui avaient peut-être de la lumière dans leurs chambres...

— L'adjudant ou l'adjudant-major de semaine, dis-je.

— C'est-cela... Et comme l'homme affirma qu'il était couché, on se risqua à me laisser parler au petit, deux minutes, au seuil de sa prison.

Il se défendait... Non, jamais, voyez-vous, je ne croirais qu'il mentait. Ce sergent, ce sergent qui l'avait puni, — un auvergnat, — passait pour une rosse... Ses camarades en convenaient. Simplement parce que Jules était Parisien, et bien qu'il

ne regimbât jamais, cette brute l'avait baptisé: *la forte tête*, avec une conviction telle qu'il était arrivé à la faire partager aux officiers. D'ailleurs, il se chargeait disait-il, « d'en faire voir à ceux de ces *oiseaux*, qui lui passeraient par les mains. »

Alors les corvées, la consigne, inspections à tout bout de champ,... une entre autres,... tous les jours : l'inspection avec la garde, sous prétexte de malpropreté... Vous savez ça mieux que moi.

Nous le savions, en effet... C'est, de toutes les punitions, la plus légère et la plus tyrannique peut-être. Elle s'inflige surtout à l'homme que l'on veut *embêter*... Incessante, elle renouvelle journellement le supplice de l'astiquage entre les exercices; tous les boutons, tous les cuirs et toutes les coutures... la terreur des samedis rendue quotidienne, affolante, d'autant que, — des gradés l'avouent, — il est facile de toujours trouver quelque chose à redire...

Cela, nous le *voyions*, pendant que la bonne femme poursuivait :

— Le petit me raconta tout. — « Si tu savais, maman, je l'avais sur le dos continuellement. Je rêvais de lui, la nuit. Quand, dans son service de semaine, il traversait la chambrée, au réveil, il me mettait debout, — d'un regard...

C'était comme s'il m'avait passé sa main toute froide sur les épaules. »

La dernière fois, voilà. A la contre-inspection du samedi, pour les mal notés, le sergent ne trouvant rien à redire à la tenue du petit, s'avisa de lui ordonner de se déchausser et de montrer ses pieds...

— Messieurs, vous ne savez pas, j'ai connu mon garçon, peut-être... Il était d'une propreté, vous n'avez pas idée... C'était aussi la première fois qu'on exigeait cela de lui et il sentait bien le parti-pris de le vexer, devant ses camarades. Il s'étonne, discute, et comme le sergent s'avançait, se baissait, il le repousse d'un geste... d'un geste gamin,... comme qui dirait une gifle qui ne ferait point de bruit : ceci...

Et la vieille éloigna d'elle, un peu vivement, de sa main

ouverte, la tête de son gendre qui s'était prêté à cet exemple sans y être invité, en homme habitué à cette pantomime.

C'était bien, en effet, l'imposition de mains du voyou parisien, appuyant à la tempe la paume qui tamponne habituellement le buste, dans un mouvement de défense instinctif.

La conteuse reprit :

— Le sergent se redressa, dit simplement : « Vous, la forte tête, je vous porte quatre jours... avec le motif. » Et il les porta.

Le motif, c'était : « lorsque ce sous-officier lui faisait une observation, l'a frappé au visage. »

— Hein ? le chameau !... s'écria le serrurier.

Et, à son tour, sa femme intervint pour noter qu'avant l'arrivée de sa mère, les camarades du sergent, ses supérieurs mêmes, l'avaient engagé à lever la punition ou à en modifier le libellé.

— Devant moi, messieurs, continua alors M[me] Gâteau, — dans le bureau du sergent-major, le capitaine du petit a fait venir cette crapule d'auvergnat.

Je vois encore ce capitaine, un petit, pas jeune, dont la grosse moustache disait toutes sortes de choses dans sa face muette. Il m'avait d'abord présentée, ah !... rondement. — « C'est la mère du soldat que vous m'avez fourré dedans... la forte tête de la compagnie. Je n'aime pas les histoires où les femmes sont mêlées... Enfin je ne puis pas empêcher madame d'intercéder pour son fils. Maintenez-vous la punition que avez infligée à Gateau ? » L'autre répondait toujours : — « Oui, mon capitaine, parfaitement, mon capitaine, » — droit comme une bûche.

Alors je l'ai supplié... J'ignore ce que je ne lui ai pas dit... Il me venait à l'esprit des choses... des choses que je ne savais pas au fond de la grosse bête, sans instruction, que je suis. La moustache du capitaine remuait, comme s'il avait mangé en m'écoutant ; et il faisait les yeux qu'on a chez le photographe quand on fixe leur machine trop longtemps.

Enfin Jules ne l'avait peut-être pas frappé, — bousculé seulement. Les hommes de la chambrée n'avaient pas entendu le bruit du soufflet.

— Je maintiens le môtif, dit le sergent.

Et comme il s'en allait, congédié par le capitaine, je l'entendis murmurer : « Ils veulent me coïonner, mais j'aimerais mieux me laisser couper ce que j'ai au derrière que de lever ces quatre jours-là! »

— Maladie! interrompit encore simplement notre hôte, mais avec une si louable conviction que nous ne pûmes nous retenir de sourire à cette exclamation rompant le charme, l'émotion concentrée de ce drame, qui tirait tous ses effets de l'intensité d'une évocation paisible, sans gestes.

Pendant que parlait la vieille, déroulant l'action, nos souvenirs personnels posaient le décor, faisaient évoluer les personnages dans un milieu approprié. Le type du galonné *portant le motif*, inflexiblement; la brute, armée de quatre jours et les brandissant comme une trique, — nous connaissions cela.

Vint une minute où nous nous regardâmes, mon camarade et moi, avec l'étrange tentation, surprise au fond de nos prunelles, d'arracher violemment et de cacher dans nos poches, nos galons de sous-officiers. Un réveil de pudeur nous soufflait ce qui eût été convenable, pour reconnaître cette hospitalité : asseoir à cette table non plus des parents du meurtrier, mais des frères de la victime.

Depuis que je les portais, c'était la seconde fois que ce mépris des insignes me saisissait. Ils me liaient les bras, expliquaient très bien ce dépouillement rapide de la tunique ou de toute marque distinctive, souvent observé dans les casernes, chez le gradé soucieux d'opposer une poitrine à une poitrine et de vider virilement une affaire d'honneur que la hiérarchie militaire change en vengeance basse ou en assassinat.

Ce jour-là, je considérais bien décidément la discipline comme un des déguisements de la lâcheté, quand ce n'est pas la gymnastique de l'abêtissement.

Lucien Descaves.

(*Misères du sabre*, 1 vol., chez Stock, 27, rue Richelieu.)

Depuis quelques temps, d'ailleurs, le 167[e] était fort éprouvé. — Une série. — Un autre soldat, sujet médiocre, mais réellement indisposé, se présentait huit jours consécutifs à la visite du médecin-major qui refusait de le reconnaître malade, puis cessait même de l'examiner, sur la foi des rapports signalant l'homme comme un « fricoteur ». Son obstination lui attirait régulièrement quatre jours de salle de police. — Nous verrons bien qui de nous deux se lassera le premier, disait le capitaine. Ce fut le soldat. Un matin ses compagnons de *boîte* le trouvèrent mort entre eux. Le colonel avait étouffé l'affaire; mais il jouait de malheur, à moins que le médecin-major ne fût un âne bâté et galonné, ce dont personne, d'ailleurs, ne doutait. Deux soldats entrés à l'infirmerie, l'un pour un bobo au doigt, l'autre pour une de ces affections desquelles on dit au régiment « qu'elles tiennent chaud », tous deux allaient mourir à l'hôpital de la fièvre scarlatine. Enfin le caporal infirmier, lorsqu'on sut qu'il se soûlait abominablement avec l'alcool camphré de son armoire à médicaments, achevait d'édifier ceux qui conservaient quelque illusion sur la sécurité des pharmacies de caserne et la surveillance dont les entourent les bas droguistes et les rebouteurs à quatre galons.

Un in-folio ne suffirait pas, si l'on voulait établir la statistique de tous ceux qu'ont tués ou estropiés la médecine et la chirurgie militaires. Il y a le faiseur de héros comme il y a la faiseuse d'anges. C'est l'ennemi naturel de l'encombrement social, le fastueux marchand de mort subite. Il se fait la main en temps de paix et prélude, sur un kyste qu'il élargit, en trouée d'obus, aux providentielles charcuteries des grands jours !

Janvier, cette année-là, fut particulièrement rigoureux. Les recrues, qu'on mettait au port d'arme dans les cours de l'école, sur le Champ-de-Mars ou sur l'esplanade des Invalides, gelaient sur pied devant un instructeur furibond qui allait de l'une à l'autre, pour se réchauffer, réclamant l'immobilité, une position correcte, des pieds « un peu moins ouverts que l'équerre » et « la tête directe », dans les coups de vent, les pluies, le froid, les « tuiles » coalisées de la nature et du métier.

Au milieu de l'immense quadrilatère du Champ-de-Mars, ils apparaissaient diminués, chétifs, par îlots de dix à douze hommes ; ou bien le front d'une compagnie creusait un sillon alignant deux rangs de culottes rouges semblables à des betteraves monstrueuses que des éclairs de bêches traversaient.

Comme on ordonnait aux soldats de compter à haute voix *les temps* pour obtenir la cadence et l'uniformité des mouvements, de cette foule éparse et gesticulante, montaient un murmure confus, un jappement triste — et la petite vapeur des bêtes en transpiration.

Si pitoyables que fussent les pauvres diables, ils étaient moins à plaindre, cependant, que les hommes du peloton de chasse, parmi lesquels se trouvait Edeline.

Le caporal de garde les rassemblait tous les matins à six heures et chaque après-midi à une heure ; il les conduisait au poste où des hommes de corvée appartenant à leurs compagnies respectives leur apportaient le sac et le fusil qui leur étaient retirés après l'exercice de trois heures auxquel ils étaient astreints deux fois par jour. Du gradé qui les faisait manœuvrer dépendait alors la nature et la durée du supplice. Ils le voyaient venir, le sergent, en pénard, l'arme à la bretelle, les mains dans les poches, ruminant la *question* qu'il allait appliquer aux prisonniers, se pourléchant chattement avant de poser la patte sur ce paquet de souris. Il arrivait quelquefois pourtant qu'il fût bon garçon et, compatissant à leurs peines, fit succéder le pas accéléré au pas gymnastique et n'arrêtât pas son peloton pendant dix minutes au pied d'un mur, en plein hiver. Mais avec les rosses, presque toujours choisies par l'adjudant de semaine pour mener la danse, le *bal* prenait un autre aspect. C'était à la fois ingénieux et simple : en été, pas gymnastique au soleil ; en hiver, stations prolongées et maniement de l'arme en *décomposant les mouvements*. C'était atroce ; les larmes en venaient aux yeux des malheureux ainsi tenus en laisse par un gradé qui leur faisait exécuter tous les tours que comporte le dressage des chiens, dans un cirque.

Parmi les gradés, le plus souvent commis à la surveillance des hommes punis, se distinguait un sergent imberbe, autori-

taire et cruel comme les faibles quand ils sont les maîtres. Rupert et Vaubourgeix lui réservaient volontiers cet emploi, parce que, dans sa main, le peloton de chasse pivotait ou se morfondait devant le mur blanc, selon que la température s'élevait ou qu'on cassait la glace dans la cour. Il jouait avec les prisonniers, positivement, sans fatigue, car il ordonnait à peine un mouvement toutes les minutes, négligemment, du bout de ses lèvres minces qui coupaient le commandement, comme on fait mouche à dix pas.

Edeline rencontrant un jour Favières, par hasard, aux latrines où l'accompagnait pompeusement un homme de garde, se rebellait.

— Tu t'imagines pas ce que nous endurons avec cet avorton ! Après une nuit sur la planche et la nourriture que tu sais, c'est réconfortant... Et je n'ai tiré que quinze jours... Ah ! ce pied de banc... on mordrait dedans !

— A quelques jours de là, Favières, flânant à la fenêtre d'une chambrée, aperçut le peloton, composé de cinq hommes, manœuvrant dans la cour Bouzon.

— Pas de chance, Edeline, pensa le fourrier ; c'est encore sa bête noire qui conduit le bal.

Depuis une huitaine, une basse température sévissait ; les robinets avaient des barbes de glace ; Burel, armé d'une pelle, débloquait la cantine ; des neiges s'amoncelaient au ciel dépoli.

Entre les cinq hommes immobiles et le mur qu'ils avaient en face d'eux, le sergent circulait, le fusil transversal, quasi songeur, afin de trouver prétexte à oublier les prisonniers dans la dernière position qu'il leur avait fait prendre. Il ne se hâtait pas de passer à un autre mouvement, commandait : « Arme sur l'épaule droite... Un... », s'écartait, avec l'air de chercher des mouches pour les attraper, revenait, jetait : « ....deux.... », repartait, s'arrêtait plus loin à considérer avec intérêt les lézardes du mur ou les cibles qu'on y avait tracées pour l'instruction du tireur... De temps en temps, il guignait ses gens, sachant fort bien qu'ils avaient la main brûlée par la plaque de couche ; mais il ne leur criait : « trois » qu'au moment précis où leur bras ankylosé, leurs doigts gourds et crevassés, allaient lâcher le fusil.

Trois !... il leur souriait, avait l'air de dire : « Eh bien ! ça y est..., vous l'avez sur l'épaule, votre arme, êtes-vous content ? » sournoisement, car la frigidité de l'horrible plaque mordait toujours la paume.

Vraiment, oui, il semblait en vouloir à Edeline ; il le supposait capable de tricher, « d'escamoter » l'arme, de lui voler un huitième de mouvement, une nuance....

A la fin même, il se fâcha, prit le peloton à témoin qu'il n'y pouvait rien, qu'Edeline était cause de tout, qu'ils allaient payer pour lui ; il le regrettait, tant pis... — Vous allez valser... ça lui apprendra...

Et il commanda : — Baïonnette. — on ! — C'était la dernière phase de *la question*. Ah ! le gaillard connaissait son métier !

L'escrime à la baïonnette... position de la garde... les jarrets ployés, la main droite à la hanche, la main gauche soutenant le fusil... Il n'ignorait pas qu'il n'y a plus, après cela, qu'à tirer l'échelle !

Et il surveillait Edeline, l'encourageait, l'invitait à s'asseoir davantage... « Un pas en avant... un pas en arrière... demi-tour... valsez... Eh ! hioup ! » Il passait légèrement sous les baïonnettes, comme un jongleur sous des sabres nus, avec des élégances dans le défi... Même, la griserie du dompteur s'emparant de lui, il saisissait le fusil, s'assurait de la solidité de l'homme sur ses jambes.

Depuis plus de cinq minutes, il les tenait ainsi, exténués, sous son regard, lorsque passant devant Edeline, il empoigna son arme, ébranla le Parisien en le repoussant...

Mais ce fut comme un ressort à boudin trop comprimé — qui se détend... Le sergent sauta de côté pendant que la baïonnette, lancée à toute volée, s'enfonçait dans le mur, s'y brisait entraînant Edeline sur qui l'on se précipitait aussitôt... Favières descendit... il y avait déjà cent personnes dans la cour ; des hommes de garde emmenaient en cellule le révolté hagard, ivre, docile, avec des yeux fous pleurant des larmes d'enfant. — Et il disait seulement : — je suis foutu... je suis foutu... je suis foutu...

Lucien DESCAVES.

(Sous-offs, pages 342-346, Stock, 27, rue Richelieu).

. . . .

L'huissier appariteur, un sergent à tournure de gardien de square, appela Favières et l'introduisit dans la salle des conseils de guerre du Cherche-Midi.

Il la traversa sans rien voir, en une de ses minutes de vertige et de myopie, rarement épargnée à ceux qu'engrène pour la première fois l'appareil judiciaire. Il monta une marche, fut arrêté par une table sur laquelle des képis, généreusement galonnés, s'espaçaient en couvert cérémonieux pour des convives de marque. Et il répondit machinalement aux questions préliminaires que lui adressait, d'une voix dolente, un gros homme sanguin, chauve de partout, sauf des tempes, que deux touffes rebroussées ornaient d'antennes.

— Levez la main... la main droite. Il leva la main. — Dites : je le jure. Il dit : « je le jure », en regardant un grand christ farineux sur lequel la tête du président tranchait, comme une tomate sur un pain de craie.

— Faites votre déposition.

Un peu d'assurance lui revenait devant le tas d'or des képis qu'il considérait en parlant, sans gestes, les mains dans le rang, gardant l'attitude militaire à laquelle ses charnières étaient pliées. Sobrement, il apporta son simple témoignage oculaire, car il se trouvait, de la fenêtre où le hasard l'avait amené, à une trop grande distance du peloton de punition pour dire si le mouvement d'Edeline avait été précédé d'une provocation verbale de la part du sergent. Ce qu'il affirmait, par exemple, c'est que celui-ci avait saisi la baïonnette du prisonnier.

C'est tout ce que vous savez? Le soldat Edeline n'avait pas, à votre connaissance, de motifs particuliers de haine contre le sous-officier sur qui il s'est précipité?

— Non, mon colonel.

— Je demanderai à M. le Président la permission de poser deux questions au témoin. Le geste du sergent a-t-il eu pour effet de pousser à bout Edeline, ou bien écartait-il l'arme dirigée contre lui? En un mot, le fait de saisir la baïonnette était-il d'un

homme impatienté par la maladresse ou le mauvais vouloir du soldat, ou bien le fait d'une personne en danger, parant instinctivement, un coup qui lui est destiné?

Favières se tourna vers le défenseur, perché, à sa droite, sur une petite estrade semblable à celle des musiciens, dans les bals publics. Vis-à-vis d'elle s'en dressait une seconde, occupée par le commissaire du Gouvernement et le greffier.

— Edeline n'a lancé sa baïonnette qu'après avoir, en quelque sorte, perdu l'équilibre sous la bousculade du sergent. Le sergent s'est alors jeté de côté pour éviter d'être atteint.

— Bien. Nous retiendrons cela. En second lieu, avez-vous remarqué que le sergent prolongeait au-delà des limites raisonnables la durée des exercices auxquels il soumettait les hommes punis?

— Je l'ai remarqué. Il leur commandait les mouvements de l'escrime à la baïonnette depuis dix minutes environ, sans pause, quand Edeline s'est insurgé.

L'avocat dessina un sourire de satisfaction, prit une note et se rassit, pendant que le président consultait des yeux le commissaire du gouvernement et les membres du conseil. Tous s'inclinèrent légèrement.

— Retournez-vous, dit le colonel à Favières. Vous reconnaissez l'accusé?

Favières n'avait pas revu Edeline depuis son entrée en cellule. Il était debout, devant lui, jaune, amaigri, avec l'air pauvre et défait que donnent des manches trop courtes, l'absence de linge, le pantalon flottant au-dessus des chevilles.

— C'est bien Edeline Emile-Joseph?

— Oui, mon colonel.

— Asseyez-vous. La parole est à M. le commissaire du Gouvernement.

De la banquette où il était relégué, derrière l'accusé, près de trois autres témoins précédemment entendus, Favières pouvait maintenant, à loisir, examiner le décor et les acteurs.

Autour du colonel, en de hauts et massifs fauteuils recouverts de velours grenat sur lequel il semblait qu'une génération eût pissé, se tenaient hiérarchiquement groupés, un commandant,

deux capitaines, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sous-officier de gendarmerie. Le colonel se curait les dents, l'œil au plafond; le commandant, les reins glissés, les paupières abaissées, se recueillait dans la somnolence. Les officiers subalternes, les deux capitaines surtout, avaient des faces de bois peint, des poses d'ennui et, sous le nez, du chiendent qu'ils cultivaient, en louchant, d'une main jardinière.

Tout jeune, le sous-lieutenant s'était déganté pour s'offrir le consolant chatoiement d'une bague. Seul, le sous-officier, écoutait congrûment le réquisitoire du commissaire.

C'était un capitaine, encore jeune, blond expéditif, qui vous ficelait une accusation comme un paquet, en commis habitué à dépouiller les dossiers à la grosse, sans perte de temps. Il prenait un prévenu, le roulait en un tour de main, dans des formules ressassées, le tapotait un instant, rentrait les angles, faisait une rosette et disait : « Enlevé ! » c'était coquet et léger.

Un greffier maussade, son voisin, la poitrine couverte de médailles et de croix, vidait, sans hâte, les fosses de son nez sur le municipal placé au-dessous de lui. Un factionnaire, baïonnette au canon, flanquait la tribune des avocats. Devant Favières, sur une petite banquette de palier, Edeline arquait sous les tribulations un dos pénitent. Le commissaire avait fini. Après avoir réclamé l'application de l'article 224 du code de justice militaire, sans toutefois s'opposer à l'admission des circonstances atténuantes, il se rassit, et, sur une invitation muette du président, le défenseur, à son tour, se leva. Un jeune homme, brun, la barbe soignée, la voix persuasive, le geste rare. Il parlait, tourné vers le conseil, à demi couché sur l'accoudoir, en une posture de causerie et d'abandon familier, sans effets oratoires, ayant l'air d'en juger les subterfuges inutiles envers de rudes gaillards, ennemis des ambages. Alors, ils ne se gênèrent plus. Le colonel coupa du papier; le commandant, enfoncé dans son fauteuil, ne dépassait plus que de la tête le niveau de la table; le bois peint des deux capitaines *jouait*, fendu par des bâillements impérieux; les autres, et jusqu'au sous-officier, pleins de mépris pour l'avocat civil, rendirent la liberté à leur pensée, qui buissonna dans le champ des préoccupations personnelles.

Va, mon ami, enfile des mots, couds des phrases, assemble des périodes, attendris-toi, heurte de ton dé travailleur le front soucieux du tribunal ; c'est sur du gaïac que tu frappes !...

Il n'était pas maladroit, pourtant, l'avocat d'office. Pendant une demi-heure, il combattait, infirmait, réfutait les arguments de l'accusation, citait les paragraphes du service intérieur prêchant aux supérieurs la patience, l'impartialité, le sang-froid ; leur recommandant de s'en tenir aux moyens de répression que le règlement met à leur disposition, sans jamais, par le geste ou par l'invective, provoquer la révolte du subordonné. Du moment que M. le commissaire du Gouvernement ne repoussait pas les circonstances atténuantes, c'est qu'il reconnaissait que le sergent avait manqué à ses devoirs. La cause supprimée, le délit s'évanouissait. Des témoins le disait : ce sergent était réputé brutal, intolérant, agressif.... Il avait, pour les prisonniers qu'il devait faire manœuvrer, des rigueurs injustifiables ne tendant à rien moins qu'à changer d'équitables punitions en peines corporelles, heureusement abolies. N'en était-ce pas une, et des plus dures, cette faction d'hémiplégique, au pied d'un mur ? Et quel exercice plus exténuant et plus dangereux à la fois que l'escrime à la baïonnette, sans arrêt, intentionnellement choisie par un surveillant qu'ont tenté les risques du dompteur ? Ce qu'estiment pénible des hommes bien nourris, bien couchés, reposés, n'est-il pas susceptible d'abattre ou de pousser à de déplorables extrémités, dans un coup de folie, des soldats passant leurs nuits sur la planche, privés de viande un repas sur deux — et cela pendant trente jours ?.... On invoquait contre Edeline ses antécédents au régiment, sa qualité de Parisien....

« Eh bien, je l'ai là, sous les yeux, son relevé de punitions, sans doute, elles sont nombreuses, mais les actes d'indiscipline qu'elles corrigent sont dénués de gravité. Infractions communes au règlement : légère ivresse, rentrée tardive, réponse inconvenante, absence illégale, négligence dans son service.... Les deux fautes mêmes que signale à notre attention la sévérité avec laquelle elles ont été réprimées : rixe avec des civils et bousculade d'un jeune soldat, ces fautes ne certifient pas l'insubordination.

« Parisien, oui, mon client est Parisien : tête vive, près du képi, mais point mauvaise tête; tête allumée, non pas tête brûlée.... Et puis l'on ne condamne pas plus les gens sur l'origine que sur la mine.... La culpabilité d'un prévenu n'est pas établie parce qu'il est Breton ou Normand. Nous discutons des faits; nous récusons les légendes.

« J'ai causé avec Edeline, dans sa cellule... Vous l'avez interrogé il n'y a qu'un instant, monsieur le président... Est-ce bien l'homme contre qui l'on est las de sévir, l'homme qui a épuisé la longue liste des rappels au devoir, l'homme dont le régiment doit se séparer d'un membre gangrené compromettant l'économie de tout le corps? Non, messieurs.... comme moi, au contraire, vous avez été frappés de son attitude confuse et résignée, sans hypocrisie ni servilité. Il vous l'a dit : il regrette profondément le mouvement d'impatience auquel il a cédé.... oui, l'éclair d'une seconde, il n'a pas été maître de soi.... Les témoins sont d'accord pour déclarer qu'il n'avait, contre ce sous-officier, aucun motif spécial de rancune... il a vu rouge... affolé comme on l'est, messieurs par le bourdonnement d'une mouche d'autant plus irritante qu'elle se croit insaisissable....

« Aujourd'hui, le gradé outragé est là, bien vivant.... La rébellion s'est bornée au geste inconscient.... et je dois remercier M. le commissaire du Gouvernement d'avoir, en écartant la préméditation et les voies de fait que punissent de mort les articles 221 et 222, réduit aux proportions d'un simple incident l'accident conjuré.

« Ce n'est pas assez cependant. Vous considérerez, messieurs, que cet article 224, dont on vous demande l'application, entraîne encore pour mon client, cinq ans de travaux publics au minimum. Vous lui tiendrez compte des deux mois de prévention qu'il a subi et, surtout, je le répète une dernière fois, de l'excitation contraire à tous les règlements dont se rendit coupable le sergent menacé. Un peu de modération de sa part eût tout empêché.

« L'exemple que vous prétendiez donner à l'armée en frappant l'inférieur, vous l'offrirez aussi sûrement en l'acquittant, en apprenant à tous que la leçon doit venir de haut, de ceux qui

sont les maîtres d'école de la grande famille militaire. Vous avez entre les mains l'avenir de mon client, je vous adjure encore de ne pas lui fermer en élevant au-delà d'une faute rémissible, la longue, l'infranchissable barrière de cinq années de travaux publics ».

Le silence dont ces paroles furent suivies réveilla le conseil. Le colonel s'adressa à Edeline :

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

— Rien, mon colonel.

Le président alors se leva, se couvrit : « Les débats sont terminés. Emmenez l'accusé. Le conseil va se retirer pour délibérer ».

Un caporal commanda : « Portez armes... présentez armes! » pendant que les officiers sortaient par une porte, au fond.

Edeline, en passant devant Favières, se prit la main gauche avec la main droite et la secoua doucement, d'une pression triste. Puis le commissaire du Gouvernement, le greffier et l'avocat quittèrent leurs tribunes, se réunirent pour causer amicalement, dans l'embrasure d'une fenêtre. Il y en avait quatre, larges baies que le jour battait. Ce qu'il éclairait, Favières se retourna pour le voir...

Aveuglé en entrant, n'osant bouger ensuite, il imaginait un grand concours de curieux, derrière lui. Il fut tout étonné de n'apercevoir, au-delà la balustrade séparant les banquettes des témoins de celles réservées aux spectateurs que trois pauvres, deux jeunes, sans travail, et un vieux qui avait replié une de ses jambes sur l'autre, tâtait ses souliers, en feuilletait les semelles. Aux murs, rien que le Christ, la tête inclinée, regardant l'heure à l'œil-de-bœuf accroché au-dessus de la défense.

Mais une sonnette tinta, la porte du fond se rouvrit, l'huissier, du fond, annonça : « Le Conseil; les factionnaires, au commandement, portèrent et présentèrent les armes. Tout le monde était debout tête nue. Seuls, les officiers, autour du colonel, conservaient leur képi.

Ils le touchèrent légèrement du bout des doigts, lorsque le président prononça la formule sacramentelle :

« Au nom du peuple français ».

Il parlait, et Favières n'entendait qu'un murmure quasi indistinct, se sentait ému comme il ne l'avait jamais été, devant ces sept hommes qui, en moins de cinq minutes, venaient de décider le sort de son camarade. Il les trouvait plus raides, plus empesés, plus en gaïac encore; il se transportait par la pensée, dans la salle des délibérations, quand le vote tomba de ces faces embêtées, importantes, quand les sept juges enfilaient le jugement à la pointe de leur sabre, comme un commerçant pressé des factures recouvrées.

L'or des manches et de la coiffure allumait un brasero sous les pieds de noyé du Christ, les baignait de justice et d'impeccabilité.

Et, tout à coup, un mot... des mots explosifs détonnèrent aux oreilles de Favières : — ... coupable... à la majorité de cinq voix contre deux... circonstances atténuantes... cinq ans de travaux publics...

« M. le commissaire du Gouvernement fera donner lecture du jugement au condamné, par le greffier, en sa présence et devant la garde assemblée sous les armes ».

Et, se rasseyant, du même ton, sans pose, le président ajouta : « La séance continue ».

Lucien Descaves.

(*Sous-Offs*, pages 369-77, 1 vol. chez Stock.)

... Ils n'ont pas oublié la faim dans l'arsenal des peines atroces dont ils peuvent disposer, les tortionnaires! Ils n'ont pas dédaigné ce châtiment infâme et qui déshonorerait un bourreau, ces hommes qui osent dire à des citoyens libres, au nom d'un hypocrite patriotisme de caste : « Il faut être soldat ou crever! »

Il n'y a pas que des hommes punis de prison, dans ces *tombeaux* devant lesquels je passe et je repasse, le fusil sur l'épaule; il y a aussi des hommes punis de cellule. Ceux-là ne font pas le peloton. Ils restent nuit et jour étendus sous leur tente dont ils ne doivent sortir sous aucun prétexte. Seulement, ils *n'ont droit*

qu'à une soupe sur quatre, soit une gamelle tous les deux jours. Ils restent donc un jour et demi sans manger, reçoivent une soupe, jeûnent encore pendant trente-six heures, et ainsi de suite pendant le nombre de jours de cellule qu'ils ont à faire. L'eau aussi, on la leur mesure. On leur en donne un bidon d'un litre tous les jours, pas une goutte de plus. La chaleur étant étouffante, à dix heures du matin cette eau est en ébulition.

Je n'aurais jamais imaginé qu'on pût infliger à des hommes — surtout à des hommes qui ne sont sous le coup d'aucun jugement — des traitements semblables.

Et ces deux punitions ne sont pas encore les plus terribles.

Il en existe une troisième qui l'emporte de beaucoup sur elles en horreur et en ignominie : c'est la cellule avec fers.

L'homme puni de fers est soumis au même régime alimentaire que l'homme puni de cellule : il n'a qu'une soupe tous les deux jours. De plus, on lui met aux pieds une barre, c'est-à-dire deux forts anneaux de fer qu'on lui fait passer à la hauteur des chevilles et qui sont réunis, derrière, par une barre de fer maintenue par un écrou accompagné d'un cadenas.

Cette barre, longue d'environ quarante centimètres, est assez forte pour servir d'entrave à la bête féroce la plus vigoureuse. L'homme, une fois ses pieds pris dans l'engin de torture, doit se coucher à plat-ventre. On lui ramène derrière le dos ses deux mains auxquelles on met aussi les fers. On lui prend les poignets dans une sorte de double bracelet séparé par un pas de vis sur lequel se meut une tringle de fer qu'on peut monter et descendre à volonté. On tourne cette tringle jusqu'à ce qu'elle serre fortement les poignets et on l'empêche de descendre en la fixant au moyen d'un cadenas.

L'homme mis aux fers, on le pousse sous son tombeau. Quand on lui apporte sa soupe, tous les deux jours, il la mange comme il peut, en lapant comme un chien. S'il veut boire, il est obligé de prendre le goulot de son bidon entre ses dents et de pencher la tête en arrière pour laisser couler l'eau. S'il renverse sa gamelle, s'il laisse tomber son bidon, tant pis pour lui. Il lui faut rester vingt-quatre heures sans boire et trentre-six heures sans manger.

Et, si le malheureux fait entendre une plainte, si la souffrance lui arrache un cri, on lui met un bâillon; on lui passe dans la bouche un morceau de bois qu'on assujettit derrière la tête avec une corde. Quelques fois — car il faut varier les plaisirs — les chaouchs préfèrent le mettre à la crapaudine.

Rien de plus facile. Les fers des mains sont terminés par un anneau. On passe dans cet anneau une corde qu'on fait glisser autour de la barre; on tire sur la corde et on l'attache au moyen d'un ou de plusieurs nœuds au moment précis où les poignets du patient sont collés à ses talons.

Ils sont trois, là-bas, tout au bout du ravin, qui sont aux fers depuis plusieurs jours déjà, attachés comme on n'attache pas des bêtes fauves, les membres brisés, dévorés le jour par les mouches; la nuit transis de froid, mangés vivants par la vermine. Ils nous ont demandé, quand nous avons pris la garde, de verser un peu d'eau, par pitié, sur leurs chevilles en sang et sur leurs poignets gonflés et bleuis. Le Corse les a menacés, pour toute réponse, de leur mettre le bâillon s'ils disaient un mot de plus. Il a fallu que j'aille, tout-à-l'heure, à pas de loup, verser le contenu d'un bidon sur les chairs tuméfiées et meurtries de ces misérables qu'on torture, au nom de la discipline militaire, avec des raffinements de barbarie digne de l'Inquisition.

Et maintenant, en écoutant leurs plaintes douloureuses et le grincement des fers qu'ils font crier en essayant de se retourner, je pense à toutes sortes de choses atroces qui m'ont été racontées, là-haut, par des hommes sur lesquels s'est exercée, depuis de longues années, la férocité des buveurs de sang. Les ateliers de Travaux publics, les Pénitenciers militaires..., tous ces bagnes que remplissent des tribunaux dont les sentences iniques eussent indigné Torquemada et fait rougir Laubardemont; ces bagnes dans lesquels les condamnés doivent produire une somme de travail déterminée par la cupidité des garde-chiourmes, intéressés aux bénéfices; ces bagnes dans lesquels les ressentiments des chaouchs se traduisent par des punitions épouvantables : trente, soixante jours de cellule, avec une soupe tous les deux jours; les fers aux pieds, aux mains, la crapaudine, le camisard.

Le *camisard*, un supplice qui dépasse en horreur tout ce

qu'on pourrait imaginer : le détenu a les pieds pris dans des pédottes scellées au mur de sa cellule; on lui passe une camisole qui lui maintient derrière le dos les bras qu'on tire verticalement et qu'on attache à un anneau scellé aussi au mur à la hauteur de la tête; à cet anneau pend un collier qui enserre le cou. Il reste là, le patient, pendant quatre ou huit jours, au régime, au quart de pain, satisfaisant ses besoins sous lui, dormant debout...

Et le fort Barreau, dont on lit périodiquement le régime dans les Pénitenciers, et où sont envoyés les détenus contre lesquels ont été épuisées toutes les mesures disciplinaires! Quatre-vingt-dix jours de cellule au quart de pain, dans une casemate, absolument nue, avec bastonnades, aspersion de cellule, au moindre mot, au moindre signe! Un régime tellement atroce que les malheureux qui doivent le subir y résistent à peine un mois et, épuisés, anémiés, tués à petit feu, doivent être dirigés sur un hôpital dont ils ne sortent, neuf fois sur dix, que les pieds en avant...

Ah! bon Dieu! Et dire qu'on a aboli le servage, la torture et les oubliettes!...

J'ai pensé toute la nuit à ces monstruosités.

G. Darien.

Biribi, pages 157-160, Stock.

Ce matin-là, quand je m'éveillai, ce fut une allégresse confuse, un sentiment de bien-être et de force. Aux carreaux nus, un azur si limpide, si net, qu'il semblait l'immémorial, le primitit azur d'un des plus jeunes matins du monde. Un éclatant soleil dorait la grande pièce carrée, blanchie à la chaux, les trois lits vides. Et je pris lentement conscience des choses. Mes trois camarades étaient partis à l'aube, silencieusement, pour la manœuvre. Je m'allongeai, goûtant davantage la jouissance, la tiédeur inusitée de l'étroite couchette.

Une bonne aubaine, en somme, cette parade d'exécution pour laquelle m'avait fait désigner, la veille, mon tour de service de

place ! On allait dégrader deux pauvres diables, un caporal de zouaves, un pénitentiaire, si j'avais bien entendu la lecture de l'ordre bredouillée par le brigadier-fourrier, à l'appel du pansage... Et, sans m'arrêter davantage au triste côté de la cérémonie, je bénis le hasard qui me faisait couper à l'école du régiment, qui me procurait ces quelques heures de repos et de paresse.

La porte s'entre-bâilla, donnant passage à la rougeaude figure de Gautier, mon ordonnance.

— M'chal logis ?

— Hein ?

— C'est l'heure.

Et le brave garçon entra, tenant à la main les bottines cirées, le sabre étincelant, l'étui-revolver passé à la cire. Il sortait du casier le dolman n° 1, aux manches raides, l'étala sur la chaise de paille.

— Ça marche au peloton ?

— I' s'astiquent.

Je suis debout, j'enfile mon pantalon de cheval, dont les basanes luisent comme des glaces. Gautier s'est distingué. Il veut que son patron lui fasse honneur. Le gaillard y met son amour-propre.

— Ouvre la fenêtre, Gautier !

Quelle joie de vivre ! Les grands eucalyptus de la cour bruissent doucement dans l'air tiède. A la senteur amère se mêle tout le parfum de la montagne. Elle est là, si près, qu'on la touche du regard avec son immobile cascade de ravins verts et de pentes, croulant à pic dans le torrent invisible, l'Oued-el-Kébir, qu'on entend mugir au pied, plus près encore, là, derrière le mur. Des linges blancs qui sèchent, chemises, bourgerons, suspendus à des cordes, font des taches éclatantes, sous les fenêtres. La nette et mince ligne d'eau de l'abreuvoir reflète, immobile, une barre d'azur. Un cheval détaché, dont le poil lisse et la peau fine frissonnent de plaisir, boit avidement campé sur ses quatres pattes, l'encolure tendue. Il aspire à longs traits l'eau fraîche encore de la nuit.

Par la fenêtre ouverte entre tout le clair, tout l'éblouissant matin. Des rumeurs lointaines, une heure qui sonne, lente, à

l'horloge de l'église. disent la vie monotone de la petite ville, et voilà que par bouffées m'arrive. de l'épaisse et noire ceinture des bois, de sombres bois d'orangers, de citronniers et de mandariniers, l'enivrant parfum, la lourde senteur de mort et de volupté, si douce que le cœur en défaille, l'air tiède où somnole l'âme odorante de Blidah.

Ouste ! habillons-nous. Formation à sept et quart. Départ à la demie. Et ganté, sanglé, taconnet en tête, jugulaire sous le menton, je fais mon tour de chambrée. On est prêt. Le brigadier Dubart, cabot parfait, le déclare ; même cet emplâtre de Martin, qui, d'habitude. est en retard, perd toutes ses affaires, achève de boutonner péniblement son gant droit avec une satisfaction martiale... En route, mes enfants !... Et, de l'escalier, la porte refermée, j'entends Dubart qui beugle, d'une voix enrouée :

— En bas pour descendre !

Et je souris. Langage des troupiers, fraternité obscure...

L'inspection. A droite, alignement. Fixe. Je suis machinalement M. Dervaux. Un vrai lieutenant de chass-d'af', celui-là, un type. Quarante ans, rouge, trapu, cheveux gris et drus ; la route de Laghouat n'a pas de secrets pour lui. Chasseur endurci, le mot salé, un bon vivant ; il adore son chien, son cheval, et son peloton aussi.

— Arme sur l'épaule droite !... Par quatre, marche !

Et nous voilà partis. Les hommes s'en vont, de leur lourd pas cadencé, avec le dandinement habituel aux cavaliers démontés. Ils ne pensent à rien. Temps admirable. Le soleil qui brûle déjà rutile sur des éclairs de sabre, des boutons. La gaieté du garance, des dolmans bleus à col jaune, éclate comme une fanfare sous l'immense ciel d'un bleu intense, d'un bleu profond, qui pâlit de chaleur, à l'horizon, là-bas, très loin...

C'est jour de marché. La petite ville s'agite. Des ménagères passent, femmes de fonctionnaires, d'officiers, suivies de l'ordonnance, aux bras pendants duquel se balancent des couffins. Ou bien des garnements kabyles les escortent. à demi nus, la peau bronzée, les pieds blancs de poussière. Des Arabes sont couchés devant les cafés maures. D'autres traversent la rue,

pareils à de hautes ombres silencieuses, drapés dans la majesté de leurs burnous en loques.

— Une-deux ! Une-deux !

La place, son palmier central (a-t-il assez l'air en zinc !), la grande rue, et nous arrivons à la caserne des tirailleurs. C'est là.

Dans la vaste cour encadrée de bâtiments bas, face à l'entrée, deux compagnies attendent, l'arme au pied. La ligne des visages chocolat sous la ligne des turbans, la ligne des ceintures rouges, des culottes bleues et des guêtres blanches, donne l'impression d'une rangée de soldats de plomb immobiles. Quelques pas encore et les visages prennent vie ; à de larges sourires blancs, presque enfantins, à des expressions de ruse, de canaillerie. De rudes soldats ces tirailleurs ! Fainéants à leurs heures, chapardeurs, soit ! Mais une endurance, une discipline, une énergie sans égales.

Nous nous formons à leur droite, en potence. Les détachements des autres armes s'alignent un à un, artilleurs, tringlots, riz-pain-sel... Nous sommes au complet. Sur le front des troupes, les officiers causent par petits groupes. Ils causent de leurs petites affaires, le poker de la veille, le bal de la semaine prochaine, la Mauresque qui habite en face du coiffeur, et le dernier potin, celui qui dans la mare stagnante de leurs vies élargit depuis quelques jours tout un entrelacs de remous et de cercles.

Seul, en avant, au centre de la cour, un autre groupe : le chef de bataillon désigné pour le commandement de la parade d'exécution... — Tiens, c'est vrai, nous sommes là pour une parade d'exécution ! Qui s'en soucie, parmi ces trois cents hommes !... — Puis l'adjudant qui va lire la sentence, et deux officiers encore. Et ces Messieurs causent entre eux, de leurs petites affaires, comme si de rien n'était.

J'entends devant moi M. Dervaux qui raconte au lieutenant du train une histoire très compliquée, une histoire de chasse Les hommes prêtent vaguement l'oreille. A quoi pensent-ils ? A rien. Ils attendent, avec l'insouciance que donne la servitude militaire, avec le lâche égoïsme humain. M. Dervaux soudain devient écarlate. Il est furieux, il vient d'apercevoir Ravaut, son

chien, qui essaie d'entrer dans la cour de la caserne, et que les tirailleurs de garde expulsent à grands gestes. Comment Ravaut est-il là ? Cet imbécile l'aura lâché. Et M. Dervaux grommelle sans suite des paroles rageuses. De long en large, devant les cuisines, un planton promène le cheval du chef de bataillon, un alezan trop gras, fouettant de la queue les mouches qui le tracassent.

Soudain, 8 heures sonnent, huit coups lents et grêles, solennels pourtant, au cadran de l'église lointaine. Ces vibrations du son se prolongent dans l'air léger. Quelque chose se passe. Un frémissement d'attention parcourt les rangs. Une porte s'est ouverte, dans le bâtiment bas auquel mon peloton fait face. Et le groupe des officiers au milieu de la cour s'agite. Un commandement retentit :

— Gaarde à vos !

Puis dans le silence profond :

— ... Portez vos armes !

Une cascade de commandements particuliers se répercute; vingt : « Portez armes! » prononcés par des voies aiguës, fortes, lentes, brèves. Tout dans la vaste cour s'immobilise. Trois cents regards convergent sur la porte ouverte. Des rangs alignés et fixes, une attente se dégage, qui impressionne. Jusqu'à l'alezan du commandant, dont la promenade est interrompue, et qui contemple les choses de son œil rond.

Deux hommes nu-tête, sur le seuil du bâtiment bas, apparaissent. D'autres hommes les entourent, baïonnette au canon. Et le cortège avance d'un pas lent, stationne, enfin, devant le groupe des officiers au milieu de la cour. L'adjudant, d'un ton maussade, bredouille la sentence. Le commandant, qui se détache seul, sabre à la hanche, talons joints, prononce à voix haute les paroles décisives; elles tombent à travers la cour muette, avec un tranchant de couperet :

— « Au nom du peuple français... »

Au nom du peuple français! Les mots inexorables me résonnent dans la tête, vides de sens, tandis que maintenant devant moi défilent, blêmes entre leur escorte aussi pâle qu'eux, les deux malheureuses créatures au visage sinistre, aux yeux creux.

Les galons arrachés du caporal restent visibles, à des traces de fil blanc, un bouton oublié pend, lamentable, sur la vareuse du pénitentiaire. Qu'est-ce que pensent mes hommes? Songent-ils, résignés, à l'impérieuse dureté de l'exemple? Ont-ils, dans leurs cœurs simples, une sympathie vague, informulée, pour ces pauvres bougres, leurs frères?

Il me semble que le regard du pénitentiaire s'est au passage posé sur moi. Regard de mépris, de haine, d'envie... Et le ciel clair est devenu noir. La vague joie du réveil, de la belle matinée, mon allégresse de vivre se changent en angoisse profonde. Ces parias, quel enchaînement fatal les a conduits là? Leurs fautes, leurs crimes, leurs erreurs, les a-t-on pesés dans une balance exacte?... Et toute la journée, le regard amer, où saignait l'immense révolte de l'individu contre la société sourde et aveugle qui le broie, m'a poursuivi comme un sanglot, comme un reproche.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

(*L'Écho de Paris*, 24 déc. 1898).

Un long après-midi, mal abrégé par l'inspection des remingtons. Eugène, qui s'ennuyait ferme, accepta volontiers l'offre de son capitaine : s'ils allaient faire un tour du côté de Patay, jusqu'à la Boissière? Sortis du camp, ils s'étonnaient de suivre en promeneurs la route libre à travers les champs nus; la haie des talus, les arbres bas leur parurent nouveaux et reposants. Pour un instant ils oubliaient la guerre, s'émerveillaient de respirer un air plus pur, l'odeur des prés mouillés fleuris de pâles colchiques d'automne. Il y avait donc des coins de nature paisibles, des horizons que ne mouvementaient pas des défilés d'hommes et de charrois? Des rainettes vertes, en les entendant venir, plongeaient dans les fossés. Comme c'était joli, cet invisible soleil couchant, cette frange orangée au bas des nuées grises! Là-bas une ferme en était toute dorée. Une vapeur montait de la terre rougeâtre. Ils prirent un chemin qui menait vers les murs lumineux.

— Beau temps de chasse, dit M. de Joffroy. C'est celui-là que je préfère. Je m'en vais avec de bons souliers; le carnier s'emplit; devant, mon chien Ravaud marche en levant la queue, et, quand on rentre, quelle faim de loup, quel plaisir de retrouver sa femme et les moutards autour de la soupe fumante!

Eugène, lui, contemplait de la terrasse les prairies en pente de Charmont, la brume qui flotte au-dessus de la Loire. Il s'en allait avec Marie; elle était emmitouflée dans une capeline, tout contre son épaule. Les brindilles sèches craquaient sous leurs pieds, la douceur du soir descendait dans leur cœur.

Une voix avinée, des cris de colère les surprirent.

— Cela vient de la ferme, dit M. de Joffroy.

Ils pressèrent le pas. La dispute s'échauffait avec des glapissements de femme. Ils débouchèrent sur une grande route que longeaient les bâtiments. Devant la porte cochère, un rassemblement se démenait. A la vue des officiers, plusieurs soldats détalèrent. Il n'en resta qu'un aux prises avec un vieillard en tricot. Ils tentaient de s'arracher un fagot de bois sec. Le képi blanc du moblot dodelinait aux secousses; tandis qu'écumant de rage, le paysan suffoquait :

— Voleur! Brigand!

La femme, une bique jaune, bramait à fendre l'âme. L'ivrogne se retourna; Eugène reconnu Pirou. En même temps la femme s'élança, les prenant à témoin :

— C'est pis que des Prussiens! Ils ont volé des poules! Ils prennent tout not' bois!

Le capitaine regarda la route : à gauche s'avançait une compagnie revenant des avant-postes; à droite, deux officiers d'état-major, au trot. M. de Joffroy fronça le sourcil : « Cet imbécile va se faire pincer. » Indulgent, il ne demandait qu'à arranger l'affaire, quitte à indemniser plutôt les paysans de sa poche.

— Lâche donc ça, fit-il.

— Voyons, Pirou..., dit Eugène.

L'ouvrier, qu'un petit verre avait dû replonger dans l'ivresse, cligna de l'œil :

— Vous, je vous respecte, mais ces c.....-là! Qui qui s'fait casser la g... pour eux? C'est à nous d'abord, ce bois!

Et, d'un ébranlement furieux, il fit tomber l'homme. La compagnie n'était plus qu'à trente mètres; les officiers d'état-major arrivaient. La femme hurla de plus belle. Que faire? Très contrarié, le capitaine crut, en usant de son autorité, — il le fallait d'abord, — qu'il convaincrait Pirou. Il empoigna le fagot et grossissant la voix :

— Lâche ça!

La compagnie, presque à sa hauteur, le regardait. Il sentait derrière son dos le regard des officiers d'état-major arrêtés, le souffle tiède de leurs chevaux. Pirou, les yeux injectés, eut un éclair d'hésitation, mais l'ivresse fut la plus forte; avec une mauvaise figure butée il se cramponnait aux branchages. M. de Joffroy, que l'irritation gagnait, tira de toutes ses forces. Seconde tragique; puis le geste irrémédiable : Pirou, du plat de la main, bousculait le capitaine.

— Halte! cria une voix.

On entendit l'arrêt, le choc sourd des armes reposées. Eugène, très pâle, embrassa d'un regard la compagnie immobile, la tristesse sévère des officiers d'état-major, M. de Joffroy pourpre, Pirou livide à demi dégrisé par le silence terrible.

— Arrêtez cet homme, dit l'un des deux cavaliers.

Un caporal saisit l'ivrogne, qui se laissa faire. Les visages montraient clairement l'émotion, l'inflexible sentence.

— En avant, marche! commanda la voix.

Les officiers d'état-major, après un colloque rapide, les noms relevés sur un calepin, s'éloignaient. Le paysan rentrait chez lui, satisfait, son fagot serré dans ses bras, derrière sa femme qui ricanait.

Lentement, sans pouvoir échanger un mot, Eugène et M. de Joffroy revinrent au camp. Le crépuscule baignait la plaine d'une humidité vaporeuse; au loin, tout était silencieux et recueilli. La frange de feu des nuages avait disparu; l'étendue des prés couverts d'eau s'estompait dans l'air gris, les colchiques mauves s'étaient refermés. De l'ombre s'éleva des sillons; les haies des talus, les arbres bas devenaient noirs.

La journée qui suivie fut pour Eugène très douloureuse. Il en revoyait les détails dans l'interminable nuit qui précéda l'exécu-

tion. Son témoignage devant la cour martiale, les visions obsédantes de la veille le hantaient. Devant lui se dressait Pirou, près du feu de bois vert, à côté du cuisinier épluchant un oignon; la soupe cuisait dans la marmite noircie. Il entendait la voix avinée, blagueuse, de l'ouvrier. L'après-midi encore, il l'avait remarqué devant sa tente, recousant un bouton. Pirou lui avait souri, méditant déjà son exploit. Maudite promenade! Quel besoin avaient-ils de sortir avant de dîner, de se diriger vers cette ferme! Le drame se précipitait : les cris perçants de la femme, ce misérable bois mort tiraillé aux mains du vieux, de Pirou, du capitaine; l'arrivée malencontreuse des témoins, et puis le geste fatal, le mouvement sans méchanceté de l'ivrogne, défendant sa conquête, cette impulsion inoffensive, moins qu'une injure, moins que rien. Et, par une convention barbare, cela devenait un outrage mortel! La discipline était atteinte. Il fallait du sang, pour l'exemple...

Maintenant c'était la cour martiale, terrifiante à force de simplicité. Une grange vide, une table, les cinq juges sur des chaises de paille; en face, debout, l'accusé; Eugène entrait, commençait sa déposition. Pendant qu'il parlait, essayant, comme M. de Joffroy, d'atténuer la scène, il épiait anxieusement le président, un vieux chef de bataillon impassible; les assesseurs, deux capitaines, un lieutenant et, ainsi que l'exigeait le décret, un sergent de la compagnie. C'était Seurat qui, gonflé d'importance, écoutait seul avec intérêt. Un des capitaines dessinait, l'autre s'agitait comme s'il avait hâte de voir la séance levée; le lieutenant, déguisant un bâillement, tourmentait sa moustache. Et Pirou! Cette figure contractée, où le désir de vivre luttait avec la crainte; cette révolte de l'individu jeune contre une loi sauvage, ce clin d'œil gouailleur, qui revenait comme un tic!

Eugène emportait un regard de bête traquée, reconnaissante pourtant. Avec M. de Joffroy, il revenait de Saint-Péravi, siège du quartier général de la prévôté. Echangeant leurs réflexions, ils attendaient le retour de Seurat. La compagnie, assemblée autour des tentes, chuchotait avec animation. On vit s'avancer le sergent grave.

Eh bien? demanda le capitaine d'une voix mal assurée.

— La mort.

Ces mots faisaient courir un souffle, le murmure tombait. Brusquement M. de Joffroy avait regagné sa tente. Il n'était pas venu dîner...

Eugène, se retournant dans la paille, fixait son attention sur la toile de la tente, qu'un vent secouait. Nuit d'encre. Qu'elle s'abrégeât pour lui, ne finît jamais pour Pirou! Avait-il des parents, une amie? Avec une angoisse que plus d'un partageait à cette heure, Eugène s'effara : pourvu que le peloton d'exécution ne fût pas désigné dans la compagnie, que lui-même...

Et Seurat? Dormait-il, après avoir prononcé les mots meurtriers? Sa voix n'avait-elle pas tremblé en assumant une telle responsabilité? Sans doute, les circonstances, l'usage la lui avaient imposée. L'armée, comme toute société, plus encore, ne peut subsister sans une règle rigoureuse, l'observation d'un servage étroit. Existait-il pourtant au monde un plus dur devoir? Du jour au lendemain, pour une peccadille que tant d'autres commettaient impunément, pour une des résultantes infimes de l'œuvre de brutalité et de carnage, devenir le juge sans appel d'un camarade, d'un frère, son bourreau peut-être?...

L'idée que, soldat, il eût pu être tout à l'heure de ceux qui brûleraient leur cartouche contre un Français; qu'officier, il pouvait être celui qui ordonnerait le feu, le révulsait jusqu'aux moëlles...

Comme au matin de Coulmiers, l'aube le trouva hors de sa tente. Mais, cette fois, le jour avait beau grandir, aucune clarté ne se faisait en lui; il n'était que doute et ténèbres. Il vit les hommes se lever, procéder, mornes, à leurs habitudes.

A la pâleur de M. de Joffroy, dont, par une sorte de pudeur, il évita d'aller serrer la main, il comprit que la nuit avait été aussi cruelle pour lui. La lenteur avec laquelle la section se préparait, l'inspection, lui furent autant de supplices. Il n'osait regarder ses hommes. Maintenant, par une impatience qu'il se reprochait, il souhaitait, tant l'attente lui semblait odieuse, que la chose fût faite. Il avait, avec un soulagement infini, appris que le premier bataillon était chargé de la besogne. Clairons sonnants, un régiment de marche, un bataillon de chasseurs, longeaient le

front de bandière ; il fallait, pour la solennité de la leçon, que la brigade fût réunie.

Dans un champ voisin de la ferme, les troupes étaient formées sur trois côtés d'un carré. A l'un des bouts, Eugène, en avant de la section, regardait le centre vide, un groupe d'officiers autour du général à cheval. Près d'eux, sur un rang, les douze hommes du peloton funèbre. Il entendit le bruit d'une voiture ; elle s'arrêta.

Entre deux gendarmes, Pirou descendit ; un frémissement courut parmi ses camarades. Eugène vit passer devant lui le mobile : Pirou, dont les traits ravagés criaient contre la fatalité, lui jeta un long regard de haine. Eugène en souffrit, se rappelant la façon dont Pirou, avant la catastrophe, lui avait souri. Evidemment le malheureux n'y comprenait rien ; et lui-même, à cette minute, comprenait-il davantage ? Dans le carré, Pirou avec ses gardiens, suivi du médecin-major et de l'aumônier, s'éloignait, diminuait. Visible de tous les points, le colonel commandant les troupes éleva son sabre :

— Portez vos armes !

Du même geste les trois côtés du carré obéirent, dans le scintillement simultané des cinq mille fusils. D'un seul mouvement, les bras gauches retombèrent, dociles à cette discipline pour laquelle un homme allait mourir. La voix lointaine, impersonnelle, reprit :

— Tambours, ouvrez le ban !

Un roulement lugubre, suivi d'un silence plus lugubre encore. On crut entendre le souffle rauque du prisonnier. Eugène songeait au ciel libre, à l'espace ouvert ; maintenant le sort s'accomplissait, toute fuite était impossible. Une voix grêle lisait le jugement ; dans l'oppression muette, on distingua les derniers mots :

— ... Au nom de la patrie envahie, le soldat Pirou est condamné à la peine de mort...

Presque aussitôt, une forte détonation, puis un petit coup sec, isolé, sinistre. Le coup *de grâce* ! Avec une ironie amère, Eugène regardait monter et se dissiper le nuage de fumée.

De nouveau le colonel commandait : « Armes aux bras ! »

Les tambours fermèrent le ban ; l'impitoyable défilé commença. La compagnie d'Eugène, étant la dernière, dut attendre ; Enfin M. de Joffroy, qui avait de grosses larmes aux coins des yeux, la mit en marche. Eugène suivait passivement. On arriva devant le cadavre. Auprès se tenaient le prêtre et le docteur; Pirou, la face à terre, gisait sur le côté, dans une mare de sang noir. On reprit le chemin du camp. Un poids alourdissait les cœurs, scellait les bouches.

Eugène revoyait toujours le regard de haine du supplicié. Il se trouvait amoindri dans sa dignité d'homme, ressentait pour tous une horreur confuse. Les moblots, que son regard interrogeait maintenant, partageaient ce qu'il éprouvait lui-même. Seurat n'avait plus sa morgue, semblait aplati. Le gros Neuvy roulait des yeux éplorés; Verdette, si doux, avait un air farouche; Cassagne ne se gênait pas pour déclarer:

— C'est barbare et idiot!

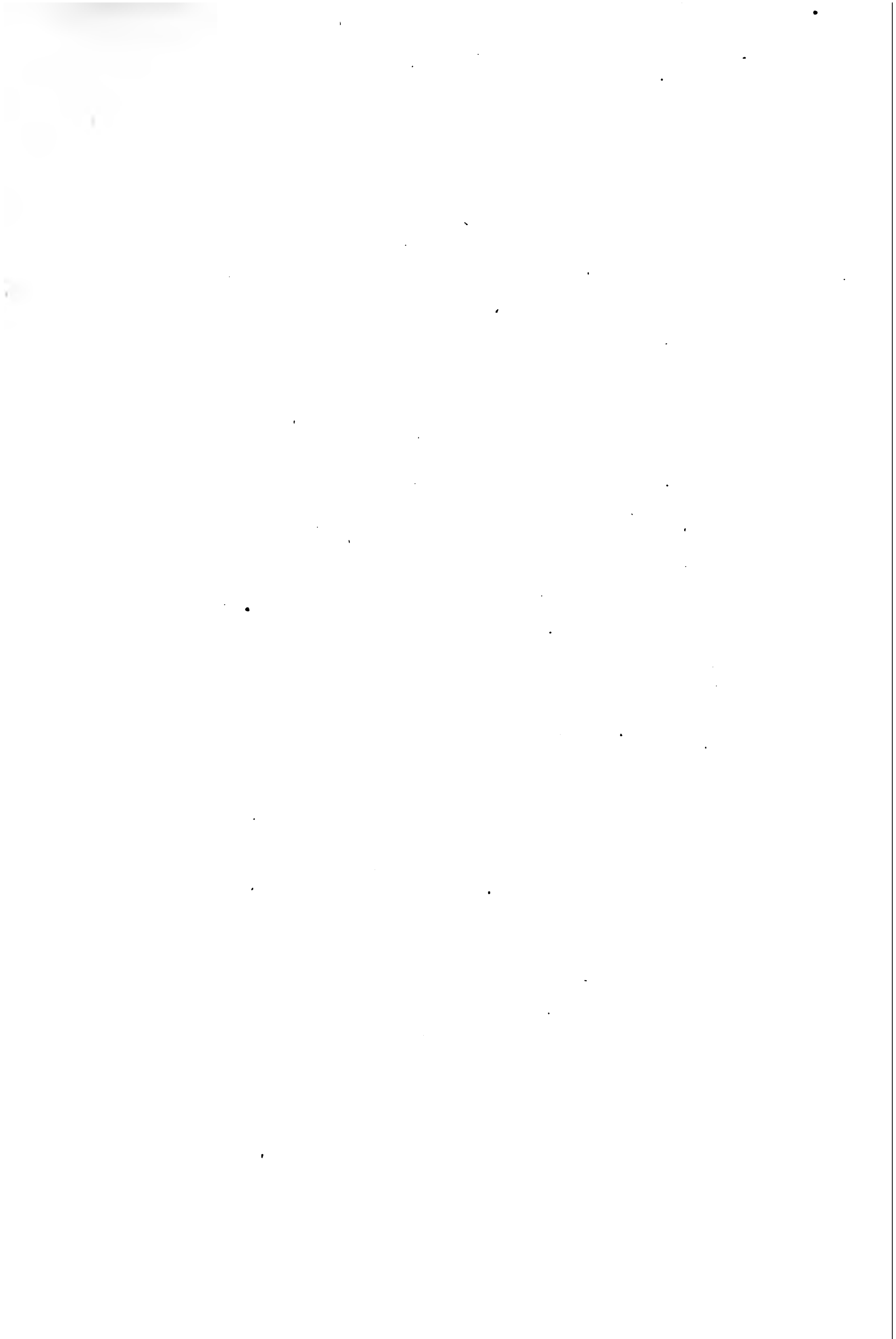
Eugène fit semblant de ne pas entendre.

Oui, c'était barbare! Il se répétait pourtant: « Au nom de la patrie envahie... » Puis les mots tranchants qu'avait dits M. du Breuil au cousin Frédéric, le soir des noces: « Sans discipline, pas d'armée! » Et cela il était bien forcé de le reconnaître: une armée forte, le salut du pays avant tout! Qu'était cette pauvre existence sacrifiée, au prix des innombrables existences fauchées déjà et que faucherait demain. A Coulmiers, son voisin, le petit mobile, était tombé sans qu'il l'eût plaint de tant de regrets, et il était innocent! Pirou, un pauvre diable, un ivrogne, victime lui aussi d'une loi supérieure. Un holocauste à la patrie, qui, pour vaincre, avait besoin de troupes disciplinées...

Mais tout à coup, le long regard haineux du mort le transperçait, ce regard d'un être vivant, d'un homme pareil à lui. Sa conscience chavirait. Il ne ressentait plus qu'un indicible dégoût pour la guerre, pour cette meule sanglante qui broie tout sentiment individuel, étouffe toute pitié, toute fraternité; pour la guerre, qui brûle, qui viole, qui saccage, qui massacre; pour la guerre, qui change l'homme en bête sauvage!...

Paul et Victor MARGUERITTE.

(*Les Tronçons du glaive*, p. 118 à 125; libr. Plon, Nourrit et Cie, 8, r. Garancière, Paris.)



L'ŒUVRE DE LA CASERNE

... Les préoccupations de la vie quotidienne se réduisent pour eux à se demander si l'exercice de manœuvre a marché vite, si le *loch* a été *filé* à l'heure, si le *ris de chasse* a été bien pris le soir.

Chacun, dans ce tout si minutieusement combiné, se borne à jouer son rôle spécial et toujours pareil; il est générateur de force physique qu'il faut à tel ou tel point précis, le ressort vivant qui raidit telle corde et jamais telle autre; il est aussi la main qui chaque jour, à l'instant fixé, nettoie et fait reluire telle poulie de bois ou telle boucle de fer; il accomplit automatiquement la série d'actes que d'autres avant lui accomplissaient aux mêmes moments et aux mêmes places. »

Pierre Loti.

(*Matelot*, page 99.)

... Pourquoi le nègre se vend-il? ou pourquoi se laisse-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'appartient; quel tort lui fais-je? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? Traitons-nous mieux nos soldats? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre? La seule différence entre le nègre et le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, et un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné, l'un et l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même; et le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, et de la passer avec sa négresse et ses négrillons.

(*Questions sur l'Encyclopédie*, par des amateurs, t. IV, 1775. — Extrait de l'article sur l'*Esclavage*, p. 192-193.)

Et M. Bergeret, sortant de sa rêverie, se pencha pour assurer à la muraille l'amas chancelant des in-folio.

— Vous êtes un peu bruni, Monsieur Roux, dit Mme Bergeret, et, il me semble, un peu maigri. Mais cela ne vous va pas mal.

— Les premiers mois sont fatigants, répondit M. Roux. Évidemment, l'exercice à six heures du matin, dans la cour du quartier, par huit degrés de froid, est pénible, et l'on ne surmonte pas tout de suite les dégoûts de la chambrée. Mais la fatigue est un grand remède et l'abêtissement une précieuse ressource. On vit dans une stupeur qui fait l'effet d'une couche d'ouate. Comme on ne dort, la nuit, que d'un sommeil à tout moment interrompu, on n'est pas bien éveillé le jour. Et cet état d'automatisme léthargique où l'on demeure est favorable à la discipline, conforme à l'esprit militaire, utile au bon ordre physique et moral des troupes.

En somme, M. Roux n'avait pas à se plaindre. Mais il avait un ami, Deval, élève, pour le malais, de l'École des langues orientales, qui était malheureux et accablé. Deval, intelligent, instruit, courageux, mais roide de corps et d'esprit, gauche et maladroit, avait un sentiment précis de la justice qui l'éclairait sur ses droits et ses devoirs. Il souffrait de cette clairvoyance. Deval était depuis vingt-quatre heures à la caserne quand le sergent Lebrec lui demanda, dans des termes qu'il fallut adoucir pour l'oreille de Mme Bergeret, quelle personne peu estimable avait bien pu donner le jour à un veau aussi mal aligné que le numéro 5. Deval fut lent à s'assurer qu'il était lui-même le veau numéro 5. Il attendit d'être consigné pour n'avoir plus de doute à ce sujet. Et même alors il ne comprit pas qu'on offensât l'honneur de Mme Deval, sa mère, parce qu'il était lui-même inexactement aligné. La responsabilité inattendue de sa mère en cette circonstance contrariait son idéal de justice. Il en garde, après quatre mois, un étonnement douloureux.

— Votre ami Deval, répondit M. Bergeret, avait pris à contresens un discours martial que je place parmi ceux qui ne peuvent que hausser le moral des hommes et exciter leur émulation

en leur donnant envie de mériter les galons, afin de tenir à leur tour de semblables propos, qui marquent évidemment la supériorité de celui qui les tient sur ceux auxquels il les adresse. Il faut prendre garde de ne pas diminuer la prérogative des chefs armés, comme le fit, dans une circulaire récente, un ministre de la guerre civil et plein de civilité, humain et plein d'urbanité, honnête homme qui, pénétré de la dignité du citoyen militaire, prescrivit aux officiers et aux sous-officiers de ne pas tutoyer leurs hommes, sans s'apercevoir que le mépris de l'inférieur est un grand principe d'émulation et le fondement de la hiérarchie. Le sergent Lebrec parlait comme un héros qui forme des héros. Il m'a été possible de rétablir sa harangue dans la forme originale ; car je suis philologue. Eh bien ! je n'hésite pas à dire que ce sergent Lebrec fut sublime en associant l'honneur d'une famille à l'alignement d'un conscrit dont la bonne tenue importe au succès des batailles, et en rattachant de la sorte, jusque dans ses origines, le numéro 5 au régiment et au drapeau...

Après cela, vous me direz peut-être que, donnant dans le travers commun à tous les commentateurs, je prête à mon auteur des intentions qu'il n'avait pas. Je vous accorde qu'il y eut une part d'inconscience dans le discours mémorable du sergent Lebrec. Mais c'est là le génie. On le fait éclater sans en mesurer la force.

M. Roux répondit en souriant qu'il croyait aussi qu'il y avait une certaine part d'inconscience dans l'inspiration du sergent Lebrec.

Anatole FRANCE.

(*Le Mannequin d'osier*, pages 14-17, 1 vol. chez Calmann Lévy, 3, rue Auber.)

L'adjudant nous introduit dans la tente qui lui sert de chambre et de bureau. Pour celui-là aussi, entre les condamnés sournois, mécontents, toujours au guet, et le fabricant qui tient à demi ses engagements, la vie est dure dans cette solitude.

Il conte avec l'accent de la vérité comment le caractère s'aigrit, comment la pitié s'émousse au contact des condamnés.

— Les vieux qui font les patelins parce qu'ils voient venir la fin de leur temps et espèrent une remise de peine, sont plus dangereux que les conscrits. Ils excitent les nouveaux à la rébellion. Ils piquent leur amour-propre. Et la plupart de ces garçons-là ne reculent devant rien quand une fois ils ont pris leur résolution. L'autre jour, un d'eux, au casernement, a placé ses effets et sa paillasse au milieu de la chambre : il y a mis le feu, de nuit. Et il ne cherchait pas à feindre un accident, il criait : « C'est moi, je l'ai fait exprès. »

Il faut sévir contre ces révoltés, tuer en eux, comme dans des chevaux vicieux, la résistance par la fatigue.

— La semaine dernière, un homme a refusé le travail. Je lui ai fait ôter son bourgeron ; je l'ai enfermé avec son pantalon et sa chemise, dans la tente qui nous sert de cellule. A neuf heures du soir, j'avais si froid sous ma couverture, que j'ai pensé à mon prisonnier. Je l'ai fait amener par deux tirailleurs. Je lui ai demandé : « Eh bien ! avez-vous réfléchi ? Voulez-vous retourner demain à la fabrique ? — Oui, oui, mon adjudant ! » Il claquait des dents, il était transi. Je l'ai renvoyé avec ses camarades. Mais il y a des mauvaises têtes qui ne cèdent pas. Avec ceux-là, il faut user des grands moyens.

Les « grands moyens » sont dans une caisse. Ce sont les entraves des pieds et des mains, les fers. Quand la faute est très grave, les mains sont attachées derrière le dos. Un capitaine peut ordonner huit jours de ce supplice. Pendant ce temps l'homme n'est pas détaché une seule fois, pas même pour dormir, pas même pour manger. Il faut qu'il saisisse sa gamelle avec les dents et qu'il lape comme une bête...

J'ai voulu voir quels crimes peuvent bien acheminer des hommes à ces répressions. Hélas ! le code militaire est impitoyable. Il n'y a ici ni meurtriers, ni grands voleurs, ni scélérats perdus. Toutes ces aventures sont pareilles. L'homme avait l'humeur farouche. Un peu de vin lui brouillait la raison. Il a répondu à un sergent, en état d'ivresse ; il a levé la main sur un caporal ; dans une heure de rage, il a détérioré des effets militaires ; il a tenté de défoncer une porte de prison. C'est fini de lui. Car la condamnation, le régime des travaux publics ne

feront que l'exaspérer. Il retombera dans les mêmes fautes, chaque fois plus sévèrement punies. Il accumulera trente, quarante années de condamnation. Alors voyant sa vie perdue, il recourra à un parti désespéré : selon son tempérament, il essayera de la fuite ou du meurtre.

HUGUES LE ROUX.

(*La tente infâme*, dans le *Journal*, 15 avril 1895.)

L'étiage intellectuel et moral d'un peuple se pourrait presque déterminer d'après son amour du panache, des distinctions et des honneurs. On peut dire que plus il les aime, plus il se rapproche de l'état primitif. A l'état sauvage, les hommes se parent avec des anneaux dans le nez, des tatouages, des scapulaires faits avec la peau de leurs ennemis, des chapelets d'os venant de la même source, des plumes sur la tête, etc... Les chevelures humaines suspendues à la porte de leur demeure, et les crânes, soigneusement classés, témoignent de leur vaillance : les trophées d'armes prises à l'ennemi affirment leur valeur. Au fur et à mesure que la civilisation les pénètre, ils rejettent certains de ces attributs par trop sanglants et les remplacent par des objets plus doux, si nous pouvons nous exprimer ainsi, évoquant également leurs qualités guerrières, mais moins répugnants à la vue. Ce sont généralement des armes ou des croix d'honneur, des médailles, de simples couronnes civiques parfois, mais toujours des insignes grossiers dont l'aspect extérieur est significatif. On se contente rarement de la simple satisfaction du devoir (?) accompli.

Il y a là un si profond symptôme de l'universelle vanité humaine que tous les pouvoirs despotiques, même d'origine démocratique, en tiennent compte largement. Il vient un moment où l'homme, comblé de tous les biens matériels, est presque inaccessible à l'intérêt : les dotations en terre et en argent, les grasses sinécures n'ont presque plus prise sur lui. On a recours alors à l'exploitation de la vanité. On lui confère des titres nobi-

liaires, des grades honorifiques, des décorations. Le pouvoir se l'attache ainsi solidement, lui et sa race; et ce n'est pas autrement que les trônes établissent leurs assises. Aussi les aristocraties de classes, quelles qu'elles soient, sont moins conservatrices par amour des princes et par fidélité à leur personne, que par dévouement à leur propre cause et pour leur propre intérêt.

En somme, l'intérêt et la vanité sont les deux plus puissants mobiles des actions humaines. Mais comme ces deux sentiments sont peu recommandables, il faut les dissimuler. L'homme a en lui une idée de justice et de désintéressement qui, malgré ses passions et ses vices, malgré ses instincts ataviques, proteste du fond de la conscience contre les mauvaises choses. Pour qu'il accepte celles-ci sans réserve, il faut leur donner au moins l'apparence de la vertu. Pour qu'il en soit fier, il faut les « marquer ». C'est ce qui se fait au sujet de certaines décorations et de certains trophées dont nous nous enorgueillissons encore. C'est ainsi que tuer des hommes qu'on ne connaît pas et qui ne nous ont rien fait; massacrer leurs femmes, après les avoir violées, et leurs enfants; achever leurs blessés, brûler leurs villages ou les dévaster, bombarder leurs villes, les voler et les spolier, les emmener en captivité et les faire travailler de force sous le bâton ou le sabre, cela s'appelle « faire des exploits guerriers, accomplir de glorieux faits d'armes ». Pour en récompenser les auteurs, on leur donne des grades et des décorations de façon à les distinguer de la foule, et on les sacre grands patriotes. Ceux-ci se figurent ainsi qu'on récompense leur patriotisme, alors qu'en réalité on exploite leur égoïsme et leur vanité. Il est clair qu'en ce qui concerne les récompenses honorifiques surtout, qui ne procurent aucun bien-être, elles leur importeraient peu, s'ils n'avaient personne autour d'eux pour les admirer, s'ils étaient en plein désert, ce qui prouve bien qu'en pareil cas, leur vanité seule est en jeu.

Un capitaine de l'armée active.

(*L'Officier et la crise française*, pages 235 à 237; P.-V. Stock, éditeur.)

La punition, même la plus légère, implique un principe servile d'obéissance par crainte. Pour moi, je ne crois pas qu'à aucune époque de ma vie j'aie obéi ; oui, j'ai été docile, soumis, mais à un principe spirituel, jamais à une force matérielle procédant par la crainte du châtiment. Ma mère ne me commanda jamais rien. Entre moi et mes maîtres ecclésiastiques, tout fut libre et spontané. Qui a connu ce *rationabile obsequium* (1) n'en peut plus souffrir d'autre. Un ordre est une humiliation : qui a obéi est un *capitis minor* (2), souillé dans le germe même de la vie noble.

L'obéissance ecclésiastique n'abaisse pas : car elle est volontaire, et on peut se séparer. Dans une des utopies de société aristocratique que je rêve, il n'y aurait qu'une seule peine, la peine de mort, ou plutôt l'unique sanction serait un léger blâme des autorités reconnues, auquel aucun homme d'honneur ne survivrait.

Je n'aurais pu être soldat : j'aurais déserté ou je me serais suicidé. Je crains que les nouvelles institutions militaires, n'admettant ni exception, ni équivalent, n'amènent un affreux abaissement. Forcer tous à subir l'obéissance, c'est tuer le génie et le talent. Qui a passé des années au port d'armes à la façon allemande est mort pour les œuvres fines; aussi l'Allemagne, depuis qu'elle s'est donnée toute entière à la vie militaire, n'aurait plus de talent si elle n'avait les juifs, envers qui elle est si ingrate.

E. Renan.

Souvenir d'enfance et de jeunesse. — Ch. III.

Garde à vous, peloton..., par le flanc droit... droite... pas accéléré... marche !

Marche? où?

Tu es bien curieux, soldat, marche, et pas un mot, marche à la corvée, à l'exercice, à la mitraille; va griller au Caire, geler

(1) Déférence raisonnée.
(2) Diminué de la tête.

à Moscou, sauter à Trafalgar, mourir partout, excepté dans ton lit.

On te promet de l'ombre, quand le soleil sera couché; pas de boue après la gelée, du pain quelquefois, mais des balles, des grenades, des obus, des boulets, des ordres du jour et des jambes de bois à discrétion.

Va t'exposer comme une poupée de tir, à la carabine du chasseur tyrolien, aux longs fusils des Kabyles, aux flèches des Bakirs et aux fusées à la congrève *de la civilisation :* quatre maladies à ajouter aux 31,223 énumérées dans le redoutable dictionnaire des sciences médicales de M. Panckouke.

Marche, sans dévier, dans l'ornière de fer de cette discipline militaire plus impitoyable que le destin des tragédies antiques; marche comme les heures, sans t'arrêter jamais; que le plaisir s'agite ou que la mort moissonne à tes côtés, il te faut avancer en aveugle vers un océan sans rivage. Être exceptionnel, ta vie n'est-elle pas une perpétuelle abnégation *du soi?* — Va donc, obéis sans murmure, et quand je dis obéis, ce n'est pas une petite affaire. Dans la vie civile, on n'a en général que deux tyrans directs : *sa femme et le percepteur des contributions*, toi, la hiérarchie de tes maîtres est des plus nombreuses et bien plus compliquée; mon sergent — mon lieutenant — mon colonel — mon général. C'est incroyable, la quantité de gens qui ont le droit de te mettre à la salle de police, depuis le caporal de semaine jusqu'à l'auguste chef de l'État. Si, comme homme tu es; ainsi que le prétend Fichte, *roi de la nature et de la pensée* je ne sais vraiment pas trop comment pourra se tirer de là ta prérogative;

La *victoire* et la *gloire!!* dédommagent, il est vrai, de bien des choses; mais ces capricieuses princesses font quelquefois bien longtemps espérer leurs indemnités.

Leurs palmes immortelles ne poussent pas toujours aussi vite que les ananas et les petits pois des serres-chaudes de Montreuil et d'Ecouen. En attendant ces brillantes primeurs, prends ce balai, ces sabots, cette étrille; charge-toi comme un dromadaire, de paille, de bois, de souliers, de matelas, de capotes, de gibernes et de haricots.

Tu coûtes cher à l'État, vois-tu, et comme il faut qu'il mette de l'ordre et de l'économie dans sa gestion, on a trouvé cet ingénieux moyen de simplifier les frais de transport; tout s'importe à la caserne *à dos de héros*. On exporte par le même procédé la soupe administrative, qu'image de la providence, tu vas distribuer aux hommes de garde, en mettant toute la ville dans la confidence du menu militaire; ce brouet épais et bienfaisant s'annonce au loin par des émanations nutritives, par des brises pénétrantes, qui redoublent l'impatience des consommateurs en expectative. — Parfois, en savourant cette manne officielle, il leur arrive de s'apercevoir que dans le trajet le calorique s'en est un peu trop complètement dégagé; mais il n'y a rien à dire, le règlement ne porte pas qu'elle arrive chaude à destination — il est vrai que tu n'es pas éternellement réservé à ces fonctions dynamiques et culinaires. — Un de tes camarades, ton unique ami peut-être, *dans ce désert peuplé qu'on appelle un régiment*, a commis quelque inconséquence; le conseil de guerre juge qu'il importe au salut de l'État qu'on lui loge douze balles dans la tête, et te voilà désigné pour faire partie du peloton. — Marche? De quoi te plaindrais-tu. — Tu n'étais que palefrenier, mulet de bât; *tu deviens bourreau!* c'est de l'avancement,

Emile Morice.

(Révélations et Pamphlets, 1829.)

Oui, bonnes gens, qui l'eut crû? L'esprit militaire se meurt, l'esprit militaire est presque à peu près quasi mort. Or, comme vous le savez, tout ce qui fait le prestige de la France, et sa force, et ses vertus, c'est l'esprit militaire.

Qui parle ici de Rabelais, de Montaigne, de Descartes, de Pascal et de Voltaire et de tous ces barbouilleurs de papier qui sont la honte de notre pays? Qui vient nous en imposer avec ces gens passant leur vie à étaler des couleurs sur de la toile, à aligner équation contre équation, à manipuler d'infâmes produits chimiques au fond des laboratoires?

Vantez-nous l'esprit militaire. L'esprit militaire embrasse tout, répond à tout.

Quellè tragédie vaut le grognement d'un de ces traîneurs de sabre, à la demi-solde, qui trouaient la peau des bourgeois sous la Restauration? L'avantage d'encombrer les bibliothèques et les musées? D'un mot, l'esprit militaire enfante un chef-d'œuvre. Quel tableau de Vernet ou de Ziem vous mettra dans l'âme cette impression de l'immensité du : *Que d'eau! que d'eau!*

En dix minutes, on bombarde un musée. Le temps de retrousser leurs moustaches, les héros de l'armée d'Italie ont pillé Rome! deux mille cinq cents ans de génie et de labeur! Osera-t-on soutenir que l'esprit militaire est contraire aux Belles Lettres.

Comme fougue, trois lignes des *Hulanes* valent les *Imprécations de Camille.*

Trouvez donc de Mme de Sévigné à sa fille quelque chose de plus tendre que l'épître au *cher commandant.*

Mme de Maintenon, laissant la rédaction de l'édit de Nantes, pour endoctriner son escogriffe de frère, n'a pas plus d'ordre et de clairvoyance dans le détail, que M. de Clam indiquant à M. Auffray les places à étiqueter. Et la carte anonyme! D'un tour si fin, si pénétrant, si persuasif dans son laconisme : les diplomates de la grande époque n'ont rien à mettre à côté.

Et qui va porter le coup final à cet illustre esprit militaire, si fécond et si large? Vous ne pensez pas que ce soit l'État-major? Il a trop souci de la grandeur de la France, non! Comme toujours, ces infâmes rêveurs ont répandu le poison. Aujourd'hui personne ne veut plus entendre parler de l'esprit militaire. Vous exagérez, me dira-t-on : « L'esprit militaire n'est pas tant en péril. N'avez-vous pas vu naguère encore journalistes, avocats, procureurs, députés, sénateurs, évêques, *femmes*, *moines*, *vieillards*, prosternés devant un sabre comme des mahométans dans une mosquée? Et les charges du Palais de Justice? Et le pillage des coffres? N'est-ce pas de l'esprit militaire? Et du meilleur? » D'accord. Mais ce n'est pas de ce côté-là non plus qu'est le danger.

Ces gens-là ont l'esprit militaire, c'est entendu, très militaire.

Mais que diable voulez-vous qu'on en fasse? Ils ne servent pas. Demandez-leur, à ceux-là, s'il est bon qu'on serve longtemps; ils vous répondront toujours oui. Ils ne regardent pas à la longueur du service. Ils n'en ont jamais fait, n'en feront jamais... ou si peu !

Ce n'est pas, qu'au fond, ils estiment à l'excès le sabre ou la basane. Mais leurs démonstrations sont nécessaires au maintien de l'équilibre. Ils feignent de se pâmer à la vue d'un fourreau pour entraîner la foule à les imiter. « Voyez, s'écrient-ils, avec toutes les marques de la plus vive ferveur, voyez le respect, la vénération que nous avons pour ces choses sacrées, nous la fine fleur du pays. » Là-dessus, ils empoignent un drapeau, et conduisent le peuple enfiévré vers la caserne.

Arrivés à la grille, ils s'écartent; et le peuple, lancé, *donnant bonnement dans le panneau des grimaciers,* se précipite dans la souricière.

Les patriotes rentrent paisiblement se chauffer : l'armée assure l'ordre.

Mais ceux qui servent, ou ceux qui serviront, ou tous ceux qui ont un fils, un frère, un parent à la caserne, s'accommoderaient parfaitement d'un séjour réduit au minimum nécessaire, pour assurer en cas de danger le salut de la Patrie. Moins ils resteront à la caserne, plus ils seront contents. Ce n'est pas qu'ils ne trouvent les passementeries militaires les plus belles du monde, qu'un sabre leur inspire quelque répugnance, et qu'ils ne regardent même avec complaisance des canons défiler, mais quand on les envoie trois ans dans une caserne, ils songent que la vie est courte, les temps difficiles, et qu'enfin, ils seraient mieux chez eux à travailler utilement, dans leurs champs ou leurs ateliers, qu'à passer trois ans dans une caserne à prendre l'esprit militaire, qu'ils remettront du reste à un crochet avec leur uniforme.

Et c'est là ce qui menace l'esprit militaire. C'est là le péril qu'il faut conjurer à tout prix.

Les gens les plus compétents avouent — l'on s'en serait douté, d'ailleurs — qu'une année bien employée suffit à dresser nos soldats à tirer, à marcher, à manœuvrer.

Est-il donc bien indispensable qu'ils aient l'esprit militaire et qu'on leur fasse perdre deux ans pour le leur inculquer ?

Que diable veut-on leur faire faire de cet esprit militaire ? Veut-on nous former des régiments du baron Madruce, pour tirer sur le peuple, quand il trouvera que M. Méline exagère le prix du blé ?

J'ai bien peur que ce soit ça.

Car on ne voit pas ce qu'une nation, simplement armée pour se défendre, pourra gagner à avoir l'esprit d'une troupe de reîtres à la solde.

Il semble au contraire qu'elle se battra d'autant mieux qu'elle sera plus civile. Quand un citoyen défendra son bien, son champ, son indépendance, des lois qui le protègent, il ira au feu avec intrépidité. Mais je ne vois pas ce qui pourra fomenter son enthousiasme quand il partira risquer sa vie pour abriter le manche d'un balai à faire la corvée.

Nos patriotes ne l'entendent pas ainsi. Vous pouvez croire que si le souci de la défense nationale les obsédait uniquement, ils auraient trouvé mieux, depuis vingt-huit ans, avec 25 milliards d'argent, et le travail des citoyens, qui représente une somme au moins égale, que de nous doter d'une marine bonne à utiliser en bateaux-lavoirs, et d'acheter des voitures Lefebvre, pour semer sept mille cadavres sur les routes de Madagascar.

Mais il s'agit bien de la Patrie pour les patriotes. C'est l'esprit militaire qu'il faut entretenir : la docilité de la foule à ses maîtres, la domestication du peuple. Et depuis que le peuple ne va plus à l'église, la caserne est une admirable école pour assouplir les esprits à la servilité. Là, seulement, un peuple indépendant, fier et libre, peut être réduit à cet abêtissement apeuré, nécessaire aux pasteurs des peuples (M. Mirbeau, esprit chagrin, les appelle « mauvais bergers »).

On ne peut croire les produits qu'on obtient dans ces manufactures de caractères.

Je me souviens, il y a bien des années, je régnais, presque enfant, sur un régiment de cavalerie. J'avais assez d'ordonnances pour que chacun fît à peu près rien. L'homme qui soignait mes chevaux se trouvait sur le point de quitter le

service; un jour on m'annonce un cavalier qui désirait me parler; je le fis entrer, croyant qu'il m'apportait quelque lettre d'officier. Il s'excuse de son audace, d'un ton si craintif, si poli, que je l'écoute. Il me prie de lui pardonner, si je ne veux pas agréer ses offres, et me supplie de le prendre à la place de l'ordonnance qui va me quitter.

Surprise d'une démarche aussi audacieuse, et sentant un homme qui n'avait pas grandi dans les antichambres, je le questionne. Il m'apprend qu'il s'était engagé depuis un an *alors qu'il était jeune!* (il avait en effet bien vieilli *moralement*) et séduit par les rêves héroïques. Mais il avait tant souffert depuis un an, qu'il me demandait en grâce d'entrer à mon service. Il était fils unique d'un fort riche propriétaire bordelais. J'étais trop jeune moi-même pour comprendre; et tout en le plaignant, au fond de mon cœur, je m'indignais avec sincérité qu'une pareille pensée pût venir à un garçon bien élevé. Mais il m'expliqua à peu près : « Ne croyez pas, Madame, que j'aie l'âme domestique. Je me considérerai à votre service comme un prisonnier de guerre, employé à une corvée un peu moins rude, simplement. J'ai réfléchi longtemps et je n'osais pas venir, mais je ne me trouverai pas déshonoré puisque je servirai de force, et sans rien demander.
« Aussi bien je fais au quartier des corvées plus humiliantes que de panser vos chevaux ou de vous servir. Hier, j'ai ciré les bottes de mon maréchal des logis, qui me punit perpétuellement; ce matin, j'ai fait son lit et sa chambre. »

Je ne pus me résoudre à l'agréer, bien qu'assez troublée. Jamais je n'eusse osé lui demander de seller mon cheval! Je lui promis le silence et de le recommander. Je veillai à ce qu'il ne fût plus sujet à aucune vexation, et il me témoigna, dans la suite, la reconnaissance la plus discrètement touchante.

Depuis, j'ai vu tant d'autres choses, que si ce souvenir m'est souvent revenu, il ne m'a plus étonnée.

Voilà l'esprit militaire que peut développer dans l'âme d'un garçon intelligent et bien élevé le séjour des casernes. Après avoir rêvé de charges et de coups d'estoc, il rêve d'avoir un tablier et un plumeau!

Voilà l'esprit militaire que l'État-major fait rappeler à

l'avance à grand orchestre, dans la crainte qu'il ne se perde, et à la conservation duquel on emploie des moyens qui sont vraiment faits pour enflammer les futurs combattants, au jour de la mobilisation. Lisez dans l'*Aurore* (16 mars) l'article de M. Philippe Dubois.

Vous verrez, dans un récit qui atteint à l'horreur des drames de l'Inquisition, quelques phases de cette opération qui consiste à inculquer l'esprit militaire dans un cerveau qui manque de dispositions. La victime est un soldat artiste qui s'était foulé une cuisse à galoper derrière l'esprit militaire.

BRADAMANTE.

(*La Fronde*, 17 mars 1898.)

Ne rien faire!... Dormir!... Voilà toute leur ambition. Et cette punition presque sauvage, cette suppression de la vie, cette existence de bête de nuit, ils l'aiment, ils la désirent. Seule, la privation de vin les fait souffrir, mais ils s'y accoutument. Et puis, je ne sais par quelle naïveté, par quelle aberration ils s'imaginent que leur punition punit un peu leurs chefs. Ils oublient, les pauvres, qu'à bord un homme au cachot est un homme méprisé, oublié, disparu. Leur nature spéciale est ainsi faite, que l'insoumission n'est même pas une révolte contre l'obligation d'obéir, mais bien une paresse, un entêtement à ne rien faire, à ne servir à rien. Les compagnies de discipline ne les effrayent pas; ils y pensent, s'ils savent penser, ils les entrevoient sans terreur. J'en vis partir un pour le bagne. Il sortait du cachot après un long emprisonnement. Il portait le costume de travail sans chemise, sans cravate, tout rasé, avait déjà l'air d'un forçat. Il tenait à la main, en attendant le moment de débarquer, un sac où son nom, Bernard, s'étalait en grosses lettres ornées d'arabesques multicolores, entourées de frégates peintes à l'huile, aux voiles gonflées ridiculement, voguant sur des lames trop vertes. Il allait traverser la ville et l'arsenal tout misérable comme il était, première humiliation. Mais il semblait heureux, et, sur sa face

émaciée, dans ses yeux d'oiseau de nuit, étonnés du grand jour, il y avait une étrange expression de bonheur, de délivrance. A ses camarades, il faisait un signe de la tête et semblait dire : Au revoir! avec une sorte de hautain défi.

GEORGES HUGO.

(*Souvenirs d'un matelot*, pages 143-145; 1 vol. chez Charpentier et Fasquelle, 14, rue de Grenelle.)

Les terriens s'imaginent aussi qu'il y a une *grande famille maritime* bien unie, gaie, enthousiaste, touchant exemple de solidarité, de courage insouciant; les *matelots*, c'est-à-dire la chanson, la joie, de grands enfants intrépides, depuis le brave homme d'amiral jusqu'au mathurin à grosse trogne de bon vivant. Oh! quelle aberration! Vous ne savez pas, terriens, ce que c'est que votre *famille maritime,* quel enfer c'est que ce monde-là, comme y règnent l'envie, la jalousie, la haine, et comme la bonté, la fraternité y sont inconnues! Ce que vous appelez une famille est le mélange le plus brutal, le moins fondu et le plus étroitement mêlé, de deux classes dont la différence est un abîme : tout en haut, l'état-major, les officiers, sorte d'aristocratie spéciale, association mystérieuse et bien défendue dont on ignore les actes; au fond du gouffre, nous autres, la tourbe des marins qui s'attristent et se rongent dans l'attente obsédante de la libération.

Cela vit ensemble, l'un contre l'autre, attaché l'un à l'autre, l'un dépendant de l'autre, — parfaitement étrangers. Les officiers forment une caste fermée où se retrouvent les façons d'un autre siècle. Depuis l'aspirant, enfant arrogant et léger, jusqu'aux plus anciens couverts de galons, tous conservent, par un étrange atavisme de profession, un inutile mépris insolent, comme s'ils croyaient commander encore des galères où grouillaient les chiourmes de trois cents forçats. Et cette désinvolture hautaine dans les plus dures exigences, cette habitude aisée de l'autorité, n'est encore qu'une grimace, une « attitude » remplaçant ce qu'il faudrait de rares qualités, et ne sachant guère que mesquineries,

futilité, âpre soif d'avancement. Rien ne les préoccupe autant que les chemins tout tracés de leur ambition, l'escalier banal de bonnes notes qui conduit aux hauts grades, aux plumes blanches du commandement. Pour commander devant l'ennemi, peut-être? L'ennemi! c'est une chimère, un lointain croquemitaine auquel on ne croit plus. La plume blanche, c'est l'autorité absolue, la vanité satisfaite, les coups de canon qui saluent, la garde rangée qui porte les armes, la joie enfin de voir peiner les autres vers le but qu'on a atteint, de dominer à son gré leur ascension.

Sans doute, il y a des exceptions, quelques rares travailleurs forcenés qu'exaspère la frivolité ambiante. Mais à part ceux-là, toute la vie des officiers est tournée vers l'ambition et vers une élégance plus ou moins raffinée. Depuis le parvenu, humble matelot arrivé à force de patience et d'humilité aux grades inespérés, jusqu'aux grands seigneurs portant des noms échafaudés de particules, tous mènent, à quelque degré, cette existence mondaine qui est une de leurs fiertés; les uns, pauvres êtres d'origine simple, se haussent sur la pointe des pieds pour rivaliser avec l'élégance où les autres excellent : cela crée de puériles bizarreries, de nouvelles causes de jalousie surtout, un but enfin aux heures des longues journées. Ce qui vient en distraire, les choses mêmes qui pour le terrien semblent être les événements importants de la vie du marin, comme tout cela paraît fastidieux à l'officier! Comme elles sont ennuyeuses pour tous, malgré les beaux discours qu'elles provoquent, ces manœuvres annuelles, exercices surannés, épreuves où tout est prévu, où rien n'intéresse personne, où on est las de monotonie morne, des nuits inutilement fatigantes, de cette comédie ridicule et sans profit!

Les belles semaines, celles que les officiers attendent fiévreusement, sont celles que l'escadre toute pimpante vient passer à Villefranche, près de Nice, pendant le carnaval; semaines dont on rêve avec impatience, dont on parle longtemps, et dont les souvenirs chiffonnés, bannières de soie, flots de rubans, grelots dorés, ornent le poste de messieurs les aspirants. Semaines de parade, de fêtes galantes ou mondaines, de réceptions où les amiraux s'affublent de leurs plus doux sourires paternels; bals à terre, bals à bord. — Affreux bals à bord! que de peines, que

de privations, que d'humiliations les marins endurent pour vous! Et il faut clouer, tapisser, tendre des pavillons, tout bouleverser, faire de l'immense machine froide un salon fleuri. Puis, le jour venu, c'est une procession, par le navire, de personnages béats, de jeunes filles qui poussent de petits cris aux explications qu'on leur donne et qui regardent les matelots comme on regarde des bêtes en cage.

Pendant ce temps de carnaval, la joie bourdonne dans les carrés : ce ne sont que préparatifs de dîners, visites bruyantes de femmes en robes claires, éclats de rire; et l'heure du canot-major qui mène ces messieurs à terre nous réserve le curieux spectacle de leur élégance en tenue de ville, de la gaucherie des uns, que la prétention aggrave, de l'aisance des autres, ridiculisée par la fatuité. C'est alors un craquement de bottes vernies sur le pont du cuirassé; des mains gantées brandissent de légères badines; on allume des cigarettes, le nez en l'air, le sourire aux lèvres, le petit doigt relevé; ce sont des flexions du torse, des talons qui se joignent, mille grâces inaccoutumées, tout un frétillement de muscadins. Souvent aussi, dans la brume bleue et rose des premières matinées du printemps, aux heures fraîches du lavage, quand tout l'équipage frotte, astique, il arrive que des embarcations, singulièrement chargées de visages blêmes, approchent du bord. Le timonier lance de sa voix claire :

— Un bateau de passage va accoster avec messieurs un tel et un tel!

Vite, vite, deux hommes à la coupée, n'importe qui, pieds nus, le pantalon de toile grise à mi-jambe, le bonnet de travail jusqu'aux oreilles; et, devant le salut de ces braves gens sévères, impassibles, passent de jeunes hommes fatigués, traînant le pas, ricanant, et qui portent à la main quelque masque grotesque, un sac de confettis, ou, sur le bras, un domino fripé. Le maître d'équipage siffle, strident et clair hommage de respect. Puis le travail, un moment interrompu, reprend : les pieds pataugent dans l'eau qui court, les mains polissent, les balais frottent, tandis que l'officier de quart, sacrifié au devoir, se fait conter, un peu trop haut, par les nouveaux arrivés, les péripéties d'une nuit joyeuse.

Une grande et belle indulgence, quelque compréhension supérieure de la discipline, un peu de paternité, malgré le grade, — à cause du grade, — pourraient seules excuser ce franc cynisme. Mais non. Les officiers pimpants, brillants, indifférents, ne connaissent pas les marins, sauf ceux qu'ils prennent pour domestiques ; alors, Jean-le-Matelot, s'il accepte, — et il en est peu, hélas ! qui refusent, — cire les bottes, fait le lit, prépare la toilette, échange la servitude militaire contre une plus basse, celle du valet ; et pour cette dernière soumission, il reçoit un peu d'argent, ou son patron le fait exempter de certaines corvées. Mais en dehors de ces marins-là, dont ils savent vaguement les noms, les officiers ignorent l'équipage.

Quant aux matelots, tout méprisés qu'ils sont, et peut-être même à cause de ce mépris, ils regardent timidement au-dessus d'eux, et arrivent ainsi à connaître de la vie des officiers quelques petits détails dont ils forment leur naïve et unique conception du supérieur.

Cette connaissance ne peut s'attacher qu'aux détails infimes, mais frappants pour eux. Ils savent que les aspirants, les enseignes, les lieutenants de vaisseau jouent beaucoup au trictrac, car le bruit sec des pions claque toute la soirée au carré, qu'on y mène parfois grand tapage, qu'on y danse, qu'on y chante. Ils savent aussi qu'ils aiment à faire bonne chère, par les plats qu'on leur apporte et qui traversent le pont tout fumants, contrastant si férocement avec les grosses gamelles d'étain, remplies de pommes de terre et de viande sèche, toujours.

Les officiers supérieurs, l'amiral surtout, sont entourés à leurs yeux d'un plus grand mystère. L'équipage ne voit presque jamais l'amiral, qui vit à l'arrière dans une sorte de Vatican. C'est pour eux un vieil homme à courte barbe blanche, dont on ignore la voix, un vieil homme qu'on salue très bas, fort chamarré dans les grands jours, et qui, chaque matin, au mouillage, fait armer sa baleinière pour aller prier dans quelque église. Personnage guindé, qui promène parfois à l'arrière, où les bordages sont plus blancs, où règne une parfaite et spéciale ordonnance, sa maigre silhouette solennelle, cérémonieuse. Il ne s'aventure jamais dans les batteries, dans les faux-ponts, ni à

l'avant, là où se bousculent les cinq cents hommes d'équipage. Il met une sorte de point d'honneur à ne pas se commettre dans cette foule. Il y a, dans les villes, des quartiers où les bourgeois ne s'aventurent jamais, et qui froisseraient leur pudibonderie. Ainsi agit l'amiral avec les parties du navire habitées par les marins. C'est un homme d'une autre race, et qui tient à le prouver. — N'est-ce pas un amiral qui, montant dans son canot, salué par l'armement impassible et muet, jetait un regard dédaigneux sur la double rangée de têtes rasées, et disait très haut, d'une voix sèche en se retournant vers son aide de camp : « Quand je pense que ces gens-là sont faits comme moi ! »

Les marins savent aussi que l'amiral n'aime pas le bruit : les hommes qui, la nuit, font le quart au-dessus de sa chambre, ont l'ordre de marcher pieds nus, par tous les temps ; la pluie, la gelée, le vent, rougissent leurs jambes, brûlent et coupent leur peau ; qu'importe, pourvu que des pas ne troublent point le sommeil du maigre vieillard ; et on veille sur ce sommeil comme sur celui d'un tout jeune enfant. L'amiral ne peut supporter les incommodités de la vie à bord, il entend que le calme et la tranquillité de son haut commandement soient respectés ; aussi les deux pièces de dix qu'il y a dans son salon ne servent-elles pas pendant les tirs. Le déplacement de l'air pourrait casser quelque objet précieux ; ce serait dans l'appartement cossu toute une révolution qu'il faut éviter. Puis, ces canons-là sont jolis et brillants. Ils ne sont pas là pour tirer. Ils ornent. Ils ont des serviteurs. Des marins passent leurs matinées à les polir, à en frotter les cuivres, à les entretenir comme des pièces d'argenterie. On y peut toucher sans se salir, car l'amiral n'aime pas la graisse. Aussi les mécaniciens du bord l'ignorent-ils encore plus que les matelots proprement dits : l'amiral ne descend dans la machine qu'aux jours de grande inspection. Ganté de peau blanche, il promène alors sa main d'évêque sur les roues, les tuyaux de cuivre, la plonge dans la complication immobile des engrenages ; malheur aux hommes qui ont oublié un peu d'huile sur leurs pièces de machines, un peu de cette vilaine huile jaune qui tache les gants blancs ! Voilà tout ce que savent les marins de ceux qui disposent de leur existence.

Les officiers leur apparaissent donc comme des étrangers, des inconnus. Tout ce qu'ils voient chez eux n'est qu'ennui ou colère. Jamais d'indulgence, jamais d'encouragement, et, surtout, jamais la préoccupation d'encourager; jamais, dans le regard, la pitié. La pitié est indisciplinée. Le chef militaire doit être insensible, autrement il n'est plus le chef. Alors, comme l'homme qui souffre appelle l'indulgence, implore la bonté, et que la bonté et l'indulgence sont des caractères qui désagrègent et perdent la discipline; comme un officier pitoyable, par le fait même qu'il s'applique à comprendre, à consoler une douleur de marin, c'est-à-dire une douleur d'inférieur, devient forcément un homme devant un homme; comme il n'y a pas de grades dans la compassion, dans la tendresse, la pitié est défendue. Il ne reste plus que la sécheresse, la force, la brutalité. Je parle de la brutalité morale, assurément, et qui est bien aussi farouche que l'autre. Un officier ne peut pas, ne doit pas être bon, parce que les armées sont antihumaines.

GEORGES HUGO.

(*Souvenirs d'un Matelot*, pages 165 à 182, chez Charpentier et Fasquelle, 11, rue de Grenelle.)

Les termites ont des armées permanentes, aussi nombreuses et bien organisées que celles de nos grandes puissances militaires.

Et pourtant leurs finances ne sont pas dans un état aussi lamentable que celui des États humains et leurs traîneurs de sabre ne se permettent aucun excès vis-à-vis des citoyens qui les nourrissent et qu'ils sont chargés de protéger. Ne t'en étonne pas, cher lecteur. Ce ne sont, après tout, que des bêtes privées de raison, guidées uniquement par « l'instinct », incapables, par conséquent, d'atteindre à la hauteur de la perfection humaine.

LOUIS BUCHNER.

(*La Vie psychique des bêtes*, Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.)

Qu'on donne aux soldats du poing dans le nez, dit-il, qu'on leur crache au visage, qu'on enfonce brutalement leur lourd casque à grands coups sur la tête, qu'on leur travaille les côtes avec les crosses de fusils, qu'un officier, des années durant, frappe sur le menton de ses subordonnés de manière a leur blesser la langue et à inonder leur figure de sang, je ne veux pas en parler, ce sont des bagatelles indignes d'arrêter le lecteur.

MILLES,
de l'Armée wurtembourgeoise.

En temps de paix, l'armée permanente n'est aucunement une école de caractère. Elle ne développe que trop facilement une froide chasse à l'avancement et une sorte de subordination qui ne ressemble guère à la subordination consciente d'hommes habitués à penser librement, et qui anéantit mainte qualité militaire essentielle : la *conscience de soi-même*, la *fierté*, la franchise. Le bureaucratisme stérile de notre époque empêche toute valeur personnelle de se produire au jour.

(Opinion d'un colonel prussien, citée par le capitaine Moch dans l'*Armée d'une démocratie*, page 115.)

Si mes soldats commençaient à penser, aucun d'eux ne resterait dans les rangs.

FRÉDÉRIC II.

Et l'on vit les enfants du peuple lever les bras contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles qui les avaient portés.

Quand on leur disait : Au nom de tout ce qui est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité de ce qu'on vous ordonne ; ils répondaient : nous ne pensons point, nous obéissons.

LAMENNAIS.

(*Paroles d'un croyant.*)

Les hommes qui sont partisans obstinés des grandes armées et des grandes flottes, ont beau avoir la bouche pleine du nom de liberté; ce sont les complices ou les dupes des plus grands ennemis que la liberté ait jamais eus.

Michel CHEVALIER.

Les moutons de Panurge et les hommes sont les seuls animaux qui poussent le servilisme et la sottise jusqu'à se jeter à l'eau dans le seul but de suivre leurs chefs.

J.-L. DE LANESSAN.

(*La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte.*)

L'armée est aveugle et muette. Elle frappe devant elle, du lieu où on la met. Elle ne veut rien et agit par ressort. C'est une grande chose que l'on meut et qui tue; mais aussi c'est une chose qui souffre.

A. DE VIGNY.

(*Grandeur et servitude militaires.*)

Comme militaire, j'avais dû combattre des hommes qui attaquaient l'armée française; mais je ne pouvais m'empêcher de reconnaître, dans mon for intérieur, que notre cause était mauvaise; que les Espagnols avaient raison de chercher à repousser des étrangers qui, après s'être présentés chez eux en amis, voulaient détrôner leur souverain et s'emparer du royaume par la force. Cette guerre me paraissait donc impie, mais j'étais soldat et ne pouvais refuser de marcher sans être taxé de lâcheté La plus grande partie de l'armée pensait comme moi, et cependant obéissait de même.

(*Mémoires du général Marbot*, vol. II, p. 35.)

Ainsi M. Bergeret, sous l'énorme cylindre de plâtre, composait sa tristesse et ses ennuis en songeant que sa vie était étroite, recluse et sans joie, que sa femme avait l'âme vulgaire et n'était plus belle, que ses filles ne l'aimaient pas et que les combats d'Enée et de Tournus étaient insipides. Il fut distrait de ses pensées par la venue de M. Roux, son élève, qui, faisant son année de service militaire, se présenta au maître en pantalon rouge et capote bleue.

— Hé! dit M. Bergeret, voici qu'ils ont travesti mon meilleur latiniste en héros!

Et comme M. Roux se défendait d'être un héros :

— Je m'entends, dit le maître de conférences. J'appelle proprement héros un porteur de briquet. Si vous aviez un bonnet à poil, je vous nommerais grand héros. C'est bien le moins qu'on flatte un peu les gens qu'on envoie se faire tuer. On ne saurait les charger à meilleur marché de la commission. Mais puissiez-vous, mon ami, n'être jamais immortalisé par un acte héroïque, et ne devoir qu'à vos connaissances en métrique latine les louanges des hommes! C'est l'amour de mon pays qui seul m'inspire ce vœu sincère. Je me suis persuadé, par l'étude de l'histoire, qu'il n'y avait guère d'héroïsme que chez les vaincus et dans les déroutes. Les Romains, peuple moins prompt à la guerre qu'on ne pense et qui fut souvent battu, n'eurent des Décius qu'aux plus fâcheux moments. A Marathon, l'héroïsme de Cynégire est situé précisément au point faible pour les Athéniens, qui, s'ils arrêtèrent l'armée barbare, ne purent l'empêcher de s'embarquer avec toute la cavalerie persane qui venait de se rafraîchir dans la plaine. Il ne paraît pas d'ailleurs que les Perses aient fait grand effort dans cette bataille.

M. Roux posa son briquet dans un coin du cabinet et s'assit sur la chaise que lui offrit son maître.

— Il y a, dit-il, quatre mois que je n'ai entendu une parole intelligente. Moi-même j'ai concentré depuis quatre mois toutes les facultés de mon esprit à me concilier mon caporal et mon sergent-major par des largesses mesurées. C'est la seule partie de l'art militaire que je sois parvenu à posséder parfaitement. C'est aussi la plus importante. Cependant, j'ai perdu toute apti-

tude à comprendre les idées générales et les pensées subtiles. Et vous me dites, mon cher maître, que les Grecs ont été vaincus à Marathon et que les Romains n'étaient pas belliqueux. Ma tête se perd.

M. Bergeret répondit tranquillement :

— J'ai dit seulement que les forces barbares n'avaient pas été entamées par Miltiade. Quant aux Romains, ils n'étaient pas essentiellement militaires, puisqu'ils firent des conquêtes profitables et durables, au rebours des vrais militaires qui prennent tout et ne gardent rien, comme, par exemple, les Français.

Ceci est à noter que, dans la Rome des rois, les étrangers n'étaient pas admis à servir comme soldats. Mais les citoyens, au temps du bon roi Servius Tullius, peu jaloux de garder seuls l'honneur des fatigues et des périls, y convièrent les étrangers domiciliés dans la ville. Il y a des héros, il n'y a pas de peuples de héros; il n'y a pas d'armée de héros. Les soldats n'ont jamais marché que sous peine de mort. Le service militaire fut odieux même à ces pâtres du Latium qui acquirent à Rome l'empire du monde et la gloire d'être déesse. Porter le fourniment leur fut si dur que le nom de ce fourniment, *ærumna*, exprima ensuite chez eux l'accablement, la fatigue du corps et de l'esprit, la misère, le malheur, les désastres. Bien menés, ils firent, non point des héros, mais de bons soldats et de bons terrassiers; peu à peu, ils conquirent le monde et le couvrirent de routes et de chaussées. Les Romains ne cherchèrent jamais la gloire : ils n'avaient pas d'imagination. Ils ne firent que des guerres d'intérêt, absolument nécessaires. Leur triomphe fut celui de la patience et du bon sens.

Les hommes se déterminent par leur sentiment le plus fort. Chez les soldats, comme dans toutes les foules, le sentiment le plus fort est la peur. Ils vont à l'ennemi comme au moindre danger. Les troupes en ligne sont mises, de part et d'autre, dans l'impossibilité de fuir. C'est tout l'art des batailles. Les armées de la République furent victorieuses parce qu'on y maintenait avec une extrême rigueur les mœurs de l'ancien régime, qui étaient relâchées dans les camps des alliés. Nos généraux de l'an II étaient des sergents La Ramée qui faisaient fusiller une

demi-douzaine de conscrits par jour pour donner du cœur aux autres, comme dit Voltaire, et les animer du grand souffle patriotique.

— C'est bien possible, dit M. Roux. Mais il y a autre chose. C'est la joie innée de tirer des coups de fusil. Vous savez, mon cher maître, que je ne suis pas un animal destructeur. Je n'ai pas de goût pour lé militarisme. J'ai même des idées humanitaires très avancées et je crois que la fraternité des peuples sera l'œuvre du socialisme triomphant. Enfin j'ai l'amour de l'humanité. Mais, dès qu'on me fiche un fusil dans les mains, j'ai envie de tirer sur tout le monde. C'est dans le sang...

M. Roux était un beau garçon robuste qui s'était vite débrouillé au régiment. Les exercices violents convenaient à son tempérament sanguin. Et comme il était, de plus, excessivement rusé, il avait, non pas pris le métier en goût, mais rendu supportable la vie de caserne, et conservé sa santé et sa belle humeur.

— Vous n'ignorez pas, cher maître, ajouta-t-il, la force de la suggestion. Il suffit de donner à un homme une baïonnette au bout d'un fusil pour qu'il l'enfonce dans le ventre du premier venu et devienne, comme vous dites, un héros.

Anatole FRANCE.

(*Le Mannequin d'osier,* pages 4-10 ; 1 vol., 3 fr. 50, chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber.)

Les sauvages de l'Amérique du Sud et de l'Afrique sont constamment en guerre les uns avec les autres pour se disputer les territoires de chasse ; ils devraient donc, depuis des siècles, être arrivés au plus haut degré de la valeur morale ; ils sont au dernier. Si on consulte l'histoire des peuples civilisés, on constate que les périodes des invasions, des guerres, celles où le patriotisme guerrier est arrivé à son paroxysme, sont en même temps celles où l'homme semble frappé d'une plus grande déchéance morale. Alors s'accumulent sous la plume de l'historien les récits d'assassinats, de parjures, de luttes fratricides, de

forfaits de tous genres, qu'il est bien difficile de confondre avec un développement de la valeur morale. L'ambition surexcitée, le désir de la conquête et de la domination portent les chefs à fouler aux pieds toute morale; d'autre part, l'enivrement, l'excitation de la lutte portent les soldats à tous les actes de cruauté, de violence et de débauche que le bon sens de la langue appelle les actes d'une « soldatesque effrénée ».

Mais on peut objecter que le régime militaire actuel ne comporte plus, au moins au même degré, de pareils actes. Cela est très vrai, mais, dans cet état nouveau, la déperdition morale, pour être différente, n'en est pas moins réelle.

Aujourd'hui, la guerre est heureusement devenue l'exception; l'état normal pour le soldat, c'est la paix armée. Nous sommes déjà loin du guerrier dont la vie se passait dans les combats; le soldat actuel passe sa vie à la caserne, à apprendre le maniement d'une arme dont généralement il n'aura pas à se servir. C'est presque un bon bourgeois paisible, vivant de rentes sur l'État.

Or, on n'aperçoit pas du tout ce que cette vie de caserne peut ajouter au développement moral de l'individu; mais, par contre, on voit fort bien ce qu'elle lui enlève...

Cette demi-oisiveté, sans initiative et sans responsabilité, au milieu d'une promiscuité énorme, ne constitue pas des conditions morales très favorables; le *rengagé*, qui représente le soldat à la plus haute puissance, n'a jamais passé pour un modèle de grandeur morale. Un des signes les plus manifestes de la valeur morale d'un homme est l'aptitude qu'il a à triompher de lui-même, à faire l'effort nécessaire pour surmonter les difficultés de la vie, en un mot à se plier à la dure loi du travail. Or, c'est un fait connu du monde entier que le passage par le service militaire détruit en grande partie cette aptitude chez l'homme. L'ancien soldat n'est apte qu'aux emplois de bureau ou de police; il revient difficilement au métier de paysan ou d'ouvrier, qu'il a pu exercer avant son entrée au service. Il trouve décidément ces métiers trop durs pour lui. Le passage par la caserne a donc diminué notablement sa valeur morale.

L'officier, de son côté, est influencé par ce milieu d'une

manière qui n'est pas très heureuse. Il y a les officiers qui travaillent; ceux-là échappent en partie, par là, aux effets énervants de la vie de caserne. Mais, en cela, ils ne sont pas dans une situation différente du commun de l'humanité qui est également obligée de travailler pour vivre. Mais il y a les officiers qui ne travaillent pas, je veux dire qui s'en tiennent aux strictes obligations de la vie militaire. Ceux-là sont peu à peu portés à passer les longs loisirs que cette vie leur laisse au café, au jeu, à la promenade, en visites ou en plaisirs. Je demande en quoi ces divers exercices peuvent contribuer à les rendre supérieurs au simple « pékin », au point de vue moral.

Edmond DEMOLINS.

(*A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, pages 317 et suivantes; 1 vol., chez Firmin-Didot et Cie, éditeurs, 56, rue Jacob.)

La vie de garnison est d'une désespérante monotonie. Passer sur le *poussier* le temps entre les appels, les pansages et les manœuvres, filer l'amour profane avec les bonnes d'enfants ou les demoiselles de comptoir, faire les yeux en coulisse à toute femme que l'on suppose de bonne volonté, poursuivre dix lièvres à la fois et revenir bredouille, errer à la recherche du camarade qui doit vous rincer la dalle, avoir sans cesse envie de boire sans être pris de la moindre soif, chercher constamment la femme et être saoul d'amour, tuer les heures du soir à jouer son café dans d'interminables parties de *rams*, et, les jours où l'on touche le prêt ou le mandat, fruit des épargnes amassées péniblement par la mère pour procurer quelques douceurs *au pauvre enfant*, rentrer ivre à la caserne et finir la fête au *bloc*.

Cette vie, toute douce qu'elle soit, devient fatigante à la longue.

Toujours les mêmes cafés, la même demoiselle de comptoir, les mêmes bonnes d'enfants qu'on se prête l'un à l'autre, et aux chapelles de Cythère les mêmes prêtresses frelatées.

La vie de garnison est fatale, même aux natures les mieux

douées; c'est la source de l'abrutissement militaire, là que se mijote la débauche, que se mijote la paresse, que se dorlote l'ivrognerie.

C'est là que les nez s'enluminent, que le regard s'hébète et que rougit la trogne. Bien boire, bien manger, bien vivre, tel est l'ordre du jour. Mais aussi dans ce bien-être, dans cette large vie toute à la matière, le divin rayon disparaît. L'âme s'encrasse comme le cœur, et le cerveau s'enveloppe d'une sorte de lie. A travers les lourdes vapeurs du rogomme et des vins, on n'a plus qu'une idée confuse des devoirs de la vie et des choses de ce monde. On regarde l'humanité du haut de son cheval de bataille et l'on est tout disposé à traiter le genre humain comme un *pioupiou* récalcitrant.

— Au pas, nom de Dieu, au pas!

Et puis, pas d'avancement, et c'est là le terrible. « Si *un tel claquait,* ça ferait une place! *Chose* passerait, je n'aurais plus que *Machin* devant moi et je pourrais, à l'inspection prochaine, être porté à l'avancement. Mais il ne *crèvera* pas, je n'aurai pas cette veine. — Ah! bon Dieu! Quand viendra donc une guerre qui fera tomber quelques gros bonnets! »

C'était justement ce que nous disions.

HECTOR FRANCE.

(*L'Homme qui tue,* 2e partie, chap. IV.)

Le militaire, en paix, apparaît comme une superfétation, à moins qu'il ne se révèle comme un instrument destiné à contraindre à l'obéissance, vis-à-vis des détenteurs du pouvoir à tous les degrés, honnêtes ou malhonnêtes, légitimés ou non, les citoyens dont les âpres labeurs servent à le nourrir, à le dorer, à le maintenir au pinacle. Sa raison d'être est la guerre, la chose monstrueuse et antisociale, la synthèse de toutes les sauvageries ancestrales. La guerre! ce mot comporte tout ce que le civilisé abhorre, flétrit, s'efforce de refréner : la destruction des êtres humains, même des femmes et des enfants, même des

vieillards et des infirmes (on agit en grand, l'on massacre en bloc, dans maintes occasions; l'on a bien le temps ou la volonté de distinguer entre les victimes !); — le viol (car l'ivresse érotique complète celle du sang, chez les mâles déchaînés, longtemps maintenus à un régime de restriction, opposé à des tempéraments de jeunes); — l'incendie des édifices (où le barbare, par esprit de nocivité, idée de vindicte stupide, confond dans la même œuvre d'annihilation et les objets de valeur banale et les productions géniales, accumulées au cours de plusieurs siècles); — le pillage et le vol (il faut que les cupidités surexcitées se satisfassent, aux dépens des propriétés publiques et privées, chez l'adversaire et même chez le protégé !).

Dr A. CORRE.

Militarisme (La Société Nouvelle, déc. 1893.)

Ah ! le plaisir d'être soldat.....

Il y a des gens qui se lèvent avec le jour, et partent dans la buée du matin, se courbent, se cassent en deux pour retourner la terre, cette terre aimée qui les nourrit. Ils sont jeunes et forts, ils ont leur ambition à eux, bien légitime : améliorer leur bien, l'agrandir, semer leur sueur et moissonner. Ils vont se marier, avoir des enfants qui seront des associés « et bûcheront dur », comme ils disent, en commun, quand les jeunes seront les vieux. Ce sont de braves gens qui n'ont rien fait de mal, qui ont leurs défauts comme les autres et leurs vices, mais aussi des vertus robustes; l'âpreté dans le travail, la confiance en soi, l'amour et l'habitude du labeur.

On va les arracher à la terre, à la fille déjà séduite peut-être, qui va être leur femme. On va leur mettre un fusil sur l'épaule et les pousser par le dos en leur disant : Va ! — Où cela ? Partout. En Algérie, au Mexique, en Chine, en Prusse, dans les îles. Et pourquoi ? Qu'est-ce que ça leur fait, ces voyages et ces aventures ?

Et le pays, leur village normand caché par les pommiers, les pics des montagnes, ou encore leur Jura, ou les châtaigniers

limousins, ou les bois berrichons, ou les ratoubles périgourdins, qui leur rendra cela ? Il y songent toujours ou (qui pis est) ils l'oublient ! Le *garnisaire* pousse sur le *laboureur* comme une verrue et le déforme. Il n'y a plus de paysan, il y a le soldat. Le petit fermier laborieux devient le tourlourou flâneur. Il boit, il raille, il courtise le tablier blanc. Tout s'amalgame en lui, fait un composé bizarre d'ignorance et de suffisance ; il parle le patois ignare du village uni à l'argot visqueux de la ville. L'individu se déforme, s'uniformise, et quand on le rend au pays, il promène galamment sa moustache en croc et sa pipe noire, son *képi* fendant et ses couplets de garnison.

A moins que pris dans l'engrenage militaire, affamé de galons ou effrayé de la bêche qu'il faudra reprendre, il ne préfère vieillir sous le sac pesant et aller se faire casser la tête n'importe où, derrière quelque buisson.

Jules CLARETIE.

(*La Débâcle*, 1870.)

Au régiment, le soldat perd l'habitude du travail. Les ouvriers des champs ou de la ville, qui étaient forcés de gagner, très rudement, leur pain de chaque jour, trouvent que la caserne est un repos relatif. Pour les bourgeois et oisifs, fils de famille ou employés, la vie militaire est dure et fatigante, et pour eux c'est une école de travail ; par conséquent, à ce point de vue, elle pourrait être salutaire. Pour l'homme de la campagne, si la besogne n'est pas fatigante, elle est insupportable; car il n'en comprend pas l'utilité, tandis qu'il sait très bien pourquoi il doit sarcler son champ ou mener sa charrue. En tout cas, sans prendre goût au métier militaire, il perd toute ardeur pour le métier de paysan. Il quitte le service avec joie, car le service est une servitude, mais il le quitte perverti ; il s'est dégoûté du travail de la terre; il a appris à flâner, à ne rien faire pendant de longues fins de journée, et à se promener dans les rues, les bras ballants, désœuvré et mélancolique.

Il a appris bien d'autres choses encore : les plaisirs de la cantine, les estaminets borgnes aux boissons frelatées ; il a connu

les filles soumises, qui rôdent autour des cantines, et qui lui ont peut-être inoculé d'inguérissables maladies; il s'est initié aux propos obscènes; il a fait son éducation de mensonge et d'hypocrisie pour *carotter* ses chefs, se soustraire aux corvées, éviter des punitions, de sorte que sa dignité d'homme lui a été enlevée, et il n'a pas, en deux ans, eu le temps de prendre la dignité du soldat. L'alcoolisme, la prostitution et l'hypocrisie, voilà ce qu'apprend la vie à la caserne.

CHARLES RICHET.

(*Les Guerres et la Paix*, p. 45; Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères.)

De nombreuses bandes de jeunes gens ont encore parcouru nos rues et nos boulevards; seulement, ce n'était plus le bon géant Mort-aux-Juifs qui les conduisait. Au lieu de matraques, ils portaient à la main leur petit balluchon, et, si parfois ils manifestaient, ce n'était plus pour crier : « Vive l'armée! » mais : « Vive la classe! » ce qui, pour les militaires, est un peu comme qui dirait : « Vive la vie civile! » Aujourd'hui, immatriculés dans les différents corps, ces conscrits vont avoir tout le loisir d'apprécier à leur tour la différence qui existe entre les déclarations épileptiques des nationalistes et la réalité. Que la déconvenue leur soit légère!

De mon temps — quelques années après la guerre — le soldat de métier régnait encore à la caserne et l'initiation à la vie militaire était plutôt brutale. Elle commençait sur les bancs crasseux de la cantine pour s'achever chez Marie-mange-mon-prêt. Le bleu devait payer sa bienvenue, boire avec les anciens plus que son saoûl et les accompagner ensuite chez de répugnantes moukères; à moins qu'il ne préférât sauter en couverte ou passer à la patience — petit jeu de société que je recommande. On pouvait se dire alors que les traditions des armées prétoriennes subsistaient encore et malgré tout. Mais, depuis, notre armée est devenue de plus en plus nationale, et sa moralité ne paraît guère avoir changé.

Les mœurs de la caserne se sont incontestablement policées dans leur forme; le fond est resté identique. De nombreux écrivains qui passèrent par la chambrée — je ne parle par conséquent pas de Judet — l'ont constaté, les uns gaiement et l'on a ri, les autres avec une patriotique indignation et on les a poursuivis. Il est cependant d'une évidence indéniable que les règlements, prescriptions et circulaires ministérielles. si peu efficaces quand il s'agit de l'hygiène physique, sont tout à fait impuissants à modifier l'hygiène morale.

Tant que la loi contraindra les jeunes gens de vingt ans — âge où les sens dupent si facilement la raison — à vivre pêle-mêle, vicieux et chastes, brutes et faibles, dans le célibat forcé et la promiscuité intime, il sera impossible que les choses se passent autrement. Les sociologues indépendants s'accordent à le reconnaître, et MM. Freycinet et Lockroy entreprennent une œuvre bien inutile et bien vaine en cherchant aujourd'hui à réhabiliter la caserne. Ils commettent, en outre, une très regrettable confusion. La caserne n'est pas l'armée. Il existe des armées sans casernes. L'armée nationale par excellence ne se conçoit pas casernée. Montrer les dangers de la caserne laisse donc absolument intact l'honneur de l'armée !

Ces dangers, voudraient-ils les nier, que les statistiques du ministère de la guerre seraient là pour leur donner le plus éclatant démenti.

A vrai dire, nous manquons de documents officiels sur les différentes déformations que peut subir le moral de nos conscrits, mais nous en avons de très précis sur certaines maladies qu'ils peuvent contracter, celles qui ne se voient pas quand elles se déclarent et dont Vénus gratifie si généreusement Mars. Nous voyons, par exemple, qu'en 1892 32,107 soldats furent atteints et que, si l'on considère, comme exact le chiffre donné pour l'effectif : 524,719 hommes, cela fait une moyenne de quarante-quatre pour mille — sans compter ceux qui, pour éviter le major, se soignèrent en secret — ce qui est déjà assez coquet.

La plus faible proportion de malades se trouva dans le 11e corps; 26,5 pour mille, et la plus forte dans le 3e, caserné en des villes où « la femme à soldats » abonde, la proportion

s'élève à 74,2 pour mille. Les moyennes des années suivantes furent, je dois l'avouer, en décroissance ; il n'en est pas moins vrai, ainsi que le disait un officier étranger, que dans le courant des siècles et des années de paix, ces affections ont gâté et détruit plus d'existences que le fer et le feu de l'ennemi !

Le bon petit conscrit sort de son patelin, de sa petite ville, de sa famille, il arrive au régiment, il est jeune, il a des désirs et n'est pas un saint. De peur que les camarades ne le taquinent ou ne le plaisantent, il marche immédiatement avec eux, le souvenir de la naïve payse s'efface vite, et le voilà devenu la proie de la femme à soldats, succube de remparts dont un bon de tabac suffit parfois à récompenser les complaisances et qui, pour la vie, empoisonne le cœur et le sang.

L'a-t-on seulement, le pauvre enfant, mis en garde contre l'entraînement, prémuni contre l'inévitable contagion du milieu ? Lui a-t-on montré les conséquences immédiates et lointaines des amours malsaines ? Pas même ! Ses parents et ses éducateurs, par une pudeur mal comprise, ont évité de lui parler de ces choses, un syndicat de jésuitisme et d'hypocrisie s'est employé à lui cacher la vie ; s'il est renseigné, c'est par hasard et comment ? Il arrive à la caserne la tête remplie des grands mots : honneur, devoir, patrie ! Et dès la porte il est arrêté par cette guenille humaine, parasite des soldats, qui s'attache à lui et dont nul onguent ne saurait le débarrasser.

S'il en est ainsi pour les maladies dites secrètes, et les chiffres du docteur Longuet sont malheureusement là pour le prouver, que doit-il en être pour l'ivrognerie, la paresse, le mensonge et toutes les autres affections morales, aussi contagieuses, sinon plus ? Pour tous ceux qui étudièrent sincèrement la vie de la caserne, le mal n'est pas douteux, il est profond, il est, si l'on peut dire, constitutionnel. Le nier, c'est vouloir nier l'évidence. Comment, d'ailleurs, les soldats seraient-ils exempts des vices qui florissent parmi toutes les agglomérations d'êtres internés ?

Cependant, les hommes au pouvoir, fidèles à leurs principes d'étouffement — quoique cacher les choses et les nier n'empêche pas ces choses d'exister quand elles sont — entendent cacher au peuple le péril de la caserne comme on le cache au conscrit :

« Toutes vérités, répètent ces bons apôtres ne sont pas bonnes à dire! » Mais, c'est précisément, tas de nigauds, parce que ces vérités sont cruelles à entendre qu'elles sont utiles à connaître! Et vous devriez être enchantés qu'on vous signalât ce foyer des pires épidémies pour avoir l'honneur d'y porter remède.

Ce n'est point tant la guerre qui effraie le peuple que la caserne. Le général Foy l'a dit : « Le Français court au camp et fuit la caserne. » Et, depuis vingt-cinq ans et plus que les écrivains attaquent la caserne, il eût été vraiment plus sage pour nos législateurs, au lieu de crier si fort au scandale, de voir si les critiques étaient fondées, s'il n'y avait pas une réforme profonde à accomplir et si le soldat de l'armée nationale ne devait pas être tiré de l'abjecte caserne des prétoriens?

Plus on y réfléchit, plus les poursuites intentées à Gohier par Freycinet, flanqué de Lockroy, semblent ridicules, et c'est bien le cas de rappeler ici le mot de Me Tézenas plaidant pour l'auteur de *Sous-Offs* : « Tu te fâches, donc tu as tort! »

Jean JULLIEN.

(*L'Aurore*, 19 novembre 1899.)

Et c'est là, peuple français, une partie de l'élite de la société, c'est là ce qu'on appelle les classes dirigeantes. Ces brillants officiers que tu vois de loin, dorés, chamarrés, reluisants, sont bien sombres quand on les voit de près. Leur âme est noire, vois-tu, aussi noire que la robe de leurs anciens professeurs. Tu crois qu'ils ne vivent que pour l'honneur et pour la patrie, comme on te l'a dit? Mensonge! Ose regarder de près, n'aie pas peur, approche-toi, tu verras que tout cet or n'est que du clinquant. Ah! encore une fois ne te laisse pas éternellement berner par des mots! Discute, va au fond des choses, rends-toi compte, contrôle. Souviens-toi que les affirmations, d'où qu'elles viennent, ne doivent jamais être acceptées sans examen, sans libre discussion. Perds une fois pour toutes cette confiance aveugle en les personnalités officielles, en les savants officiels, en les critiques officiels, en tout ce qui a le caractère officiel. Rappelle-toi les cinq ministres de la guerre et tous les corps

sociaux mentant à l'envie! Oui, souviens-toi de la leçon et qu'elle te soit profitable. Plus de dogmes, ni religieux, ni politiques, ni sociaux, ni philosophiques, ni scientifiques, ni littéraires. Partout, le libre examen, la lumière, la vie avec son imprévu. A bas la mode, le banal, le convenu, le déjà vu! Vivent la nouveauté hardie, l'originalité rationnelle, le vécu, le sincère, le vrai! Vivent le beau et le bien, en un mot!

Un capitaine de l'armée active.

(*L'Officier et la Crise française*, page 29; Stock, éditeur, 27, rue de Richelieu.)

L'an dernier, la librairie Lavauzelle a publié un ouvrage du capitaine Marsy, commandant la 1re compagnie du dépôt du 200e d'infanterie.

Cela s'appelle : *Moyens à employer pour maintenir et relever le moral du soldat en campagne.* (!!)

A la page 17 on peut lire :

« J'éprouve quelque difficulté à m'exprimer sur ce sujet de peur de ne pas être compris par les personnes qui ne sont pas allées aux colonies. Je me bornerai à dire que la morale gagnera beaucoup à ce que les hommes *ne s'isolent pas par deux.* Les chefs doivent y veiller. Il y a intérêt aussi à ce que les femmes soient exclues de l'intérieur des postes. Elles sont trop souvent un sujet de désaccord et de querelles entre les militaires. Mais comme des hommes jeunes, vigoureux, travaillant peu, ne peuvent être astreints à une continence absolue, pour le bien-être même de la moralité et de la santé des hommes composant la garnison; il peut être utile de créer, dans les dépendances et sous la protection du feu du poste, une maison de tolérance que leur commandant d'armes fera surveiller de près. On évitera ainsi, dans une certaine mesure, de voir se créer entre soldats français des liaisons d'une regrettable intimité. On évitera aussi, dans une certaine mesure, les malades vénériennes. Il faut savoir tolérer ce qu'on ne saurait empêcher. »

(Extrait du *Pied de Nez*, n° 1.)

En désapprenant aux soldats le travail, en leur inculquant le goût de l'oisiveté et de la paresse, en les habituant au café et à l'alcool, elle devient (l'armée), en outre, une école permanente de démoralisation.

Il existe donc un antagonisme irréductible entre l'évolution réformiste des peuples et l'existence des armées; et comme ce sont les patries qui rendent les armées nécessaires, l'antinomie observée entre la démocratie et les institutions militaires passe à la nation même. Ce n'est pas entre la démocratie et l'armée qu'elle se pose ; c'est entre la démocratie et la patrie conçue dans son acceptation séculaire.

A. NAQUET.

(*L'Humanité et la Patrie*, page 238; 1 vol., chez Stock.)

Je n'avais jamais conçu de la profession de soldat l'idée que j'en ai prise dans ce moment. C'est celui d'un mépris mêlé d'indignation pour les brutes qui ont appelé un art celui d'égorger, et d'une profonde pitié pour ces moutons habillés en loups, dont le métier, comme dit si bien Voltaire, est de tuer et d'être tués pour gagner leur vie. Cette opération machinale de charger une arme, de lancer cette foudre terrible qui éclate entre leurs mains, sans qu'ils aient l'air de se douter de ce qu'ils font, forme un triste spectacle pour un cœur qui n'est pas tout à fait de pierre.

Il eût révolté d'une autre façon des hommes comme Alexandre et César, si on leur eût dit que ces automates, abaissant méthodiquement leurs fusils et les déchargeant au hasard, sont des gens qui se battent.

Où est la force, où est l'adresse, dans ce stupide jeu ? Quoi ! vous venez vous planter devant un autre animal tout aussi intimidé que vous, et, à distance raisonnable, vous vous envoyez philosophiquement des balles de plomb et de fer, sans aucune

défense contre ces coups qui vous sont envoyés, et vous persuadez à votre troupeau à plumets et à épaulettes que c'est là se couvrir de gloire ?...

(Journal d'Eugène Delacroix, tome II, Plon, éditeur).
Reflexions qui lui sont suggérées en regardant des exercices de tir à Dieppe.

Une armée, aussi bien organisée qu'elle puisse être, ne sera jamais, dans un monde civilisé, que la démonstration d'une évolution incomplète ou rétrograde; car son objectif avoué est la guerre, la survivance sauvage, et son objectif latent l'entrave aux développements libertaires. Elle est une source de misère, par les sacrifices matériels qu'elle exige et dont souffrent tout particulièrement les professions utiles; un foyer de démoralisation, par les conditions antinaturelles auxquelles elle condamne de grandes agglomérations d'êtres humains à l'âge des activités passionnelles, et par les sollicitations de bas aloi qu'elle éveille chez les hommes préposés à la direction de ces agglomérations. Donc, tout esprit philosophique doit rêver, souhaiter et espérer la suppression d'une institution qui mérite bien l'épithète d'antisociale.

Docteur A. Corre.

Militarisme (La Société nouvelle, déc. 1893.)

Arracher, malgré ses cris lamentables, un pauvre coq à son poulailler, lui lier les pattes, lui couper avec des ciseaux les vaisseaux de la langue, le suspendre ensuite par les pattes pour favoriser l'hémorragie et assister à son agonie souvent très longue, durant laquelle, souvent, on lui arrache les plumes, voilà la scène qui précède l'apparition sur votre table d'un poulet rôti. Plus d'un *rentier-né* s'imagine qu'il préférerait s'abstenir de viande plutôt que de se livrer ou même d'assister à des actes pareils. Pure illusion ou inconsciente hypocrisie.

S'il y était obligé pour gagner sa vie ou seulement pour ne pas manger son pain sec, vous le verriez employer ses muscles civilisés et aristocratiques à tordre le cou aux volailles, à assommer les veaux, à égorger les moutons. Sur le conseil de son médecin, il n'hésite pas à fréquenter l'abattoir pour avaler du sang bien chaud et tout fumant. Je ne lui en fais pas un crime; je lui reprocherais plutôt sa satisfaction cruelle quand des soldats ont passé des journées à fusiller des milliers de leurs compatriotes désarmés, prisonniers ou coupables de s'être révoltés contre un état social qui ne réalise certes pas l'idéal de la justice, même aux yeux des privilégiés, — quand les armées européennes rivalisent d'ardeur pour mitrailler des sauvages afin de se partager leur pays, — ou quand elles se mitraillent entre elles pour arrondir un royaume et réaliser de vastes projets commerciaux. On pourrait en dire long sur cet horrible thème, dont les variations les plus récentes ne le cèdent en rien aux préhistoriques. Ce ne sont pas là des crimes, peut-être? Question de définition. En tout cas, ce sont des *équivalents du crime*.

L. MANOUVRIER.

(*La Genèse normale du crime*, p. 26 à 28).

Les armées permanentes sont de perpétuels obstacles au progrès dans la voie libérale. Une nation, fut-elle en république, qui fait de la profession militaire une profession spéciale et permanente, ne sera jamais libre. Qu'on cite, soit dans le passé, soit dans le présent, un seul exemple qui me contredise. On ne conservera aucun doute sur la vérité de cette assertion, si l'on interroge l'histoire sérieusement et sans prévention. Je rappellerai ici un des plus grands enseignements du passé : la république romaine ne fut-elle pas condamnée à une mort prochaine le jour où elle permit à César d'avoir en permanence ces armées qui devaient bientôt mettre l'empire à l'encan et élever au souverain pouvoir et renverser successivement cette série de despotes dont les crimes et les infamies ont épouvanté le monde ? De longs

siècles de monarchie absolue ont ainsi façonné l'institution militaire en Europe, que le soldat, qui ne devrait jamais oublier qu'il est d'abord homme et citoyen, fait abnégation de ces derniers titres. Il ne croit plus appartenir à son pays, mais il se considère comme la chose qui commande. Assoupli par le joug de fer de la discipline, il en vient bientôt à n'être plus qu'un esclave dont toute la science, toute la morale et toute la religion consistent à tuer ou à se faire tuer sur un signe du maître. Le dédain des militaires pour les institutions civiles, leur empressement à servir indistinctement et avec le même zèle tous les régimes politiques, leur soif d'avancement, leur disposition à ne reconnaître d'autre droit que celui de la force physique, à n'estimer d'autre qualité que la bravoure brute et irréfléchie, à ne respecter d'autre vertu que celle de l'obéissance passive, à n'honorer d'autre autorité que celle du commandement aux formes sèches, hautaines, tout cela est connu de tous. Il est trop évident que je mets à part les exceptions. Elles sont nombreuses parmi ces malheureux soldats. enlevés si cruellement aux travaux de l'agriculture ou des arts mécaniques, et qui n'entendent point faire une profession définitive d'un métier qu'ils exercent par force et avec répugnance.

Mais il y a aussi, chez les officiers, des exceptions d'autant plus louables qu'elles se conservent dans un milieu pervertissant: il en est que les mauvaises influences de leur profession n'ont pas corrompus, et parmi lesquels, si un nouveau Charles IX, égaré par une nouvelle Catherine, venait leur ordonner d'égorger leurs frères, je ne doute pas qu'il ne se rencontrât encore plus d'un Apremont ou d'un Chabot pour répudier ce rôle de bourreau. Ceux-là nourrissent au fond de leur cœur des croyances élevées et des sentiments d'humanité; ils comprennent que la guerre est une chose horrible et contre nature, et qu'elle doit finir par disparaître. Les autres, et c'est malheureusement la grande majorité, s'endurcissent dans leur métier, et l'orgueil qu'il développe étouffe en eux le sens des choses morales. Ils ont une manière de marcher, de porter la tête, de regarder et de parler, qui n'appartient qu'à eux et par laquelle ils mettent en fuite les gens sensés qui se trouvent sur leur passage. Devenus vieux, ils se jettent, pour la plupart, dans les pratiques de la petite dévo-

tion, cè qui ne contraste pas tant qu'on pourrait le croire avec la vie très peu religieuse qu'ils ont souvent affichée dans leur jeunesse. Car, s'il pouvait leur venir, à la fin de leur carrière, quelque peu de philosophie, leur conscience serait inquiétée par les souvenirs d'une profession qu'ils ont embrassée ou conservée librement.

Or, parmi les prêtres chrétiens, ils en trouvent qui non seulement justifient la profession militaire, mais la sanctifient. Ils se jettent donc dans les bras de ces faux directeurs, qui, par leurs adulations, leur épargnent de salutaires remords; et qui leur offrent d'ailleurs tant de facilités pour expier les désordres de leur vie. Disons même que l'affaiblissement de l'intelligence et de la moralité, produit par la profession militaire, est encore plus sensible chez les chefs que chez les simples soldats. Il y a deux raisons pour qu'il en soit ainsi. D'abord la guerre étant l'organisation du meurtre, de la destruction et de la rapine en grand, plus on la pratique, plus on doit en ressentir l'action corruptrice. Les simples soldats ne demeurent ordinairement au service que pendant quelques années; rentrés dans leurs familles, ils n'y rapportent pas toujours, mais ils peuvent encore y reprendre les habitudes laborieuses et pacifiques de la vie civile, et leur intelligence et leur moralité peuvent en ressentir l'heureuse influence. Les officiers, au contraire, exerçant généralement leur profession pendant la plus grande partie de leur vie, en éprouvent bien plus longtemps les funestes effets et finissent par s'y habituer. Aussi, quand on a mis à part le très petit nombre de ceux qui ont des habitudes studieuses, et qui appartiennent particulièrement, mais non exclusivement, aux armes spéciales appelées savantes, remarque-t-on chez la plupart d'entre eux une étroitessse d'esprit qui est devenue en quelque sorte proverbiale parmi les observateurs instruits. Ce qui fait que dans le monde le vulgaire la remarque moins, c'est qu'elle s'accompagne d'une assurance de langage et d'attitude qui croît en raison inverse de la sagacité et de l'intelligence. Une seconde raison pour laquelle la profession militaire affaiblit les facultés intellectuelles et morales des chefs plus encore que des simples soldats, c'est que, chez ceux-ci, la mauvaise influence du métier provient en grande partie de

leur peu d'expérience de la vie et de l'ignorance où ils sont laissés dans leur jeune âge, ignorance dont les jugements faux mais désintéressés peuvent être rectifiés aussitôt que cessent les circonstances malheureuses qui en ont été les occasions, tandis que chez les officiers, qui, dans leur jeunesse, ont ordinairement reçu quelque culture, elle provient de sophismes, d'intérêts et de toutes sortes de mauvaises passions persistantes. Or, le mal qui vient de pareilles causes est infiniment plus difficile à guérir que celui qui vient de simple ignorance.

Patrice. LARROQUE.

(*De la guerre et des armées permanentes*, pages 272-276, chez Calmann Lévy.)

Les armées permanentes sont une cause de démoralisation. Le jeune soldat, habituellement oisif, privé de toute direction morale à l'époque de la vie où il en aurait le plus grand besoin, arraché à sa famille au moment où il commençait à y contracter des habitudes d'ordre et de travail, n'y rapporte souvent que l'habitude de la fainéantise, les vices de la garnison et la dureté sauvage contractée au métier de la guerre. En France, par exemple, l'armée reverse, chaque année, dans la population quelque cinquante mille hommes, qui, pour la plupart, constituent dans le pays un *caput mortuum*, surchargeant et corrompant la société civile.

A l'exception d'un petit nombre d'officiers, les hommes exerçant la profession militaire sont condamnés à un célibat forcé, qui, s'alliant à une vie très libre et ordinairement désœuvrée, ne peut qu'amener, entretenir et propager la dissolution. L'existence de cette profession n'est pas assurément la seule cause du débordement des mœurs et du mépris dans lequel est tombée l'institution du mariage, mais c'en est une des principales, ne fût-ce que parce qu'elle condamne au célibat un grand nombre d'hommes jeunes et forts. Il est donc certain que ce que l'on peut appeler aujourd'hui la prostitution privée aussi bien que publique n'est susceptible d'aucune atténuation, tant que se maintiendra le système des armées permanentes.

Un fait auquel on était loin de s'attendre a été révélé dernièrement par un des dignitaires de l'armée. M. Lévy, médecin en chef de l'expédition de Crimée et directeur de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, a constaté, dans son livre sur l'*Hygiène publique et privée*, que le chiffre annuel de la mortalité était double de ce qu'il serait dans les conditions ordinaires pour les jeunes soldats de l'armée, lesquels sont comparativement les hommes les mieux constitués au physique, et il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de l'état de guerre, mais de l'état de paix et de la vie de garnison. Ce résultat a ses causes principales dans la nostalgie, les désordres de conduite et les fatigues des veilles fréquentes et des changements de résidences. Qu'on juge de l'énorme perte d'hommes et des plus vàlides que le système des armées permanentes entraîne, même pendant l'état de paix, pour l'Europe qui tient sous les armes près de six millions de soldats. M. Frédéric Passy ne l'évalue pas à moins de cinquante mille hommes enlevés annuellement, et il fait justement observer que les ravages causés par les plus redoutés des fléaux, tels que la peste et la famine, sont loin d'approcher de ceux-là.

Patrice LARROQUE.

(*De la guerre et des armées permanentes*, pages 287 à 289.)

« Quand je songe, grommelait Fischart, que le prêtre est sorti du besoin de mentir, le soldat du besoin de tuer, le juge du besoin de voler ! Et le plus terrible, c'est que sur chacun de ces trois fumiers ont poussé quelques fleurs d'héroïsme qui perpétuent leur infamie : le martyr, le héros et l'arbitre sont cités par tous nos sophistes comme les preuves de notre excellente morale. Moi, je réclame le feu pour l'Église, la citadelle et le prétoire. »

Léon-A. DAUDET.

(*Voyage de Shakespeare*, Fasquelle, pages 233-243.)

Qui pourrait, mon cher Gallus, compter les prérogatives du service militaire?

Je suis novice dans le métier des armes, je suis un peu poltron, n'importe! Ouvrez-moi les barrières du camp, je m'enrôle! si toutefois mon astre est favorable: car une heure de bonne chance nous vaut mieux que d'avoir auprès de Mars la recommandation de Vénus, ou de la Divinité de Samos, mère du Dieu des batailles.

D'abord, parlons des avantages communs au casque et à l'épée.

Première immunité, qui n'est pas la moindre : un citoyen n'oserait frapper un soldat. Il y a mieux : qu'un soldat batte un citoyen, ce dernier ne soufflera mot. Comment oserait-il montrer au préteur ses dents cassées, sa figure sanglante, ses yeux qui lui restent, mais dont le médecin ne répond guère?

Cependant l'offensé veut-il obtenir justice? On met en avant les anciennes lois établies par Camille, et qui disent qu'un milicien ne sera jamais actionné hors du camp, loin de ses enseignes. De cette façon, le juge se trouve être un centurion de taille colossale, tout armé, tout botté.

Est-il mal que la punition des méfaits de la soldatesque soit déférée à ses chefs? Me verrai-je refuser une juste satisfaction, si ma plainte est légitime?

— Je ne dis pas cela. Mais te plaindre d'un soldat, c'est te mettre sur les bras la cohorte entière. Tous les manipules vont se liguer pour faire échouer ton accusation. Prends garde; la réparation pourrait te coûter plus cher que l'injure. Tu n'as que deux jambes, comment lutter contre tant de chaussures à gros clous! Il faudrait être un vrai mulet, têtu comme l'avocat Vagellius! Quelqu'un viendra-t-il plaider pour toi si loin de la ville; quel autre Pylade assez dévoué pour franchir des retranchements, afin de t'assister? Dévore tes larmes en silence, et ne va pas solliciter le secours de quelques amis dont tu n'aurais qu'un refus.

« Produis tes témoins! » ordonne le juge.

A ce moment, s'il est un seul homme qui, ayant vu donner les coups, ose dire : « J'ai vu », je le proclame digne des cheveux

longs et de la longue barbe de nos aïeux. C'est qu'il est plus facile de trouver un faux témoin contre un particulier, qu'un témoin véridique contre l'honneur ou la fortune d'un porte-glaive.

Je poursuis ; cette profession offre bien d'autres privilèges.

Un voisin de mauvaise foi s'est-il emparé d'un coteau, d'un vallon que me légua mon ancêtre ; a-t-il déplacé la limite sacrée où tous les ans je déposais une large galette pour offrande ; un débiteur s'efforce-t-il de garder l'argent qu'il m'emprunta, répondant qu'il ne reconnaît pas l'écriture des tablettes que je lui présente ? Pour obtenir un jugement, il me faut attendre l'époque à laquelle les magistrats s'assemblent pour décider les procès de tout le peuple romain ; et alors, mille ennuis, mille retards nouveaux.

Combien de fois dispose-t-on inutilement les sièges du tribunal ? Nous voilà prêts au combat ; il faut encore se séparer, car l'éloquent Cœditius s'est mis au bain ; une autre fois Fuscus satisfait un besoin de la nature. Que de peines pour se joindre dans la lice du Forum ! S'agit-il, au contraire, de ces favoris que ceint un baudrier ? Leur différend est jugé à l'heure même qu'ils ont choisie ; les lenteurs de la procédure ne leur sont pas une ruine.

Et ce n'est pas encore tout.

Seuls, les soldats ont la faculté de tester du vivant de leur père. Le législateur a voulu distinguer les biens soumis au cens, sur lesquels le chef de la famille a pleins pouvoirs, et les biens acquis dans les camps.

Aussi, voyez-vous Coranus ! C'est lui qui vise à la succession de son fils qu'il adule, car son fils est encore sous les aigles, et par conséquent comblé de faveurs.

Mais pourquoi les dignités, les richesses ne seraient-elles pas la juste récompense de cette vie de travaux et de fatigues ? D'ailleurs, il est de l'intérêt du Prince que les braves soient plus comblés de largesses. Il faut aux Prétoriens des insignes, des colliers d'or...

JUVÉNAL.

(Fragment de la XVI[e] satire ; Petite Bibliothèque nationale.)

Il y a des causes diverses à cette déchéance de l'âme française, et l'une des plus efficaces est le service militaire obligatoire et universel.

Il y a beau temps que les philosophes, les économistes, les moralistes, les sociologues, les chefs d'industrie et les chefs d'école, tous les gens qui travaillent et tous les gens qui pensent, tous ceux qui ne font pas de politique et conservent, à ce titre, l'esprit libre et sain, en ont dénoncé les effets sociaux. Ils sont épouvantables.

Le service pour tous, qui est une des formules les plus chères à notre démocratie, est une sentence de mort édictée contre elle-même par la société qui l'inventa. C'est un agent de dévastation qui laisse bien loin derrière lui tous les fléaux connus.

Ni les épidémies meurtrières, comme la peste ou le choléra, ni les convulsions du monde physique, comme les tremblements de terre ou les cyclones, ni les catastrophes dévastatrices, comme les incendies et les inondations, ne sauraient rivaliser avec lui dans l'œuvre du mal.

Lorsque ces fléaux ont achevé leurs ravages et emporté leurs victimes, la nature réparatrice s'unit à l'humanité pour guérir ces plaies et combler ces brèches. Mais contre le mal accompli par le service universel il n'y a point de recours : c'est la nature elle-même qui est frappée et c'est l'humanité qui périt.

Il déracine et déclasse les jeunes générations et pervertit ensuite ceux qu'il a déclassés. Il prend chaque année à la terre cent cinquante mille jeunes gens dont la moitié ne lui seront jamais rendus. Il déshabitue l'ouvrier des champs, comme l'ouvrier d'industrie, du travail manuel et entrave ou dévie ainsi leur destinée. En les initiant aux plaisirs de la ville, il éveille en eux des appétits et des vices inconnus. A la loi salutaire du travail, il substitue peu à peu dans leur âme imprévoyante et naïve les suggestions corruptrices de la paresse. Il leur fait prendre en pitié le foyer familial et en mépris l'outil professionnel. D'un garçon laborieux, simple et droit en ses goûts, il en fait un jouisseur égoïste en quête d'emploi.

En même temps qu'il les détourne du travail, il les détourne aussi du mariage et voue la meilleure part de notre jeunesse à la stérilité. Nous devenons un peuple à qui toute charge répugne, et c'est quand la concurrence étrangère nous menace et déjà nous submerge que le Français travaille le moins !

Tout ce désordre est l'œuvre du service militaire obligatoire et universel et l'on peut dire hardiment que cette institution, inventée pour nous défendre, est ou sera l'instrument le plus certain de notre perte !

Jules DELAFOSSE.

(*Le Gaulois.*)

Le capitaine Bouïs, chevalier de la Légion d'honneur, sodomisait ses hommes et les battait. Dénoncé, il procède lui-même à une enquête sur sa propre conduite.

Il interroge d'abord le spahi ben Sarah ben Frendj, et dresse procès-verbal :

1° Est-il vrai que tu as été trouver le médecin-major Boyer pour te plaindre de ton capitaine?

— Non.

2° Est-il vrai que ton capitaine t'a donné des coups?

— Non.

3° Est-il vrai que ton capitaine t'a menacé de prison si tu te faisais porter malade?

— Non.

Cependant le chef d'escadron juge suspecte l'enquête de Bouïs sur Bouïs. Il fait interroger le même spahi par un autre officier. Nouveau procès-verbal :

1° Est-il vrai que tu as été trouver le médecin-major Boyer pour te plaindre de ton capitaine?

— Oui.

2° Est-il vrai que ton capitaine t'a donné des coups?

— Oui.

3° Est-il vrai que ton capitaine t'a menacé de prison si tu te faisais porter malade?

— Oui.

4° Pourquoi n'as-tu pas dit *oui* au capitaine?

— Parce qu'il m'avait menacé de m'assommer et de me faire crever en prison si je disais oui.

(L'*Opinion Médicale*, page 299.)

Un fait qui paraîtrait au moins étrange, si l'on n'y voyait la preuve que le militarisme sévit partout, aussi bien en Orient qu'en Occident, c'est celui qui vient de se passer à Rangoon, où tout près de la caserne, non loin de la grande route nationale, aux abords de la grande caserne, des soldats appartenant au *Westkent Régiment* ont assailli et violé une vieille dame, sans qu'il se soit trouvé parmi ces quarante chenapans un seul homme pour protester. Un simple particulier ayant été traduit devant les tribunaux a été acquitté. La population birmane et tous les Anglo-Saxons sont indignés. On se demande comment la justice militaire n'a pas pu ni voulu poursuivre les coupables; comment ces soldats ivres ont pu le devenir, sinon à la cantine, étant consignés à la caserne pour cause d'épidémie de petite vérole; pourquoi les officiers étaient tous absents et où se trouvaient les sentinelles, la scène qui dura plus d'une heure étant visible du poste.

(*Times Weekly Edition*, 9 juin 1899.)

Je ne me suis guère amusé avec ces deux cents porteurs *que nous avions pris de force* et qui cherchaient à s'échapper à la moindre occasion. *On avait beau fusiller ou pendre ceux qu'on rattrapait*, les autres essayaient quand même et quelqu'un réussissait tout le temps. Alors, les charges seraient restées en arrière si je n'avais pas eu la patience d'aller dans les villages voisins, avec quatre ou cinq tirailleurs, pour ramasser les hommes ou les femmes qu'on y trouvait; on leur plaçait trente kilos sur la tête et je continuais la route avec toutes les charges;

parfois, tout le monde abandonnait le village, je mettais le feu à une ou deux cases; généralement, le moyen était bon, tout le monde revenait; on faisait attacher le chef, qui était obligé de donner des esclaves pour enlever les charges.

D'autres fois, personne ne se présentait; nous faisions enlever tout ce qui était dans les cases ou les greniers, et nous le distribuions aux autres noirs du convoi, qui mouraient de faim. La nuit, on surveillait tout ce monde-là; *mais ils s'enfuyaient tous à la fois et il était difficile de tuer tout le monde.*

(Extrait d'une lettre d'un sous-officier de la mission Marchand.)

...Il est presque impossible de trouver même du pain. Les troupes qui nous ont précédés ont épuisé les approvisionnements et, pour notre malheur, les soldats d'infanterie de marine qui ont cantonné ici avant nous ont traité les habitants comme des Malgaches. Ils ont volé les fruits, les raisins, les œufs et même les poules. Partout où ils passent, ils se conduisent comme aux colonies. Un paysan d'un village voisin nous raconte que, derrière son dos, les marsouins ont enlevé sur sa table les bouteilles de vin et les plats. Un autre a dû mettre à la porte un lieutenant qui prenait des libertés trop grandes avec sa fille âgée de treize ans.

UN RÉSERVISTE AUX MANŒUVRES D'ARMÉE.

(*Revue Blanche*, 1er octobre 1895.)

Je ne veux pas faire le procès aux armées permanentes. Je ne veux rappeler ni les 80,000 hommes arrachés à l'agriculture et à l'industrie, ni les effets désastreux de la vie de caserne.

Jules SIMON.

(Corps législatif, séance du 23 décembre 1867.)

Savez-vous quelque chose de plus navrant que l'existence de ce malheureux qu'on enlève à son champ, à son village, et qu'on jette pour trois ans dans une caserne, loin des siens, loin de tout ce qu'il aime, condamné à vivre avec d'autres hommes aussi à plaindre que lui ?

Que voulez-vous qu'il reste, à un pays, de vigueur en réserve, lorsque, dans vingt ans, tous les gens auront passé par cette terrible filière ?

Tous ces fils de la terre, qui se seraient mariés avec une brave fille, qui auraient fait souche de gars solides, reviennent chez eux plus ou moins syphilisés, pervertis par les sales amours des fortifications, ayant perdu la notion de Dieu et le respect de la femme, déshabitués de tout travail par une vie mécanique à la fois éreintante et vide. Ce sont des générations finies.

E. DRUMONT.

(*Libre Parole.*)

Aujourd'hui, la vie du soldat est de nature plutôt à amoindrir sa valeur morale qu'à l'augmenter. Retenu pendant plusieurs années au régiment, employant à des manœuvres fastidieuses quatre à cinq fois le temps qu'il faudrait, occupé uniquement à des soins matériels, il passe une grande partie de ses journées dans l'oisiveté, l'esprit ouvert à toutes les occasions de débauche qu'offre le séjour des grandes villes.

Il fréquente le cabaret, il fait de mauvaises connaissances... Il perd, dans ces habitudes malsaines, le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, l'esprit de sacrifice. Entré au régiment ignorant et honnête, il en sort trop souvent aussi ignorant mais corrompu.

Heureux encore quand il n'emporte pas avec lui des goûts de paresse, qui le mettront pendant longtemps dans l'impossibilité de gagner honorablement sa vie.

Ch. de FREYCINET.

(*La guerre en Province.*)

Une demande de récompense faite par le général Rossignol pour Canuel, consacrée par l'implacable *Moniteur*, est motivée sur la manière dont il avait, non pas combattu, mais puni les brigands, et cet acte héroïque était le massacre des Vendéens dans l'hôpital de Fougères, auquel Canuel avait prêté son bras. Pendant l'empire, sa vie fut obscure. A la restauration, il protesta de son zèle. Le général Canuel, voulant faire étalage de sa fidélité, tint un jour cet horrible propos: « J'ai marché, disait-il, dans le sang jusqu'à la cheville pour la république, pour les Bourbons ce sera jusqu'aux genoux. »

Maréchal MARMONT.

(*Mémoires*, t. VII, p. 235.)

Quand le militarisme eut comblé la mesure des ridicules, des hontes et des horreurs qu'implique son essence même, il s'écroula, aux applaudissements unanimes des peuples.

Maurice SPRONCK.

Les familles donnent à l'armée des jeunes gens purs et sains de corps; elle leur rend des hommes pourris jusqu'aux moëlles, atteints de maladies honteuses et de vices dégradants. Quand donc les officiers auront-ils conscience de leurs devoirs?

R. P. FORBES, jésuite.

(Extrait d'un sermon prononcé à Sainte-Clotilde (mars 1892), avec permission spéciale du cardinal archevêque de Paris.)

Imagine-t-on une civilisation qui se rengorge d'honneur et de fierté, et qui livre à la débauche tous les citoyens obligés de passer par ce lieu d'infection morale qu'on nomme la caserne?

L'abbé CRESTEY.

(Extrait d'une lettre.)

Q'est-ce qu'une armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celles des rois et des conquérants : c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat.

FLÉCHIER.

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

On dit qu'il (Louis-Philippe) offrit le commandement militaire de Paris au maréchal Bugeaud, dont le dévouement s'était traduit sous le ministère Thiers par les massacres de la rue Transnonain ; Pouvez-vous me répondre du succès, lui dit-il ? — Sire, aurait répliqué le maréchal, tout ce que je puis vous promettre, c'est qu'il y aura vingt mille hommes tués.

Louis MÉNARD.

(*Prologue d'une Révolution.*)

En somme, une partie des sentiments que fait naître en nous la musique guerrière, nous les devons à un atavisme lointain, la guerre étant forcément un retour à la barbarie et nous ramenant quelque peu en arrière, vers l'état de nos ancêtres primitifs. La musique a précisément pour résultat, chez les sauvages, de les pousser à la violence ; c'est ce que Grey exprimait en disant que les chants de quatre ou cinq vieilles femmes suffisent à faire accomplir des hauts faits sanglants à quarante ou cinquante sauvages australiens.

L. VIATOR.

(*L'utilité de la musique dans l'armée*, du *Journal de la Jeunesse*, Hachette, éditeur.)

Une association comme l'armée doit avoir une philosophie spéciale qui peut être au rebours de celle de la masse générale de la nation ou d'une partie de cette masse. Et, en vertu de ce principe, elle a le droit de résister dans l'ordre moral à tout ce qui tend à l'abaisser dans sa valeur propre, absolument comme son devoir est de résister, dans l'ordre matériel, à tout adversaire qui cherche à la vaincre par la force des armes.

F. G...

(*France Militaire*, 6 mars 1897.)

...Il est évident qu'il est préférable de surcharger les vaincus plutôt que d'affamer les vainqueurs.

Un Colonial.

(*Madagascar*, dans la *France Militaire*, du 19 février 1897.)

Les armées de terre et de mer, qui distraient du travail la plus robuste jeunesse et la plus forte somme d'impôts, disposent ladite jeunesse à la dépravation, en la forçant à sacrifier à une fonction parasite les années qu'elle devrait employer à se former au travail dont elle perd le goût dans l'état militaire.

Fourier.

(*Théorie de l'Unité universelle*, t. III.)

Ce soir, Daudet, comme je m'indignais du manque d'indignation de la France contre les saletés gouvernementales, me disait peut-être justement : « Ça tient à une chose, c'est que maintenant tout le monde est soldat, est maté, discipliné, asservi, et reste l'esprit sous le coup de la salle de police ! »

(Journal des Goncourt.)

(Fasquelle, éditeur.)

On a, paraît-il, le secret du rappel du général Dodds. Son crime, assure-t-on, était de se refuser à organiser de feintes expéditions destinées à l'extermination de feints pirates, qui ne demandait qu'à se tenir cois et que nos soldats allaient, selon la célèbre expression de Gambetta, chercher jusque dans leurs repaires.

Ces « montages de coups » sont, en effet, de tradition et d'usage dans les armées coloniales où a beau mentir qui télégraphie de loin. On saccage un certain nombre de villages et l'on tue à bout portant quelques indigènes auxquels on persuade qu'ils étaient en pleine révolte. Et ces exploits, faciles à pratiquer même en voyage, valent la croix à celui-ci et la graine d'épinards à celui-là.

Dans un livre excessivement remarquable, intitulé : *L'homme qui tue*, Hector France nous donne sur ces expéditions préméditées des détails à faire frémir. Or, à en juger par ce qui se passait en Afrique, au temps où Hector France y servait, on devine ce qui doit se passer au Tonkin.

Car, le métier militaire étant l'art d'avancer sur des cadavres, il faut bien faire des cadavres afin d'obtenir de l'avancement. Aussi, quand le Tonkin joue à ses envahisseurs le mauvais tour de se tenir tranquille, vite une colonne se forme dans le but d'aller l'agiter — avant de s'en servir.

Tous les jours nous répétons à nos lecteurs que le Tonkin n'est pas encore pacifié. Parbleu ! il voudrait l'être que nos ministres de la Guerre et de la Marine ne le lui permettraient pas. Les Annamites ne sont pas seulement pour les officiers de la chair à canon : ils sont aussi de la chair à galons.

H. ROCHEFORT.

(*L'Intransigeant.* Le *mal militaire,* 30 juillet 1896.)

Le Militarisme, cause de dégénérescence physique

Les Spartiates nous fournissent un remarquable exemple de sélection artificielle appliquée à l'homme et sur une grande échelle; chez eux, en vertu d'une loi spéciale, les enfants subissaient aussitôt après leur naissance, un examen rigoureux, un triage. Tous les enfants faibles, maladifs, entachés de quelque vice corporel, étaient mis à mort. Seuls, les enfants parfaitement sains et robustes avaient le droit de vivre et seuls, plus tard, ils se reproduisaient. Par ce moyen, non seulement la race spartiate se maintenait dans un état exceptionnel de force et de vigueur, mais encore, à chaque génération, elle gagnait en perfection corporelle. Sûrement, c'est à cette sélection artificielle que le peuple de Sparte dut ce haut degré de force virile et de rude vertu héroïques par lequel il s'est signalé dans l'histoire de l'antiquité.

Beaucoup de ces tribus d'Indiens Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, qui actuellement sont refoulées dans la lutte pour l'existence par la prépondérance de la race blanche, en dépit de la plus héroïque résistance, doivent aussi leur grande force corporelle et leur vaillance guerrrière à un triage minutieux des nouveaux-nés. Là ausssi tous les enfants débiles ou atteints d'un vice corporel quelconque sont mis à mort; seuls, les individus parfaitement robustes sont épargnés et perpétuent la race. Que par l'effet de cette sélection artificielle, continuée durant de nombreuses générations, la race soit considérablement fortifiée, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute et ce qui est suffisamment démontré par quantité de faits bien connus.

C'est tout à fait à rebours de la sélection artificielle des Indiens et des anciens Spartiates que se fait dans nos modernes Etats militaires le choix des individus pour le recrutement des armées permanentes. Nous considérerons ce triage comme une force spéciale de la sélection et nous lui donnerons le nom très juste

de « sélection militaire ». Malheureusement, à notre époque plus que jamais, le militarisme joue le premier rôle dans ce qu'on appelle la civilisation; le plus clair de la force et de la richesse des États civilisés les plus prospères est gaspillé pour porter ce militarisme à son plus haut degré de perfection. Au contraire, l'éducation de la jeunesse, l'instruction publique, c'est-à-dire les bases les plus solides de la vraie prospérité des États et l'ennoblissement de l'homme, sont négligées et sacrifiées de la manière la plus lamentable. Et cela se passe ainsi chez des peuples qui se prétendent les représentants les plus distingués de la plus haute culture intellectuelle, qui se croient à la tête de la civilisation ! On sait que, pour grossir le plus possible les armées permanentes, on choisit par une rigoureuse conscription tous les jeunes hommes sains et robustes. Plus un jeune homme est vigoureux, bien portant, normalement constitué, plus il a de chances d'être tué par les fusils à aiguille, les canons rayés et autres engins civilisateurs de la même espèce. Au contraire, tous les jeunes gens malades, débiles, affectés de vices corporels, sont dédaignés par la sélection militaire; ils restent chez eux en temps de guerre, se marient et se reproduisent. Plus un jeune homme est infirme, faible, étiolé, plus il a de chances d'échapper au recrutement et de fonder une famille. Tandis que la fleur de la jeunesse perd son sang et sa vie sur les champs de bataille, le rebut dédaigné, bénéficiant de son incapacité, peut se reproduire et transmettre à ses descendants toutes ses faiblesses et toutes ses infirmités. Mais, en vertu des lois qui régissent l'hérédité, il résulte nécessairement de cette manière de procéder que les débilités corporelles et les débilités intellectuelles qui en sont inséparables doivent non seulement se multiplier, mais encore s'aggraver. Par ce genre de sélection artificielle et par d'autres encore s'explique suffisamment le fait navrant, mais réel, que, dans nos États civilisés, la faiblesse de corps et de caractère sont en voie d'accroissement et que l'alliance d'un esprit libre, indépendant, à un corps sain et robuste devienne de plus en plus rare.

Aux progrès de la débilité chez les peuples civilisés modernes, inévitable conséquence de la sélection militaire, vient s'ajouter un autre mal : c'est que la médecine contemporaine, quelque

perfectionnée qu'elle soit, est encore bien souvent impuissante à guérir radicalement les maladies, mais elle est bien plus en état qu'autrefois de faire durer les affections lentes, chroniques, pendant de longues années. Or, précisément, des maladies de ce genre, fort meurtrières, comme la phtisie, la scrofule, la syphilis, et aussi nombre d'affections mentales sont tout spécialement héréditaires et passent de parents maladifs à une partie, quelquefois à la totalité de leurs enfants. Or, plus les parents maladifs réussissent, grâce à l'art médical, à prolonger longtemps leur misérable existence, plus leurs rejetons ont chance d'hériter de leur incurable maladie. Le nombre des individus de la génération suivante qui seront atteints, grâce à cette sélection médicale, du vice héréditaire paternel s'accroît ainsi continuellement.

Si quelqu'un proposait de mettre à mort dès leur naissance, à l'exemple des Spartiates et des Indiens Peaux-Rouges, les pauvres et chétifs enfants, auxquels on peut à coup sûr prophétiser une vie misérable, plutôt que de les laisser vivre à leur grand dommage et à celui de la collectivité, notre civilisation soi-disant humanitaire pousserait avec raison un cri d'indignation. Mais cette « civilisation humanitaire » trouve tout simple et admet sans murmurer, à chaque explosion guerrière, que des centaines et des milliers de jeunes hommes vigoureux, les meilleurs de la génération, soient sacrifiés au jeu de hasard des batailles, et pourquoi, je le demande, cette fleur de la population est-elle sacrifiée? Pour des intérêts qui n'ont rien de commun avec ceux de la civilisation, des intérêts dynastiques tout à fait étrangers à ceux des peuples qu'on pousse à s'entre-égorger sans pitié. Or, avec le progrès constant de la civilisation dans le perfectionnement des armées permanentes, les guerres deviendront naturellement de plus en plus fréquentes. Nous entendons aujourd'hui cette « civilisation humanitaire » vanter l'abolition de la peine de mort comme une « mesure libérale » !

(*Histoire de la Création*, par Ernest Hæckel. 1 vol. 12 fr. 50, chez Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères.

Si on compare la mortalité des militaires aux civils du même âge, on trouve que la vie militaire a une influence sur la diminution de la vie. C'est ainsi que, toutes proportions gardées, et en égalisant autant que possible les conditions de ces deux groupes, la mortalité de l'armée est de 18 0/00, alors que celle des célibataires de vingt à vingt-cinq ans n'est que de 13 environ. L'armée, qui est composée d'hommes choisis, donnant plus de décès que les civils du même âge qui ont été exclus de l'armée comme incapable de supporter les fatigues du service militaire, l'armée se trouve dans des conditions hygiéniques très inférieures.

D[r] CHERVIN.

(Dictionnaire des sciences anthropologiques.)

M. Charles E. Woodruff, médecin militaire, a fait une grande découverte, et il la communique au très officiel *Army and Navy Register*, qui la publie avec un courage professionnel dont les exemples sont bien rares en Europe. Cette découverte consiste en ceci, que les écoles spéciales militaires en général, et celle du West-Point en particulier, ne fournissent qu'un seul résultat, à savoir, l'amoindrissement physique, et l'annihilation mentale de leurs élèves. Une longue expérience personnelle, et des informations prises aux sources mêmes, permettent à M. Woodruff d'affirmer qu'un jeune homme, quand il sort de West-Point, fût-ce dans les premiers rangs, en sait infiniment moins long sur toutes matières, que lorsqu'il y est entré, fût-ce avec les notes les moins bonnes. Il y a, en outre, chez ce jeune homme, un commencement d'atrophie des facultés de compréhension, de mémoire et d'élocution. D'autre part, ce malheureux, quand même il aurait été jadis champion de tous les sports à l'Université, a perdu presque tout de son endurance et de sa souplesse, de sa robustesse et de son adresse.

La Revue Bleue.

... Dans tous les pays où existent des armées permanentes, la conscription enlève les plus beaux jeunes gens, qui sont exposés à mourir prématurément en cas de guerre, qui se laissent souvent entraîner au vice, et qui, en tout cas, ne peuvent se marier de bonne heure. Les hommes petits, faibles, à la constitution débile, restent, au contraire, chez eux et ont, par conséquent, beaucoup plus de chances de se marier, et de laisser des enfants.

DARWIN.

(*La Descendance de l'Homme*, p. 145-146, Schleicher frères.)

A chaque instant, dans la pratique, le médecin se heurte à des cas qui l'étonnent et qui seraient inexplicables si le surmenage n'était pas invoqué comme cause des faits observés. — Une caserne est ancienne; ses murs et ses plafonds recèlent sans doute des microbes, car une épidémie se déclare : la fièvre typhoïde décime les hommes. On blanchit les murs, on désinfecte, l'épidémie augmente et fait rage. On change de colonel : la maladie disparaît comme par enchantement. — C'est qu'un chef moins remuant a pris le commandement : les hommes ne sont plus soumis à un surcroît de manœuvres. Plus de promenades de 50 kilomètres, plus de prouesses de gymnastique et de voltige destinées à faire l'admiration de la population civile. Le soldat, ramené au travail strictement réglementaire, n'est plus sous le coup du surmenage; une diminution de fatigue a suffi pour éteindre l'épidémie.

Les fièvres typhoïdes, si fréquentes dans l'armée, sont presque toujours des fièvres de surmenage. Elles s'observent surtout dans les troupes soumises à des manœuvres supplémentaires, à des marches forcées; elles sévissent de préférence dans les armes qui demandent un travail de force, dans les garnisons d'artillerie, par exemple, comme on l'a vu à Angoulême et à Clermont. Enfin, elles atteignent de préférence les jeunes soldats qui ne sont pas encore habitués à la fatigue. De plus, détail

caractérisque, elles se propagent rarement à la population civile dont les maisons touchent les casernes, mais qui n'est pas soumise aux mêmes causes de surmenage.

E. LAGRANGE.

(*Physiologie des exercices du corps*, page 134, Bibliothèque scientifique internationale, chez Alcan.)

Avant notre premier rapport au conseil de santé sur la campagne d'Orient et notre statistique sur la campagne d'Italie, on supputait assez mal en France les pertes de l'armée pendant ces deux guerres. Pour la campagne d'Orient, les uns parlaient de 50 ou 60,000 hommes tués ou morts des suites de blessures ou de maladies. D'autres ne croyaient pas pouvoir évaluer le chiffre des pertes à moins de 150,000 hommes. Les uns et les autres se trompaient. La vérité était que la prise de Sébastopol et la paix conquise nous avaient coûté 95,615 hommes. — Mais c'est dans la décomposition de ce total que l'on rencontre des révélations bien faites pour étonner, émouvoir les hommes spéciaux eux-mêmes et leur donner à penser. Comment! trois batailles, l'Alma, Inkermann, Traktir, un grand nombre de petits engagements, deux assauts sur une ligne immense, un combat gigantesque d'artillerie pendant onze mois, une lutte de tous les jours, de toutes les nuits dans la tranchée jusqu'au pied des ouvrages de la place, toute cette campagne donnait une perte de 10,240 hommes tués et 10,000 morts de leurs blessures! Donc, plus de 75,000 soldats avaient succombé aux atteintes de la maladie et particulièrement sous le coup des épidémies infectieuses.

Pour la campagne d'Italie, que n'a-t-on pas dit de la mortalité par le feu de l'ennemi, après Montebello, Palestro, Turbigo, Robecchetto, Magenta et Solférino où 400,000 hommes se trouvaient en présence? La vérité est que l'armée française a perdu 3,664 tués ou disparus, sur 8,674 décès pendant une campagne de deux mois. Et il en est de même dans toutes les guerres; les balles et les boulets, malgré les perfectionnements, feront toujours infiniment moins de victimes que les maladies

dont on ne se préoccupe jamais assez, qu'on ne cherche pas à prévenir et qui ne se développent et ne s'aggravent que parce que l'hygiène générale et la prophylaxie ne sont pas dans les attributions du médecin. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de si grandes différences entre les effets incroyablement si faibles des engins de guerre et les effets désastreux de la fièvre et de l'appauvrissement du sang.

Ouvrons l'Annuaire militaire ; nous verrons de suite l'importance qu'on attache à la conservation des chevaux et des mulets de l'armée et les vues économiques qui confirment cette importance. On compte dans l'armée 90,000 chevaux et 340 vétérinaires ; mais il y a 15,000 chevaux de la gendarmerie à déduire, parce que ces chevaux, disséminés par 4 ou 5 dans les brigades, ne sont pas soignés par les vétérinaires militaires ; il reste donc 75,000 chevaux, ce qui donne 4 vétérinaires 1/2 pour mille chevaux. Tandis qu'il n'y a que 2 médecins pour mille hommes !

Cette disproportion si extraordinaire en temps de paix devient incroyable en temps de guerre. En effet, après une bataille, les chevaux atteints de fracture d'un membre ou de blessures graves sont aussitôt abattus, sacrifiés ; les vétérinaires n'ont donc plus alors à s'occuper que des blessures légères ; tandis que parmi des milliers d'hommes blessés plus ou moins sérieusement, ce sont ceux le plus gravement atteints, et dont l'existence paraît le plus menacée, qui occupent surtout le médecin et exigent ses soins empressés et continus.

Si nous examinons les règlements sur l'alimentation des hommes et des chevaux, nous voyons que la ration des chevaux est *proportionnée* à leur taille et au service qu'ils doivent faire ; nous voyons que cette ration est augmentée pendant la saison des manœuvres et pendant les routes, tandis que la ration de vivre des hommes, généralement reconnue insuffisante pour l'infanterie, n'est cependant pas plus forte pour les carabiniers, les cuirassiers, l'artillerie, le génie, etc., qui n'ont que des hommes de grande taille.

Dr J.-C. CHENU.

(*La Mortalité dans l'armée*, pages 11 à 14 ; 1 vol., 3 fr. 50, Hachette, éditeur, 79, boulevard Saint-Germain.)

Quinze degrés au-dessous de zéro. Des soldats manœuvrent sur la place. On exécute les exercices du fusil, à peu près inutiles en guerre, mais si séduisants à la parade en ce qu'ils traduisent par l'ensemble de l'exécution, l'esprit général de soumission aux ordres donnés. « Que je n'entende qu'une crosse » a l'habitude de dire l'officier qui commande de reposer l'arme; dans ce cri, à son insu, donnant l'expression synthétique de l'unité que doit être le régiment.

Immobiles sous la bise qui les cingle, gardant la position si fatigante des mouvements décomposés, les conscrits, attentifs au commandement, prêtent l'oreille. Bon dieu quel froid! Les civils se hâtent, les mains dans les poches. Dans les chambres bien closes, on grognonne que les cheminées tirent mal; on gèle auprès du feu; des officiers généraux qui ne sont pas douillets par profession, enveloppés dans des robes de chambre, se plaignent à leurs ordonnances des vents coulis qui glissent sous les portes.

Le bataillon manœuvre toujours. il manœuvre sur place. L'acier des armes colle à la peau, les corps grelottent sous les courtes vestes, le sang bourdonne aux tempes qu'étreint un bandeau glacial.

Un soldat laisse tomber son arme.

Injures, menaces, promesses de salle de police, de prison, le laissent indifférent. Il essaie de ramasser le fusil à terre, c'est en vain. Ah! on a les doigts engourdis, il paraît! Eh bien on les dégourdira à la boîte. Qu'est-ce qui m'a fichu des soldats comme cela! Voyez-vous cette petite fille qui se plaint de l'onglée!...

Ce n'est pas l'onglée. Le malheureux, sourd aux gros mots qui le bousculent, n'est plus sensible qu'à ses souffrances. Il hurle, lui qui s'était héroïquement contenu. Le médecin examine ses mains : elles sont gelées.

Des soldats, ses camarades, se sont aussi rendus à la visite; ils éprouvent aux oreilles une souffrance singulière. Le médecin examine leurs oreilles : elles sont gelées. Pour le premier malade, il faudra probablement procéder à une double amputation...

Vous vous doutez que ces faits se sont passés en Allemagne.

Chaque jour, il nous arrive de là-bas des récits de ce genre, des traits de discipline cruelle. Un de plus ou de moins n'est pas pour nous surprendre. Cela est odieux, et notre patriotisme charitable flétrit comme il convient ces abus de pouvoir. Oui, l'Allemagne est dure à ses soldats, et qu'elle en ait laissé geler à l'exercice, c'est la chose du monde qui nous surprend le moins...

Il nous est pénible de vous détromper : ces faits se sont passés en France, à Dunkerque; les soldats gelés appartenaient au 110e régiment de ligne.

. . . .

(*L'Éclair.*)

Dimanche 8 avril. — Et voilà Pierre Gavarni, qui nous entretient de la contamination des campagnes par cette universalité de soldats rapportant la v..... dans les localités les plus sainement portantes. Il signale aussi le changement curieux qui s'est fait chez les paysans de son département, qui, lorsqu'ils n'avaient pas le sol, étaient des conservateurs forcenés, et qui, maintenant qu'ils possèdent des terres et de l'argent, sont socialistes.

(*Journal des Goncourt.*)

En France, la Cour reconnaissait la nécessité des filles de joie partout où il y avait des soldats. Alors, comme aujourd'hui, on considérait les deux institutions comme intimement liées.

Yves Guyot (*La Prostitution.*)

On a accusé, et non sans raison, je pense, la sélection militaire de jouer un rôle important dans la dégénérescence physiologique. Elle enlève à la reproduction, pour un temps ou définitivement, les sujets les plus propres à la lutte pour l'existence et, par conséquent, les moins nés pour le crime; tandis que les plus impropres à la procréation d'enfants aptes à la lutte pour l'existence pullulent d'autant plus facilement qu'ils n'ont pas de concurrents.

Ch. Féré.

Quelques hommes prennent à la caserne des habitudes d'intempérance qu'ils n'avaient pas avant leur incorporation et absorbent volontiers le matin à jeun un petit verre de liqueurs fortes. On peut observer chez eux au bout d'un certain temps les traces plus ou moins marquées de l'alcoolisme chronique qui nécessite un traitement dans les infirmeries et même dans les hôpitaux.

Dr MARVAUD,
Médecin principal de 1re classe.

MALADIES VÉNÉRIENNES

Elles constituent la plaie dans la flotte comme dans la marine entière.

La syphilis fournit 13.42 pour 1.000 de malades.

Le chancre mou, 23.06 pour 1.000.

La blennhorragie, 39.83 pour 1.000.

Soit ensemble : 76.32 pour 1.000.

Il n'est pas téméraire de majorer le chiffre et de le porter à 100 pour 1.000, étant donné le nombre d'hommes qui sont soignés tout en continuant leur service à bord, ceux qui échappent à l'observation médicale *(cadres)*, et les cas relevés chez ceux des hommes en traitement à l'hôpital pour d'autres affections.

MALADES A L'INFIRMERIE

17,251 soldats des troupes européennes (de la marine) ont été traités à l'infirmerie (dans l'année), soit 641 p. 1.000 de l'effectif présent, sous-officiers et soldats.

Les affections qui donnent le plus d'entrée à l'infirmerie sont :

1° Paludisme	134.2	p. 1.000
2° Maladies vénériennes . .	94.9	—
3° Diarrhée	65.4	—
4° Maladies chirurgicales . .	35.2	—
5° Lésions traumatiques . .	35.1	—

(*Journal Officiel*, 18 juillet 1901.)

LES ATROCITÉS

Mes pauvres vieux, si vous voulez me croire, rentrez dans votre pays, ne bougez, ni ne soufflez mot, prenez le deuil et ne parlez plus de votre fils que chez vous, en pleurant, la porte fermée, et quand personne ne vous entendra.

Dites-vous, mère Jannin, que vous êtes comme 7,000 mères dont on a tué l'enfant à Madagascar. C'est la même chose, votre fils est mort au service.

Quand il est parti, vous deviez bien vous douter qu'il pouvait lui arriver malheur : le métier est dangereux. Vous lisez le *Petit Journal*, vous savez bien qu'il y a : le drapeau à Pauffin, la patrie à Déroulède, le respect de la chose, l'honneur de l'armée, et la redingote d'Arthur. Tous ces beaux affiquets-là ne s'achètent pas avec des coquilles de noix.

Votre fils est mort victime du Devoir.

Le devoir c'est de vivre des années dans une caserne; c'est pour avoir vécu des années dans une caserne qu'il s'est trouvé en position de recevoir une tuile sur la tête. Vous savez que votre fils était un brave garçon, honnête et sobre; et vous ne l'avez jamais vu, à votre foyer, ivre et abruti.

C'est dans l'accomplissement de son devoir qu'il s'est trouvé dans un état à ne plus reconnaître une pièce de canon d'une carte de visite. Ce n'est pas permis aux troupiers.

La fatalité lui fait rencontrer une manche galonnée, comme il aurait rencontré la fièvre à Madagascar, ou un coupe-coupe au Tonkin.

La manche galonnée s'offre pour se faire salir, à votre malheureux gars qui a la vue troublée par l'air patriotique; il la salit. Mais qui sait? Il chantait peut-être, *justement* et *légalement* « En revenant de la revue » et n'avait pas de mauvaises intentions.

Quel malheur que personne ne vous ait dit de ne pas faire de bruit.

Voyez ce qui arrive.

Vingt-cinq journalistes qui s'occupent avec dévouement de faire massacrer la moitié de leurs concitoyens (afin d'attraper un bout de ruban, ou un huit ressorts pour leurs maîtresses) se mettent à pleurer dans la Seine comme s'ils étaient au bord du Nil.

Dix écrivains honnêtes et loyales gens se laissent prendre au mirage d'une fictive clémence; Séverine, Edouard Conte, Huard, les *Droits de l'Homme*, l'*Aurore*, viennent défendre le malheureux !

Fatale besogne!

On ne fusillera pas votre petit. On ne peut plus le fusiller. L'honneur de l'armée a dépensé le crédit de citoyens qui lui était ouvert.

Notre Roi, sortant de condescendre à des familiarités avec des monarques inférieurs, a besoin de faire œuvre souveraine en paraphant un décret de par « son bon plaisir ».

Les vingt-cinq crocodiles — malheureusement non empaillés — ouvrent de telles mâchoires qu'il faut leur donner un morceau à chacun; et l'on va leur jeter la grâce du pauvre garçon.

Sa grâce ! ! !

Mais vous n'imaginez pas ce que c'est, mes pauvres vieux.

Sa grâce! Non, je ne veux pas vous le dire.

Mais quelle misère!

Fusillé par le peloton, il tombait debout non sans honneur, servant, par son supplice au grand jour à la vue de tous, l'idée émancipatrice d'où germent les révoltes.

Sa grâce ! C'est la mort à petit feu, ignominieuse, en cinq, dix ou vingt ans sous le plomb du soleil africain, dans les silos de Biribi, où il va râler, inutile et oublié.

Fusillé, c'était pour vous le deuil; et, pour lui, le repos.

Une tombe est un asile sûr,

Mais Biribi!

On pleure encore
Quand on roupille
A Biribi.

BRADAMANTE.

(*La Fronde.*)

Lorsque, l'autre jour, le disciplinaire Henri Jamin est venu nous raconter l'effroyable supplice enduré par lui pendant ces trois dernières années, j'ai cru faire un mauvais rêve.

Le malheureux, rentré la veille chez son père, qui n'espérait guère le revoir jamais, était encore vêtu de la défroque qu'on lui avait donnée à sa sortie de Biribi. Défroque lamentable qui, dans la rue, attirait l'attention des passants par sa malpropreté et son mauvais état. Et c'est sous ce vêtement mal joint, dont les boutons tenaient à peine et dont l'étoffe légère ne le garantissait aucunement contre le froid, qu'il avait voyagé et traversé la mer!

— J'ai fait, me dit-il, six cents jours de prison, plus quatre cents jours de salle de police. J'ai subi les tortures les plus barbares et les plus injustes. Pendant quatorze mois, j'ai couché par terre, sur la brique. Voyez plutôt.

Et, ouvrant ses loques, Henri Jamin me montra sa pauvre chair couverte à ce point de croûtes et de durillons qu'un cri d'horreur m'échappa. Il comprit ma pensée :

— Ne croyez pas, reprit-il, qu'en venant à vous je veuille exercer une vengeance contre mes bourreaux. La satisfaction de leur avoir échappé me suffit. Combien d'autres sont moins heureux que moi! Ce n'est point un sentiment personnel qui me dicte cette démarche, mais bien le seul désir de faire connaître au gouvernement, aux Chambres, aux pères et aux mères de famille surtout, les atrocités qui sont commises en Algérie. Je remplis la mission sacrée dont m'ont chargé de nombreux camarades de souffrances, laissés là-bas, et qui agonisent lentement sans avoir plus que moi de fautes graves à se reprocher.

Comment on devient disciplinaire. — Henri Jamin étudiait la peinture dans l'atelier de M. Bonnat quand, en 1893, il tira au sort. Il fut incorporé au 10e d'artillerie, à Lunéville. Cinq mois après son entrée au régiment, il fit une chute de cheval si malheureuse qu'il se brisa la jambe, en présence du maréchal des logis Fournil et du brigadier Noël.

Le jeune soldat resta trois mois à l'hôpital. La convalescence dura quatre mois, qu'il passa dans sa famille.

Le 1er octobre 1894, sur sa demande, il fut réincorporé. On l'envoya au 8e régiment d'artillerie. C'est ici que commence le drame :

— Je servais, me dit-il, sous les ordres du lieutenant Fondeur et du capitaine Hayot.

Quand ce dernier sut que j'avais étudié la peinture, il me commanda de reproduire un tableau d'Alphonse de Neuville, dans l'intention d'orner la batterie de cette reproduction pour la fête de la Sainte-Barbe. Huit jours seulement nous séparaient de cette fête. Ce laps de temps était matériellement insuffisant pour peindre un sujet aussi compliqué que celui dont le modèle m'était indiqué. Au bout de huit jours, c'est à peine si mon tableau était esquissé. Le capitaine furieux, m'accusa de mauvaise volonté et me prit en grippe. Dès lors, j'étais perdu.

Régulièrement, ou plutôt règlementairement, le certificat d'origine de ma blessure aurait dû se trouver à la tête de mon lit. Malgré mes demandes réitérées, on ne me l'avait pas délivré encore. Le capitaine Hayot profita de cette négligence pour prétendre que je simulais une infirmité. Il m'ordonna de remonter à cheval. Comment aurai-je pu obéir alors que, pour marcher, l'aide d'une canne m'était nécessaire. Je n'étais pas guéri, loin de là. Combien maudis-je alors le zèle stupide qui m'avait poussé à demander, spontanément, mon renvoi au régiment!

Le capitaine Hayot alla trouver le major, un homme très dur qui revenait des colonies.

— Jamin est un carottier, lui dit-il. Il faut à tout prix nous débarrasser de ce gaillard-là avant l'arrivée des recrues. Les jeunes soldats n'ont déjà que trop peur de monter à cheval. Il ne faut pas leur laisser sous les yeux un mauvais exemple.

Comme je n'avais pas de punition à mon actif, on ne pouvait pas m'envoyer en Afrique comme disciplinaire. On m'y expédia comme simulateur.

Par décision du général commandant du 6e corps d'armée, je passai à la 4e compagnie de fusiliers de discipline le 14 février 1895, et je partis pour Aumale.

Traités comme des forçats. — A Aumale, je tombai sous la coupe du sinistre capitaine Charageat, dont la presse parisienne a eu souvent à raconter les exploits. Il m'occupa, dès mon arrivée, à peindre des lettres et des attributs dans les bâtiments de casernement. Je fus obligé de payer les frais de peinture avec mon argent de poche.

Quand ils surent que j'étais artiste peintre, les sergents voulurent me faire travailler pour eux, et, comme il m'était impossible de les satisfaire tous à la fois, je ne tardai pas à soulever des colères et des rancunes.

Être mal vu à Biribi, par un sergent, cela équivaut souvent à une condamnation à mort. Le sergent s'acharnera sur l'homme; il essayera de le pousser à la révolte par des persécutions incessantes, il le martyrisera de toutes façons.

Lorsqu'un homme ainsi visé est mis à la salle de police, il peut ne plus en sortir. Ça s'est vu. Les sergents de semaine se repassent les hommes en consigne. Ils se disent :

— Celui-là, tu le feras crever de faim.

— Celui-là, tu « le rallongeras ». Il faut qu'il y reste.

Le sergent Anziani me punit de quatre jours de salle de police pour avoir réclamé une portion qui manquait dans une gamelle. Le capitaine Charageat augmenta la punition et me donna *quinze dont huit*, c'est-à-dire huit jours de cellule et sept jours de prison.

Les cellules de Biribi sont de grandes niches à chien. Elles ont 2m60 de longueur sur 0m80 de largeur. On peut à peine s'y mouvoir. Le plafond, en roseau, est un nid de punaises qui, la nuit, vous tombent dessus, vous dévorent et vous mettent en sang. L'air est empoisonné par les émanations d'un baquet placé dans un coin de la pièce...

La nourriture d'un homme puni de la cellule consiste, pour une journée, en deux quarts de pain de munition, un le matin et un le soir; deux quarts d'eau; une soupe composée de deux ou trois morceaux de pain nageant dans de l'eau claire et, tous les deux jours, un os à ronger. C'est vous dire qu'on souffre de la faim et surtout de la soif, par les chaleurs torrides qu'il faut supporter.

Lorsqu'un homme sort de cellule, il est éreinté par les privations et par la fièvre. Eh bien! au peloton de punition, il devra porter, pendant sept heures par jour, son sac rempli de ses effets de première tenue, ce qui représente un poids d'environ dix-huit kilos. Pendant sept heures, il sera obligé de courir au pas gymnastique :

— Marche, crève ou refuse, telle est la formule employée par les chefs.

Si, n'en pouvant plus, il demande grâce! on le déférera au conseil de guerre pour refus d'obéissance. La peine encourue varie entre un an et trois ans de prison. Et le conseil de guerre n'admet aucune excuse : il condamne toujours.

Je terminais ma punition, continue Henri Jamin, lorsqu'on m'en infligea une nouvelle. Qu'avais-je fait? J'avais abandonné une cuiller sur le bord de la porte, le soir, après avoir mangé la soupe.

Tentative d'évasion. — Je subissais ce martyre depuis trois mois. J'étais complètement anémié; de plus, je souffrais cruellement des fièvres paludéennes, quand le capitaine Charageat fut pris de la fantaisie de m'envoyer à Bou-Saada, avec cinq camarades d'infortune : Conor, Gâtineau, Bibin, Maugras et Thomazon. Ces deux derniers étaient punis comme je l'étais moi-même.

Il faut vous dire, pour vous expliquer cette décision du capitaine Charageat, qu'on est beaucoup plus mal encore à Bou-Saada qu'à Aumale : le régime y est terrible.

Ces deux casernements sont distants de 140 kilomètres. La route doit être parcourue en quatre jours, par étapes de 36, 24, 44 et 36 kilomètres.

J'étais absolument hors d'état de partir et néanmoins on refusait de me reconnaître malade. Nous résolûmes, Maugras, Thomazon et moi, de nous enfuir, plutôt que de risquer d'être traînés à la queue d'un cheval.

Le départ fut ordonné à trois heures du matin. Deux sergents et deux caporaux étaient chargés de nous accompagner.

Aussitôt dehors, nous jetons nos sacs par terre et nous nous

mettons à courir dans la direction de la montagne. Les sous-officiers s'élancent à notre poursuite. Le sergent Amadéi, le sergent Rafali et le caporal Grand déchargent leurs revolvers dans notre direction. Tout en visant, ils nous crient :

— Arrête! bandit, canaille, ou je fais feu!

Heureusement pour nous, le ciel s'est obscurci, la lune s'est voilée, et les balles s'égrènent au hasard sans nous atteindre.

Tout à coup, je bute et je tombe.

— Je suis tué, soupirai-je.

Le sergent Amadéi tire sur moi deux coups de son arme à bout portant. Les projectiles s'enfoncent dans la terre. Le sable me jaillit à la figure et m'aveugle, mais je ne suis pas touché. D'un bond je me relève et je reprends ma course folle. J'arrive enfin au bord d'un ruisseau entouré d'une forêt de roseaux. J'entre dans l'eau jusqu'aux épaules. J'échappe ainsi aux investigations. Maugras de même. Seul, Thomazon est repris. On le roue de coups, puis on l'emmène, les poucettes aux mains.

Les poucettes sont des bagues en acier qu'on vous passe aux deux pouces. Une clef. tournant sur un pas de vis, permet de les serrer à volonté. Les pouces s'y trouvent écrasés au point que le sang jaillit parfois de leurs extrémités. C'est un affreux supplice : Thomazon l'endura pendant huit heures!

Tandis qu'on entraînait notre malheureux camarade, les sergents du casernement étaient accourus avec des falots. Ils se dirigèrent vers l'endroit où nous étions dissimulés à tous les yeux. D'énormes pierres furent lancées dans les roseaux. Une seule d'entre elles eût suffi à nous assommer, mais nous eûmes la chance d'échapper à ce nouveau danger.

Repris. — A la crapaudine. — Au bout d'une heure d'immersion, comme tout était redevenu tranquille autour de nous, nous sortîmes de notre cachette.

Pendant trois jours, nous errâmes dans la campagne, mourant de faim, buvant notre urine pour essayer d'étancher la soif qui nous dévorait les entrailles. Au bout de ce laps de temps de souffrances, ne pouvant aller plus loin, nous nous rendîmes à des spahis qui nous ramenèrent à Aumale.

Là, on commença par nous « passer à tabac », puis on nous mit à la crapaudine.

Voici en quoi consiste le supplice de la crapaudine. Les poucettes vous sont passées aux mains, derrière le dos, et des chaînes fermées au cadenas sont passées aux jambes. Ceci fait, un caporal ou un sergent — parfois ils s'y mettent à deux — vous remontent les pieds vers les mains, et le tout est attaché ensemble par une corde reliée aux poignets. Cette corde se termine, à l'autre extrémité, par un bâillon, un morceau de manche à balai, qu'on vous passe dans la bouche comme un mors.

Un homme mis à la crapaudine n'est plus qu'un paquet de chair pantelante, de laquelle s'échappent des gémissements étouffés :

— Ouvre la bouche, canaille, ou je te brise les dents! me dit-on en me passant le bâillon.

Et, comme le sang s'échappait d'une blessure qu'on venait de me faire :

— Ah! tu saignes, crapule! s'écria mon bourreau. Tu le fais exprès.

Nous restâmes pendant neuf heures dans cette affreuse position, couchés l'un sur l'autre dans la même cellule, sans une goutte d'eau, et grelottant de fièvre.

Au bout de trois jours de cellule, le capitaine Charageat nous donna « quinze dont huit », puis il demanda pour nous soixante jours de cellule au général, ce qui fut accordé.

Enfin, on organisa à notre intention un convoi spécial pour Bou-Saada. Le capitaine Charageat s'obstinait à vouloir nous envoyer dans cet enfer, dont le nom seul fait frissonner les malheureux disciplinaires.

Je ne pouvais me tenir debout. J'avais quarante degrés de fièvre. Je me portais malade, sans succès du reste.

Voulant, à tout prix, éviter d'aller à Bou-Saada, Thomazon, Maugras et moi, nous nous donnâmes le mot pour lancer des pierres dans les carreaux du casernement. Notre but était de nous faire poursuivre en conseil de guerre pour bris de clôture et d'être ainsi transférés à Alger.

On nous remit en cellule. Nous continuâmes à casser chacun

une planche de notre lit de camp de façon à rendre inévitable la comparution devant le conseil.

Nos calculs furent déjoués par le capitaine Charageat. Il établit bien la demande de conseil de guerre, mais il n'en persista pas moins à nous envoyer à Bou-Saada, dans l'unique espoir qu'en route nous refuserions de marcher.

A Bou-Saada. — Nous partîmes. Le voyage fut si terrible qu'un médecin militaire, rencontré à Inkermann, eut pitié de nous et donna l'ordre de nous faire monter en cacolet.

Thomazon et moi nous avions 44° 7/10 de fièvre en arrivant à Bou-Saada. Dans cette géhenne, les hommes malades, fussent-ils reconnus tels par le major, sont mis à la salle de police. On ne les transporte à l'hôpital que lorsqu'ils paraissent sur le point de mourir. Entre parenthèses, quand ils meurent à la suite des privations endurées, on déclare qu'ils ont eu la fièvre typhoïde...

Le lieutenant Quentin, qui dirige ce poste, est un ancien sergent de pompiers de Paris. Il doit son avancement à un acte de courage accompli, paraît-il, pendant l'incendie de l'Opéra-Comique. C'est peut-être un homme brave, je n'en sais rien. Ce qui est sûr, par exemple, c'est que c'est un homme féroce, semblant prendre plaisir à torturer les pauvres diables que leur mauvais sort lui amène. Je vous citerai, par exemple, le cas de Luédé et de Marron — pour ne nommer que ceux-là — qui sont restés, contre tout droit, cinq jours sans manger.

Nous étions depuis deux jours à la salle de police lorsqu'on vint nous chercher pour nous transporter à l'hôpital sur des brancards. Nous y restâmes onze jours, puis on nous replaça en cellule.

Neuf jours après, on nous ramena à Aumale. Deux jours plus tard, nous partîmes pour Alger avec d'autres jeunes disciplinaires.

Notre détachement, accompagné par des spahis, était commandé par le sergent Gauthier, dont il a été parlé au sujet d'autres affaires, et le sergent Perrin, dont on connaît le rôle dans la mort du malheureux Schémal.

A LA QUEUE D'UN CHEVAL ! — Comme nous fûmes très mal soignés, les fièvres ne tardèrent pas à nous reprendre.

L'un d'entre nous, nommé Jannot, qui ne marchait pas assez vite au gré du sergent Perrin, fut attaché, sur son ordre, à la queue du cheval d'un spahi. Il fut traîné sur une longueur de neuf kilomètres, à travers un banc de sable, et son sac fut broyé sous lui :

— Sergent, de grâce, suppliait-il. Faites-moi détacher. Je ferai mon possible pour marcher.

Maugras, qui était relié à Jannot par une même corde, attachée aux poucettes qu'il avait aux mains, tombait de temps à autre et se relevait avec peine.

J'étais relié moi-même à deux camarades. L'un d'eux, nommé Viollet, faiblit. Aussitôt nous eûmes à subir la même torture :

« Pitié, m'écriai-je, ne nous traitez pas ainsi, nous autres qui nous efforçons de suivre le détachement. »

— Non, me fut-il répondu, pas de pitié. Vous êtes tous des crapules. Vous payerez les uns pour les autres !

Le 19 novembre 1895, continue Henri Jamin, le conseil de guerre me condamna à six mois d'emprisonnement, et je fus enfermé au fort de Bab-el-Oued. J'y fus beaucoup moins malheureux qu'à Aumale, et surtout qu'à Bou-Saada. Je fus gracié de deux mois, à cause de ma bonne conduite.

A l'expiration de ma peine, je fus ramené à Bou-Saada où de nouveau, les sergents s'acharnèrent contre moi.

Je restai un an en cellule, ayant de temps à autre les poucettes et le bâillon. Mais mon parti était pris et mon corps était habitué à la souffrance. J'étais soutenu par l'idée qu'un jour je serais enfin délivré de ce cauchemar. J'eus l'énergie de tout supporter sans plus me plaindre ! Et me voici dehors. Après tout, j'ai de la veine. Combien d'autres laissent leur peau à Biribi !

CONCLUSION. — Tel est le long récit qui m'a été fait par Henri Jamin. Je l'ai fidèlement rapporté, me bornant à supprimer certains détails qui l'eussent allongé encore.

PH. DUBOIS.

(*L'Aurore*, 16 mars 1898.)

La cellule noire (1). — Nul ne pouvait ouvrir la porte de la cellule que sur l'ordre du capitaine Fouilloy et lui présent; défense de me parler. La férocité du capitaine était continue, égale, sans faiblesse comme sans emportements, paisible, sereine : parfaite. En Agérie, il était légendaire. Il était connu même dans les prisons de France. M. Fouilloy appelait les hommes en cellule : « Mes pensionnaires ».

La porte de la cellule était blindée en tôle. Aucune ouverture dans le mur. Obscurité absolue. La première sensation était un froid glacial. « La cellule noire » a environ cinq pas de profondeur sur deux ou trois d'ouverture. C'était étroit pour se promener. Les caillous pointus dont le sol était pavé blessaient les pieds nus des punis.

J'étais enfermé depuis quelques heures lorsque le capitaine vint explorer la cellule. Après une inspection minutieuse il dit à mi-voix : « Il n'y a rien. »

Il ouvrit alors son carnet et y prit un petit carré de papier gommé :

« Vous allez vous déshabiller et vous remettrez votre pantalon et votre chemise au sergent, qui les déposera dans la cour au pied de la porte. — Et si je ne voulais pas me déshabiller? Je vous ferais déshabiller par les hommes de garde et vous ferais ensuite attacher à la crapaudine. »

Cela fut dit simplement , sans colère. Je m'exécutai. Au sergent il dit : « Cette cellule est consignée. — Pour combien de jours ? Jusqu'à nouvel ordre. — Bien mon capitaine. »

Ce fut tout. La porte fut fermée. Le capitaine colla le bout de papier gommé sur le trou de la serrure. Du lundi soir au samedi matin, le morceau de papier, le « scellé », resta intact. Je ne parle pas de la faim. J'avais froid, un froid terrible, voilà

(1) *Cri du Peuple*, du 23 décembre 1884. — Dans le même ordre de choses, notons qu'au 2e bataillon, détachement de Laghouat, en 1891, l'adjudant Pascalini faisait mettre du savon dans les gamelles des hommes punis de prison, et qu'en 1893-1896, à la 2e compagnie du 2e bataillon, détachement de Djelfa, le sergent Barbe urinait dans les gamelles des bagneux.

tout; je ne sentis plus rien d'autre. Le manque de nourriture contribuait à mon engourdissement. Le samedi matin, la porte fut ouverte. Le capitaine avait fait porter une gamelle de bouillon chaud et une demi-ration de pain chaud aussi. Quand j'eus conscience de mes actes, la gamelle était vide. Le capitaine se tenait debout sur le seuil de la porte.

« Est-ce que vous allez me laisser longtemps ici ? lui demandai-je. — Je ne sais pas. — Vous pourriez m'assassiner tout de suite : ce serait plus tôt fait. — Vous avez bu votre bouillon ? Sergent, fermez la porte. »

Et il me laissa avec ma moitié de pain chaud dont je jetai une partie dans le baquet, craignant de ne pas résister à l'envie de la dévorer. J'étais étouffé si j'avais tout mangé. Je restai vingt-cinq jours dans la cellule obscure, mangeant un jour sur deux, tout nu ou vêtu seulement d'un pantalon de toile et d'une chemise. De la cellule obscure, je passai dans le sac à plâtre où je restai un été, enfermé sans air, ruisselant de sueur, la poitrine oppressée.

. . . .

L'Intransigeant publiait, le 31 mai 1895, le fait suivant :

« En juin 1891, un nommé Ney, qui était au détachement de Teboursouk, fut lié à la crapaudine et resta exposé au soleil toute une journée. Le malheureux devint fou. Personne n'en entendit plus parler. »

Les morts : STAHL. — « Atteint de fièvres paludéennes et sollicitant un peu de sulfate de quinine avec une journée de repos, Stahl reçut comme remède, avec force injures, une brouette à traîner. Brisé, se soutenant à peine, il dut se mettre à sa tâche de forçat jusqu'à six heures du soir. A huit heures, il était mort (1). »

Les morts : ROUX. — « Le chasseur Roux fut attaché à la crapaudine par un sous-officier, resta exposé en plein soleil, pendant une journée entière. Les cordes furent arrosées afin qu'elles

(1) *Intransigeant* du 31 mai 1895.

serrassent plus fortement. Lorsqu'on détacha le soldat, on constata qu'elles avaient produit des plaies profondes aux chevilles et aux poignets. Roux mourut peu après (1). »

. . . .

Le sergent Philippart prit un fusil, le chargea, et, agenouillé, le doigt sur la gâchette, ajusta Margueritte qui revenait au camp. De l'intérieur de sa tente, le capitaine jugea bon de ne pas le faire abattre et donna l'ordre de l'attacher. Dès que le joyeux eut franchi la limite du camp, les gradés s'en emparèrent et le renversèrent. Prenant un support-brisé, Doize lui cria : « Ouvre ta gueule, salop! » puis, lui mettant un pied sur la nuque il lui enfonça transversalement le support dans la bouche, tirant fortement sur les deux extrémités qui dépassaient, de façon à ramener la tête sur les reins. Pendant ce temps, Philippart et Querry ligotaient les chevilles en relevant le pantalon de façon que les cordes entrassent dans la chair, et lui attachaient les poignets derrière le dos; puis un pied sur les reins du joyeux, Philippart tira le bâillon et l'attacha par un lien à la ligature qui réunissait les pieds et les poings, de sorte que la tête bâillonnée était complètement renversée en arrière.

Dans cette position, Margueritte fut transporté à cent mètres du camp où il passa la nuit, ainsi que le capitaine l'avait ordonné.

Il avait la bouche fendue à chaque commissure, la lèvre inférieure pendait, découvrant les gencives; une partie de la peau de la face était enlevée, laissant voir les veines, les yeux étaient congestionnés, la sclérotique rouge, les paupières déchirées, le sable entrait dans toutes ses plaies d'où le sang dégouttait.

Spectateur de ce supplice, le chasseur Pérez sauta sur un faisceau, s'écriant :

— J'ai pourtant un père et une mère... Je m'en fous! je vais en tuer un.

Mais avant qu'il eût chargé son arme, les gradés se ruèrent sur lui, une bataille acharnée eut lieu. Perez fut mis à la crapaudine, mais sans bâillon, et transporté hors du camp. Les gradés

(1) *Intransigeant* du 21 juillet 1895.

le déposèrent à côté d'une fourmilière. Toute la nuit on entendit les cris de l'homme mordu, grignoté. Pérez et Margueritte furent détachés le lendemain; ils étaient non seulement incapables de se tenir debout, mais encore de faire le moindre mouvement.

. . . .

G. Dubois-Desaulle.

(*La Revue Blanche. Aux joyeux,* 15 fév. 1902.)



LA FIN

En rade de Toulon, par une belle journée de mars.

Je suis arrivé aux extrêmes limites de ma servitude, aux dernières minutes de ma vie de marin, et j'attends sur le pont avec mes deux sacs de toile usée, où mon nom s'étale en grosses lettres noires, j'attends que soit armée l'embarcation qui doit me conduire à terre.

Et dans cette attente j'éprouve comme un trépignement intérieur, mes yeux regardent sans voir, je ne leur laisse pas le temps de se fixer sur ces formes connues; je reste là, cloué aux bordages, blanc, immobile, incapable de faire un mouvement. Je me sens bien tremblant de joie, mais d'une joie gâtée, pas aussi parfaite, aussi exubérante que je l'imaginais. Ce moment enfin venu qui fut mon seul but, ma seule pensée vivante, mon seul espoir, presque ma religion pendant ces trois années, est tellement semblable aux autres que je m'en trouve désespéré. La nonotonie de ma vie passée a tué en moi la faculté d'éprouver une aussi grande joie; je ne sais plus imaginer une heure radieuse dans le cadre de tant d'heures lassantes. Il me faudrait des bonheurs de féerie pour qu'ils me fussent sensibles, et c'est naïvement que je rêvais pour ce jour de délivrance une transformation instantanée, inoubliablement belle, de toutes les choses.

Je n'ai que de l'impatience, une impatience énervée de quitter le bord, de fuir bien vite, et toute mon émotion se restreint à cette impatience-là...

Je suis violemment pris par le bras et une voix connue me cria aux oreilles :

— Débrouillez-vous donc, nom de Dieu! le youyou vous attend !

On me chasse presque; et je passe la coupée en saluant

machinalement; je descends l'échelle tremblante, je m'assieds dans la toute petite embarcation qui se balance doucement dans le clapotis contre la cuirasse noire.

Du pont, tout là-haut, tombe cet ordre bref:

— Le youyou! Poussez!

— Bien, capitaine!

Seulement alors, à mesure que nous sortons de l'ombre froide du grand navire, et que sa masse, qui diminue, se dessine plus nettement, j'ai bien conscience de ce qui m'arrive et je ne puis détacher mes regards de la *Dévastation*. Je me tourne pour la voir, lourdement étalée sur l'eau calme. Je ressens quelque chose de triste et de doux: une émotion nouvelle me plisse le cœur; de petits détails de ces trois années finies me sautent aux yeux, coloriés, vivants; je retrouve des coins du bateau, à des jours déterminés, éclairés d'une lumière de pluie, tout brillants de soleil brûlant, avec le bruit des sifflets, leurs roulements d'oiseaux, leurs cris aigus, tristes, plaintifs, et le froid de la toile de mon hamac, la sécheresse de la couverture de laine grise sur mes pieds nus, les sinistres réveils dans l'ombre avant l'aube... Souvenirs déjà si mélancoliques d'une existence de chagrins et de peines. Et j'ai ce regret mystérieux qu'on éprouve en quittant une maison où l'on a souffert.

— Dis donc, fourrier, alors... ça y est, ce coup-ci?

C'est le patron du youyou qui me parle et qui me regarde avec des yeux ébahis, admirateurs, avec une expression de convoitise résignée.

Soudain alors, tout s'éclaire, se précise, mes gestes oublient leur contrainte; un grand vide glacé creuse ma poitrine; je regarde, je respire, comme si je sortais d'un cachot. Il me semble que l'on vient de m'enlever des chaînes que j'avais aux mains. Et la transformation que je désirais tout à l'heure s'est faite subitement; tout est nouveau pour moi, je vois, je comprends, je suis un homme vivant d'une vie oubliée... Il y a maintenant un siècle que j'ai quitté le grand cuirassé pour toujours.

Cependant le soleil baisse, rougit la nappe d'eau plate, enflamme les éperons des navires, et clairement tintent les cloches de l'escadre : ding-ding-ding...

Je sais aujourd'hui comme elle est triste la voix de ces petites cloches-là, je suis initié à leur langage. Je sais comme elles marquent douloureusement et lentement, lentement, les heures de la vie des marins... On dirait qu'elles appellent... On dirait que, de leurs jolies voix claires et gaies, elles réclament d'autres jeunes hommes!... Alors, je suis pris de l'envie folle, — oh! oui, bien folle! — de crier de toutes mes forces, de tout mon cœur. Camarades, camarades, ne venez pas ici! Restez aux champs, courez la mer sur vos bonnes barques. Mais ne venez pas ici, où vous connaîtrez l'humiliation, ou vous comprendrez la haine.

GEORGES HUGO.

(*Souvenirs d'un matelot*, pages 274 à 279; Charpentier, éditeur, 11, rue de Grenelle.)

L'iniquité bourgeoise de la conscription, l'impôt du sang prélevé sur les masses à l'exclusion de l'oligarchie du capital, a eu la fin qu'elle devait avoir. Nous n'avions pas su prendre garde que les troupiers, pour excellents soldats qu'ils soient, ne sont pas des citoyens; cette leçon de l'expérience nous l'a durement rappelé. Elle nous a dit le fond qu'on peut faire sur les légions de prétoriens et sur les chefs qui les commandent. L'armée des conscrits, dirigée par l'état-major saint-cyrien, s'est vue tout à coup engloutie dans le plus formidable désastre que la nation eût encore éprouvé. Ce n'est pas même, comme autrefois la chevalerie féodale, par l'extermination sur les champs de bataille que cette troupe de ligne a fini, mais par les redditions en masse. Elle s'est livrée, qui l'aurait prévu? comme un seul troupier, « en ordre militaire » — c'est l'expression du protocole de la capitulation de Metz — avec ses armes et ses drapeaux.

Des hommes vaillants ont fait, en matière de reddition, ce que n'avaient jamais fait les peuples les plus amollis dont l'histoire flétrit la lâcheté, en provoquant ainsi, avec le renversement de toutes les idées, la démolition de la première base gouvernementale.

Où est maintenant le prestige de cette « invincible armée »

qui imposait à l'ennemi du dehors et aux perturbateurs du dedans?

Cette soldatesque du Deux-Décembre pouvait-elle disparaître plus misérablement? Il ne suffisait pas aux prétoriens de ce Bas-Empire d'avoir prouvé en les subissant la possibilité de capitulations sans exemple et que l'imagination n'aurait pas rêvées; fidèles à leur premier et sinistre emploi, ils ont fini comme ils avaient commencé, par fusiller dans les rues de Paris les femmes et les enfants. Relâchés par l'ennemi en vue de cet office, ils ont retrouvé *in extremis* un regain d'énergie pour venger sur les citoyens la honte de leur captivité dont la résistance patriotique de la capitale assiégée avait prolongé les épreuves. Il y a loin de ces enrégimentés aux va-nu-pieds de Mayence. Capitulard et bourreau, rien n'a manqué à l'infamie du militarisme. Qu'il s'en aille sans escorte de regrets dans la nuit où vont les choses mortes; sa destinée est accomplie.

E. LEVERDAYS.

(*Politique et Barbarie*, pages 115 et suiv. : 1 vol. chez Georges Carré, éditeur. 3, rue Racine.)

L'exercice des membres développe ceux qui agissent le plus; ceux qu'on oublie diminuent, finissent par s'atrophier. On pourrait juger des mœurs d'une époque par la stature des individus. Quoique, de nos jours, on puisse encore soutenir, avec une vraisemblance apparente, que « la force prime le droit », les esprits sont déjà assez avancés pour sentir que c'est là un axiome complètement faux. Le jour viendra où il n'y aura plus ni armées, ni guerres, où l'homme se sentira couvert de honte en voyant qu'il ne travaille que pour nourrir des régiments, et où la France, l'Europe, le monde entier délivré, respirera librement en secouant et jetant au fumier ce manteau de lèpre, de sottise et d'infamie qui s'appelle le budget de la guerre.

DU CLEUZIOU.

(*Le Monde, la Création de l'Homme.*)

Pour la rendre plus belle et surtout plus complète,
Une invisible main s'est mise de la fête ;
Voilà pourquoi les fleurs, les bonbons, les joujoux,
Ont ruisselé parmi les enfants aux yeux doux.
Vive le mardi gras ! — Et ce fut un délire,
De jolis bras tendus vers les bébés en cire,
Les trompettes, les chars, les bateleurs mouvants ;
Des stupeurs vis-à-vis des animaux savants.
Les exclamations allaient, entrecoupées,
Des pantins à ressort aux superbes poupées.
Or, entre maint jouet dont j'ignore le nom,
Étienne avait reçu, pour sa part, un canon, —
Tout petit, il est vrai, mais un canon, en somme.
Ce qu'ayant vu, passant par là, monsieur Prud'homme
Dit, avec cette voix d'un volume important
Qui paraît empruntée au perroquet content :
« Oui, c'est ainsi qu'il faut, en dépit des alarmes,
« Exercer nos enfants au noble jeu des armes ! »
Il n'avait pas fini d'expectorer ces mots,
Que j'écartai du bras ma bande de marmots,
Et, dans un mouvement à comprendre facile,
Je jetai le jouet au nez de l'imbécile !

Ch. MONSELET.

Il faut le dire à la gloire de l'Humanité, le dix-neuvième siècle tend à entrer dans une voie nouvelle; il a compris qu'il doit exister aussi des lois et des tribunaux pour les peuples, et que les crimes de nation à nation, pour être exécutés sur une échelle plus grande, ne sont pas moins haïssables que les crimes d'individu à individu.

QUÉTELET.

La paix est le temps où les fils enterrent leurs pères, la guerre, le temps où les pères enterrent leurs fils.

HÉRODOTE.

Si intelligemment que se fasse la guerre, de quelques considérations morales, patriotiques ou religieuses que l'on use, soit pour en masquer les horreurs, soit pour en parer les mobiles, elle est toujours une rechute en sauvagerie.

LETOURNEAU.

(*La Guerre dans les diverses races humaines*, page 443.)

Je n'ai jamais habitué mes soldats à demander les raisons de mes actions.

DRYDEN (*All for love*, act. III).

Toute fraude dans les actions est abominable ; en matière de guerre c'est louable et glorieux.

MACHIAVEL.

Le droit de conquête est le vol sur une vaste échelle.

WYCLIFF.

L'homme n'est pas plus fait pour contraindre que pour obéir. A ces deux habitudes inverses, les races se gâtent inversement. Ici l'hébètement, là l'insolence; de véritable dignité humaine, nulle part.

CONSIDÉRANT.

(*Les Quatre Crédits.*)

... Entre la caserne et le bagne, il n'y a pas toute la distance que l'on croit. Souvent, hélas ! celle-là n'est que la préface de celui-ci.

Et comment en serait-il autrement ?

L'apologie — non pas même de la Force qui peut avoir sa beauté — mais de toutes les violences criminelles, voilà de quoi

se compose, uniquement, l'éducation militaire... On arrache brusquement un jeune homme à la vie tranquille des champs, à l'atelier, à la famille, à son rêve qui commence, et, sans préparation, on le jette tout d'un coup dans un milieu déjà pourri, que la discipline a servilisé, bestialisé, où la révolte naturelle de l'homme contre la brute, le désir de rester soi-même, dans l'anonymat d'un troupeau, sont considérés et punis comme des crimes, où toute dignité morale, toute pudeur corporelle ont disparu, sous la savante et patiente abolition des vertus qui maintiennent l'être humain à un étiage normal de propreté et de conscience.

Les forces mauvaises, les bas instincts ataviques qui dormaient, on les réveille en lui, on les surexcite, on les attise, par la peur des punitions sauvages, par l'exemple quotidien, et, nous l'avons vu tout récemment, par la menace permanente des pires tortures. Sous le prétexte fallacieux de lui apprendre à servir son pays, on ne lui apprend que le crime et qu'il n'est beau que de voler, piller, tuer..., détruire quelque chose ou quelqu'un, n'importe quoi, n'importe qui..., pourvu qu'il détruise, au nom de la Patrie!... Le mépris de la pitié, l'effroyable haine de la vie, la monomanie du meurtre, et tout ce qui en dérive, le culte des grands brigands laurés, de ces dégoûtantes brutes que sont les héros militaires...; telles sont les leçons qui désormais vont l'envelopper, le conquérir, le corrompre, l'enliser, tout entier, dans la boue sanglante... On peut dire d'un soldat — le pauvre diable — qu'il n'est pas autre chose qu'un apprenti voleur, ou un apprenti assassin.

Nous venons de le voir en Chine, pour ne choisir que l'exemple le plus récent.

Jamais, je crois, la barbarie, la férocité cannibalesque ne se vautrèrent dans de pires forfaits. Lorsque Goya burina ces pages hallucinantes: *les Horreurs de la Guerre*, il avait cru reculer jusqu'à l'impossible, les bornes de la sauvagerie soldatesque et de l'atrocité humaine. Tout ce que l'imagination inventive et démoniaque d'un bourreau peut concevoir de tortures horribles et raffinées, il semble que le maître espagnol l'eût fixé à jamais, pour l'enseignement des peuples à venir...

Aujourd'hui, ces dessins nous paraissent presque anodins. Ils ne nous font plus frissonner. Ce sont presque de douces et ternes idylles, à côté de ce que nous avons réalisé, aujourd'hui...

Quel artiste oserait reproduire, sans être pris de vertige, ces scènes de carnage dont l'effroi inconnu est d'hier... cette émulation dans le pillage, la destruction et le supplice — pour le seul plaisir de voler, détruire et torturer — cette folie rouge, cette démence sadique de l'égorgement, et la joie forcenée, le frénétique enthousiasme, avec quoi tout cela fut accompli ! Troppmann, Pranzini, qui payèrent de leurs têtes de pauvres et timides coups de surin, eussent hésité devant ces meurtres auxquels se ruèrent nos jeunes soldats, dans un élan patriotique, qu'admire publiquement M. Drumont, professeur breveté d'assassinat.

Nous avons de très nombreuses lettres de Chine, des lettres écrites avec des mains encore gantées de sang et toutes poisseuses de moëlles chaudes... Il n'y en a pas une qui exprime un regret, un dégoût, une pitié... On y sent au contraire l'exaltation abominable de la bête homicide, cette griserie particulière du sang qui est, comme l'a dit un poète, le vin de l'amour... Car ici le meurtre s'accompagne toujours du viol — viol des vivants, des blessés, des morts !...

Et ces jeunes hommes, si vite, si complètement endurcis à la cruauté, n'étaient point méchants, avant la caserne... C'est là, qu'en un an, en deux ans, par un effacement insensible, par une sorte de disparition de l'homme dans le soldat, ils sont devenus, à leur insu, mais fatalement, de véritables monstres d'inhumanité.

La caserne ne fabrique pas que des assasins; elle fabrique — ce qui est pire peut-être, au point de vue social — des déclassés... Au sortir de la caserne, les jeunes soldats, en qui l'on s'est acharné à détruire toutes les facultés normales, tous les sentiments moyens, ne savent plus que faire, ne veulent plus rien faire, ne peuvent plus rien faire. C'est qu'en réalité ils sont, maintenant, inaptes à la vie civile... Les longues paresses, les excitations mutuelles, si énervantes, de la chambrée, la démoralisation constante, produite par l'obéissance aveugle, irraisonnée aux ordres stupides, incohérents et malfaisants des chefs, l'apprentissage de l'ivrognerie et de la sale débauche, et, souvent, la maladie

qui pourrit leur chair et empoisonne leurs germes les ont, en quelque sorte, déshumanisés...

N'étant plus personne, sinon que de vagues numéros dans une collectivité de riens, ils ne veulent plus, ou, mieux, ils ne peuvent plus s'astreindre, de nouveau, au travail, pour quoi il faut une individualité et une conscience. Le paysan qui a goûté à la vie des villes, refuse de retourner à la terre à qui, pour être fécondée, il faut des cœurs sains et des bras vigoureux... L'ouvrier trouve qu'il est inutile de s'esquinter à des besognes fatigantes et mal payées, quand on peut vivre, si plantureusement, chez les autres et sur les autres... La plupart se font domestiques. Après avoir servi la patrie, ils n'aspirent plus qu'à ce rêve merveilleux, servir les bourgeois, c'est-à-dire profiter un peu de leur luxe, de leurs vices, de leur ignominie... escompter les complaisances de la cuisinière, les faiblesses amoureuses de la femme de chambre, perpétuer ainsi une vie de chapardeur et de souteneur.

On voit que si la caserne conduit parfois au bagne, elle conduit aussi à l'office, ce qui est moins tragique, sans doute, et plus dégradant... Elle pèse donc d'un poids très lourd sur la vie nationale qu'elle prive de ses espérances, et sur la vie humaine, en général, à laquelle elle enlève ses meilleures énergies. Elle a pris, à la société, l'homme sain, utile et bon; elle le lui renvoie, après trois ans, pourri, révolté, paresseux et féroce : un déchet social, une scorie d'humanité...

Octave MIRBEAU.

Paris, 6 juin 1901.
(Préface de *Un an de caserne*, chez Stock.)

MEMENTO BIOGRAPHIQUE

Ackermann (Louise-Victorine-Choquet), 1813-1890; femme écrivain et poète. Parmi ses œuvres, *Premières poésies* (1863), *Poésies philosophiques* (1872) et *Pensées d'une Solitaire* (1882).

Armée Coloniale (l'). Inutile de dire quelles sont ses opinions. Le titre suffit.

Aubanel (Théodore), 1829-1886; poète provençal; un des fondateurs du félibrige.

Aurore (l'), journal fondé en 1897, par Vaughan, avec des apparences éclectiques. Mais ayant appris à l'*Intransigeant*, le journalisme de l'engueulade, Vaughan a coulé son journal en le lançant dans cette voie. Il essaie sans succès, de le renflouer en en faisant une tribune politicienne.

Barras (Paul-François-Jean-Nicolas, vicomte de), 1755-1829; fut un des cinq membres du Directoire qui contribua à ressusciter l'esprit monarchique.

Bauer (Henry), 1852; publiciste et critique. Envoyé à la Nouvelle-Calédonie pour participation à la Commune. A souvent des idées larges dans ses écrits.

Bergerat (Auguste-Emile), 1845? Littérateur, critique et auteur dramatique.

Bismarck (Otto-Edouard, prince de), 1815-1899; une des bêtes féroces qui sortent de temps à autre des rangs de l'humanité, et que celle-ci admire en raison du mal qu'ils lui font.

Bonnetain (Paul), 1858-1898; quitta la littérature pour devenir directeur des affaires indigènes au Soudan où il mourut.

Boucher de Crèvecœur de Perthes (Jacques), 1788-1868; surtout connu pour la longue lutte qu'il eut à soutenir contre les savants officiels pour faire reconnaître le travail de l'homme, et sa haute antiquité, sur les instruments de pierre taillée. A publié plusieurs travaux là-dessus : *Des outils de pierre* (1865); *Rien ne naît, rien ne meurt, la forme seule est périssable* (1865) et divers morceaux de littérature où, à côté d'idées réactionnaires, il a des aperçus et des conceptions larges sur la vie sociale.

Bradamante, pseudonyme d'une collaboratrice de talent de la *Fronde*. On dit qu'elle était la veuve d'un officier supérieur. A même, par là, de bien connaître l'armée.

Burke (Edmond) 1730-1797; orateur, écrivain et politicien anglais. Homme d'une rare intégrité et grand désintéressement. A la barre du Parlement, il fut l'accusateur de Warren Hastings, gouverneur général de l'Inde. Malgré l'éloquent exposé des souffrances et mauvais traitements infligés aux indigènes, fait par Burke, Hastings fut acquitté. Un Parlement, du reste ne pouvant agir autrement. Par contre, ce fut son livre : *Réflexions sur la Révolution en France* qui a arrêté, en Angleterre, le progrès des idées révolutionnaires. Burke, paraît-il, ayant voyagé en

France, avait été offusqué par les atrocités de la Terreur. Comme si une révolution était une chose qui se règle comme un ballet ! M. H. T.

Burton (Sir Richard), 1821-1890; célèbre explorateur, écrivain, savant orientaliste anglais. Fit le pèlerinage de El Medinah et de la Mecque, déguisé en pèlerin mahométan afghan, une situation pleine de dangers, protégé par sa seule connaissance des langues orientales, des mœurs et du rituel mahométan. Fut le compagnon du capitaine Speke aux lacs de l'Afrique centrale. A écrit plusieurs livres traitant du pays des Somalis, du Dahomey, de la Syrie, etc. M. H. T.

Calmette (Gaston), secrétaire de rédaction au *Figaro*.

Carol (Jean), publiciste ; fut directeur du *Journal officiel*, à Tananarive. Les infamies qu'il raconte, il les a vues.

Chamfort, 1741-1794 ; polémiste vigoureux. Compromis avec les Girondins, se brûla la cervelle pour échapper aux argousins de la Terreur.

Châteaubriand (François-René, vicomte de), 1768-1848 ; écrivain. Fut ministre sous la Restauration. Ses principaux ouvrages sont : *Le génie du Christianisme, Atala, Les Natchez*.

Chatrian (voir Erckmann).

Chenu (Jean-Charles), 1808-1879 ; naturaliste. Entra au corps de santé de l'armée. Fut médecin principal, inspecteur et directeur des ambulances pendant la guerre de 1870-1871.

Chervin (Arthur), né en 1850 ; docteur en médecine. Membre de la *Société d'anthropologie* de Paris.

Chevalier (Michel), 1806-1879 ; économiste, député et sénateur. Débuta si je ne me trompe, par le Saint-Simonisme, école qui a fourni beaucoup trop de financiers.

Claretie (Jules), né en 1840 ; membre de l'Académie, administrateur de la *Comédie-Française*. Auteur d'une compilation furieusement réactionnaire des événements de 70-71.

Clemenceau (Georges), homme politique. Eut la chance d'échouer aux élections ; se révéla alors comme littérateur philosophique de premier ordre. Depuis a eu la faiblesse de retourner à la politique. *Requiescat in pace*.

Condorcet (Marie-Jean-Antoine-Nicolas-Caritat, marquis de), 1743-1794 ; mathématicien, membre de la Convention. Compromis avec les Girondins, s'empoisonna pour échapper à l'échafaud.

Considérant (Prosper-Victor), 1808-1893 ; capitaine du génie, démissionna pour se livrer à la propagande fouriériste. Fut député de Paris. Tenta la création de phalanstères qui échouèrent. Ses principaux ouvrages sont : *Manifeste de l'école sociétaire* (1841), *Principes du socialisme* (1847), *Le socialisme devant le vieux monde* (1848).

Corre (A.), docteur de la marine, auteur de différents ouvrages d'anthropologie, entre autres : *Nos Créoles, Crime et suicide* (1891), *Documents de criminologie rétrospective* (1894), etc.

Courrier (Paul-Louis), 1772-1825 ; savant helléniste. Vigoureux pamphlétaire contre le clergé et la Restauration. Fut tué par un de ses vignerons, ce qui laisserait supposer qu'il était un propriétaire mal commode.

Darwin (Charles-Robert), 1809-1882 ; naturaliste et écrivain, dont la plus grande partie de sa vie s'écoula à la campagne, en observations et expériences dont il tira les conclusions et formules des théories qu'il résuma en son livre l'*Origine des Espèces* (1859). Ensuite, ce furent : *La descendance de l'Homme, Les récifs de*

corail, etc. D'une santé chétive, c'est grâce aux soins d'une femme dévouée, et à son caractère patient, tenace et persévérant qu'il put tant accomplir en sa vie. M. H. T.

Daudet (Léon-Alphonse), né en 1868; fils de Alphonse Daudet. Auteur de différents ouvrages qui ont fait du bruit. Est tombé dans le nationalisme et l'antisémitisme.

Delacroix (Eugène), 1799-1863; peintre de grand talent que les impressionnistes actuels réclament comme un de leurs précurseurs.

Denis (Pierre), journaliste, républicain sous l'empire. Joua, depuis, un rôle interlope dans les agissements bonapartistes et boulangistes.

Descaves (Lucien), né en 1861. Littérateur et journaliste. A écrit plusieurs ouvrages de valeur, en dehors de ses romans anti-militaristes plus connus : *La Teigne, Les Emmurés.*

Desmolins (Edmond), né en 1852; historien et sociologue, disciple de Le Play. A fondé, aux Roches, en Normandie, une école où il s'agit de former de jeunes bourgeois, parfaitement armés pour la lutte !

Dickens (Charles), 1812-1870; romancier anglais, le plus populaire de son siècle. Les misères et privations de sa jeunesse sont décrites dans *David Copperfield* (1849), le plus fameux de ses livres, dont il n'y a aucun qui n'ait un cri de flétrissure contre l'oppression des petits par les lois injustes, contre les iniquités sociales ou l'hypocrisie religieuse. C'est en se privant sur ses repas pour acheter des livres qu'il s'instruisit. Son père fut enfermé pendant de longues années en la prison pour dettes. Dickens en a laissé la description drôle et poignante à la fois, comme il savait envisager les choses, dans la *Petite Dorritt* (1855). A citer encore *Contes de Noël* (1843). M. H. T.

Drumont (Edouard), né en 1844; polémiste de talent. Inventeur, en France, de l'antisémitisme qui a fait sa fortune.

Dryden (John), 1631-1700; un des plus grands noms de la littérature anglaise. Fut le fondateur de l'école critique de la poésie anglaise. Dramaturge, satirique, polémiste, il laissa une masse d'œuvres peu lues aujourd'hui, quoique son style poétique soit peut-être le plus parfait qui existe en la littérature anglaise. M. H. T.

Dubois (Ph.), rédacteur à l'*Intransigeant* puis à l'*Aurore*.

Dubois-Desaulle. Connaît les choses de Biribi, car il y a passé.

Du Camp (Maxime), 1822-1894; poète, romancier. Un de ses meilleurs titres pour être élu de l'Académie, fut d'avoir été un des chacals qui s'acharnèrent contre les vaincus de la Commune. On peut avoir du talent, et n'être qu'un petit caractère.

Duclaux (Emile), né en 1840. Professeur de physique et de chimie biologique. Membre de l'Académie des Sciences, directeur de l'Institut Pasteur. Auteur de nombreux mémoires scientifiques. Au moment de l'affaire Dreyfus, quitta le laboratoire pour le forum.

Du Cleuziou. S'est surtout occupé des choses celtiques.

Dufraisse (Marc-Etienne-Gustave), 1811-1876; avocat, député en 1848 et en 1875. Son principal ouvrage est : *Histoire du Droit de paix et de guerre, de 1789 à 1815.*

Echo de Paris (l'), devenu l'organe de la « Patrie Française », des Lemaître et autres Q. de Beaurepaire.

Eclair (l'), nationaliste, comme le précédent, avec cette aggravation qu'il est inspiré par un ancien communard comme Humbert, et un ancien collaborateur de journaux révolutionnaires, comme Montorgueil.

Erckmann-Chatrian, le premier, né en 1822, mort en 1899; le second, 1826 1890. Romanciers, ayant traité spécialement de la période des guerres de la Répu-

blique et de l'Empire. Ils eurent l'honneur de résister au courant chauvinard et impérialiste, et de raconter la guerre comme elle est.

Esquiros (Henri-Alphonse), 1814-1876; député, sénateur. Auteur de différents ouvrages politiques et littéraires.

Favre (Jules), ?-?; député, sénateur, membre du gouvernement, dit de la Défense nationale au 4 Septembre. Lui et ses collègues donnèrent la mesure du patriotisme bourgeois, en tournant tous leurs efforts à décourager ceux qui voulaient lutter ; préférant conclure la paix avec l'envahisseur, que de devoir la victoire au peuple en armes, avec lequel il aurait fallu compter ensuite. Millière paya de sa vie pour avoir divulgué les actes malpropres de ce dirigeant.

Th. Féré, a publié plusieurs livres de science.

Flammarion (Camille), astronome, auteur d'ouvrages de vulgarisation. Spirite à moments perdus.

Fourier (Charles), 1772-1837. — Commis, quelque peu détraqué, avec des intuitions géniales, dans l'élaboration de son système.

France (Anatole-François-Thibault, dit Anatole), né en 1844 ; académicien, ce qui ne l'empêche pas, dans des ouvrages d'une fine ironie, comme *M. Bergeret* (1900), *L'Orme du Mail* (1897), les *Opinions de Jérôme Coignard*, de porter de rudes coups à l'état social dans la hiérarchie duquel il a pris rang.

France (Hector), fils du général de ce nom. Officier de spahis, prit part au mouvement insurrectionnel de 1871. Ayant réussi à échapper à la fusillade, se réfugia en Angleterre, où il devint professeur à l'école de Woolwich — quelque chose comme notre Ecole polytechnique. — Préluda à la propagande antimilitaire par l'*Homme qui tue*. A citer *Les Va-nu-pieds de Londres*.

Franklin (Benjamin), 1706-1790 ; publiciste, physicien, homme d'Etat américain ; l'un des fondateurs de l'indépendance américaine.

Frédéric II (dit le Grand, parce qu'il sut voler pas mal ses voisins et organisa l'armée prussienne), 1712-1786; roi de Prusse, qui s'assura la servilité des écrivains en sachant les flatter.

Freycinet (Charles-Louis de Saulses de), né en 1828 ; ingénieur, membre de l'Académie Française et des Sciences. A été plusieurs fois ministre de la guerre. Bourgeois dans toute la force du terme.

Fronde (La), journal de revendications féministes, fondé par Marguerite Durand. En politique est un peu le sabre de Prudhomme.

Garchine (Vsevolode), né en 1855, se suicida en 1888 ; considérant comme une guerre nationale, la guerre de 1877 contre la Turquie, il s'engagea ne voulant pas laisser les autres se battre pour lui. Ce sont ses souvenirs qu'il raconte, et forment une belle page contre la guerre.

Gaulois (le), journal royaliste, antisémite et dirigé par un juif.

Geffroy (Gustave), né en 1855 ; littérateur et critique. Son œuvre principale : *L'Enfermé*, vie de Blanqui (1893).

Germinal, revue fondée par de jeunes littérateurs, mais qui a eu peu de durée.

Ginisty (Paul), né en 1855 ; littérateur et directeur de théâtre.

Godwin (William), 1756-1836, fut philosophe, romancier et historien, son rôle en Angleterre correspondit avec celui de Rousseau en France. Fils et petit-fils de pasteurs sectaires, Godwin suivit la même profession jusqu'à l'âge de 26 ans, quand, perdant la foi, il renonça à sa cure et devint homme de lettres. Sa célèbre *Enquête sur la Justice politique* énonçait, en 1793, les bases d'un nouveau système social, où les institutions telles que le mariage et la propriété ne trouvaient plus place. Ce

livre, plus tard, exerça une grande influence sur Shelley qui devint l'ami et le beau-fils de Godwin. Le plus connu de ses romans, *Caleb Williams*, démontre en la persécution d'un domestique par son maître, comment toutes nos institutions se prêtent à l'oppression des pauvres par les riches. La violence en actes ou en paroles répugnait à Godwin, mais il ne craignait pas d'élever la voix pour la défense de ceux moins calmes que lui, et son adresse aux jurés à un procès célèbre où cinq de ses amis étaient accusés de haute trahison, amena leur acquittement. Il se maria à Mary Woolstoncraft, écrivain de talent, pionnier du *féminisme*. M. H. T.

Goncourt (Edmond et Jules Huot de), le premier, né en 1829, mort en 1870; le second, né en 1830, mort en 1896; littérateurs de talent. Dans leur œuvre, à côté de recherches historiques sur les femmes du XVIII[e] siècle, on remarque *Charles Demailly* (1860), *La fille Elisa* (1877), *Germinie Lacerteux* (1889).

Guillaume II, empereur actuel d'Allemagne. Joli spécimen du détraquage que peut apporter l'exercice du pouvoir.

Guyot (Yves), né en 1843; député, ministre; fit de la littérature sentimentale pour le bon peuple, pour se retrouver économiste féroce ensuite. C'est lui, qui, au lendemain de la Commune, écrivait des articles radicaux dans le *Radical* de Mottu, et, en même temps des articles réactionnaires, sous le pseudonyme de Veranneau, dans le *Bien Public*.

Harduin (H.), journaliste qui, lorsqu'il fait de l'ironie, s'en acquitte pas trop mal, mais lâche de fortes bourdes lorsqu'il veut discuter la question économique.

Haeckel (Ernest-Henri), né en 1834; biologiste, professeur à l'Université de Iéna. Profondément réactionnaire en politique, mais un des meilleurs propagateurs de la théorie de l'évolution. Son ouvrage principal, *Histoire de la création des êtres organisés* (1874), fait époque.

Hérodote (d'Halicarnasse), 484 vers 407 avant J.-C.; historien grec.

Hugo (Victor-Marie), 1802-1885; député, sénateur, membre de l'Académie. A passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel politique. La bourgeoisie lui a fait des obsèques nationales parce qu'elle se glorifiait en lui. Son œuvre est considérable et est connue de tout le monde.

Hugo (Georges), petit-fils du précédent. Son livre, *Souvenirs d'un matelot*, est parmi les meilleurs de ceux qui ont été écrits sur le militarisme.

Huysmans (Joris-Karl), né en 1848; écrivain réaliste avec *A rebours*, *Les sœurs Vatard* (1879), *A vau-l'eau* (1882); s'est tourné depuis vers le mysticisme chrétien. Il y en a qui affirment la sincérité de sa conversion. Moi, je veux bien.

Illustration (L'), journal d'un parfait bourgeoisisme.

Intransigeant (L'), journal où Rochefort opère ses tours d'acrobate politique.

Jourdain (Frantz), né en 1847; architecte et écrivain, à tendances libérales dans le bon sens du mot.

Journal (Le), fondé par les Letellier aux approches du dénouement du Panama. Débuta avec une bonne rédaction littéraire, dans laquelle il s'est fait pas mal de trous, depuis.

Journal de la Rive Gauche (Le), petit journal d'opposition littéraire sous l'empire.

Journal officiel (Le), tout le monde en a entendu parler. Il y en a même qui le lisent.

Jullien (Jean), ?-?: journaliste, critique et auteur dramatique d'une grande conscience littéraire, que l'on salue lorsqu'on la rencontre; car elle est rare à notre

époque. Il y a des livres de nouvelles de lui, de critique théâtrale. Parmi ses pièces : *Le Maître, La Mer, La Poigne, L'Écolière.*

Juvénal (Decimus-Junius-Juvenalis), 42-123 ; connu surtout par ses satires où il flétrit la corruption de la Rome décadente.

Karr (Jean-Alphonse), 1808-1890 ; professeur, puis journaliste, romancier. Un peu oublié aujourd'hui. Quelques-uns de ses romans sont cependant originaux. Entre autres : *Une heure trop tard, Sous les Tilleuls. Les Guêpes,* pamphlets mensuels qu'il publia pendant dix ans, à partir de 1839. C'est lui qui a trouvé, pour combattre la peine de mort, cette boutade qui parut si spirituelle : « Que messieurs les assassins commencent ».

La Bruyère (Jean de), 1645-1696 ; précepteur du petit-fils du Condé, appelé le Grand, parce que, soldat sans scrupules, il fut toujours au service de celui qui le payait le plus.

Lacombe (P.), inspecteur honoraire d'académie, auteur d'ouvrages sur l'enseignement.

Lactance (Firmianus), né au milieu du IIIe siècle ; écrivain latin converti au christianisme. Fut précepteur d'un des fils de l'empereur Constantin. On voit beaucoup d'écrivains, aux aspirations larges — dans leurs écrits — précepteurs de fils de rois ou de princes. Il ne semble pas qu'ils aient inculqué beaucoup de leurs idées généreuses à leurs pupilles. Est-ce la faute du précepteur, du pupille ou de la situation ?

Lamennais (abbé Hugues-Félicité-Robert de), 1784-1854 ; se sépara de l'église. Ouvrages les plus connus : *Paroles d'un croyant, Le livre du Peuple.* Fut député en 1848.

Lanessan (Antoine de), né en 1843 ; député, ministre, gouverneur de l'Indo-Chine. S'était cependant fait connaître pour un homme de valeur en sciences. Ouvrages principaux. *Le Transformisme, La lutte pour l'existence et L'association pour la lutte.*

Laporte (Gaston), député, boulangiste, rédacteur au *Patriote du Centre.*

Larroque (Patrice), 1801-1879 ; inspecteur, puis recteur d'académie. En dehors de l'ouvrage cité, a publié : *Examen critique des doctrines chrétiennes* (1859), *Religion et Politique* (1878).

Lazare (Bernard), écrivain, journaliste. On a un peu trop oublié, qu'il fut le premier alors qu'il était seul, qu'il y avait un véritable danger à être écrasé, à proclamer bien haut l'innocence de Dreyfus et les machinations de l'État-Major.

Lemonnier (A.-L.-Camille), 1835-? ; littérateur belge. Parmi ses œuvres les plus connues : *Un mâle* (1882), *Happe-Chair* (1886), *La fin des bourgeois* (1892).

Le Roux (Robert-Henri dit Hugues), littérateur et surtout journaliste.

Letourneau (Charles), 1831-1901 ; médecin, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris. Républicain militant sous l'Empire, oublia de se mêler à la curée des places. Il laisse une œuvre importante sur l'anthropologie : *Science et Matérialisme,* sur l'évolution de la *Propriété,* de la *Littérature,* de la *Religion,* etc.

Leverdays (E.), 1835-1890. Républicain au bon sens du mot. Parmi ses œuvres, une critique serrée du parlementarisme : *Les Assemblées parlantes.*

Libre Parole (La), journal créé par Drumont et qui, pour la sincérité et la bonne foi dans la polémique vaut l'*Intransigeant* de Rochefort.

Lockroy (Etienne-Auguste-Edouard Simon dit), né en 1838 ; journaliste, député, ministre. Parfait bourgeois.

Loti (Julien Viaud, dit Pierre), 1850-?; littérateur, capitaine de vaisseau, académicien. Parmi les œuvres les plus connues : *Mon frère Yves* (1899), *Pêcheurs d'Islande* (1886), *Madame Chrysanthème*, etc.

Machiavel (Nicolas), 1469-1527; fut chargé de missions diplomatiques. Historien. Le plus connu de ses ouvrages *Le Prince* qui a fait donner le nom de l'auteur aux combinaisons les plus retorses, est un ensemble de conseils donnés aux rois, mais peut-être aussi une leçon aux peuples.

Magre (Maurice), jeune poète.

Marat (Jean-Paul), 1744-1793; médecin des écuries du comte d'Artois, fut élu député à la Convention. Avait de vagues aspirations humanitaires, et ne fut qu'un jacobin autoritaire. Mais il le fut sincèrement, aussi fut-il le promoteur des actes hardis qui pouvaient assurer le succès de la Révolution. Il fut assassiné par Charlotte Corday, fanatisée par les déclamations des Girondins. A écrit des ouvrages sur la médecine, encore estimés.

Margueritte (Paul et Victor), le premier, né en 1866, le second, en 1867; fils du général Margueritte, tué en 70. Victor, officier de dragons, donna sa démission pour se consacrer à la littérature. Malgré leurs aspirations humanitaires, ont conservé une vague et inconsciente admiration du « militaire ». Ont écrit une trilogie sur la guerre de 70-71 : *Le Désastre* (1898), *Les Tronçons du glaive* (1901), et *Braves gens* (1901).

Marmont (Auguste-Frédéric-Louis-Pierre de), 1774-1852; maréchal du premier empire, en fit toutes les campagnes, le trahit en 1815. C'est admirable comme tous ces laquais changent de maîtres avec facilité.

Toute leur noblesse n'empêchait pas ces gaillards-là d'avoir des âmes de valets.

Maupassant (Henri-Albert-Guy de), 1850-1893; conteur et romancier de grand talent. Fut un de ceux qui a su le mieux tirer parti de sa copie, en la publiant dans les quotidiens d'abord, les revues de second ordre ensuite, et en la donnant ensuite en volume.

Mémorial de la Librairie (le), organe du cercle de la librairie.

Ménard (Louis-Nicolas), 1822-1901; helléniste et écrivain. Un des rares honnêtes hommes qui eurent le courage, au moment des fusillades, de défendre les insurgés de Juin 1848. Ouvrages principaux : *Prologue d'une Révolution*, *Histoire des anciens peuples d'Orient* (1882).

Mirbeau (Octave-Henri-Marie), né en 1848; critique dramatique, devint sous-préfet dans l'Ariège sous le 16 mai. Il a évolué depuis. Parmi ses meilleures œuvres. *Le Calvaire* (1886); *Sébastien Roch* (1890) a aussi écrit *Le Jardin des Supplices* (1899) et le *Journal d'une femme de chambre* (1901), vrais bijoux littéraires, mais marqués d'une morbidité gênante. A citer, dans le théâtre . *Les mauvais bergers* (1898); *Le Portefeuille* (1902).

Moch (Gaston), capitaine démissionaire d'artillerie.

Molinari (G. de). Rédacteur en chef du *Journal des économistes*.

Monselet (Charles), 1825; journaliste et littérateur. Parmi ses ouvrages : *Les Tréteaux du sieur Monselet* (1859), *L'Argent maudit* (1862) *Scènes de la vie cruelle* (1876).

Montaigne (Michel, Emquerre de), 1533-1592; célèbre par ses *Essais*.

Naquet (Alfred-Joseph), chimiste de talent, paraît-il, mais fichu politique député, sénateur républicain, se mêla à l'aventure boulangiste. Auteur de la loi sur le divorce. Son principal ouvrage est *Religion, Propriété, Famille* (1869), a publié chez Stock *Les Temps futurs* (1900) et *Patrie et Humanité* (1901).

Novicow (S.), riche banquier d'Odessa, paraît-il. Auteur de *La Lutte dans les*

races humaines (1893); *La Guerre et ses prétendus bienfaits* (1894); *Les Gaspillages dans les Sociétés humaines* (1894).

Opinion médicale (l'), organe de corporation.

Peladan. Ecrivain, non sans talent, mais qui doit surtout sa renommée à son puffisme.

Peuvrier (Achille), membre de l'*Alliance scientifique internationale*.

Pied de nez (le), journal éphémère.

Ponsard (Francis), 1814-1867; poète dramatique. Ouvrage principal : *Charlotte Corday*.

Pottier (Eugène), 1816-1887; membre de la Commune, chansonnier. Ses chansons ont été réunies en volume sous le titre : *Chants révolutionnaires*.

Progrès de Nantes (le), organe socialiste aujourd'hui disparu.

Quételet, savant, a laissé un ouvrage très cité sur la prostitution.

Raison (la), journal politicien, anticlérical, fondé par l'ex-abbé Victor Charbonnel.

Ranc (Arthur), 1831; journaliste, député, sénateur. En dehors du *Roman d'une Conspiration* a publié un autre roman : *Sous l'Empire*, *Une évasion à Lambèse*, préface et notes à une *Histoire de la Conspiration de Babœuf*, par Buonarotti. Le parfait politicien.

Raspail (François-Vincent), 1794-1878; chimiste, député. Ami du peuple, ce qui ne l'a pas empêché de devenir millionnaire, inventeur d'une méthode de traitement que la famille continue à exploiter. Parmi ses ouvrages : *Histoire naturelle de la santé et des maladies chez les végétaux, chez les animaux, et en particulier chez l'homme* (1843).

Reibrach (Jean, Brachet dit), capitaine d'infanterie qui démissionna pour se consacrer à la littérature.

Renan (Joseph-Ernest), 1823-1890; philologue, philosophe, académicien, fit ses études pour être prêtre, mais n'y mordit pas. Parmi ses ouvrages : *La Vie de Jésus* (1863); *Dialogues philosophiques* (1873); *L'Avenir de la Science*.

Son nom figure parmi ceux qui offrirent une médaille à Brébant pour les avoir nourris, pendant le siège de 1871, de façon à ce qu' « ils ne se sont pas aperçus des privations !

Revue Blanche (la), Revue littéraire publiant de fort bonnes choses, mais qui, pour se poser a quelques fois cherché les choses à tam-tam.

Revue Bleue (la), Revue philosophique et politique.

Richet (Charles), savant, qui semble s'être consacré à combattre la guerre.

Rochefort (Victor-Henri), marquis de Rochefort-Luçay dit Henri), 1831; journaliste, vaudevilliste et politicien, fit une opposition féroce à l'Empire, ce qui le fait considérer comme son tombeur, membre du gouvernement dit de la défense nationale, ne se distingua de ses collègues qu'en y restant moins longtemps qu'eux. Ce fut lui qui apprit en secret, à Pyat, la trahison de Bazaine, et laissa démentir la chose par ses collègues, laissa Pyat, pendant trois jours, sous la menace de mort de la foule qui l'accusait de trahison. A, depuis, inventé l'alliance russe, le boulangisme. Est l'allié de l'état-major et de la prêtraille.

Rod (Édouard-Louis), 1857; littérateur suisse, professeur de littérature à l'Université de Genève. Parmi ses ouvrages : *La Vie privée de Michel Teissier*; *Essai sur Goëthe* (1898); *Dernier Refuge* (1896).

Rosny (Léon de), savant orientaliste, professeur à la Sorbonne.

Saissy, journaliste.

Secretan, littérateur suisse.

Shelley (Percy-Bisshe), 1792-1822, est un des plus grands des poètes anglais, comme lyrique peut-être le premier. Fils d'une famille riche et noble, sa courte vie fut aussi tragique que sa mort. Doué d'un tempérament extrêmement sensible, timide et exalté à la fois, enthousiaste, passionné pour le vrai, le bon et le beau, Shelley se trouvait, dès ses premiers ans, aux prises avec les conditions de notre vie soi-disant *civilisée*. « *La Révolte d'Islam* » nous présente, en quelques lignes, un tableau émouvant du pauvre petit garçon persécuté à l'école; plus tard, il fut expulsé de l'Université d'Oxford, ayant publié une brochure intitulée : *La nécessité de l'athéisme*. Plus tard encore, il fut abandonné par sa famille, non seulement comme l'auteur de *Queen Mab*, mais aussi pour un mariage imprudent avec une enfant incapable de l'apprécier.

La séparation suivit, et finit par le suicide de Harriett et le remord de Shelley. Privé de ses enfants par l'ordre du Lord Chancellor, comme athée et personne indigne de les élever, Shelley, en 1818, fut chassé d'Angleterre par les persécutions que ses opinions lui attiraient. Il se réfugia en Italie où, soigné par sa femme noble et sympathique — Mary Godwin, auteur de *Frankenstein* — il donnait au monde ses chef-d'œuvres : *Prometheus*, *Epipsychidion*, *Julian et Muddalo* et *Les Cenci*. Noyé près de Spezzia, ses cendres reposent à Rome.

Simon (Jules-François-Simon dit Jules), 1814; publiciste, philanthrope, politicien, académicien. Le type accompli du bourgeois égoïste qui s'occupe des pauvres pour faire sa fortune. Parmi ses œuvres : *La Liberté de Conscience* (1853); *L'Ouvrier* (1863); *La Peine de Mort* (1869).

Société Nouvelle (la), Revue littéraire et sociale de grande valeur, fondée par Brouez, à Bruxelles, disparue à la mort de son fondateur.

Spencer (Herbert), 1820; il vient de publier son adieu au monde : *Des faits et des commentaires* (1902). Il a voué sa vie et sa fortune à la compilation et publication d'un *Système de philosophie synthétique* qui l'a occupé pendant 36 ans.

On peut faire ses réserves sur certaines idées férocement bourgeoises et économistes de Spencer (effet de milieu et d'éducation); mais lorsqu'on considère cette œuvre prodigieuse on est frappé d'admiration pour l'intelligence large qui l'a conçue. la main patiente qui l'a exécutée, le courage et la volonté qui ont distribué le travail, et l'ont mené à sa fin, sans défaillir, sans perdre les proportions arrêtées, sans nuire à l'ensemble, et, à côté de cette tâche, Spencer a donné à l'Angleterre et à l'Europe des livres inappréciables, tels que l'*Éducation*, *Justice*, *Principes de sociologie*, *L'Individu contre l'État*, etc. Est individualiste, mais à la façon des économistes, il combat l'État au profit de la société capitaliste; c'est toujours l'écrasement des pauvres et des malechanceux.

Sa grande œuvre — *Le Système de Philosophie synthétique* prit 36 ans de sa vie. Il se mit à cette tâche à l'âge de 40 ans, alors que sa modeste fortune était déja sérieusement diminuée par la continuelle production de livres qui ne payaient pas leurs dépenses. Il faut considérer de plus qu'il souffrait depuis 5 ans d'une maladie chronique, résultant d'un surmenage du cerveau, qui nécessitait des relâches pendant des semaines, des mois, — une fois des ans entiers. M. H. T.

Spinoza (Baruch), 1632-1677; philosophe hollandais. Juif de naissance, il fut, pour ses écrits, excommunié et chassé de la synagogue; il abjura le judaïsme, et, ce qui est un bon point, ne voulut se faire ni catholique ni protestant, et eut toutes les sectes contre lui. Ses ouvrages écrits en latin ne furent traduits qu'après sa mort. Parmi eux : *Tractatus theologico-politicus* (1670).

Spronck (Maurice), député nationaliste.

Suisse (la), organe bourgeois.

Sully-Prudhomme (René-François-Armand Prudhomme dit), membre de l'Académie, commandeur et membre du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur qui enleva la croix de Zola à propos de l'affaire Dreyfus. Parmi ses œuvres : *Les Destins* (1872); *La Justice* (1878).

Swift (Jonathan), 1667-1744; ecclésiastique, politicien et écrivain satirique, de grand talent, mais de caractère bizarre, pour ne pas dire plus : intrigant, généreux, violent, avare, il termina sa vie en patriote Irlandais. Après son livre le plus connu : *Voyages de Gulliver*, satire politique et sociale, on cite encore : *La Bataille des Livres, Le Conte du Tonneau*. M. H. T.

Théry (1807-?), député, sénateur.

Times (the), organe de la bourgeoisie anglaise.

Tolstoï (Léon, comte). Dont les œuvres, traduites en toutes les langues, ont fait le tour de l'univers. A des idées larges, gâtées quelque peu par le mysticisme.

Tricoche (général)

Veuillot (Louis-François), 1813; journaliste catholique et littérateur de talent. Parmi ses ouvrages : *La Guerre* et *l'Homme de Guerre* (1855); *Waterloo* (1861); *L'Esclave Vindex* (1849).

Vigny (Alfred-Victor, comte de), 1799-1863; officier démissionnaire; littérateur, poète, académicien. Outre l'ouvrage cité, à noter : *Cinq-Mars* et diverses poésies.

Vogt (Carl Christophe), 1817-1895; savant physiologiste allemand. Prit part à l'insurrection (allemande) de 1848; se réfugia à Genève où il devint professeur; fut un honnête homme, comme beaucoup de cette génération.

Voltaire (François-Marie Arouet de), 1694-1778; académicien, plat valet de Frédéric II, de Louis XV et de la Pompadour, prouverait, s'il était besoin, que talent et caractère font deux. Ses ouvrages sont connus.

Willy (Gauthier-Villars dit), fils de l'éditeur de ce nom; littérateur et critique musical, se dit nationaliste. A des ouvrages, très drôles : *Maîtresse d'Esthète*, (1897), *Un vilain Monsieur* (1898).

Wyclif (John de), 1324-1384; fut un des premiers et des plus célèbres réformateurs anglais. Il prêchait l'émancipation du roi de l'autorité papale; l'émancipation de la conscience de l'individu de l'autorité du roi et du pape; le retour de l'église à la pauvreté primitive et l'emploi de ses biens à des objets d'utilité nationale, la séparation de l'Église et de l'État.

Un tel programme lui valut une vie de persécutions, mais il fut protégé par plusieurs puissants nobles jusqu'en 1381 où éclata la révolte des paysans, attribuée par ses ennemis, à l'influence de ses doctrines et la prédication de ses disciples. Il lui fut défendu de continuer la dissémination de ses doctrines à Oxford, fut exilé en sa paroisse de Lutterworth, petit village perdu où il compléta sa traduction de la Bible en anglais, — tel que le parlaient les gens du peuple, — dont le style est si simple, si fort et si pittoresque, qu'il peut être considéré comme le père de la prose anglaise.

Beaucoup de ses œuvres existent seulement en manuscrit. D'autres ont été imprimées à l'étranger, jamais en Angleterre. Entre autres, le *Trialogus*, une des œuvres les plus réfléchies du moyen-âge. Wyclif exerçait une grande influence en Bohême, par Jean Huss et Jérôme de Prague. M. H. T.

Zola (Émile), 1840; littérateur dont l'œuvre colossale, *Les Rougon-Macquart* est connue de tout le monde. Son rôle dans l'affaire Dreyfus n'a pas besoin non plus d'être rappelé. A eu la faiblesse de vouloir être de l'Académie.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Dans la liste qui suit, que j'ai essayé de faire aussi complète que possible sur tout ce qui a été écrit contre la guerre et le militarisme, j'ai cru bon d'en faire entrer quelques-uns, écrits dans le but de justifier ces deux fléaux, mais où les auteurs, emportés par la vérité, se sont laissés aller à faire assez d'aveux pour que leur livre aille à l'encontre de leur thèse.

Tous n'ont pas la même valeur. C'est au lecteur à faire la différence.

Dans cette liste, je n'ai pas mis quelques-uns de ceux dont j'ai donné des extraits dans le corps du volume. C'est que, ou les uns ne comportent que l'extrait donné et ne peuvent être classés parmi les livres traitant les sujets qui nous occupent, ou bien les autres, je ne les connais que par l'extrait et ne puis donner d'avis.

Cette liste, que j'ai communiquée aux éditeurs, aurait pu être plus complète si j'avais été compris de la plupart d'eux.

Du reste, elle n'est qu'une ébauche. A chacun de la compléter par ses lectures personnelles (1).

SCIENCE

La Guerre dans les diverses races humaines, par Letourneau. Vigot, 4, place Antoine-Dubois, 1895.

De la mortalité dans l'armée, Dr J.-C. Chenu. Hachette, 69, boulevard Saint-Germain, 1870.

Les Primitifs, Elie Reclus. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. 1885.

Le Primitif d'Australie, Elie Reclus. Dentu, boulevard Saint-Michel, 1894.

Les Maladies du soldat, Marvaud. Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Dictionnaire des sciences anthropologiques, chez Douin, place de l'Odéon.

La Guerre et les épidémies, par F. Guilhaumon, *Bibliothèque de la Paix*, broch. Guillaumin, 14, rue Richelieu.

SOCIOLOGIE — ÉTUDES

Grandeur et décadence de la guerre, G. de Molinari. Guillaumin, 14, rue Richelieu, 1898.

La Fédération de l'Europe, Novicow. Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, 1901.

Les Gaspillages dans les sociétés modernes, Novicow. Alcan, 1894.

La Guerre et ses prétendus bienfaits, Novicow. Colin, 5, rue de Mézières, 1894.

---

(1) Le 2e vol. en préparation : *Patriotisme, Colonisation*, redonnera cette liste en partie, je recevrais avec plaisir les indications que l'on voudra bien me communiquer afin de la rendre plus complète.

La Guerre et le Christianisme, Jean de Triac. Firmin-Didot, 56, rue Jacob, 1896.

La Guerre et les Armées permanentes, Patrice Larroque. Michel Lévy frères, 15, boulevard des Italiens, 1870.

L'Ère sans violence, colonel Moritz von Egidy et capitaine Moch. *Revue Blanche*, 23, boulevard des Italiens, 1900.

L'Armée d'une démocratie, G. Moch. *Revue Blanche*, 1900.

La Guerre et l'Homme, P. Lacombe. Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, 1900.

Le Militarisme et la Société moderne, Guglielmo Ferrero, trad. Samaja. Stock, 27, rue Richelieu, 1899.

L'Humanité et la Patrie, A. Naquet. Stock, 1901.

L'Officier et la Crise française, ***, capitaine de l'armée française. Stock, 1900.

Œuvres, Bakounine. Stock, 1895.

Les Guerres et la Paix, Ch. Richet. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, 1899.

La Société mourante et l'Anarchie, J. Grave. Stock, 1893.

La Révolte (journal et supplément, années 1887-1894), 140, rue Mouffetard.

Les Temps Nouveaux (journal et supplément, années 1895 à ce jour), 4, rue Broca.

Le Militarisme, D' Corre, brochure, chez Schleicher.

Patrie et Internationalisme, A. Hamon, brochure aux *Temps Nouveaux*, 1896.

La Colonisation, J. Grave, brochure aux *Temps Nouveaux*, 1900.

Le Militarisme, Domela Nienwenhuis, broch. aux *Temps Nouveaux*, 1901.

Patrie, Guerre et Caserne, Ch.-Albert, aux *Temps Nouveaux*, 1902.

Pourquoi nous sommes internationalistes, groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires, internationalistes. 2ᵉ édition T. N., 4, rue Broca.

L'Évolution, la Révolution, l'Idéal anarchique, Elisée Reclus. Stock, 1898.

Sous la Casaque, Dubois-Desaulle. Stock, 1899.

Camisards, Peaux de lapins, Cocos, Dubois-Desaulle. *Revue Blanche*, 23, boulevard des Italiens, 1901.

Sur le Militarisme, par Henry Raymond, brochure. Papeterie Colbert, rue Puvis-de-Chavannes, 54, Marseille, 1889.

Carnet du Soldat, Tolstoï, brochure. Stock, 1902.

La Réforme militaire, capitaine Moch, brochure. Société Nouvelle de librairie, 17, rue Cujas, 1900.

Les Guerres contemporaines, P. Leroy-Beaulieu, *Bibliothèque de la paix*. Guillaumin.

VOYAGE — COLONISATION

Les Femmes en Algérie, Hubertine Auclert, Société d'éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, 1900.

Chez les Hovas, Jean Carol. Ollendorf, 50, Chaussée d'Antin, 1898.

La Colonisation française en Annam et au Tonkin, Joleaud-Barral, Plon et Nourrit, 10, rue Garancière, 1899.

Au pays des Fétiches, Vigné d'Octon. A. Lemerre, passage Choiseul, 1891.

Siestes d'Afrique, Vigné d'Octon. Flammarion, 26, rue Racine.

Journal d'un Marin, Vigné d'Octon, Flammarion, 1897.

La Gloire du sabre, Société d'éditions littéraires, 1900.

Carnet de Campagne du lieutenant-colonel Lentonnet. Plon et Nourrit, 1897.

La Débandade, M. Lami. *Revue Blanche*, 1899.

L'Affaire Iukantor, Jean Hess, 1 vol. F. Juven (?)

PHILOSOPHIE — LITTÉRATURE

Le Patriotisme et le Gouvernement, L. Tolstoï, brochure. Fischbacher, 1900.

L'Esprit chrétien et le Patriotisme, L. Tolstoï. Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, 1894.

Les Rayons de l'aube, L. Tolstoï. Stock, 1901.

Paroles d'un homme libre, L. Tolstoï. Stock, 1901.

Tolstoï et les Doukhobors, L. Tolstoï. Stock, 1902.

Dans cent ans, Ch. Richet. Ollendorf, 1892.

Souvenirs d'un Matelot, G. Hugo. Fasquelle, 11, rue de Grenelle, 1896.

L'Héritage de Behanzin, Paul Mimande. Perrin, 1898.

En marche! Séverine, Simonis-Empis, 21, rue des Petits-Champs, 1896.

HISTOIRE — MÉMOIRES — SOUVENIRS

La Semaine de mai, par C. Pelletan. Maurice Dreyfous, rue du faubourg Montmartre, 43, 2e édition.

Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris, A. Arnoud, 3 vol. Kistemaeckers, Bruxelles, 1878.

Histoire de la Commune, par Lissagaray. Dentu, Paris.

La Commune, L. Michel. Stock, 1898.

La Bataille et la Retraite de Leipzig, un ex-officier, *Bibliothèque de la paix*, Guillaumin, 14, rue Richelieu.

La Troisième Défaite du Prolétariat français, B. Malon. Neuchatel 1871.

Histoire de trente sous, par Sutter-Laumann. Savine.

Souvenirs d'un révolutionnaire, par G. Lefrançais, préface de Descaves, *Temps Nouveaux*, 4, rue Broca.

Les suites d'une capitulation, Lorédan Larchey, Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

Un Souvenir de Solferino, par Dunant.

Au Tonkin. P. Bonnetain. Charpentier.

La Guerre, Vsevolode Garchine. V. Havard, 168, boulevard Saint-Germain, 1888.

Les Charniers, C. Lemonnier. A. Lemerre, 27-31, passage Choiseuil, 2e éd. 1881.

ROMANS

Trooper Halket of Mashonaland, Olive Schreiner. Fischer Unwin, Paternoster Square, London, 1897.

Trooper 3809, Lionel Decle. Heinemann, Londres, 1899.

Histoire d'un Conscrit de 1813, Erckmann-Chatrian, Hetzel, 18, rue Jacob.

Waterloo, Erckmann-Chatrian. Hetzel, 18, rue Jacob.

Au port d'armes, H. Fèvre, Fasquelle, 1887.

Sous-Offs, Descaves. Stock, 1892.

La Colonne, Descaves. Stock, 1902.

Misères du Sabre, Descaves, Stock, 1890.

Biribi, Darien. Savine, 1890, Stock, 1900.

Bas les cœurs, Darien. Savine, 1890, Stock, 1889.

Le Calvaire, par O. Mirbeau. Ollendorf, 50, chaussée d'Antin, 1887.

Sébastien Roch, O. Mirbeau. Fasquelle, 1887.

Le Mannequin d'osier, A. France. Calmann Lévy, 15, boulevard des Italiens, 1897.

L'Orme du Mail, A. France. Calmann Lévy, 15, boul. des Italiens, 1897.

La Débâcle, E. Zola. Fasquelle, 1892.

La grande Famille, J. Grave. Stock, 1896.

L'Homme qui tue, H. France, 1re édition, 1878.

La Guerre et la Paix, L. Tolstoï, 3 vol. Hachette, 1887.

Le Désastre, P. et V. Margueritte. Plon et Nourrit, 1898.

Les Tronçons du glaive, P. et V. Margueritte, Plon et Nourrit, 1901.

Un an de caserne, L. Lamarque, préface de Mirbeau. Stock, 1901.

Trois années au régiment, V. Monmillion, Savine, 1891.

Delcros, H. Rainaldy. Soc. lib. d'éd. des G. de L., 1898.

La Pâture, id. id. id. id. 1897.

Escarmouches, id. id. id. id. 1899.

Servitude et Grandeur militaires, A. de Vigny. Michel Lévy.

Le nommé Perreux, P. Bonnetain, Fasquelle, 1888.

La Caserne, A. Lantoine, *La Plume*, 31, rue Bonaparte, 1899.

La Rouille du sabre, E. Morel. G. Havard, 1897.

La Gamelle, Reibrach. Charpentier, 1890.

Casque et Sabre, Chateauvieux, préface de Descaves. Savine, 1894.

Réserviste, Chateauvieux, préface de Descaves. Chamuel, 5, rue de Savoie, 1898.

Le Crime d'obéir, Han Ryner. *La Plume*, 1900.

Vainqueurs et Vaincus du métier militaire, G. Bayard. Perrin, 1897.
Les Offs, Martial d'Estoc, 4, rue du Coq-Héron, 1891.
Les Treize jours de Michel Mornaix, Camille Mital, broch. S. L. d'E. des G. de L.
Le cruel Vatenguerre, E. Bergerat. Ollendorf, 1898.
Sous les Galons, Jean Rolland. Colin, 5, rue de Mézières, 1896.
Elève-Martyr, M. Luguet. Savine, 1889.
Sous-Off cassé, E. Gachet. Savine, 1891.
Le 27e Dragons, Bambini. L. Vanier, 19, quai Saint-Michel, 1889.
L'Epée brisée, H. Desplaces. Havard, 1897.
Le 31e Chasseur, G. Courteline. Flammarion.

POLÉMIQUE

Les Feuilles, Zo d'Axa. S. L, d'E. des G. de L., 1900.
En dehors, Zo d'Axa, Chamuel, 1896.
Les Scandales de Médéah, Dr Boyer, brochure. Imp. Toussaint-Joyeux, 3, rue Guénégaud, 1891.
La Pétaudière coloniale, A.-H. Canu. Chamuel, 1895.
Sur la guerre, propos d'un jeune homme et de F. Coppée, Gohier, brochure. Chamuel, 1896.
L'Armée de Condé, Gohier, brochure. Stock, 1896.
L'Armée contre la Nation, Gohier. *Revue Blanche*, 1898.
Les Prétoriens et les Congrégations, Gohier. *Revue Blanche*, 1900.
Aux Femmes, Gohier. *Temps Nouveaux*, 1900.
A bas la Caserne, Gohier. *Revue Blanche*, 1902.
L'Armée jugée par les Nationalistes, par Gohier. L'Aurore.
Lettres de Chine, Gohier. L'Aurore.
Deux Années de lutte, Mat. Gioï. Savine, 1892.
Les vrais Sous-Offs, Darien et E. Dubus. Savine, 1892.
La future Débâcle, capitaine G. Nercy. Stock, 1897.
Nos grands chefs et la Situation actuelle, capitaine G. Nercy. Chamuel, 1897.
Vive l'Armée, capitaine G. Nercy. Tolra, 28, rue d'Assas, 1898.
Le Sabre et la Loi, G. Lhermitte, Stock, 1900.
Sous le Sabre, J. Ajalbert. *Revue Blanche*.
Propos sur l'Armée, un ancien officier, brochure. S. L. d'E. des G. de L.
Mon droit, Picard d'Estelan. Stock, 1897.
Notre Marine, Picard d'Estelan. Stock, 1897.
Patria, Louis Gastine. Savine, 1891.
Injustice militaire, G. Clémenceau, Stock, 1902.
Les Atrocités de la guerre de Chine, P. Bertrand, brochure. Société nouvelle de librairie, 17, rue Cujas, 1901.
Justice militaire, G. Clémenceau. Stock, 1901.

COMPTES RENDUS

Première Assemblée générale (*Ligue internationale et permanente de la paix*), broch. Guillaumin, 14, rue Richelieu.

Deuxième Assemblée générale (*Ligue internationale et permanente de la paix*), broch. Guillaumin, 14, rue Richelieu.

THÉATRE

Lidoire, G. Courteline. Flammarion.
Les Chapons, Descaves et Darien. Stock, 1890.
Mineur et Soldat, Tola Dorian et J. Malafayde. Stock.
La première Salve, Amédée Rouquès. Stock, 1901.

NUMÉROS SPÉCIAUX ET ARTICLES

Le Mercure de France, déc. 1897.
L'Humanité nouvelle, mai 1899, Schleicher.
La Vie Illustrée, Ch. Vallier, n° 120, 1er février 1901.
La Vie Illustrée, n° 171, 24 février 1902.
Le Pioupiou de l'Yonne, Auxerre, 1901.
Le Conscrit, Paris, 1900-1901.
La Voix du Peuple, janvier 1902.
Un Pénitencier indigène, Ch. Vallier, *Revue Blanche*, 15 novembre 1901.
Les Conseils de Guerre et la justice militaire, Ch. Vallier, *Revue Blanche*, 1er juillet 1902.
Bagne militaire d'Oléron, Dubois-Desaulle, *Revue Blanche*, *avril 1901*.

DESSINS

Œuvres choisies de Willette, Simonis Empis, 21, rue des Petits-Champs, 1901.
L'Assiette au beurre, n° 14, 4 juillet 1901, dessins de Hermann-Paul.
Chair à canon, dessins de Heidbrinck, *Vie en rose*, n° 14 (février 1902).

TABLE DES MATIÈRES


L'ÉMANCIPATRICE
IMPRIMERIE COMMUNISTE
3
RUE DE
PONDICHÉRY
PARIS
XVe





LES TEMPS NOUVEAUX

Paraissant tous les 8 jours avec un Supplément littéraire

10 centimes le numéro. — *Administration* : **4, rue Broca**

Abonnements : FRANCE, un an. 6 fr.; EXTÉRIEUR, 8 fr.

Collections de 30 Lithographies

Ont déjà paru :

L'Incendiaire, par Luce. — **Porteuses de bois,** par C. Pissaro. — **L'Errant,** par X. — **Le Démolisseur,** par Signac. — **L'Aube,** par Jehannet. — **L'Aurore,** par Vuillaume. — **Les Errants,** par Rysselberghe (*les sept premières sont épuisées*). — **L'Homme mourant,** par L. Pissaro. — **Les Sans-Gîte,** par C. Pissaro. — **Sa Majesté La Famine,** par Luce. — **On ne marche pas sur l'herbe,** par Hermann-Paul. — **La Vérité au Conseil de guerre,** par Luce. — **Mineurs belges,** par Constantin Meunier. — **Ah! les sales corbeaux!** par J. Hénault. — **La Guerre,** par Maurin. — **Epouvantails,** par Chevalier. — **Capitalisme,** par Comin'Ache. — **Education Chrétienne,** par Roubille. — **Provocation,** par Lebasque — **La Débâcle,** dessin de Vallotton, gravé par Berger. — **Le Dernier gîte du Trimardeur,** par Daumont. — **L'Assassiné,** par C. L. — **Souteneurs sociaux,** par Delannoy. — **Les Défricheurs,** par Agar. — **Le Calvaire du Mineur,** par Couturier. — **Ceux qui mangent le pain noir,** par Lebasque. — **Les Bienheureux,** par Heidbrinck. — **La Jeune Proie,** par Lochard, — **Le Missionnaire,** par Vuillaume.

Ces lithographies sont vendues 1 fr. 25 l'exemplaire sur papier de Hollande, franco 1 fr. 40 ; édition d'amateur : 3 fr. 50.

Il ne reste qu'un nombre très limité de collections complètes. Elles sont vendues 75 francs l'édition ordinaire, 150 francs celle d'amateur.

En dehors de l'album, nous avons :

L'Inquisition en Espagne, dessin de Luce	» 25		» 50
Un repaire de malfaiteurs, par Vuillaume	1 »	*franco*	1 40
Bakounine, portrait au burin par Barbottin	» 50	—	» 60
Proudhon, portrait au burin par Barbottin	» 50	—	» 60
Cafiero	» 50	—	» 60
Un frontispice en couleur, par Vuillaume, pour le premier volume du Supplément	2 25	—	2 40
Celui du deuxième volume, par Pissaro	2 25	—	2 40

Celui du troisième, par Willette, est en préparation.

L'Émancipatrice (imp. communiste), 3, rue de Pondichery, Paris — 2443-7-02



